HISTOIRES DE TERREUR

" FICTION "
présente

L'ANTHOLOGIE DU FANTASTIQUE
printemps 1965

20 récits fantastiques inédits
par les meilleurs auteurs anglo-saxons

n° 138 bis - Spécial 7 - prix 6 F

HISTOIRES DE TERREUR

Anthologie choisie et présentée
par ROLAND STRAGLIATI

Numéro spécial de la revue « Fiction »

Éditions Opta, 96, rue de la Victoire, Paris-9e

SOMMAIRE

W. F. Harvey	Chaleur d'août	4
Henry S. Whitehead	Les lèvres	10
L. P. Hartley	Quelqu'un dans l'ascenseur	20
A. M. Burrage	La maison de personne	26
Peter Fleming	Le bâtard	37
Rosemary Timperley	Harry	48
Anthony Vercoe	Les mouches	61
H. Russell Wakefield	Les gardes-frontière	69
Muriel Spark	Portobello Road	75
Hugh Walpole	Le Tarnhelm	96
Anthony More	Cinq boucles de cheveux blonds	111
Edith Wharton	La proie d'une ombre	122
Nancy Spain	La dernière aventure du Snake	151
E. F. Benson	Les chenilles	162
Collin Brooks	Mrs Smiff	170
Shirley Jackson	De l'autre côté de la porte	183
Mary Fitt	Le docteur	196
Arthur Machen	Un grand vide	202
Cynthia Asquith	Qui est Sylvia ?	214
Hester Holland	La bibliothèque	229

AVANT-PROPOS

Histoires de terreur ? *Assurément, même — et surtout — si un tel titre est en réalité celui d'une anthologie de récits fantastiques anglo-saxons. Pour notre part, nous n'en avons pas trouvé de meilleur : car la terreur, ou plus simplement la peur, et le fantastique se confondent si souvent et si intimement qu'il serait naïf de ne voir là qu'un banal phénomène d'osmose.*

Aussi, sauf à de très rares exceptions où elle cède le pas à l'humour, est-ce bien la terreur que l'on trouvera au détour de chacune des pages qui vont suivre. La terreur aux masques multiples : tour à tour brutale, insidieuse, latente, ambiguë ou — même — de bonne compagnie.

C'est assez dire que nous nous sommes efforcés de faire en sorte que notre choix soit aussi varié que possible. Les auteurs anglo-saxons, maîtres incontestés du genre, nous le permettaient mieux que d'autres. Et l'on verra qu'ils excellent aussi bien dans les thèmes classiques, quasi « gothiques », que dans ceux plus modernes, tout ellipse et suggestion.

Peut-être s'étonnera-t-on de ne pas voir figurer ici certains noms attendus : Le Fanu, Bram Stoker, M. R. James ? Nous répondrons à cela que nous tenions essentiellement à ne donner que de l'inédit, que nombre de récits de ces auteurs ont déjà été traduits en français et que, de plus, les meilleurs d'entre eux se retrouvent dans les numéros ordinaires de Fiction.

Quant au pourquoi de cette anthologie, nous dirons qu'elle est née non point tant d'une mode que d'un goût véritable pour le fantastique, et qui ne cesse de gagner de jour en jour, de proche en proche. Il n'est, pour s'en convaincre, que de voir la publication ou l'annonce d'études et d'essais qui lui sont spécialement consacrés, ainsi que d'anthologies parentes de la nôtre ; que de considérer les récentes et diverses rééditions de Frankenstein *et de* Dracula, *le succès de collections spécialisées — ou qui tendent à le devenir — et celui, aussi, d'une demi-douzaine de revues fantastiques ou parafantastiques. Pour ne rien dire de certains cours en Sorbonne, de quelques émissions radiophoniques ou télévisées, non plus que de la vogue du « cinéma-bis » où l'horreur et le fantastique se déchaînent conjointement en technicolor.*

Bref, il ne nous reste plus qu'à vous demander de tourner la page, en vous souhaitant bien du plaisir et quelques beaux frissons...

ROLAND STRAGLIATI

W. F. HARVEY

Chaleur d'août

On se souvient encore de *La bête à cinq doigts* (*Fiction* n° 118). On n'oubliera pas davantage cet autre récit du même auteur. En fait, en quelques pages d'une rare sobriété, W. F. Harvey nous donne ici une manière de chef-d'œuvre où l'incertain, le malaise et le sous-entendu font merveille.

PHENISTONE ROAD, CLAPHAM

20 août 190... — Je viens de vivre ce que je crois être le jour le plus remarquable de ma vie ; et je veux en consigner les événements par écrit — aussi clairement que possible, — pendant qu'ils sont encore frais dans ma mémoire.

Il me faut d'abord dire que je me nomme James Clarence Withencroft.

J'ai quarante ans ; je jouis d'une excellente santé, et je ne me souviens pas d'avoir jamais été malade.

Je suis ce qu'on appelle un artiste ; non point un artiste réputé, mais je gagne suffisamment d'argent avec mes dessins pour subvenir à mes besoins.

Ma sœur, qui était ma plus proche parente, est morte depuis cinq ans, de sorte que je suis absolument indépendant.

Ce matin, après avoir pris mon petit déjeuner vers neuf heures, j'ai jeté un coup d'œil aux journaux du jour ; puis, ayant allumé ma pipe, j'ai laissé mon esprit vagabonder à sa guise, avec l'espoir qu'il me suggérerait quelque sujet propre à inspirer mon crayon.

Bien que la porte et les fenêtres de la pièce où je me tenais fussent ouvertes, il y régnait une chaleur étouffante. Et je venais tout juste de me dire que le meilleur endroit du voisinage, le plus frais, devait sûrement être la piscine municipale, lorsque l'inspiration me vint.

Je commençai alors à dessiner. Je m'absorbai si profondément dans mon travail que je ne l'abandonnai, sans même avoir touché à mon

repas de midi, qu'en entendant sonner quatre heures au clocher de Saint-Jude.

Le résultat de mes efforts, compte tenu qu'il ne s'agissait tout de même que d'un premier jet, était incontestablement ce que j'avais fait de meilleur.

Cela représentait un criminel au banc des accusés, aussitôt après le prononcé du verdict. L'homme était énorme, et le bas de son visage se perdait dans les plis graisseux de son cou. Il était rasé (ou, plus exactement, s'était rasé quelques jours plus tôt) et presque chauve. Il se tenait debout, ses doigts courts et boudinés agrippés à la barre, et regardait droit devant lui. L'expression de son visage ne reflétait point tant l'effroi qu'un effondrement total.

On aurait dit qu'il n'y avait plus rien d'assez puissant, chez cet homme fort, pour supporter le poids de la montagne de chair qu'il était.

Je roulai le dessin et le glissai, sans trop savoir pourquoi, dans l'une de mes poches. Puis, avec cette intime satisfaction que donne tout ouvrage bien fait, je quittai la maison.

Il me semble bien que j'avais d'abord eu l'intention de passer chez mon ami Trenton, car je me revois cheminant dans Lytton Street, puis tournant à droite pour m'engager dans Gilchrist Road, au bas de la colline, où des ouvriers s'affairaient à installer de nouvelles lignes de tramway.

A partir de là, je sais plus très bien quel chemin j'ai pu faire. La seule chose dont je me souvienne vraiment, c'est de l'épouvantable chaleur qui s'élevait, telle une vague, de la poussière d'asphalte de la chaussée. Je soupirais après l'orage qu'annonçaient les lourds nuages cuivrés amoncelés à l'ouest, au ras de l'horizon.

Je devais bien avoir déjà parcouru cinq ou six milles, quand un gamin me tira de ma rêverie en me demandant quelle heure il pouvait être.

Il était sept heures moins vingt.

Dès qu'il m'eut quitté, je commençai à reprendre conscience de ce qui m'entourait. Je me trouvais devant une grande porte donnant accès à une cour bordée de parterres calcinés où se voyaient des massifs de fleurs pourpres et de géraniums écarlates. Un panneau de bois surmontait ladite porte. On y lisait :

CHAS. ATKINSON
MARBRIER
TOUS TRAVAUX EN MARBRES ANGLAIS ET ITALIENS

Quelqu'un, dans la cour, sifflait un petit air guilleret qu'accompagnaient des coups de marteau et le crissement aigre de l'acier mordant la pierre.

Une brusque impulsion me poussa à entrer.

Un homme se tenait assis là, qui me tournait le dos et s'occupait à travailler une dalle d'un marbre curieusement veiné. Au bruit de mes pas, il se retourna et s'arrêta tout net de travailler et de siffler.

C'était l'homme que j'avais dessiné et dont le portrait se trouvait dans ma poche.

Enorme, semblable à quelque monstrueux mastodonte, il épongeait son crâne ruisselant de sueur à l'aide d'un mouchoir de soie rouge. Mais bien que son visage fût exactement celui que j'avais dessiné, l'expression en était tout autre.

Je m'excusai de mon intrusion :

— « Il fait si chaud dehors, » dis-je. « Et la lumière est tellement aveuglante... Votre cour est comme une oasis, au milieu de cette fournaise. »

— « Je ne sais pas si c'est une oasis, » répondit l'homme. « Mais il fait vraiment très chaud, aussi chaud qu'en enfer. Asseyez-vous donc, monsieur ! »

Il me désigna un siège qui se trouvait près de lui, et je m'assis.

— « Vous avez là un magnifique bloc de pierre, » dis-je.

Il opina du chef :

— « En un sens vous avez raison, » reconnut-il. « Le dessus est aussi beau qu'on peut le souhaiter ; mais le dessous est défectueux, bien que vous ne l'ayez point remarqué. Et je ne pourrai jamais tirer quelque chose de propre d'un pareil morceau de marbre. Bien sûr, par ces chaleurs, ça ne craint rien. Mais attendez seulement l'hiver, et vous verrez que le gel, lui, saura bien trouver le point faible de cette pierre. »

— « A quoi la destinez-vous donc ? » demandai-je.

— « Si je vous dis que c'est à une exposition, vous ne me croirez pas. Et c'est pourtant la vérité. Les artistes ont bien leurs expositions, eux, de même que les bouchers et les épiciers. Pourquoi n'aurions-nous pas les nôtres aussi ? Les toutes dernières nouveautés en fait de pierres tombales, pas vrai ? »

Et il continua à parler des marbres. De ceux qui résistaient le mieux au vent et à la pluie, comme de ceux qui étaient les plus faciles à travailler. Puis il m'entretint de son jardin et de la nouvelle sorte d'œillets qu'il venait d'acheter.

D'instant en instant, il lâchait ses outils pour s'éponger le crâne en pestant contre la chaleur.

Quant à moi, je parlais peu car je me sentais mal à l'aise. Il y avait quelque chose d'anormal, d'étrange, dans cette rencontre que je venais de faire.

J'essayai d'abord de me persuader que je connaissais déjà cet homme et que son visage, qui me semblait inconnu, avait émergé de quelque

recoin secret de ma mémoire. Mais je savais bien que je me mentais à moi-même.

Mr Atkinson, ayant achevé son ouvrage, cracha par terre avec un soupir satisfait.

— « Qu'est-ce que vous dites de ça ? » demanda-t-il en se rengorgeant.

L'inscription qu'il me montrait, et que je lus pour la première fois, était ainsi conçue :

A LA MEMOIRE
DE
JAMES CLARENCE WITHENCROFT,
NE LE 18 JANVIER 1860,
MORT SOUDAINEMENT LE 20 AOUT 190...

« *Déjà te voilà mort au milieu de ta vie.* »

Je demeurai assez longtemps sans rien dire. Puis un frisson glacé me parcourut l'échine. Je demandai alors à Mr Atkinson où il avait trouvé ce nom.

— « Nulle part, » me répondit-il. « Il me fallait un nom : j'ai pris le premier qui m'est venu à l'esprit. Pourquoi me demandez-vous ça ? »

— « Parce que, même s'il ne s'agit peut-être là que d'une bizarre coïncidence, c'est tout de même le mien. »

L'homme fit entendre un long sifflement étouffé :

— « Et les dates ? »

— « Je ne puis répondre que de l'une des deux : elle est exacte. »

— « Ça alors ! » s'exclama-t-il.

Mais il en savait beaucoup moins que moi. Je lui parlai de mon travail du matin. Je tirai le dessin de ma poche et le lui montrai. Cependant qu'il le regardait, l'expression de son visage s'altéra au point de le faire ressembler vraiment à celui de l'homme que j'avais dessiné.

« Et dire, » commenta-t-il, « que pas plus tard qu'avant-hier, je soutenais encore à Maria que les fantômes n'existaient pas ! »

Ni lui ni moi n'avions vu de fantôme, mais je savais ce qu'il voulait dire.

— « Vous avez sans doute déjà entendu prononcer mon nom, » dis-je.

— « Et vous, » répliqua-t-il, « vous m'avez déjà vu quelque part, mais vous l'avez oublié. Est-ce que vous n'étiez pas en vacances à Clacton-on-Sea, en juillet dernier, par hasard ? »

Je n'avais, de ma vie, jamais mis les pieds à Clacton-on-Sea. Nous demeurâmes quelque temps silencieux, regardant tous deux la même

chose : les deux dates inscrites sur la pierre tombale, et dont une était exacte.

— « Entrez donc, vous dînerez avec nous, » dit enfin Mr Atkinson.

Sa femme était petite et enjouée, avec de bonnes joues rondes et luisantes de campagnarde. Il me présenta en lui disant que j'étais un artiste de ses amis. Cela eut un résultat des plus inattendus : car, aussitôt après les sardines et le cresson, elle m'apporta une grosse Bible, illustrée par Gustave Doré, et sur laquelle il me fallut m'extasier une bonne demi-heure durant.

Je finis tout de même par regagner la cour ; et j'y retrouvai Mr Atkinson fumant, assis sur un coin de la pierre tombale.

Nous reprîmes la conversation au point où nous l'avions laissée :

— « Excusez-moi, » dis-je, « mais n'auriez-vous pas commis quelque action susceptible de vous mener devant un tribunal ? »

Il secoua négativement la tête :

— « Non. Je n'ai jamais fait faillite, et mes affaires marchent on ne peut mieux. Il y a trois ans, j'ai bien fait cadeau de deux ou trois dindes au juge de paix, pour son Noël... Mais je ne vois rien d'autre. Et encore, elles étaient plutôt maigres, ces dindes-là, » ajouta-t-il après un moment de réflexion.

Il se leva, prit un arrosoir qui se trouvait près de l'entrée de la maison et se mit à arroser ses fleurs : « Deux fois par jour, quand il fait une chaleur pareille, » expliqua-t-il. « Mais, souvent, ça n'empêche tout de même pas la sécheresse de faner en un rien de temps les fleurs les plus délicates. Et je ne parle pas des fougères : elles n'y résistent pas, nom de nom !... Où habitez-vous ? »

Je lui dis mon adresse. J'étais au moins à une heure de chez moi, en marchant vite.

« Dans ce cas, » dit-il, « vous ferez comme vous voudrez. Mais, si vous rentrez chez vous maintenant, il fait nuit et vous courez le risque d'être renversé par une voiture ; de plus, il traîne toujours des pelures d'orange, des peaux de banane, sans compter les échelles qui vous tombent dessus. »

Il parlait de ces choses improbables avec une telle conviction qu'elle m'eût probablement fait rire six heures plus tôt. Mais, à présent, je n'en avais pas envie.

« Le mieux pour vous, » reprit-il, « ce serait de rester ici jusqu'à minuit. Nous pourrions nous installer à l'intérieur, au premier étage — il y fait frais — et fumer tranquillement. »

Nous sommes maintenant assis dans une longue pièce basse, sous les combles. Mr Atkinson a envoyé sa femme se coucher. Et, tout en fumant l'un de mes cigares, il aiguise minutieusement quelques outils à l'aide d'une pierre à affûter.

L'air est chargé d'électricité. J'écris ceci, devant la fenêtre ouverte, sur une petite table bancale. L'un de ses pieds vient de craquer ; mais Mr Atkinson, qui semble fort adroit de ses mains, va venir le consolider dès qu'il aura fini d'aiguiser son ciseau.

Il est onze heures passées. Je serai parti dans moins d'une heure.

La chaleur est suffocante.

C'est assez pour rendre un homme fou.

Traduit par Françoise Martenon et Roland Stragliati.
Titre original : August heat.

HENRY S. WHITEHEAD

Les lèvres

A peu près dans le même temps que l'Américain Edward Lucas White écrivait son célèbre *Lukundoo* (voir l'*Anthologie du Fantastique*, de Roger Caillois, et les *Histoires abominables*, d'Alfred Hitchcock), l'un de ses compatriotes, le Rév. Henry S. Whitehead, donnait au magazine *Weird Tales* la singulière histoire que voici. Ces deux récits, semblables quand au fond, diffèrent assez sensiblement par la forme. La discrétion, l'art aussi de Whitehead nous semblent bien l'emporter ici sur le " grand-guignolisme " de son confrère.

LE *Saul Taverner* (traite des Noirs, capitaine : Luke Martin), en provenance de Carthagène, jeta l'ancre dans le port de Saint-Thomas, capitale et ville principale des Indes occidentales danoises. D'une goélette de la Martinique mouillée sous son vent se détacha un canot qui se dirigea vers la terre afin de demander à la capitainerie du port l'autorisation de changer de place. La chaloupe de Martin Luke n'était qu'à quelques encablures du canot de la goélette. Et Martin héla l'officier qui, maintenant, en débarquait :

— « Dites à Lollik que je permute avec vous et saluez-le de ma part. Qu'est-ce que vous apportez ? Du brandy ? Je vous en prends six caisses. »

L'homme, un mulâtre, eut un geste d'acquiescement et inscrivit la commande dans un carnet de cuir sans ralentir le pas. Il n'est guère agréable d'être à l'ancre dans une rade presque fermée, tout contre un bâtiment négrier. Aussi, en dépit du sacrifice propitiatoire que représentait cette commande de brandy, le marin se contenta d'un sec « Entendu, capitaine ! » et poursuivit sa route.

Martin sauta sur le quai au moment où le Martiniquais tournait le coin et disparaissait en direction des bureaux du port. Il eut une grimace de mépris et grommela : « Des grands airs ! Ça parle anglais — la langue des îles ! Mais ça pense en français. Toi et tes grands airs ! Probable que ton grand-père n'était rien d'autre que du bois d'ébène malgré tes grands airs ! »

Quand il atteignit le coin où le marin avait tourné, il jeta un rapide coup d'œil, puis s'en fut dans la direction opposée. Ses af-

faires conduisirent ses pas jusqu'au fort. Il avait l'intention de débarquer sa cargaison, en partie du moins, au cours de la nuit. La colonie manquait de main-d'œuvre agricole. Elle venait de mater avec l'appui de troupes françaises, martiniquaises et espagnoles — ces dernières venues de Porto-Rico, sa proche voisine — un soulèvement qui avait ensanglanté la petite île de Saint-Jan. Beaucoup d'esclaves avaient été tués par les forces de répression lors des représailles de 1833.

Aussi Luke Martin n'eut pas de difficultés à obtenir la permission de débarquer et il n'était pas homme à attendre que l'herbe lui pousse sous les semelles. Quand la cloche piqua quatre heures, les panneaux du *Saul Taverner* s'ouvrirent et la foule des nègres enchaînés envahit le pont pour la cérémonie du lavage.

Les moricauds qui clignaient les yeux, aveuglés par le soleil des Tropiques, furent pêle-mêle lessivés, récurés à l'aide de brosses munies d'un manche court et rincés à grande eau. Des barques remplies de Noirs désireux d'assister au spectacle entouraient le navire, maintenues à distance par les jurons du matelot de garde.

A sept heures, l'opération était terminée et, avant le coucher du soleil, une file d'allèges, chacune surveillée par deux gendarmes danois baïonnette au canon, s'étaient alignées bord à bord pour assurer le transbordement des cent dix-sept nègres à débarquer. La plupart d'entre eux devaient aller grossir la main-d'œuvre des plantations de Saint-Jan, au large de Saint-Thomas.

La nuit tomba et l'opération se poursuivit à la lueur des lanternes. Tous ceux qui y participaient veillaient avec le plus grand soin à empêcher toute tentative d'évasion. Un comptable pointait les nègres à mesure que ceux-ci prenaient place dans les allèges. Chaque fois que l'une d'elles était pleine, elle ralliait la terre ferme. Les rameurs étaient, eux aussi, des esclaves.

Dans le dernier groupe se trouvait une femme, très grande et très svelte, serrant sur son sein un nouveau-né noir comme du charbon. Un peu à l'écart de ses compagnons de captivité, assez loin de la rambarde de la plage avant, elle fredonnait une berceuse. Luke Martin, impatient de voir le transbordement prendre fin, s'approcha d'elle par derrière et lui cingla les chevilles de son fouet dont la lanière était en peau de rhinocéros. La femme ne tressaillit même pas. Elle se contenta de se retourner et de murmurer quelques syllabes en dialecte éboé. Martin la repoussa vers la masse compacte des esclaves à grand renfort de jurons et la lanière siffla de nouveau, mordant les mollets fuselés de la femme.

D'un mouvement très calme et très doux, elle se pencha vers le capitaine quand il passa à sa hauteur, sa tête touchant l'épaule du négrier, et elle lui murmura quelque chose à l'oreille. Il y avait tant de délicatesse dans son geste qu'on eût dit une caresse mais l'insulte s'étrangla dans la gorge de Martin. Il poussa un hurlement de douleur

lorsque la femme se redressa, tandis que son fouet tombait sur le pont et qu'il portait la main à son épaule. La négresse à l'enfant se jeta prestement au milieu du groupe des esclaves dont une dizaine s'agglutinèrent pour lui faire un rempart de leurs corps. Sautillant sur un pied, Martin vomissait un chapelet d'épithètes ordurières. Finalement, la bouche toujours pleine de blasphèmes, il regagna sa cabine pour y chercher un antiseptique. La terreur superstitieuse de ce qui pourrait lui arriver s'il ne se soignait pas avait effacé en lui toute idée de vengeance ; il fallait panser sur-le-champ l'affreuse blessure qui béait sous son oreille gauche, entre le maxillaire et l'épaule, là où les dents étincelantes de la femme noire s'étaient enfoncées dans la chair.

Quand, dix minutes plus tard, il ressortit après avoir baigné la plaie de permanganate de potasse et l'avoir grossièrement bandée à l'aide d'un linge propre, la dernière embarcation, enlevée par ses six rameurs, était déjà à mi-chemin du môle et le comptable attendait avec un sac rempli de pièces de monnaie placé sous la garde de deux gendarmes. Martin s'enferma une heure durant avec l'homme pour faire les comptes devant une bouteille de rhum, les deux militaires postés en sentinelles devant la porte.

La lune brillait quand, à deux heures du matin, le navire, profitant de l'alizé, sortit de la rade, cinglant vers Norfolk, en Virginie, d'où, ses cales vides, il rallierait en cabotant Boston, son port d'attache.

Luke Martin, que sa blessure lancinait, fit appeler Matthew Pound, son second, pour laver à nouveau la plaie et lui faire un pansement plus solide. La chienne ! Là où elle l'avait mordu, il était extrêmement difficile de se soigner sans aide.

Quand Martin eut laborieusement ôté sa chemise et enlevé le morceau de tissu, maintenant raide de sang coagulé, Pound pâlit et murmura quelques paroles inaudibles. Irrité par la réaction de son lieutenant, le négrier, se ravisant, le congédia, jugeant préférable de se passer de ses services.

Il dormit mal mais ce fut en partie parce qu'il pensait au marché conclu le jour même. Les Danois étaient à court de main-d'œuvre et il leur fallait à tout prix du bois d'ébène pour leurs plantations de cannes à sucre de Saint-Jan. Martin aurait pu aisément se défaire de toute sa cargaison mais, hélas, la chose était hors de question. Il lui restait, après ce voyage particulièrement long et pénible à travers la mer des Caraïbes, à peine assez de têtes pour honorer son contrat avec Norfolk. Pourtant, il aurait bien aimé se débarrasser de la totalité de ces damnés moricauds et filer droit sur Boston où il devait se marier le lendemain de son arrivée. Oui, Martin avait hâte de rentrer et le *Saul Taverner*, poussé par l'alizé qui ne mollissait pas, courait toutes voiles dehors.

La plaie était plus douloureuse que jamais et Luke Martin n'arrivait pas à trouver une position à peu près confortable tant il souffrait. La

chaleur était étouffante et il passa une bonne partie de la nuit à se tourner et se retourner en jurant. Un peu avant l'aube, il sombra dans un sommeil agité.

Son cou et son épaule n'étaient plus qu'un seul bloc de souffrance quand il s'éveilla. Il ne pouvait bouger la tête et eut toutes les peines du monde à s'habiller. Il aurait voulu examiner la morsure mais, comme il ne se rasait jamais au cours d'une traversée, il n'y avait pas de miroir dans la cabine. Il lava délicatement les chairs meurtries avec du tafia, ce qui lui fit abominablement mal et déclencha une nouvelle litanie de jurons. Enfin, il fut prêt et sortit. Le steward qu'il croisa lui jeta un coup d'œil étrange — telle fut du moins son impression. Mais cela n'avait rien d'étonnant : avec son cou ankylosé, il devait marcher de côté comme un crabe. Il ordonna de déferler les bonnettes, encore bordées à joindre, et redescendit dans sa cabine pour déjeuner.

L'après-midi, bien que la vitesse du vaisseau fût satisfaisante et que chaque bordée le rapprochât de Boston et de Lydia Farnharm, sa fiancée, il fut d'une humeur si massacrante que chacun, à bord, s'efforçait de ne pas se trouver sur son chemin. Il ne prit pas de quart — c'était là une tâche qui incombait à ses trois officiers de pont — dîna seul, ponctuant son souper de vigoureux jurons à l'adresse d'un steward encore plus empoté que de coutume. Enfin, il quitta le carré et rentra dans sa cabine où, ayant enlevé chemise et maillot, il massa son cou tuméfié à l'huile de palme. La douleur, à présent, avait gagné le bras gauche. Ses muscles lui cuisaient de manière épouvantable.

Cette embrocation le soulagea un peu. La femme, il se le rappelait, lui avait murmuré quelque chose mais elle n'avait pas employé la langue éboé, ce sabir qui servait au minimum de communications indispensable entre les négriers et leur bétail humain. Elle avait parlé dans un jargon étranger, peut-être un dialecte tribal. Il n'avait pas compris ses propos bien que les quelques syllabes prononcées eussent recélé, il le pressentait, une signification mortelle. S'il n'en avait pas percé le sens, il se souvenait vaguement de leur cadence. Cette fois-ci, Luke Martin, exténué, déprimé et souffrant le martyre, s'endormit presque immédiatement.

Et, dans son sommeil, il réentendit les mêmes syllabes, inlassablement répétées, et dont, maintenant, il comprenait le sens. Quand il se réveilla, à quatre heures, il vit par le hublot la lune qui se balançait dans le ciel. Son oreiller était imprégné de sueur, une sueur glacée qui lui collait la barbe et les sourcils.

Mais son corps était brûlant de la tête aux pieds. Il se leva, alluma la chandelle, se maudissant de n'avoir pas songé à se procurer un miroir. Le jeune Sumner, son second lieutenant, se rasait. Deux ou trois matelots du gaillard d'avant également. Il devait y avoir des miroirs à bord ! Dès demain, il faudrait en trouver un. Quelles étaient donc les vocables que cette femme avait proférés ? Il haussa les épaules.

Impossible de s'en souvenir ! A quoi bon, d'ailleurs ? Ce n'était rien de plus que du charabia de nègres ! Ils étaient tous les mêmes, ces moricauds... des brutes bestiales ! La chienne ! Il aurait dû l'écorcher vive ! Le mordre, lui ! Enfin, si douloureuse que fût la plaie, elle serait sûrement cicatrisée avant qu'il ne retrouvât Boston. Et Lydia.

Péniblement, car tout son côté droit était raide et endolori, Luke Martin se recoucha après avoir soufflé la chandelle. D'ailleurs, il aurait mieux valu qu'il l'eût éteinte en serrant la mèche entre deux doigts mouillés car elle fumait et répandait une odeur immonde.

A nouveau, inlassablement, les syllabes inquiétantes retentirent à son oreille. Dans son sommeil, il savait mystérieusement qu'il était en train de dormir et que, lorsqu'il se réveillerait, il ne se rappellerait plus leur sens — ce sens qui, maintenant, était clair. Il se retournait sur sa couche et une sueur froide et gluante ruisselait sur son visage, venait se perdre dans sa barbe en broussaille.

Aux premiers feux de l'aube, il se réveilla, glacé d'horreur. Il avait l'impression qu'il ne pourrait se mettre debout. Il avait mal partout ; c'était comme si on l'avait battu jusqu'au sang. Une des bouteilles de brandy achetées à Saint-Thomas était à portée de sa main. Il la saisit avec peine, en arracha le bouchon d'un coup de dents et avala une bonne rasade. L'alcool était comme un brasier liquide. Ah ! Cela commençait à aller mieux ! Il porta de nouveau le goulot à ses lèvres. La bouteille, quand il la reposa, était à moitié vide. Au prix d'un terrible effort, il essaya de se rouler sur lui-même pour quitter sa couchette mais la tentative fut vaine et il retomba en arrière, pris de faiblesse. Sa tête bourdonnait comme un essaim de guêpes.

Il resta où il était retombé, hagard et inerte. Des choses terribles se passaient dans son crâne, dans son esprit, dans son corps ; des choses qui fermentaient, bouillonnaient au fond de lui ; des choses qui, eût-il semblé, s'étaient insinuées au tréfonds de son être, rayonnant à partir du nœud de douleur qui lui rongeait le cou.

Une heure plus tard, après avoir plusieurs fois frappé à la porte sans obtenir de réponse, le steward entrebâilla timidement l'huis qu'il referma aussitôt avant de s'élancer, le visage terreux, à la recherche de Pound, le second.

Après avoir conféré avec le lieutenant Sumner, Pound accompagna le steward jusqu'à la cabine du capitaine. Mais, devant le seuil, ce vieux loup de mer hésita : aucun des hommes formant l'équipage du *Saul Taverner* n'abordait Luke Martin sans éprouver un sentiment de malaise et sans perdre son assurance. Comme l'avait fait le steward, le second jeta d'abord un coup d'œil dans la cabine par l'entrebâillement de la porte. Puis il entra et referma derrière lui.

Luke Martin était couché sur le côté droit, les draps repoussés jusqu'à la taille. Il dormait avec son maillot et rien ne dissimulait son cou. Pound considéra longuement la plaie. Ses joues étaient blêmes,

ses mains et ses lèvres tremblaient. Finalement, il se retira sur la pointe des pieds et, songeur, remonta sur le pont où il eut une conversation de plusieurs minutes avec le jeune Sumner. Ce dernier gagna ensuite sa cabine. Peu après, il réapparut sur le pont en jetant des regards furtifs autour de lui. Il sortit de dessous sa veste un objet grand comme deux fois la main et, après s'être encore assuré que personne ne l'observait, il le jeta dans les flots. L'objet brilla un instant au soleil avant que les vagues ne se referment à jamais sur lui. C'était un miroir.

Quand la cloche piqua quatre heures, Pound redescendit chez le capitaine. Cette fois, Martin répondit d'une voix faible mais distincte à son toquement discret. Il était étendu sur le dos, son flanc gauche du côté de la cloison. Pound lui demanda comment il se sentait.

— « Mieux, » murmura Martin. « Ah ! la saleté ! » D'un geste du pouce, il désigna son cou. « J'ai un peu dormi ce matin et je viens de me réveiller. Oui, je crois que le pire est passé. »

Il y eut un silence. Aucun des deux hommes n'avait apparemment quelque chose à ajouter. Enfin, Pound se décida à parler de la marche du navire ; c'était le moyen le plus sûr d'éveiller l'intérêt du capitaine, qui lui donna la réplique. Au bout d'un moment, le second prit congé.

Martin avait dit vrai en affirmant qu'il se sentait mieux. Au réveil, il avait eu le sentiment que, comme il l'avait dit, le pire était passé. Sa blessure le faisait toujours abominablement souffrir mais la douleur avait diminué, c'était indiscutable. Le capitaine se leva malgré sa faiblesse, s'habilla lentement et, sans même se donner la peine d'ouvrir, commanda son café.

Pourtant, lorsque, dix minutes plus tard, il parut sur le pont, le visage défait, il y avait dans son regard hébété quelque chose qui imposait silence à ceux qui le rencontraient. Il procéda à l'inspection rituelle du matin mais, contrairement à son habitude, il avait manifestement l'esprit ailleurs. C'est que, maintenant que la douleur se calmait un peu et que l'exercice physique semblait drainer les poisons qui s'étaient accumulés, les paroles que la négresse avait murmurées au moment où elle avait approché la tête de son épaule, ces syllabes prononcées dans une langue qui n'était pas l'éboé, résonnaient incessamment à l'oreille de Luke Martin. Des syllabes vagues qui s'enfonçaient de plus en plus profondément dans sa conscience et d'où émergeait distinctement un seul mot : *l'kundu.*

— « Si je commence à entendre des voix... » maugréa-t-il en regagnant sa cabine, sa tâche accomplie. Il était onze heures et demie du matin. Il ne remonta pas à midi pour faire le point et il resta claustré chez lui, écoutant en silence les syllabes qui retentissaient à son oreille. Son oreille gauche.

Il n'était pas dans les habitudes de ce vieux lascar boucanné de s'isoler ainsi, songeait le steward qui se figurait que c'était cette blessure

qui mettait les nerfs de son capitaine à rude épreuve. Sur ce point, son intuition ne le trompait pas. Mais sa psychologie rudimentaire était loin de tout expliquer. L'homme eût accueilli avec scepticisme, ironie et mépris celui qui lui aurait dit quelle était la raison véritable de ce calme insolite : pour la première fois au cours de sa carrière longue et mouvementée, Luke Martin avait peur.

A midi, il déjeuna du bout des dents et, la dernière bouchée avalée, il se retira dans sa cabine. Mais, incapable d'y demeurer, il en ressortit presque aussitôt et escalada l'échelle conduisant au pont arrière. Le vaisseau, qui avait le maximum de voile, allait bon train. Sa vitesse était de douze bons nœuds. Arrivé sur le tillac, le capitaine, en bon marin qu'il était, leva les yeux vers la mâture, mais son regard soucieux ne tarda pas à se poser sur le jeune Sumner qui salua en portant la main à sa coiffure. Un regard tourné en dedans, songea l'officier...

— « Je voudrais vous emprunter votre miroir, » fit Martin d'une voix calme.

Sumner, pâle comme un mort, fit un pas en avant. Pound l'avait averti et c'était pour cela qu'il avait jeté sa glace de cabine par-dessus bord.

— « Je regrette, capitaine, mais je ne l'ai plus. A Saint-Thomas, je l'avais encore mais il a disparu. Je n'ai même pas pu me raser ce matin. » Comme pour souligner ses propos, il passa sa main tannée par le soleil le long de ses joues hérissées d'une barbe d'un jour.

Il s'attendait à une crise de fureur mais Martin se contenta de secouer la tête d'un air absent avant de s'éloigner en direction du gaillard d'avant. Sumner le suivit des yeux et étouffa un juron quand il le vit s'approcher de l'écoutille menant au poste d'équipage.

— « Mille sabords ! Dan Sloan va lui prêter le sien ! »

Il se précipita à la recherche de Pound pour le prévenir que le capitaine aurait un miroir en main d'un instant à l'autre. Sumner était très intrigué par l'étrange requête du second et il aurait bien voulu savoir pour quelles raisons celui-ci l'avait prié de se débarrasser de son propre miroir. Il avait obéi mais cela ne l'empêchait pas d'être curieux. Il y avait dans cette histoire quelque chose de fort bizarre, à la vérité. Pound lui avait simplement dit qu'il ne fallait pas que Martin puisse voir sa blessure ; et la plaie était située de telle façon qu'il lui était impossible de la voir sans s'aider d'un miroir.

— « A quoi ressemble-t-elle, Mr Pound ? » s'était-il risqué à demander.

— « C'est livide, » avait lentement répliqué le second. « Un peu mauve. Comme... comme des lèvres de nègre. »

Dès qu'il eut rejoint sa cabine et s'y fut enfermé, Luke Martin se prépara à retirer sa chemise. Mais, au beau milieu de cette opération, il fut appelé en haut. Hâtivement, il se rajusta, presque aussi gêné que s'il avait été surpris en train de se livrer à quelque acte honteux, et

remonta sur le pont où, pendant vingt minutes, Pound le retint pour l'entretenir de questions de service. Le capitaine lui donna ses consignes d'un ton désenchanté, fort insolite de sa part, puis il redescendit.

Le fragment de miroir qu'il avait emprunté à Sloan n'était plus sur le lavabo et c'est en vain que Martin retourna toute sa cabine. Ordinairement, une déconvenue de ce genre eût déclenché une tempête de jurons mais, cette fois-ci, Luke Martin se borna à s'asseoir avec une sorte de lassitude désespérée, laissant errer autour de lui un regard vide. Mais si ses yeux ne voyaient rien, ses oreilles, en revanche, ne chômaient pas ! La voix, à présent, s'exprimait en anglais. Ce n'était plus ce fatras de syllabes d'où seul émergeait distinctement le mot *l'kundu.* « Par-dessus bord, » répétait infatigablement la voix tyrannique, la voix à laquelle il n'y avait pas moyen d'échapper. « Par-dessus bord... par-dessus bord... »

Luke Martin resta longtemps immobile, assis dans sa cabine. Enfin, au bout d'une heure environ, il se leva lentement et entreprit de déboutonner sa chemise avec des gestes presque furtifs. Il avait un visage effrayant, les traits hâves et le teint livide.

Quand il eut ôté sa chemise, il la déposa sur la couchette et entreprit de retirer le léger maillot qu'il portait à même le corps. Alors, avec hésitation, il approcha sa main droite de son cou. Un grand froid l'envahit et il se sentit faiblir. Ses doigts frôlèrent la plaie...

Ce fut Pound qui, deux heures plus tard, le trouva recroquevillé sur le plancher, le torse nu, inconscient.

Et ce fut Pound, le vieux dur à cuire, qui installa laborieusement son capitaine sur le fauteuil — une tâche malaisée car Luke Martin était puissamment bâti et mesurait six pieds — le rhabilla et glissa le goulot de la bouteille de brandy entre ses lèvres bleues. Il lui fallut une demi-heure d'efforts, de massages vigoureux et moult rasades d'alcool avant de voir frémir les paupières de Martin. Peu à peu le capitaine revint à lui.

Mais Pound s'étonna des réponses que le blessé faisait à ses questions ; on aurait dit qu'il parlait avec la voix d'un autre.

— « Oui, » répétait-il avec accablement. « Oui, je le ferai... oui... »

C'est alors que les yeux de Pound se posèrent sur la main droite du négrier. Stupéfait, il vit que les doigts étaient ensanglantés. Il souleva cette main massive qui reposait, flasque, sur l'accoudoir.

Les trois doigts du milieu ne saignaient plus. L'officier en second constata qu'ils avaient été sauvagement coupés. Ou, plutôt, sciés ! Oui... c'était comme si une lame de scie avait tailladé la chair jusqu'à l'os. Une mutilation effrayante...

Pound, qui tremblait de la tête aux pieds, fouilla dans la boîte à pharmacie, prépara une solution de permanganate et baigna la main de Martin. Le capitaine regardait dans le vide, sourd à ce que lui di-

sait son subordonné. De temps à autre, il hochait la tête et murmurait : « Oui... oui... je le ferai... je le ferai... »

Pound revint voir le capitaine à l'heure du souper. Luke Martin était toujours assis à la même place, apathique.

— « Voulez-vous dîner, capitaine ? » proposa-t-il.

L'autre ne leva même pas les yeux. Néanmoins, ses lèvres bougèrent et Pound se pencha pour mieux entendre.

— « Oui... » murmurait Martin. « Oui... je le ferai, je le ferai... oui... oui... »

— « Vous êtes servi, capitaine. » Mais Martin ne lui répondit pas et Pound sortit.

— « Le capitaine est malade, Maguire, » annonça-t-il au petit steward. « Vous pouvez desservir et aller vous coucher. »

— « Bien, monsieur, » fit le steward, non sans surprise. Pound le surveilla tandis qu'il s'acquittait de sa tâche et, quand l'homme s'éloigna, il s'approcha de la porte et tendit l'oreille. Il y avait quelqu'un qui parlait au capitaine. Une voix gutturale comme celle des nègres, mais très faible, très douce. Une voix de jeune garçon — ou de femme. Pound était stupéfait. Il ne saisissait pas les paroles mais la voix gutturale et la voix du capitaine alternaient. C'était comme un dialogue. Des questions et des réponses. Des questions et des réponses...

Il n'y avait pas d'adolescent à bord. Des femmes ? Oui, il y en avait quelques-unes, des négresses, mais elles étaient enfermées dans l'entrepont. D'ailleurs, le capitaine... Non, il ne pouvait y avoir de femme auprès de lui. Comment serait-elle venue ? Pound ne s'était pas éloigné de la porte. Il se concentra pour mieux entendre, dépassé par cette énigme.

Cette fois, il perçut le rythme des mots prononcés par le capitaine et, d'instinct, reconnut la cadence hachée de la phrase que Martin, à moitié inconscient, répétait tandis qu'il examinait sa main sauvagement mutilée. Ah ! Ces doigts taillades ! Pound frissonna. Le *Saul Taverner* était un bateau maudit. Nul ne le savait mieux que le second qui, au cours de tant de traversées, avait largement contribué à faire au navire cette réputation sinistre qui était désormais la sienne. Mais... cela ! C'était une malédiction réelle !

— « Oui... oui... je le ferai... je le ferai... » disait Martin à intervalles plus ou moins réguliers. Et la voix gutturale lui donnait la réplique. Le dialogue incroyable se poursuivait sans trêve ni répit.

La conversation s'interrompit brusquement. C'était comme si une lourde trappe venait de se refermer. Pound se raidit, attendit une minute et frappa à la porte.

Celle-ci s'ouvrit toute grande et le capitaine Luke Martin, les yeux vitreux, sortit sans voir le second qui s'effaçait pour lui laisser le passage. Le regard aveugle, il s'arrêta un instant, puis il se dirigea

vers l'échelle. Apparemment, il montait sur le pont. Son pantalon était froissé et maculé, sa chemise était mal ajustée.

Pound escalada l'échelle derrière lui.

Luke Martin s'approcha du bastingage devant lequel il s'immobilisa, son regard éteint contemplant les flots. Il faisait noir, à présent. Le navire était silencieux. Le seul bruit qu'on entendait était celui de la proue tranchante qui fendait les vagues.

Soudain, Pound bondit pour empoigner à bras-le-corps son capitaine qui faisait mine d'enjamber la rambarde. Le suicide... c'était donc cela, ces voix !

L'intervention de Pound, résolu à l'empêcher de réaliser son dessein, parut enfin réveiller Martin. C'était un homme habitué à l'autorité, qui, sa vie durant, n'en avait fait qu'à sa tête. Maître à son bord, il n'avait jamais toléré d'être contrecarré et, devant ses coups de gueule, devant ses poings massifs, toute velléité de résistance avortait immédiatement.

A son tour, il agrippa le second, et un combat aussi acharné que silencieux s'engagea sur le pont désert qu'éclairaient seulement les reflets vacillants de la lampe à huile de baleine qui brûlait dans la cabine du capitaine et que l'on voyait danser de l'autre côté du hublot.

Au cours de ce duel sans merci, Pound, qui s'efforçait d'éloigner Martin du bastingage malgré les coups qui pleuvaient dru sur lui, arracha un morceau de la chemise de son adversaire, dénudant ainsi le cou et l'épaule gauche de ce dernier.

Le second lâcha prise et recula, se cachant les yeux pour ne plus voir l'horrible chose ainsi révélée.

Sous l'oreille de Martin, là où le tissu avait été déchiré, il y avait des lèvres. Des lèvres violet sombre, parfaitement dessinées. Et, à l'instant où Pound, atterré, avait posé son regard sur elles, elles s'étaient ouvertes comme dans un bâillement, laissant apparaître une double rangée de dents éclatantes de blancheur, de larges dents de nègre. Avant de se cacher le visage dans les mains, il avait eu le temps d'apercevoir, chancelant d'épouvante, une longue langue rose sortir de cette bouche monstrueuse et lécher ses lèvres...

Et quand Pound, glacé d'effroi par ce sinistre prodige, eut recouvré suffisamment de sang-froid pour regarder à nouveau, il était seul sur le pont que caressait le souffle tiède de l'alizé. De Luke Martin, nulle trace sinon un remous phosphorescent qui bouillonnait dans le sillage laiteux du navire.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The lips.

L. P. HARTLEY

Quelqu'un dans l'ascenseur

On ne sait trop si le petit Peter croit au Père Noël. L. P. Hartley, l'un des grands noms du fantastique contemporain, ne nous le dit pas. Ce qui est sûr, c'est que l'enfant est fasciné par l'ascenseur, et qu'il le sera bien davantage encore — et pour longtemps — après qu'il aura vu l'inquiétante cabine hanter les cauchemars de sa chambre d'hôtel.

— « IL y a quelqu'un qui descend dans l'ascenseur, maman ! »

— « Non, mon chéri, tu te trompes, il n'y a personne ! »

— « Mais je le vois à travers les barreaux — un grand monsieur. »

— « Tu crois le voir, mais ce n'est qu'une ombre. Viens, tu vas voir que l'ascenseur est vide. »

Et maman avait toujours raison.

Ce dialogue, avec quelques variantes, s'était répété à différentes reprises depuis que Mr et Mrs Maldon et leur fils Peter étaient venus s'installer à l'hôtel de Brompton Court où, vu la crise des domestiques, ils avaient l'intention de passer les fêtes de Noël. Encore ignorant de la vie des hôtels, le petit garçon n'avait jamais vu d'ascenseur et cet engin le fascinait littéralement. Lorsque l'un ou l'autre de ses parents pressait le bouton pour appeler la cabine, il reculait de quelques pas afin de mieux pouvoir observer son arrivée.

Le rez-de-chaussée possédait un plafond élevé, si bien que la cabine de l'ascenseur y demeurait visible pendant les quelques secondes que durait sa descente jusqu'au niveau du sol. C'est à ce moment que Peter avait aperçu la silhouette pour la première fois. Elle était toujours à la même place, lui faisant face dans le coin gauche. Il ne la distinguait pas très nettement, bien entendu, à cause de la double grille, celle de la cage et celle de la cabine, qui devaient

toutes deux être parfaitement closes avant que l'appareil ne consentît à se mettre en mouvement.

On lui avait interdit d'utiliser l'ascenseur lorsqu'il était seul — défense superflue, car l'ascenseur participait du monde des grandes personnes, et différent en cela de la pupart des enfants de son âge, il ne désirait pas tellement partager les privilèges des aînés : il se contentait de s'émerveiller et d'admirer la machine. L'ascenseur l'intéressait plutôt dans ce que son action présentait de magique qu'en tant que mécanisme. Ce caractère surnaturel une fois admis, il lui avait été possible de croire qu'il contenait un passager dès sa première confrontation avec l'appareil, en dépit du fait pertinemment démontré qu'après s'être immobilisé, à la suite d'un déclic d'une finalité fascinante, l'occupant avait disparu.

— « Si tu ne veux pas me croire, interroge papa, » avait dit sa mère.

Peter n'avait nulle envie de poser la question et cela pour deux raisons, dont l'une était plus facile à exprimer que l'autre.

— « Papa dirait que je fais l'imbécile, » dit l'enfant.

— « Pas du tout. Il ne dit jamais que tu fais l'imbécile. »

Ce n'était pas tout à fait vrai. Comme tous les parents modernes bien informés, Mr Maldon n'ignorait pas les dangers que l'on court en offensant un jeune enfant : les résultats psychologiques d'une telle conduite pourraient s'avérer regrettables. Mais Freud ou pas Freud, les pères seront toujours des pères, et parfois lorsque Peter lui portait par trop sur les nerfs, Mr Maldon perdait son sang-froid. Bien qu'il ressentît à son égard un profond attachement, en son for intérieur, Peter considérait son père comme un homme infiniment plus autoritaire et intimidant qu'un étranger n'eût pu le penser en se fondant sur la seule observation de leurs rapports réciproques.

La seconde raison, que Peter garda pour lui, était d'un caractère plus fantastique. Il n'avait pas posé la question à son père, car lorsque l'auteur de ses jours se trouvait à ses côtés, il ne voyait personne dans la cabine de l'ascenseur.

Mrs Maldon se souvint de la conversation et en parla à son mari. « L'ascenseur se trouve dans un coin sombre, » dit-elle, « et je dois dire qu'il voit effectivement quelque chose. Il est tellement plus proche que nous du sol. Il se peut que les barreaux projettent une ombre dont nous ne voyons pas les contours. Je ne sais si cette prétendue apparition l'effraie, mais tu pourrais du moins lui en parler. »

Au début Peter était plus intéressé qu'apeuré. Puis une théorie commença de s'échafauder dans son esprit. Si la silhouette ne lui apparaissait qu'en l'absence de son père, ne s'ensuivait-il pas que l'ombre en question ne pouvait être, ne devait être que son propre père ? Peter eût éprouvé toutes les peines du monde à préciser

dans quel repli de sa conscience s'était logée cette conviction ; mais elle satisfaisait son imagination, et sa foi en fut à ce point raffermie que « l'apparition » devint bientôt « papa dans l'ascenseur ». Sous cette forme, elle lui inspira de la frayeur et les abords de l'ascenseur, qu'il ne pouvait éviter de fréquenter, devinrent une sorte d'endroit maudit.

Noël approchait et l'hôtel s'orna bientôt de plantes vertes. Au pied de l'escalier, devant l'ascenseur, on avait suspendu une boule de gui, et ce fut ce détail qui donna une idée à Mr Maldon.

Tandis qu'ils attendaient l'ascenseur, debout sous la plante traditionnelle, il dit à son fils :

— « Maman me dit que tu as vu dans l'ascenseur quelqu'un qui n'existe pas. »

Il avait adopté un ton involontairement accusateur et Peter rentra dans sa coquille.

— « Oh ! pas en ce moment, » dit-il avec assez de sincérité, « quelquefois seulement. »

— « Maman m'a dit que tu le voyais toujours, » reprit le père avec plus de sévérité qu'il ne l'aurait voulu. « Veux-tu que je te dise de qui il s'agit, à mon avis ? »

Pris d'une terreur soudaine Peter s'écria : « Je t'en prie, ne me le dis pas ! »

— « Voyons, petit imbécile, » dit le père d'un ton raisonnable, « tu ne veux donc pas le savoir ? »

Honteux de sa couardise, l'enfant se rétracta.

— « C'est le Père Noël, bien entendu ! »

Peter se sentit soulagé.

— « Mais le Père Noël ne descend-il pas par la cheminée ? » s'inquiéta-t-il.

— « Cela, c'était bon autrefois. Mais c'est fini. De nos jours, il prend l'ascenseur ! »

Peter réfléchit un moment.

— « Te déguiseras-tu en Père Noël cette année, » demanda-t-il, « bien que nous soyons à l'hôtel ? »

— « Je ne dis pas non. »

— « Et tu descendras dans l'ascenseur ? »

— « Sans doute. C'est pour cela qu'il est fait. »

Après cela, Peter se sentit rassuré quant au passager brumeux qui se tenait derrière les grilles. Le Père Noël était incapable de faire du mal à quiconque, même s'il s'agissait (et l'enfant y croyait dur comme fer) de son propre père. Peter n'avait que six ans, mais il conservait néanmoins le souvenir de deux Noëls où son père s'était déguisé en Père Noël, lui procurant ainsi une émotion délicieuse. Il bouillait d'impatience dans l'attente du moment où l'apparition, dans le coin sombre, deviendrait enfin une réalité.

Hélas ! deux jours avant Noël, l'ascenseur tomba en panne. A tous les étages qu'il desservait, lesquels étaient au nombre de cinq (six en comptant le sous-sol) le rebutant écriteau « en dérangement » pendait à chaque poignée de porte. Peter protestait avec autant de véhémence que quiconque, bien qu'au fond de lui-même, sans trop savoir pourquoi, il était bien aise que l'ascenseur eût cessé de fonctionner ; il ne redoutait pas le moins du monde de grimper les quatre étages qui conduisaient à sa chambre, laquelle donnait dans celle de ses parents, tout en possédant sa porte d'entrée particulière. En passant dans l'escalier, il rencontrait les ouvriers (il ne pouvait jamais prévoir à quel étage il les trouverait) et il recueillait de leur bouche les dernières nouvelles concernant la crise de l'ascenseur. Ils faisaient des heures supplémentaires, et lui confièrent qu'ils n'avaient pas moins hâte que lui de voir s'achever leur tâche. Parfois ils s'encourageaient l'un l'autre de la voix afin d'activer leur travail. Peter leur demandait régulièrement quand ils auraient fini et ils répondaient, non moins régulièrement : « Le soir de Noël, au plus tard. »

Peter ne doutait pas de leur parole. Pour lui, les ouvriers étaient des gens infaillibles, disposant de pouvoirs magiques susceptibles de suspendre les lois physiques qui régissent les ascenseurs. Il suffisait de les voir, toutes grilles ouvertes, s'interpellant à tue-tête dans le gouffre vertigineux de la cage, et se moquant comme d'une guigne de tous les visiteurs de l'hôtel ! Seul Peter faisait exception à la règle et bénéficiait de l'insigne honneur d'un mot lancé de temps à autre.

Mais vint la Noël. La matinée s'écoula, l'après-midi passa et l'ascenseur ne fonctionnait toujours pas.

Les ouvriers travaillaient avec un visage tendu et une surprenante rapidité de mouvements. Ils ne répondaient même pas au « bonsoir » de Peter qui montait l'escalier pour regagner son lit. Son lit ! Il avait supplié qu'on lui permît de demeurer debout exceptionnellement pour le dîner ; il savait, disait-il, qu'il ne pourrait s'endormir avant la venue du Père Noël. Il demeurait éveillé, écoutant les appels brefs des ouvriers, se demandant si chaque coup de marteau serait le dernier ; et juste au moment ou le tintamarre semblait s'apaiser un peu, il s'endormit.

Dans son rêve, il dérivait dans le temps. Etait-il minuit ? Non, car ses parents lui avaient enfin permis d'assister au dîner. Le moment était venu. Détournant les yeux de l'ascenseur défendu, il descendit furtivement les étages. Il y avait une horloge dans le hall, mais elle était arrêtée. Il y avait également une pendule dans la salle à manger, mais oserait-il pénétrer seul dans la salle à manger, sans personne à ses côtés pour le guider, sous les regards de l'assistance ?

Il s'aventura dans la pièce, et là, à leur table, qu'il n'arrivait pas toujours à reconnaître, il aperçut sa mère. Elle le vit à son tour

et vint vers lui, en se frayant un chemin entre les tables, comme s'il ne s'était agi que de simples meubles et non d'îles inconnues au pouvoir de puissances étrangères.

— « Mon chéri, » dit-elle, « je n'arrivais pas à te trouver — mais enfin te voilà ! » Elle le ramena vers la table et ils s'assirent. « Papa nous rejoindra dans une minute. » Les minutes passaient ; soudain on entendit un grand fracas. Le bruit semblait provenir de l'intérieur, de la cuisine, peut-être. Des sourires éclairèrent les visages des dîneurs. A une table voisine un homme s'esclaffa :

— « Drôle de chute ! Quelqu'un va devoir payer la casse ! »

— « Qu'est-ce que c'est ? » murmura Peter, trop ému pour s'exprimer à voix haute. « Y a-t-il des blessés ? »

— « Oh ! non, mon chéri, c'est quelqu'un qui a laissé tomber un plateau, voilà tout. »

Aux yeux de Peter, l'épisode fit l'effet d'un contretemps. Ce dérisoire accident avait frustré son père de son entrée triomphale, car il ne doutait pas que son père apparaîtrait costumé en Père Noël. La tension était insupportable. « Puis-je aller l'attendre dans le hall ? » Sa mère hésita, puis consentit.

Le hall était désert, le portier lui-même n'était pas de service. Agirait-il loyalement ou se priverait-il d'une surprise en attendant le Père Noël auprès de l'ascenseur ? La magie a ses lois qu'il ne convient pas de transgresser. Mais il se trouvait déjà à son ancienne place devant la grille ; et la cabine allait descendre s'il appuyait sur le bouton.

Il savait qu'il ne fallait pas, que cette manœuvre lui était interdite, que son père serait furieux s'il désobéissait : cependant il leva la main et pressa le bouton.

Mais rien ne se produisit, la cabine n'apparut pas. Pourquoi donc ? Parce qu'une personne négligente avait oublié de fermer les grilles — avait « tripoté l'ascenseur » comme disait son père. C'étaient peut-être les ouvriers qui, dans leur hâte à rejoindre leur foyer, avaient commis cet oubli. Il n'y avait qu'une chose à faire : trouver à quel étage la grille était restée ouverte, et la fermer.

La grille défaillante se trouvait à son propre étage, et dans son rêve, Peter ne trouva pas étrange l'absence de la cabine laquelle aurait dû bloquer la cage, dont il n'osait pas scruter le vide. La grille reprit sa place avec un déclic. Un sentiment de triomphe s'empara de lui, triomphe qui lui donna des ailes ; déjà il avait rejoint le rez-de-chaussée, le doigt sur le bouton. Un sentiment de puissance tel qu'il n'en avait jamais éprouvé le transporta, lorsque le mécanisme répondit à sa pression.

Mais que se passait-il ? L'ascenseur remontait du sous-sol, au lieu de descendre de l'étage supérieur, et le toit de la cabine était endommagé — un trou déchiqueté qui laissait passer la lumière. Mais la

silhouette se trouvait dans son coin habituel, et cette fois elle n'avait pas disparu, elle était toujours là ; il la voyait à travers la double grille, une forme en robe rouge avec des parements blancs et un capuchon rouge sur la tête : son père, le Père Noël, « papa dans l'ascenseur ». Mais pourquoi ne tournait-il pas les yeux vers Peter et pourquoi sa barbe blanche était-elle toute tachée de rouge ?

Les deux grilles s'ouvrirent sous la poussée de Peter. Des jouets gisaient aux pieds de son père, mais il ne pouvait y toucher car ils étaient trop rouges, rouges et humides comme le parquet de la cabine, rouge comme le trait de feu qui transperça son cerveau...

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Someone in the lift.

A. M. BURRAGE

La maison de personne

Spécialiste des thèmes classiques, A. M. Burrage reprend ici celui de la maison vide. Il le rajeunit habilement en nous contant une histoire qu'auraient pu signer Mrs. Oliphant, Amelia B. Edwards, Joseph Sheridan Le Fanu ou même Charles Dickens. Il ne nous paraît point que ce soit là un mince compliment.

ILS étaient debout l'un en face de l'autre, sur le seuil de la porte d'entrée, dans la pâle clarté du crépuscule naissant de ce soir d'automne balayé d'un vent froid, à laquelle s'ajoutait celle de la chandelle que Mrs Park, la gardienne de la maison, avait apportée pour répondre aux coups frappés à la porte. Derrière la silhouette de l'étranger, les dernières lueurs du jour se frayaient péniblement un chemin à travers l'écran de nuages bas d'un blanc sale. Entre ces deux personnages, la flamme de la chandelle vacillait dans le courant d'air comme un drapeau au vent. Le hall était plongé dans une obscurité dense qui semblait s'avancer et reculer, comme quelque monstre à la fois plein d'audace et de timidité. L'homme était grand et de forte corpulence ; on lui aurait donné largement la cinquantaine. Sa moustache et sa barbe grises étaient soigneusement entretenues et son chapeau de velours noir était profondément enfoncé, lui cachant le front. Il portait un pardessus de coupe ancienne avec capuchon ; c'était peut-être ce détail qui lui donnait, malgré son âge, l'apparence d'appartenir à une autre époque.

Il avait la main plongée dans une poche intérieure de son vêtement quand la porte s'ouvrit, et il ne parla qu'après avoir sorti une enveloppe qu'il tendit à Mrs Park.

— « J'ai une autorisation de Messrs Flake et Limpenny pour visiter la maison. J'ai raté un train et le suivant est arrivé en retard ; peut-être voudrez-vous tout de même me faire visiter, malgré l'heure tardive. »

Il parlait lentement avec un rien de nervosité dans la voix, comme

s'il eût répété un discours appris à l'avance. Sa voix était basse, mélodieuse, très douce. Mrs Park s'effaça sur le seuil.

— « Si vous voulez bien entrer, monsieur, » dit-elle, « je crains que vous ne voyiez pas la maison sous son meilleur jour ; il n'y a ni gaz ni électricité, il nous faudra visiter à la chandelle. »

Il entra et lui jeta un regard scrutateur. C'était une femme d'un certain âge, grande et maigre, qu'on aurait pu qualifier de « très bien ». Elle semblait avoir été destinée par la nature à diriger quelque institution, mais les circonstances et un veuvage précoce lui avaient fait descendre l'échelle sociale d'un ou deux crans. Dès qu'on la voyait, on avait l'impression qu'elle devait être honnête, travailleuse, et totalement dénuée de cordialité.

Elle reprit de sa voix terne et dure :

— « Tout est un peu en l'air ; je n'attendais personne, car il ne vient pas grand monde ces temps-ci. En fait, pour tenir propre un endroit pareil, il faudrait être plusieurs. »

— « Il y a longtemps que c'est vide ? » dit-il au hasard.

— « Depuis que... » Soudain elle s'arrêta. « Cela doit faire un peu plus de vingt ans, » reprit-elle, se détournant un peu et élevant la chandelle au-dessus de sa tête. « Vous voyez, ce hall est réputé pour sa beauté, et tout le monde admire l'escalier. Si la maison ne trouve pas prochainement un locataire ou un acheteur, il paraît qu'on va enlever l'escalier pour le vendre séparément ; il y a aussi de magnifiques lambris de chêne. La bibliothèque... »

Elle se tourna vers lui pour voir s'il l'écoutait et le vit frissonner. Il frottait l'une contre l'autre ses mains aux longs doigts fins.

— « Excusez-moi, » dit-il, « mais j'ai très froid ; ce voyage a été long. Est-ce que cela vous ennuierait beaucoup de me faire une tasse de thé ? »

— « Mais pas du tout. La bouilloire est sur le feu, je m'apprêtais à en faire pour moi. Si vous voulez bien venir par ici, vous pourrez vous chauffer un peu auprès du feu. »

Ils traversèrent le hall ; elle ouvrit une porte capitonnée, et, comme elle se retournait pour voir si elle l'éclairait assez, Mrs Park remarqua que l'homme boitait légèrement. Ils suivirent un étroit corridor et arrivèrent dans une vaste cuisine qu'illuminait un grand feu ; il y eut un autre corridor qui les conduisit à une petite pièce qui devait servir de boudoir à la gouvernante. Il y faisait presque trop chaud. Une lampe à pétrole brûlait sur une table recouverte d'une nappe aux tons flamboyants. La pièce était pleine à craquer de meubles modernes absolument hideux, et était décorée d'une profusion de portraits de gens qui auraient certes mieux fait de ne pas se faire photographier. D'un coup d'œil, il vit là Mrs Park vêtue d'une sorte d'uniforme, la mère de Mrs Park avec sa tournure, le père de Mrs Park endimanché et pourvu d'imposants favoris. Dans la cheminée, flambait

un grand feu, la bouilloire chantait et son couvercle tapait sur le rebord. Cette pièce bien éclairée, bien chaude, et banale à l'excès avec sa profusion de meubles de série représentait un havre pour celui qui venait de traverser le hall sombre, sinistre et balayé de courants d'air glacés.

— « Je vais vous servir le thé ici, monsieur, et j'irai prendre le mien à la cuisine, » dit la gardienne.

— « Jamais de la vie ! De toute façon, je voudrais parler avec vous... vous avez vu, j'ai l'autorisation de visiter... Mr Stephen Royds, c'est mon nom... J'ai l'autorisation... »

Il passait l'ongle de son pouce sur le papier de l'étude sur lequel s'étalait un en-tête ostentatoire. Mrs Park y jeta un coup d'œil de pure forme. Pour elle c'était tout à fait superflu. Elle commençait à s'intéresser davantage à ce Mr Royds ; il enleva son chapeau, découvrant ainsi quelques rares cheveux gris. Il parlait comme un monsieur, bien qu'il n'eût pas l'air opulent. Il ne semblait guère possible qu'il pût être un locataire ou un acheteur éventuel, quoiqu'on dût admettre que personne n'avait encore vu le genre d'homme à qui la maison pût convenir.

— « Je vais enlever mon pardessus, si vous le voulez bien, » dit-il, tandis que Mrs Park se dirigeait vers un placard pour y prendre une autre tasse et une soucoupe. « Il fait chaud ici, » ajouta-t-il, posant le vêtement sur le dossier d'une chaise. « Est-ce que vous habitez seule ici, complètement seule ? »

— « Oui. »

— « Et cela ne vous rend pas... nerveuse ? »

Elle releva la tête et lui lança un regard aigu.

— « Nerveuse ! Pourquoi ça ? »

— « Je ne sais pas trop... Il y a des gens qui ne peuvent pas supporter la solitude. J'aimerais savoir pourquoi la maison est à vendre depuis tant d'années. »

— « C'est facile à comprendre, » dit Mrs Park avec un sourire peu amène, « c'est la maison de personne. »

— « Comment ça, la maison de personne ? »

— « Ceux qui peuvent se permettre d'entretenir une maison aussi grande que ça veulent avoir de la terre aussi, et ceux qui ne veulent pas de terre ne peuvent pas se permettre d'entretenir une maison comme celle-ci. Le domaine a été vendu au Capitaine Skirting, mais il a déjà une maison ; il a loué la terre, et, depuis, il essaie de vendre ou de louer la maison. Je l'ai fait visiter à des centaines de gens, mais personne n'a jamais songé à l'acheter par la suite. »

— « C'est étrange. C'est une belle maison. Mais la terre... Oui, je comprends. A qui est-ce que ça appartenait ? »

— « A Mr Harboys, » dit-elle, posant sa tasse avec bruit.

Brusquement, elle se raidit, la tête légèrement penchée, comme pour écouter quelque chose.

— « Vous entendez quelque chose ? » demanda-t-il âprement.

— « Non. Je vais préparer le thé. »

— « Vous devez bien vous imaginer parfois que vous entendez quelque chose. »

Elle était penchée au-dessus de la bouilloire et ne lui répondit pas. Il attendit jusqu'à ce qu'elle eût rempli la théière, et répéta lentement sa question.

— « Si j'entends des choses ? » reprit-elle avec un rien de rudesse dans la voix. « Non, pourquoi donc ? »

— « Mon Dieu, je ne sais pas trop, ces vieilles maisons vides... »

— « Je ne suis pas du genre à entendre des choses, monsieur... Servez-vous de lait et de sucre. »

Elle lui laissait clairement entendre que la conversation prenait un tour qui ne lui plaisait pas ; il y avait dans ses yeux comme une terreur voilée, et, la regardant attentivement, il remarqua que la solitude ne la laissait pas indifférente. Elle devait en souffrir plus qu'elle ne se l'avouait ; ce n'était que par un constant effort de volonté qu'elle parvenait à dominer ses nerfs, mais plus la bataille se prolongeait, plus cette même volonté semblait près de céder. Mrs Park avait peur de quelque chose, et, dans son for intérieur, ne cessait de lutter contre cette terreur bien qu'elle n'en fût pas consciente.

— « Merci, » dit l'étranger, prenant la tasse. « Qui était ce Harboys ? Est-il encore vivant ? »

— « Je n'en sais rien. »

— « Ne court-il pas quelque histoire sur cette maison ? N'est-il pas arrivé quelque chose dans ces murs ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Excusez-moi, mais je crois que vous savez quelque chose. »

— « On raconte des choses. Je ne vois pas pourquoi on en tiendrait compte... » Elle parlait avec réticence, et une fois de plus il remarqua comme une lueur inquiète dans son regard.

— « Racontez-moi, » dit-il doucement.

— « Je ne peux pas, monsieur. Si le Capitaine Skirting savait que je raconte ça aux gens, je perdrais ma place ; il penserait que j'essaie d'empêcher les gens d'acheter la maison. »

— « Mais cela ne m'en empêcherait pas. Est-ce que ce n'est pas cet Harboys qui a été accusé d'avoir tiré sur... »

— « Ah ! » Elle posa bruyamment sa tasse sur la table. « Ainsi, monsieur, vous avez déjà entendu raconter quelque chose ? »

— « Un peu. Vous pouvez donc m'en parler. Cela ne m'influencera pas en tant qu'acheteur éventuel. »

Mrs Park se passa la main sur le front.

— « Voyez-vous, monsieur, c'est que je n'aime pas en parler. J'habite ici toute seule... »

Elle s'interrompit brusquement, surprise de s'entendre dire à quelqu'un une chose qu'elle ne s'avouait pas à elle-même.

— « Bien sûr, » dit Royds avec chaleur. « Et parfois, vous entendez des bruits. Quelle sorte de bruits ? »

— « Oh ! » dit-elle, « c'est de l'imagination, ou bien c'est le vent. Quelquefois, le vent donne l'impression d'être des pas... ou des voix, et quelquefois, il me semble que j'entends... Oh ! c'est peut-être simplement une porte mal fermée quelque part dans la maison et qui claque. »

Il se pencha en avant, les yeux brillants d'excitation, comme fasciné.

— « Vous voulez dire que vous entendez un coup de feu ? » demanda-t-il à voix basse.

La main de la femme qui reposait sur la table se contracta nerveusement.

— « Je sais, cela ressemble à un coup de feu. Oh ! je ne crois pas... »

— « On dit que la maison est hantée, n'est-ce pas ? »

— « On le dit... Mais quand il y a eu une tragédie quelque part, on raconte toujours ça. »

— « Ce que disent les gens ne m'intéresse pas, ce qui m'intéresse, c'est ce que vous, vous dites. » Le timbre de sa voix avait changé. L'excitation aidant, elle était devenue plus dure et plus forte. « Est-ce que la maison est vraiment hantée ? »

Le regard de l'étranger s'était fait impérieux, comme le son de sa voix.

Subjuguée, elle répondit d'un ton morne :

— « Je ne sais pas. J'ai entendu des choses. Je me dis à moi-même que ce n'est rien. » Elle s'arrêta et fouilla dans sa poche pour trouver un mouchoir. « Il faut bien que je m'en persuade, vous comprenez. »

Il parla d'une voix basse, comme avec effort.

— « Vous n'avez jamais rien vu ? »

— « Non. Dieu merci ! Je ne vais jamais du côté de la bibliothèque quand la nuit est tombée. »

— « La bibliothèque ? Ainsi, c'est là que ça s'est passé. Racontez. »

Mrs Park but nerveusement quelques gorgées de thé, et remplit sa tasse d'une main tremblante.

Elle répondit d'une voix basse, avec un effort visible :

— « Ça remonte bien à vingt ans. Cette maison appartenait alors à un certain Gerald Harboys. Il était très jeune, la trentaine ; il avait tout pour lui. On dit qu'il était parfois un peu bizarre, comme tous les Harboys. Il adorait la chasse, et était un des meilleurs cava-

liers de la région. L'importance des écuries vous surprendra quand vous les verrez. C'est lui qui les avait fait construire. Il avait épousé une demoiselle Grey, de Hornfield Manor, et on dit qu'il l'aimait encore plus qu'il n'aimait ses chevaux. Tous deux avaient l'habitude de faire de longues randonnées avec Mr Peter Marsh, de Brinkchurch. Harboys et Marsh se connaissaient depuis le berceau. Je ne peux pas vous dire s'il y a jamais eu quelque chose entre Marsh et Mrs Harboys. Ça fait des années qu'on en discute à perte de vue, mais tous deux sont morts maintenant, aussi personne n'en saura jamais rien. Une certaine année, à Noël, Mr Harboys fit une chute de cheval au cours d'une chasse et se cassa la jambe. C'est pendant sa convalescence qu'il a été pris d'une de ses crises de bizarrerie. Peut-être est-ce le fait d'être privé de la chasse qui l'a rendu comme ça. Sa jambe se remettait très lentement, et, à la fin de janvier, c'est à peine s'il pouvait marcher avec une canne. Mrs Harboys, elle, prenait toujours part aux chasses, et, son mari étant incapable de l'y accompagner, elle voyait Peter Marsh encore plus souvent. Mais, à l'époque, personne ne pensait qu'Harboys pût en être jaloux, ou avoir des soupçons.

» Un jour, à la fin de janvier, Mrs Harboys alla à la chasse, et son mari resta à se morfondre toute la journée devant le feu de la bibliothèque. Au cours de l'après-midi, il s'amusa à nettoyer un revolver qu'il laissa ensuite sur la cheminée à portée de la main. Mrs Harboys rentra juste à la tombée de la nuit. Peter Marsh l'avait raccompagnée et elle le ramenait avec elle. Alors qu'elle commendait le thé, elle envoya Peter Marsh retrouver son mari pour prendre un whisky et lui raconter la journée. A peine avait-il pénétré dans la bibliothèque, que le bruit d'une dispute éclata, et puis, il y eut un coup de feu. Le valet de chambre se précipita dans la pièce et trouva Peter Marsh raide mort, et Mr Harboys, toujours assis sur sa chaise au coin du feu, qui regardait le corps avec des yeux fous. Il avait le revolver à la main. »

Elle s'arrêta, et, dans le silence, elle entendit que Royds respirait péniblement. Il avait la tête penchée, et son regard restait rivé sur le bord de la table, si bien qu'elle pouvait à peine voir son visage.

« Mr Harboys, » reprit-elle, « a plaidé non coupable au procès. Il a dit qu'il ne se souvenait de rien de ce qui était arrivé, depuis le moment où Marsh avait pénétré dans la pièce, jusqu'à celui où il avait vu le valet penché sur le corps. Son avocat a plaidé la folie, mais le jury n'a pas retenu cette thèse, et l'a jugé coupable, en demandant l'indulgence. La peine de mort a été commuée en travaux forcés à perpétuité. »

Elle s'arrêta brusquement, puis reprit d'un ton rêveur, les sourcils froncés.

« Cela doit bien faire vingt ans, maintenant. On les libère en

général au bout de vingt ans. Peut-être est-il déjà sorti, ou peut-être le sera-t-il bientôt, s'il est encore vivant. »

Lentement, Royds éleva une main, et tourna vers elle des yeux brûlants.

— « Et vous, est-ce que vous pensez que c'est Harboys qui l'a tué ? » demanda-t-il.

La question surprit Mrs Park.

— « Bien sûr. Comment cela aurait-il pu arriver autrement. Ils étaient seuls dans la pièce, seuls tous les deux. Il est impossible que cela se soit passé d'une autre manière. »

Royds se leva. Son visage pâle était couvert de fines gouttelettes de sueur, et ses yeux flamboyaient d'une étrange passion.

— « Je vous jure, » cria-t-il, « que moi je ne crois pas que Harboys ait fait cela. Je le connaissais. »

Le regard de Mrs Park se fit plus intense, et elle laissa échapper une exclamation étouffée.

— « Je l'ai bien connu, » continua-t-il. « Je l'ai connu enfant, jeune homme, homme fait aussi. J'étais à l'école avec Harboys. Je vous dis qu'il était incapable de meurtre. Toutes les preuves du monde ne sont d'aucun poids contre ce que moi je sais de lui. On dit qu'il avait des accès de folie ! Cela aussi c'est un mensonge. Mais, fou ou sain d'esprit, il n'aurait de toute façon jamais pu faire cela. Il aimait sa femme et il aimait Peter Marsh. Je sais qu'ils étaient tous les deux les meilleurs amis du monde. Je vous assure... »

Brusquement, il s'interrompit et reprit en baissant la voix :

— « Je vous fais peur. Je n'en avais pas l'intention. Mais réfléchissez bien : Harboys est en train de pourrir en prison, et cela fait vingt ans, et il ne se souvient de rien, et il n'a strictement gardé aucun souvenir de ces épouvantables moments. Jusqu'à maintenant, il ne sait toujours pas s'il est innocent ou s'il est coupable. Imaginez un peu cela. »

Mrs Park leva son visage pâle vers lui. Ses lèvres tremblaient. Sa main était crispée sur sa poitrine, et chaque battement de son cœur semblait la secouer tout entière.

— « Pourquoi êtes-vous venu ici ? » cria-t-elle d'une voix aiguë que la colère et la terreur faisaient trembler. « Vous ne voulez pas acheter la maison. Vous n'en avez jamais eu l'intention. »

— « Non, » dit Royds, « je suis venu ici pour découvrir la vérité. »

— « Quoi ? »

— « On raconte qu'il se passe d'étranges choses dans la bibliothèque. On raconte des tas d'histoires. Vous, vous me dites que vous avez entendu des pas, des voix, et le bruit d'un coup de feu. Vous ne comprenez donc pas ? Ce qui s'est passé ce soir-là dans la bibliothèque n'appartient qu'à Dieu. Le seul qui soit encore en vie ne

se souvient de rien. S'il est vrai que Peter Marsh revient la nuit... Mais vous ne comprenez donc pas que c'est le seul moyen de savoir... le seul moyen. »

Mrs Park se leva et vint se placer entre l'homme et la porte.

— « Je ne peux pas vous laisser pénétrer dans la bibliothèque, » s'écria-t-elle.

— « Il le faut. Je vais y passer la nuit. J'attendrai que Peter... »

— « Je ne vous laisserai pas faire, » répéta-t-elle.

— « Il le faut. Essayez de comprendre. C'est une question de vie ou de mort pour quelqu'un. »

— « C'est de la folie, » dit-elle, toujours appuyée contre la porte. « Jamais personne n'a pu rester dans cette pièce après la tombée de la nuit. »

— « Moi, je le ferai. »

— « Je me ferai renvoyer, si on l'apprend. »

— « Personne ne le saura. Et si cela était, moi je vous dédommagerais. Voyez-vous, je suis prêt à payer pour cette faveur. » Il exhiba un paquet de billets qu'il sortit en vrac de sa poche et le jeta sur la table. « Combien voulez-vous ? Cinq livres ? Dix livres ? Vingt ? »

Le regard de Mrs Park se posa sur les billets. Elle connaissait la valeur de l'argent ; de plus, elle était seule dans cette grande maison, seule avec cet étranger ; lui résister pourrait être dangereux.

— « Allons, » dit Royds, « voici cinq billets de cinq livres, prenez-les. Faites donc preuve de bon sens. Je vais aller dans la bibliothèque, et vous m'y ferez du feu. Est-ce qu'il y a des meubles ? »

— « Non, » murmura la femme, les yeux toujours rivés au paquet de billets.

— « Alors, si vous le voulez bien, j'emporterai une chaise. »

Il reprit les billets et les glissa dans sa poche, excepté cinq, qu'il mit dans la main de la femme ; elle referma les doigts dessus.

— « C'est mal, ce que je fais là », murmura-t-elle.

— « Non. C'est bien. Cette nuit je saurai la vérité, même s'il me faut en appeler au diable lui-même. Maintenant, venez, et aidez-moi à faire du feu dans la bibliothèque. »

Sans mot dire, elle lui tourna le dos et se dirigea à pas lourds vers un placard du fond duquel elle sortit un fagot et de vieux papiers. Elle les mit sur le dessus d'une corbeille de bois à demi pleine, puis alluma une bougie et, le chandelier de cuivre à la main, se dirigea vers la porte lui faisant signe de la suivre. En passant, il prit une chaise.

La maison était parfaitement silencieuse quand ils traversèrent la cuisine et le corridor qui conduisait au hall. Leurs pas résonnaient sur le sol dallé, comme dans une coquille creuse. Pour la femme, ce bruit inhabituel, rompant un silence qui lui semblait presque sacré, était une arme nouvelle dans les mains de la Terreur. Ses nerfs

fatigués ressentaient douloureusement chacun des pas de l'homme. Autour d'elle, dans la mouvante pénombre au-delà de la lumière de la chandelle, et au-dessus d'elle, dans les chambres, toutes sortes d'horreurs et d'indescriptibles monstres appartenant au monde de la nuit semblaient s'éveiller, écouter et se rapprocher. La maison tout entière paraissait peuplée de glissements, de frôlements, et l'imagination de Mrs Park peuplait de phantasmes tous les recoins obscurs. L'homme qui la suivait semblait tout à fait maître de lui ; peut-être s'efforçait-il de le paraître afin de garder, coûte que coûte, le contrôle de ses nerfs.

De toute évidence, il connaissait la maison, car il la précéda dans le hall, et alla directement jusqu'à la bibliothèque dont il ouvrit la porte brusquement. Quand il entra, il se trouvait juste à la limite de l'ombre que n'atteignait pas encore la lumière de la chandelle.

La bibliothèque était une longue pièce située dans un angle de la maison. Une rangée de fenêtres faisaient face à la cheminée, et il y en avait encore deux en face de la porte. Les murs étaient recouverts de lambris de chêne foncé, mais dans la lumière diffuse, on aurait dit qu'ils étaient noirs, comme tendus de draperies funéraires. L'homme resta quelques instants immobile entre la porte et la première des fenêtres, tandis que Mrs Park, les yeux mi-clos, se dirigeait à pas rapides vers la cheminée, le panier de bois à la main. L'homme semblait chercher quelque chose. Bientôt, il trouva.

— « Il y a un trou, là, dans un panneau. »

Le cœur de Mrs Park battit plus fort.

— « Oui, » dit-elle en bégayant, « c'est le coup de feu, la balle s'est logée là, après, après... »

— « Oui, » dit-il d'une voix calme, « je comprends. » Il traversa la pièce, tenant toujours la chaise, et la posa au coin de la cheminée en face de la porte et du panneau endommagé. « Et cet après-midi-là, » reprit-il, « il y a de cela vingt ans, j'étais assis ici... »

Le panier tomba des mains de la femme avec un grand bruit ; elle exprima sa surprise horrifiée par un faible cri.

— « Vous... vous étiez assis ici, vous Gerald Harboys, Gerald Harboys, l'assassin ! »

Sa voix était toujours aussi calme quand il répondit :

— « Gerald Harboys ou Stephen Royds, quelle importance cela peut-il avoir ? Dieu me vienne en aide ! Assassin ou non, il n'y a que lui qui le sache. Mais moi je saurai la vérité cette nuit. Allumez ce feu et laissez-moi. »

Elle s'éloigna, trébuchant à chaque pas, et se retira dans le petit office qui jouxtait la cuisine. Mais elle était comme fascinée et sa curiosité fut finalement plus forte que sa peur. Elle revint à la porte de la bibliothèque donnant sur le hall, et là, tremblant de tous ses membres, elle attendit et écouta.

Harboys, car il est temps de l'appeler par son nom, s'installa sur sa chaise ; il commença à s'occuper du feu, puis il prit un revolver dans la poche de son manteau et le plaça sur la cheminée à portée de sa main. Cela fait, ses yeux parcoururent la pièce d'un regard ferme.

La lumière du feu dessinait d'étranges formes, mais ces ombres mouvantes ne lui apprirent rien de ce qu'il cherchait. Bientôt, il commença à parler tout haut, d'une voix tranquille, mais distincte. La femme qui frissonnait de l'autre côté de la porte porta ses mains à sa gorge.

— « Peter, Peter, » disait Harboys d'une voix presque caressante, « est-ce que tu m'entends ? Je suis assis là, juste à l'endroit où j'étais assis ce soir-là, avec ma mauvaise jambe sur un tabouret. Voilà, je suis là, et il y a aussi ce maudit revolver. Maintenant, Peter, est-ce que tu ne veux pas venir ? On dit que tu es toujours ici, que tu ne peux pas trouver de repos parce que ton meilleur ami t'a tué. Est-ce que je t'ai tué, Peter ? Je n'ai plus aucun souvenir, aucun. Depuis vingt ans, j'essaie de me rappeler. Je n'ai pas connu de paix, ni jour ni nuit, depuis vingt ans, Peter. Oh ! viens, et dis-moi. Je veux savoir. Il y a quelque chose qui n'est pas normal, Peter. Il est impossible que j'aie fait ça. Comment aurais-je pu te tuer, toi mon ami ? »

Il y eut un silence, et son regard resta fixé sur un point situé entre la porte et la première fenêtre. Après de longues minutes, sa voix rompit de nouveau le silence ; elle était étouffée, comme pleine de sanglots.

« C'est parce que tu me hais que tu ne veux pas te montrer, Peter ? Est-ce que j'ai eu une crise de folie ? Est-ce que je t'ai tué, après tout ? N'aie pas de haine pour moi, Peter. D'une manière ou d'une autre, je veux en finir ce soir. Mon Dieu, faites qu'il ait pitié de moi. Peter, l'amitié nous a unis pendant si longtemps, à l'école... Est-ce que tu te souviens de nos longues conversations sous les tilleuls ? Et des soirées d'été après l'étude ? Et des offices où nous allions en rangs ? » Il continuait à parler comme si des images passaient devant ses yeux : les matins frais humides de rosée ; les parties de cricket ; les rangées de garçons mornes dans les classes obscures ; le bruit des plumes crissant sur le papier ; le brillant soleil ; les formes claires sur les gazons verts ; les bagarres entre garçons, par les soirées grises de novembre, et, dans toutes ces images, il y avait toujours la silhouette plus ou moins nette de Peter Marsh.

« Peter, » cria-t-il de nouveau, « est-ce que tu m'entends, est-ce que tu vas venir ? Il faut que tu reviennes ; on sait que tu le fais. Cette femme t'a entendu. Toi, toi, dans ta veste rouge, comme tu es entré ce soir-là, je me souviens. Quand je t'ai vu étendu là, on voyait à peine le sang ; j'étais assis ici ; j'attendais Muriel ; je vous

ai entendu monter le sentier, tous les deux, et Muriel riait. Tous les deux vous avez parlé au valet qui se trouvait sur le seuil, puis je vous ai entendu entrer dans le hall et Muriel est allée commander le thé. Je l'ai entendue monter. J'ai pensé : « Elle ne vient pas me voir ; je ne suis rien pour elle, maintenant que je suis un infirme. » C'est tout, Peter. Peter, Peter, au nom de Dieu. Je me suis dit : « J'étais aveugle, tout autant que je suis boiteux... Les choses que j'ai vues et dont ils ont dit que ce n'était rien, les choses que je n'ai pas vues et que j'ai entendues, et leurs chuchotements, et leurs conversations à mots couverts. » En un instant, j'eus le cerveau en feu. « Maudit sois-tu, m'écriai-je, je vais t'apprendre, moi, à ridiculiser un infirme. » Et puis tu es entré. »

La femme tremblante qui était de l'autre côté de la porte entendit un cri rauque.

« Peter, Peter ! Oh ! mon Dieu, ça y est, je commence à me souvenir, tu étais là, là où tu es maintenant, et tu avais la main sur la poignée de la porte. C'est cela, et tu as dit... je m'en souviens maintenant : « Donne-moi quelque chose, je suis gelé, il y a un terrible vent d'est, » Peter ! Peter ! ne me regarde pas comme ça. Maintenant, je me souviens, je me souviens. Que Dieu ait pitié de moi ! »

Un cri rauque se répercuta à travers la pièce. Une chaise tomba avec fracas. Et la voix reprit avec véhémence :

« Je me souviens, je me souviens... Sois maudit ! Quand tu m'as tourné le dos comme ça... comme ça... »

Il y eut un coup de feu, puis un autre. Alors le silence retomba sur la maison de personne, et sur son unique habitant, une femme évanouie, dont les mains s'accrochaient à la balustrade de chêne.

Mrs Park pénétra dans la bibliothèque une demi-heure plus tard. Le feu teintait encore de rouge les murs et le plancher ; et, pendant quelques instants encore, une lueur pourpre parut évoquer fantastiquement la silhouette prostrée d'un homme en costume de chasse rouge.

Harboys gisait recroquevillé, le visage tourné vers le foyer, le revolver à la main ; l'horrible blessure de la tempe se trouvait heureusement cachée. Il s'était souvenu.

Là où il y avait eu un trou dans le panneau de chêne, la police, le lendemain, en trouva deux ; ils étaient fort rapprochés, et il n'y avait entre eux qu'un écart de deux centimètres à peine.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Nobody's house.

PETER FLEMING

Le bâtard

Vous est-il jamais arrivé de vous trouver seul à seul avec un inconnu, par une nuit d'automne, dans la salle d'attente d'une petite gare de campagne? C'est bien possible. Mais vous n'y avez sûrement point entendu raconter une histoire aussi étrange que celle qui va suivre.

DANS la salle d'attente glaciale d'une petite gare de l'ouest de l'Angleterre deux hommes attendaient. Ils étaient assis là depuis une heure, et vraisemblablement y resteraient encore longtemps. Un épais brouillard régnait au dehors. Et l'on ne savait pas quand passerait leur train.

Cette salle d'attente était une pièce nue et peu plaisante. Une ampoule électrique y dispensait parcimonieusement une lumière blafarde. Un écriteau *Défense de Fumer* était posé sur la cheminée. Quand on le retournait on trouvait encore *Défense de fumer* de l'autre côté. Un arrêté de 1924, relatif à une épidémie de rouget du porc, restait soigneusement fixé au mur, à peu de chose près au centre, mais pas tout à fait, ce qui était exaspérant. Le poêle commençait de répandre une épaisse odeur de chaud, et l'on sentait déjà cette chaleur qui allait croissant. Une pâle lueur trouait le noir de la fenêtre embuée, montrant qu'une lampe brûlait sur le quai dans le brouillard. Quelque part de l'eau tombait goutte à goutte, comme à contrecœur, sur de la tôle ondulée.

Les deux hommes étaient assis en face l'un de l'autre de chaque côté du poêle, sur des chaises d'une dureté à toute épreuve. Leur connaissance datait de leur attente. Mais, par la conversation qu'ils venaient d'avoir, il semblait évident qu'ils demeureraient des étrangers.

Le plus jeune des deux s'irritait de ce manque d'élan dans leurs rapports davantage que de l'inconfort qui les entourait. Son attitude envers ses semblables venait tout récemment de subir un choc, passant du subjectif à l'objectif. Comme beaucoup de ceux de son âge et

de son milieu, la routine — non admise comme telle — d'une éducation coûteuse, avec la triennale alternative de ces délices habituelles à ceux qui sont riches et titrés, avait beaucoup émoussé sa curiosité. Pendant environ les vingt premières années de sa vie, il s'était attaché à voir dans la nature humaine les rapports sociaux plus que la réalité même, regardant ceux qui ne tenaient pas dans sa propre existence une place fixée à l'avance par le destin comme un daim dans un parc regarde les visiteurs se promener dans une allée : placidement, avec une sorte de ressentiment interrogateur — mais sans curiosité. A présent, avec une réaction quelque peu brutale, provenant d'une gaucherie inconsciente, il traitait le genre humain comme un musée, bâillant consciencieusement devant chaque nouvel objet exposé, se lançant à la poursuite d'une preuve de la complexité de l'homme avec un zèle aveugle. Face au cercle magique que crée toute individualité, il se voyait comme une sorte d'être à part. Il aspirait à connaître les hommes.

Sans aucun doute, il y avait quelque chose de curieux dans l'individu qui se trouvait devant lui. Plus petit que la moyenne, maigre, l'inconnu portait un long manteau râpé et ses chaussures étaient couvertes de boue. Bien que son visage fût sans couleurs, il ne donnait pas l'impression d'être pâle. La peau paraissait d'un jaune foncé, mêlé de gris. Le nez était pointu, la mâchoire étroite et saillante. De profondes rides verticales descendaient des hautes pommettes jusqu'à cette mâchoire, formant le dessin permanent d'un beaucoup plus large sourire que les yeux enfoncés, couleur de miel, ne semblaient réellement permettre. Ce qui frappait le plus dans ce visage, c'était sa structure même. Sur l'arrière du crâne était posé un chapeau melon au bord très étroit. Aucune désinvolture dans l'homme ne justifiait cet angle d'inclinaison. Ce chapeau était collé, par quelque chose d'aussi sacro-saint qu'une habitude, à l'arrière de son crâne, et le maigre visage affrontait le monde brutalement sous un halo noir de nonchalance. La façon d'être tout entière de l'inconnu suggérait le mot *différence* plutôt que celui de réserve. La façon inhabituelle de porter son chapeau avait la signification d'une rebuffade indirecte, comme les bouffonneries d'un animal savant. C'était comme s'il eût fait partie d'un monde plus ancien duquel l'*homo sapiens* eût été une édition expurgée. Il se tenait assis, les épaules voûtées, les mains enfoncées dans les poches de son manteau. L'impression de gêne que donnait son attitude semblait due moins à la dureté de sa chaise qu'au fait que c'en était effectivement une.

Le jeune homme le trouvait peu communicatif. Ses essais les plus aimables, faits sans interruption, sur différents fronts, n'avaient pas réussi à le faire sortir de son mutisme. La justesse glacée de ses réponses témoignait d'un refus plus sûrement qu'un air franchement bourru. Il ne regardait le jeune homme que lorsqu'il lui répondait, et alors ses

yeux montraient une sorte d'amusement rêveur. Parfois il souriait, mais sans raison apparente.

En songeant à ces heures passées ensemble, le jeune homme n'y voyait qu'une somme d'efforts inutiles et de banalités sans effet. Mais, la détermination, la curiosité, et le besoin aussi de tuer le temps, tout cela, en lui, refusait d'admettre la défaite.

« S'il ne veut pas parler, » pensa-t-il, « je vais le faire. Le son de ma propre voix est infiniment préférable au silence. Je lui dirai ce qui vient de m'arriver. Une histoire vraiment extraordinaire. Je la lui raconterai aussi bien que je pourrai, et je serais bien surpris que le choc qu'il en ressentira ne le forçât pas à parler enfin de lui-même. Il est bizarre, et je me sens terriblement curieux d'en savoir davantage. »

Tout haut, il commença d'une façon vive et engageante : « Vous m'avez dit, je crois, que vous étiez chasseur ? »

L'autre leva ses yeux vifs couleur de miel dans lesquels passa une lueur amusée que lui seul pouvait comprendre. Sans répondre, il les abaissa de nouveau pour contempler les petites taches de lumière que faisait le feu à travers la fonte ajourée du poêle, sur les pans de son manteau. Puis il se mit à parler, d'une voix enrouée.

— « Je suis, en effet, venu ici chasser, » reconnut-il.

— « Dans ce cas, » dit le jeune homme, « vous devez avoir entendu parler de la meute de Lord Fleer. Les chenils ne sont pas très loin d'ici. »

— « Je les connais, » fit l'homme.

— « Je viens justement de passer quelques jours là-bas. Lord Fleer est mon oncle. »

L'homme releva les yeux, sourit, et hocha la tête avec l'aimable manque de logique d'un étranger qui ne comprend pas ce qu'on lui dit. Le jeune homme refréna son impatience.

— « Voulez-vous, » reprit-il d'un ton brusquement péremptoire, « voulez-vous entendre le récit d'une aventure toute récente et plutôt extraordinaire, survenue à mon oncle ? Son dénouement ne date que de deux jours. Et elle est très courte. »

Les yeux clairs parurent se moquer d'une réponse précise. Puis l'homme dit : « Oui. Je veux bien. » Le ton impersonnel de sa voix eût pu faire croire à un manque de naturel, et d'empressement aussi à manifester de l'intérêt. Mais le regard laissait voir que cet intérêt existait tout de même quelque part.

— « Très bien, » dit le jeune homme.

Et, approchant sa chaise un peu plus près du poêle, il commença :

Vous le savez peut-être, mon oncle, Lord Fleer, mène une vie retirée bien que nullement inactive. Depuis les deux ou trois cents dernières années, les grands courants de la pensée contemporaine ont été dirigés,

pour la plupart, par des hommes dont les instincts, qui les poussent à s'assembler au risque de perdre toute individualité, sont constamment tenus en éveil et presque toujours encouragés. Au XVIII[e] siècle, quand les Anglais commencèrent de comprendre ce qu'était la solitude, mon oncle eût été pris pour un être insociable. Au début du XIX[e], ceux qui ne l'auraient pas connu personnellement l'auraient trouvé romantique. Aujourd'hui, son attitude devant la vie moderne, bruyante et agitée, est trop profondément négative pour être vue sous le jour de l'excentricité. Pourtant, s'il se trouvait en ce moment mêlé à quelque événement, disons funeste, ou considéré comme déshonorant, la presse le clouerait au pilori, en le traitant d' « Anachorète titré ».

A la vérité, mon oncle a découvert un élixir particulier, ou, si vous préférez, l'art de se suffire à lui-même. Homme aux goûts très simples, sans grande imagination, il ne voit aucune raison pour franchir les frontières d'habitudes que les années ont transformées en austérité. Il vit dans son château, — plus spacieux que confortable —, exploite ses terres pour un mince profit, tire un peu, monte à cheval beaucoup, et chasse aussi souvent qu'il le peut. Il ne voit jamais ses voisins qu'accidentellement. Ce qui conduit ceux-ci, avec une suprême bien qu'inconsciente indifférence, à le prendre un peu pour un fou. Dans ce cas, on doit du moins reconnaître qu'il a capitonné lui-même sa cellule.

Mon oncle ne s'est jamais marié. En tant que fils de son unique frère, je fus élevé avec l'espoir de devenir un jour son héritier. Mais, durant la guerre, quelque chose d'imprévisible arriva.

Dans cette crise nationale, mon oncle, trop âgé naturellement pour le service actif, fit preuve d'un manque d'esprit civique qui lui valut localement une grande impopularité. En bref, il se refusa à reconnaître l'état de guerre dans lequel nous vivions ou, s'il le reconnut, il ne le montra pas. Il continua de mener sa propre vie active mais, étant donné les circonstances, assez vaine. Il se trouva finalement obligé de recruter ses piqueurs parmi les hommes d'un âge avancé et d'un courage douteux devant tout incident de chasse. Mais il arriva pourtant à les pourvoir de montures, et, deux fois par semaine durant la saison, partait chasser le renard de montagne, ce qui, vous devez le savoir, représente le meilleur sport que la région de Fleer peut offrir.

Quand la petite noblesse locale vint lui faire remarquer qu'il était grand temps pour lui de faire quelque chose pour son pays au lieu d'en détruire la vermine par la méthode la plus dispendieuse et la plus sujette à caution, mon oncle se montra raisonnable. Il comprenait, dit-il, qu'il était resté trop à l'écart d'une lutte (il ne lisait jamais le journal) dont il ne savait les progrès qu'indirectement. Le lendemain, il écrivit à Londres, demandant qu'on lui envoyât le *Times* ainsi qu'un réfugié belge. C'était le moins qu'il pût faire, dit-il encore. Et c'est bien mon avis.

Le réfugié belge se révéla du sexe féminin, et par surcroît, muette. Personne ne sut jamais si l'une de ces deux caractéristiques, — ou les deux — avaient été stipulées par mon oncle. De toute façon, la réfugiée s'installa à Fleer. C'était une lourde fille de vingt-cinq ans, peu attrayante, avec une face luisante et des mains couvertes, sur le dos, de petits poils noirs. Sa vie paraissait modelée sur celle de beaucoup plus gros bestiaux, sauf, naturellement, que la plus grande partie de la sienne se passait à l'intérieur de la maison. Elle mangeait beaucoup, dormait à volonté, et prenait un bain tous les dimanches — négligeant cette saine habitude dès que la femme de charge qui la lui imposait se trouvait en congé. Elle passait ses journées assise sur le palier devant la porte de sa chambre, avec *La Conquête du Mexique* ouverte sur ses genoux. Elle lisait soit fort lentement, soit pas du tout, car à ma connaissance, elle garda le premier volume avec elle pendant onze ans. Elle devait être, je pense, d'esprit contemplatif.

Le plus curieux, et pour moi le plus malheureux résultat du geste patriotique de mon oncle, fut l'affection que celui-ci en arriva peu à peu à porter à cette créature pourtant guère attirante. Bien qu'il ne la vît qu'aux repas — et peut-être justement à cause de cela — quand son visage s'animait un peu plus que de coutume, l'attitude de mon oncle envers elle passa de l'indifférence à la courtoisie, et de la courtoisie à l'affection paternelle. A la fin de la guerre il ne fut pas question qu'elle retournât en Belgique. Et un jour de 1919, j'appris, avec une déconvenue bien excusable, que mon oncle, l'ayant légalement adoptée, modifiait son testament en sa faveur.

Le temps, en passant, m'aida à admettre l'idée de me voir déshériter au profit d'un être qu'on ne pouvait, en dehors des repas, que difficilement croire sensible. Je continuai de venir tous les ans à Fleer, chevaucher avec mon oncle à la suite de ses grands chiens de meute, à travers la campagne morne et grise qui commençait, depuis que la possession ne m'en était plus assurée, de me paraître d'une puissante bien qu'insaisissable beauté.

J'arrivai donc ici il y a trois jours, avec l'intention d'y demeurer une semaine. Je trouvai mon oncle qui est un homme grand et beau, portant la barbe, en parfaite santé comme toujours. La Belge me parut, comme toujours aussi, imperméable à la maladie, à une quelconque émotion, ou à toute autre chose qui vînt de Dieu. Elle avait beaucoup grossi depuis qu'elle vivait à Fleer, mais gardait, malgré une silhouette considérable, une démarche assez légère.

Ce fut à dîner, le soir de mon arrivée, que je remarquai pour la première fois un certain malaise dans la manière de faire brusque et laconique de mon oncle. Il avait manifestement quelque chose en tête. Après le repas, il me demanda de venir avec lui dans son bureau. Je sentis, dans cette invite, la première gêne que je lui eusse jamais vu manifester.

Les murs de son bureau étaient couverts de cartes géographiques et de queues de renards, et la pièce elle-même jonchée de factures, catalogues, gants au rebut, vieilles croûtes, pièges à rats, cartouches et plumes qui visiblement avaient servi à curer sa pipe, — diversité d'épaves somme toute assez banales qui, d'une certaine façon, arrivaient à produire une impression d'à-propos et de continuité, comme les détritus dans la tanière d'un animal. C'était la première fois que j'entrais dans ce bureau.

— « Paul, » dit mon oncle aussitôt que j'eus refermé la porte, « je suis très ennuyé. »

Je pris un air interrogateur et compréhensif.

— « Hier, » continua mon oncle, « un de mes fermiers est venu me trouver. C'est un brave homme qui exploite une bande de terre en dehors des murs du parc, côté nord. Il m'a appris qu'il avait perdu deux moutons d'une façon absolument incompréhensible. Il pense qu'ils doivent avoir été tués par une bête sauvage. »

Mon oncle s'arrêta. Sa gravité devenait réellement inquiétante.

— « Des chiens, peut-être ? » suggérai-je avec la modestie excessive et légèrement condescendante de celui qui pense voir juste.

Mon oncle secoua la tête d'un air entendu. « Cet homme a souvent eu des moutons tués par des chiens. Il dit qu'ils sont toujours affreusement déchirés... mordus aux pattes, entraînés dans un coin, secoués comme des rats. Jamais du travail propre. Ces deux moutons-là n'ont pas été tués de cette façon. Je suis allé voir par moi-même. Ni mordus, ni déchiquetés. On les a égorgés. En plein air, et non dans un coin. Quel que puisse être l'animal, il est de beaucoup plus puissant et plus rusé qu'un chien. »

— « C'est peut-être quelque bête échappée d'une ménagerie, » dis-je.

— « Jamais aucune ne vient par ici. Il n'y a pas de foires. »

Nous demeurâmes un moment silencieux. Je trouvais difficile de ne pas me montrer plus curieux que véritablement compatissant en attendant une révélation complémentaire qui viendrait étayer l'émotion manifestée par mon oncle. Je ne voyais pas en quoi la mort de ces deux moutons pouvait être dramatique au point de lui causer une telle détresse.

Il parla de nouveau, mais comme à contrecœur.

« Un autre a été tué ce matin même, » reprit-il d'une voix basse, « à la ferme Home. Et de la même façon. »

Faute de meilleur commentaire, je suggérai d'explorer, sans rien dire, les alentours. Peut-être était-ce...

« Nous avons déjà fouillé les bois, » coupa brusquement mon oncle.

— « Et rien trouvé ? »

— « Rien... sinon quelques traces. »

— « Quelle sorte de traces ? »

Le regard de mon oncle devint soudain fuyant. Il détourna la tête.

— « Celles d'un homme, » me répondit-il lentement. A ce moment-là une bûche s'écroula avec bruit dans la cheminée.

Puis, de nouveau, le silence tomba. La conversation semblait faire souffrir mon oncle plutôt que le soulager. Je me dis que cette situation ne perdrait rien à ce que j'exprime franchement ma curiosité. M'armant de courage, je demandai carrément à mon oncle pour quelle raison il se faisait autant de soucis. Trois moutons, appartenant à des fermiers, venaient de mourir d'une façon qui, bien qu'évidemment inhabituelle, ne resterait pas longtemps mystérieuse. Leur meurtrier, quel qu'il fût, se ferait sans aucun doute prendre, tuer, ou chasser, dans les prochains jours. On risquait, en mettant les choses au pire, de voir un ou deux autres moutons tués, c'était tout.

Quand j'eus fini mon oncle me jeta un regard anxieux, presque coupable. Je compris alors qu'il avait une confession à me faire.

— « Assieds-toi, » dit-il, « je vais te raconter quelque chose. »

Voici son récit :

Un quart de siècle plus tôt, mon oncle avait dû engager une nouvelle femme de charge. Avec le mélange de fatalisme et d'indolence qui est la base même de l'attitude de tout célibataire aux prises avec un problème domestique, il prit la première qui se présenta. C'était une grande femme brune d'environ trente ans, qui louchait et venait d'un petit village en bordure du Pays de Galles. Je ne sus rien de son caractère mais mon oncle prétendit qu'elle avait certains « pouvoirs ». Au bout de quelques mois de sa présence à Fleer, il commença à faire attention à elle et non plus à la voir comme faisant partie des meubles. Elle ne s'opposait pas à ce qu'on la remarquât.

Un jour, elle apprit à mon oncle qu'elle attendait un enfant de lui. Il accueillit la nouvelle assez calmement jusqu'à ce qu'il comprît qu'elle espérait devenir sa femme — ou le prétendait. Il tomba alors dans une rage folle, la traita de prostituée, et lui ordonna de quitter le château dès que son enfant serait né. Au lieu de fondre en larmes, ou de continuer à discuter, elle se mit à chantonner tout bas en gallois, tout en regardant mon oncle de côté, d'un air narquois. Cela l'épouvanta. Il lui interdit de s'approcher de lui, fit transporter ses affaires dans une aile abandonnée du château, et engagea une autre femme de charge.

L'enfant naquit. On vint dire à mon oncle que la femme allait mourir. Elle ne cessait, lui dit-on, de le réclamer. Aussi effrayé qu'anxieux, il s'en fut par de longs couloirs, qui ne lui étaient plus familiers depuis longtemps, jusqu'à la chambre. Quand la femme le vit elle se mit à débiter un flot de paroles d'un air inquiet, sans cesser de le regarder, comme si elle répétait une leçon. Puis, elle demanda qu'on montrât l'enfant à son père.

C'était un garçon. Mon oncle remarqua que la sage-femme le lui tendit d'un geste qui frisait le dégoût.

— « Voici votre héritier, » dit la mourante d'une voix rauque et chevrotante. « Il le sait, je le lui ai dit. Il sera un bon fils pour moi, et fier de sa naissance. » Puis elle se lança, paraît-il, dans une sorte de discours incohérent autant que furieux, où il était question d'une malédiction qui se réalisait dans l'enfant et qui retomberait sur quiconque pourrait hériter de mon oncle au détriment du bâtard. A la fin sa voix s'affaiblit. Epuisée, elle retomba sur son oreiller, les yeux fixes.

Comme mon oncle se préparait à quitter la chambre, la sage-femme lui chuchota de regarder les mains de l'enfant. Desserrant doucement les petits poings rondelets du bébé, elle montra que, dans chacune des mains, l'annulaire était plus long que le majeur...

Là, j'interrompis mon oncle. L'histoire avait une certaine force étrange qui venait peut-être de l'effet qu'elle produisait indiscutablement sur le narrateur. On sentait qu'il détestait et craignait à la fois d'avoir à en parler.

— « Qu'est-ce que cela signifie, » demandai-je, « avoir l'annulaire plus long que le majeur ? »

— « Il m'a fallu longtemps pour le découvrir, » répondit mon oncle. « Mes propres domestiques, quand ils virent que je ne le savais pas, ne voulurent rien m'expliquer. Je finis par l'apprendre grâce au docteur qui le tenait d'une vieille femme du village. Ceux qui naissent avec l'annulaire plus grand que le doigt du milieu deviennent des loups-garous. Du moins... » (il s'efforça de prendre un ton plaisant et indulgent) « c'est ce que croient ici les gens du peuple. »

— « Et qu'est-ce... qu'est-ce qui se passe alors ? » Je m'aperçus que j'étais moi aussi étrangement prêt à tout croire.

— « Un loup-garou, » dit mon oncle en s'enfonçant dans l'invraisemblable sans même s'en rendre compte, « est un être humain qui devient, par moments, un loup. La transformation — ou la supposée transformation — a lieu la nuit. Le loup-garou tue bêtes et hommes. Et l'on prétend qu'il boit leur sang. Sa préférence va aux humains. Durant tout le Moyen Age et jusqu'au XVII[e] siècle, il y eut d'innombrables procès — spécialement en France — d'hommes et de femmes jugés pour des crimes qu'ils avaient commis en empruntant des formes animales. De même que les sorcières, on ne les acquittait que rarement. Mais, par contre, à la différence de celles-ci, il semble qu'ils furent rarement condamnés à tort. » Mon oncle s'arrêta un instant. « J'ai lu de vieux livres, » expliqua-t-il. « J'ai aussi écrit à un homme à Londres qui s'intéresse à ces choses-là, dès que je compris ce qu'on pensait de l'enfant. »

— « Qu'est-il devenu ? »

— « La femme de l'un de mes gardes accepta de le prendre chez

elle. C'était une flegmatique femme du Nord qui, je crois, se félicitait de l'occasion qui lui était offerte de montrer le peu de cas qu'elle faisait des superstitions locales. Le garçon vécut avec eux jusqu'à l'âge de dix ans. Puis, un jour, il s'enfuit. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui... » (mon oncle prit un air pitoyable) « jusqu'à hier. »

Nous restâmes silencieux. Nous regardions le feu. Ma raison avait été trahie par mon imagination, laquelle se rendait pleinement à l'histoire. Je ne cherchais plus à dissiper les craintes de mon oncle en faisant parade de bon sens. J'avais peur moi-même.

— « Vous pensez que c'est votre fils, le loup-garou, qui tue les moutons ? » demandai-je à la fin.

— « Oui. Par forfanterie, comme avertissement, ou peut-être par rage après une nuit de recherches vaines. »

— « Vaines ? »

Mon oncle posa sur moi un regard angoissé.

— « Ce ne sont pas les moutons qui l'intéressent, » dit-il mal à l'aise.

Pour la première fois, je réalisai ce que représentait la malédiction de la femme galloise. La chasse était commencée. Qui héritait de Fleer, sinon la bête humaine ? Je fus heureux d'avoir été déshérité.

— « J'ai recommandé à Germaine de ne pas sortir une fois la nuit tombée, » dit mon oncle comme s'il devinait mes pensées.

La Belge s'appelait Germaine. Germaine Vom.

J'avoue n'avoir pas passé une nuit très tranquille. Le récit de mon oncle n'avait pas encore tout à fait créé en moi ce « suspens d'incrédulité » que quelqu'un a dit être la première condition requise pour qu'un drame soit bon. Mais j'ai une puissante imagination. Ni fatigue ni raison ne pouvait complètement bannir la vision de l'être métamorphosé, rôdant, avec un but bien précis, dans le silence noir et argent de la nuit, au-delà de ma fenêtre. Je m'aperçus que je cherchais à entendre un bruit de pas allongés sur le tapis de feuilles de hêtre gelées...

Je ne sais si le hurlement que j'entendis soudain fit partie de mes rêves. Je ne saurais le dire. Mais, le lendemain matin, tandis que je m'habillais, je vis un homme monter rapidement l'allée. Il avait l'air d'un berger. Un chien trottait sur ses talons avec un manque manifeste d'assurance. Au petit déjeuner, mon oncle m'apprit qu'un autre mouton venait d'être tué, presque sous le nez des gardiens. Sa voix trembla un peu. Son regard se posa, plein de sollicitude, sur Germaine. Elle était occupée à manger du porridge, à croire qu'elle cherchait à tenir un pari.

Ce matin-là nous décidâmes d'organiser une battue. Je ne vous importunerai pas avec les détails, les préparatifs, et l'échec de celle-ci.

Toute la journée nous explorâmes les bois avec une trentaine d'hommes, à cheval ou à pied. Près du lieu du crime, nos chiens flairèrent une odeur qu'ils suivirent pendant plus de trois kilomètres, pour finalement la perdre sur la voie du chemin de fer. Mais le sol gelé était trop dur pour garder des empreintes. Les hommes décrétèrent que cela ne pouvait être qu'un renard ou un putois pour que les chiens aient suivi la piste avec autant d'empressement.

Le grand air et l'exercice furent salutaires à nos nerfs. Mais, sur la fin de l'après-midi, mon oncle commença de s'inquiéter. Le crépuscule tombait rapidement sous un ciel lourd de nuages, et nous nous trouvions encore à quelque distance de Fleer. Il donna finalement l'ordre de parquer les moutons pour la nuit, et nous fîmes faire demi-tour à nos chevaux.

Nous regagnâmes le château par une allée secondaire qu'on utilisait rarement. C'était une allée humide, mal entretenue, qui traversait de maigres massifs de sapins et de lauriers. Les sabots des chevaux faisaient tinter des silex sous un épais tapis de mousse. L'haleine qui s'échappait des naseaux de nos montures demeurait en suspens dans l'air immobile.

Nous nous trouvions à environ trois cents mètres des grandes portes donnant sur la cour des écuries quand, tout à coup, nos chevaux s'arrêtèrent net, leurs têtes tournées vers les arbres à notre droite, derrière lesquels l'allée principale rejoignait celle que nous suivions.

Mon oncle poussa un cri, bref, inarticulé, dans lequel passa la prémonition de l'horreur qui allait suivre. Au même moment, un hurlement s'éleva derrière les arbres. Dans l'horrible plainte il y eut de la délectation et une sorte de rire sanglotant. Il s'éleva, puis retomba avec volupté, remonta et retomba de nouveau, emplissant la nuit d'épouvante. Enfin, il se tut, en étalant sur nous son long gémissement guttural.

Le silence chercha en vain à prendre sa place. Son écho immonde continua de rouler dans nos têtes. Nous entendîmes alors des pieds bondir sur la terre gelée de l'allée... *deux* pieds.

Mon oncle sauta à bas de son cheval et s'enfonça en toute hâte sous les arbres. Je le suivis. Nous arrivâmes tant bien que mal jusqu'à un talus pour ressortir ensuite à l'air libre. Le seul être que nous vîmes était immobile.

Germaine Vom gisait, repliée sur elle-même, dans l'allée, épaisse forme noire se détachant sur les ombres mouvantes du crépuscule. Nous courûmes vers elle...

Pour moi, cette femme avait toujours été beaucoup plus quelque inimaginable nullité qu'une personne réelle. Je ne pus m'empêcher de me dire qu'elle était morte, comme elle avait vécu, dans la tradition du bétail. Elle avait été égorgée. »

Le jeune homme s'appuya au dossier de sa chaise, un peu étourdi par ses paroles, et aussi par la chaleur du poêle. La triste réalité de la salle d'attente, oubliée durant son récit, se referma de nouveau sur lui. Il soupira et sourit à l'inconnu comme pour s'excuser.

— « C'est une terrible et extraordinaire histoire, » dit-il. « Sans doute n'en croirez-vous pas la moitié. En ce qui me concerne, les conséquences de son dénouement effacent un peu son manque presque grotesque de vraisemblance. Parce que, vous comprenez, la Belge étant morte, je redeviens l'héritier de Fleer. »

L'inconnu sourit à son tour. Mais d'un lent sourire qui n'avait plus rien de rêveur. Ses yeux couleur de miel brillèrent. Sous son long manteau noir, son corps parut se raidir dans quelque voluptueuse attente. Silencieusement, il se leva.

Le jeune homme sentit une brusque angoisse le pénétrer jusqu'au plus profond de l'être. Quelque chose derrière ces prunelles étincelantes le menaçait à présent avec une imminence effroyable, comme une lame pointée vers son cœur. Il transpirait. Il n'osait plus bouger.

Le sourire de l'inconnu s'était changé en grimace, en une horrible et vorace convulsion du visage. Ses yeux flamboyaient d'un plaisir impitoyable, savouré à l'avance. Un filet de salive coulait au coin de sa bouche.

Très lentement, il leva une de ses mains pour enlever son chapeau. Parmi les doigts recourbés sur le bord étroit du couvre-chef, le jeune homme vit que l'annulaire était plus long que le majeur...

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : The kill.

ROSEMARY TIMPERLEY

Harry

Harry s'est pris d'une telle affection pour la petite Christine qu'il voudrait ne la quitter jamais. Certain jour, il va l'attendre à sa sortie de l'école... Cela n'a l'air de rien. Pourtant, Rosemary Timperley tire de cette donnée apparemment anodine — qui pourrait être celle de quelque conte édifiant — un récit sensible et singulièrement pathétique.

LES choses les plus ordinaires m'effraient. Le soleil. Des ombres crues sur l'herbe. Des roses blanches. Les enfants qui ont les cheveux roux. Et ce nom : Harry. Un nom tellement banal. Pourtant, la première fois que Christine le prononça, j'éprouvai le sentiment prémonitoire d'une peur future.

Elle avait cinq ans. Dans trois mois, elle irait à l'école. Il faisait chaud, la journée était belle, et Christine jouait seule dans le jardin, comme c'était souvent son habitude. Je la vis, étendue à plat ventre dans l'herbe, cueillant des marguerites dont elle confectionnait des chaînes avec un plaisir laborieux. Le soleil flamboyait sur ses cheveux d'un roux pâle et faisait paraître sa peau très blanche. L'application dont elle faisait montre agrandissait encore ses grands yeux bleus.

Soudain elle leva la tête vers le buisson de roses blanches, qui projetait son ombre sur l'herbe, et sourit.

— « Oui, je suis Christine, » dit-elle. Elle se leva et marcha lentement vers le buisson, ses petites jambes potelées, attendrissantes dans leur nudité sans défense, sous la robe de coton bleu, trop courte. Elle grandissait vite.

— « Avec ma maman et mon papa, » dit-elle distinctement. Puis, après une pause : « Oh ! mais ce sont *vraiment* mon papa et ma maman. »

Elle se trouvait maintenant à l'ombre du buisson. On eût dit qu'elle avait quitté le monde de la lumière pour entrer dans celui des ténèbres. Prise d'un sentiment de malaise dont je ne m'expliquais pas la cause, je l'appelai.

— « Que fais-tu, Christine ? »
— « Rien. » Sa voix me semblait trop lointaine.
— « Rentre, maintenant. Il fait trop chaud pour toi, là-bas. »
— « Non, il ne fait pas trop chaud. »
— « Allons, rentre, Christine. »
— « Il faut que je rentre, maintenant, » dit-elle. « Au revoir. » Puis elle marcha lentement vers la maison.
— « A qui parlais-tu, Christine ? »
— « A Harry, » dit-elle.
— « Qui est Harry ? »
— « C'est Harry. »

Je ne pus rien lui tirer d'autre, aussi lui donnai-je quelques biscuits avec du lait, et lui fis-je la lecture jusqu'au moment de la mettre au lit. Elle écoutait, mais sans quitter des yeux le jardin. A un certain moment, elle sourit et fit un geste de la main. J'éprouvai une sensation de soulagement lorsqu'enfin, je l'eus bordée dans son lit. Là, au moins, elle était en sûreté.

Lorsque Jim, mon mari, rentra, je lui parlai du mystérieux « Harry ». Il se mit à rire.

— « Tiens, elle a donc commencé cette comédie ? »
— « Que veux-tu dire, Jim ? »
— « Il n'est pas tellement rare que les enfants uniques se créent un compagnon imaginaire. Certains conversent avec leurs poupées. Christine n'a jamais tenu aux poupées. Elle n'a ni frère ni sœur. Aucun ami de son âge. Alors elle en invente un. »
— « Comment se fait-il qu'elle ait choisi ce prénom-là ? »

Il haussa les épaules. « Tu sais comme sont les enfants. Je ne comprends pas pourquoi tu te fais du souci, non vraiment, je ne le comprends pas. »

— « Moi non plus, à la vérité. C'est seulement que je me sens particulièrement responsable de cette enfant. Bien plus que si j'étais sa véritable mère. »
— « Je sais, mais que lui manque-t-il ? Christine est fine. Elle est jolie, saine, intelligente. Elle te fait honneur. »
— « A toi aussi. »
— « En résumé, nous sommes des parents parfaits ! »
— « Et tellement modestes ! »

Nous éclatâmes de rire et il m'embrassa. Je me sentis consolée. Jusqu'au lendemain matin.

De nouveau, le soleil dardait ses rayons brillants sur la petite pelouse d'un vert tendre et sur les roses blanches. Christine était assise sur l'herbe, les jambes croisées, et contemplait en souriant le massif de roses.

— « Bonjour, » dit-elle. « J'espérais bien que tu viendrais... parce que tu me plais. Quel âge as-tu ?... Je n'ai que cinq ans, avec un

petit peu en plus... Je ne suis plus un bébé ! Bientôt j'irai à l'école et je mettrai une nouvelle robe. Une verte. Et toi, est-ce que tu vas à l'école ?... Mais alors, qu'est-ce que tu fais ? » Elle demeura silencieuse un certain temps, hochant la tête, tendant l'oreille, absorbée.

Dans la cuisine d'où je l'observais, je me mis à trembler de tous mes membres. « Ne sois pas stupide, » me répétais-je désespérément. « Nombre d'enfants ont un compagnon imaginaire. Continue comme si de rien n'était. N'écoute pas. Ne sois pas stupide ! »

Mais j'appelai Christine plus tôt que de coutume pour son lait de dix heures.

— « Ton lait est prêt, Christine, viens ! »

— « Dans une minute. » C'était là une réponse étrange. Habituellement elle se précipitait avec ardeur pour prendre son lait et le sandwich de biscuits à la crème dont elle était friande.

— « Allons viens, ma chérie, » dis-je.

— « Est-ce que Harry peut venir aussi ? »

— « Non ! » Le cri m'échappa brutalement et j'en fus la première surprise.

— « Au revoir, Harry. Je regrette que tu ne puisses pas venir, mais il faut que je prenne mon lait, » dit Christine. Puis elle s'élança en courant vers la maison.

— « Pourquoi Harry n'aurait-il pas le droit de prendre un peu de lait avec moi ? » me demanda-t-elle d'un air de défi.

— « Qui est Harry, ma chérie ? »

— « Harry, c'est mon frère. »

— « Mais, Christine, tu n'as pas de frère. Papa et maman n'ont qu'un seul enfant, et c'est toi. Harry ne peut pas être ton frère. »

— « Harry est mon frère ! C'est lui qui me l'a dit. » Elle se pencha sur le verre de lait et releva la tête, la lèvre supérieure barbouillée de blanc. Puis elle saisit les biscuits. Du moins « Harry » ne lui avait pas coupé l'appétit !

Lorsqu'elle eut achevé de boire son lait, je lui dis : « Maintenant nous allons faire des courses, Christine. Tu veux bien m'accompagner dans les magasins, n'est-ce pas ? »

— « J'aime mieux rester avec Harry. »

— « Ce n'est pas possible, ma petite fille. Tu vas venir avec moi. »

— « Et Harry, il ne pourrait pas nous accompagner ? »

— « Non. »

Je mis mon chapeau et mes gants avec des mains tremblantes. La maison me paraissait froide depuis quelque temps, comme si elle était enveloppée d'une ombre glaciale en dépit du soleil qui brillait dehors. Christine me suivit sans trop rechigner mais, comme nous descendions la rue, elle se retourna et fit un geste d'adieu.

Le soir venu, je m'abstins d'en parler à Jim. Je savais fort bien qu'il ne ferait qu'en rire comme la première fois. Mais comme le

dialogue Christine-« Harry » se poursuivait jour après jour, je sentais l'énervement me gagner de plus en plus. J'en arrivai au point de haïr et de redouter ces longues journées d'été. J'aspirais ardemment au ciel gris, à la pluie. Je tremblais lorsque j'entendais la voix de Christine babillant au loin, dans le jardin. Maintenant elle s'entretenait avec « Harry » sans la moindre retenue.

Un dimanche, Jim la surprit dans une de ses « conversations ».

— « Les camarades imaginaires ont au moins un avantage, » dit-il. « Ils développent le langage des enfants. Christine s'exprime avec infiniment plus d'aisance qu'autrefois. »

— « Avec un accent, » bégayai-je.

— « Quel accent ? »

— « Un léger accent faubourien. »

— « Ma chère, il n'est pas un enfant à Londres qui ne prenne un léger accent faubourien. Ce sera bien pis lorsqu'elle ira à l'école et qu'elle se trouvera mêlée à toutes sortes d'enfants. »

— « Nous n'avons pas l'accent faubourien. Où l'a-t-elle pris ? Qui le lui aurait passé si ce n'est ce Ha... » Je ne pus prononcer le nom.

— « Le boulanger, le laitier, l'éboueur, le charbonnier, le laveur de carreaux... Cette liste te suffit-elle ? »

— « Oui, je suppose. » Je ris tristement. Jim me faisait sentir ma stupidité.

— « Personnellement, » dit Jim, « je n'ai décelé aucun accent faubourien dans son parler. »

— « Lorsqu'elle s'adresse à nous, non. C'est seulement lorsqu'elle s'entretient avec... lui. »

— « Tu veux dire Harry ? Tu sais, je commence à m'attacher sérieusement à ce jeune Harry. Imagine qu'en mettant un jour le nez à la fenêtre on l'aperçoive... Ce serait drôle, non ? »

— « Oh ! non, » criai-je. « Ne dis pas une chose pareille ! C'est pour moi un cauchemar ! Un cauchemar éveillé. Oh ! Jim, je ne peux pas supporter cela plus longtemps. »

Il parut surpris. « Cette histoire de Harry t'a vraiment impressionnée, n'est-ce pas ? »

— « Tu l'as dit ! Jour après jour, je n'entends rien d'autre que « Harry par-ci, Harry par-là, Harry pense que... puis-je en donner un peu à Harry ?, Harry peut-il nous accompagner ? » Pour toi, pas de problème puisque tu passes ta journée au bureau, mais moi je dois le supporter. Je... j'ai peur, Jim. C'est si étrange. »

— « Sais-tu, à mon avis, ce que tu devrais faire pour te tranquilliser l'esprit ? »

— « Parle ! »

— « Emmène Christine chez le vieux Dr Webster dès demain. Qu'il ait une petite conversation avec elle. »

— « Crois-tu qu'elle soit un peu dérangée... du cerveau ? »

— « Grand Dieu, non ! Mais lorsqu'on se trouve devant un problème qui vous dépasse, autant prendre les conseils d'un spécialiste. »

Le lendemain, je conduisis Christine chez le Dr Webster. Je la laissai dans l'antichambre pendant que je lui racontais en quelques mots l'histoire de Harry. Il hocha la tête d'un air compréhensif :

— « La chose est en effet assez peu ordinaire, » dit-il, « mais certainement pas exceptionnelle. J'ai connu des cas où les compagnons imaginaires des enfants étaient devenus à ce point réels que les parents en étaient effrayés. Cette petite vit probablement très seule, n'est-ce pas ? »

— « Elle n'a aucun petit camarade. Nous sommes nouveaux dans le quartier, voyez-vous. Mais tout s'arrangera lorsqu'elle ira à l'école. »

— « Oui, la fréquentation des autres enfants lui fera certainement oublier toutes ces fantaisies. Voyez-vous, tous les enfants ont besoin de la compagnie de petits camarades de leur âge. S'ils n'en trouvent pas, ils en inventent. Lorsqu'ils sont solitaires les gens âgés soliloquent. Cela ne veut pas dire qu'ils aient perdu l'esprit, mais seulement qu'ils ont besoin de converser avec quelqu'un. L'enfant est doué d'un sens plus pratique. Il lui paraît ridicule de parler tout seul et c'est pourquoi il se fabrique un interlocuteur. En toute honnêteté, je ne pense pas que vous ayez quelque raison de vous faire du souci. »

— « C'est ce que ne cesse de me répéter mon mari. »

— « Le contraire m'eût étonné. Néanmoins, je vais bavarder quelques minutes avec Christine, puisque vous l'avez amenée. Je vous demanderai simplement de nous laisser seuls. »

Je me rendis à la salle d'attente pour y aller chercher Christine. Elle était plantée devant la fenêtre. « Harry nous attend, » dit-elle.

— « Où donc, Christine ? » dis-je avec calme, prise du désir soudain de le voir de mes propres yeux.

— « Tu vois, là... Derrière le buisson de roses. »

Il y avait un massif de roses dans le jardin du docteur.

— « Je ne vois personne à cet endroit, » dis-je. Christine me jeta un regard de mépris qui n'avait rien d'enfantin. « Le Dr Webster voudrait te voir à présent, chérie, » dis-je toute tremblante. « Tu te souviens de lui, n'est-ce pas ? Il te donnait des bonbons après ta variole. »

— « Oui, » dit-elle, et elle se rendit dans le cabinet du docteur sans trop se faire prier. J'attendais, pleine d'agitation. Je percevais faiblement leurs voix au travers du mur, les gloussements du docteur, les rires cristallins de Christine. Elle babillait avec le praticien avec une liberté qu'elle ne manifestait jamais en ma présence.

En sortant du cabinet, le Dr Webster vint vers moi. « Je ne vois absolument rien d'anormal chez cette enfant. Une imagination débordante, sans doute. Un conseil, Mrs James : laissez-la parler de Harry en toute liberté. Qu'elle prenne l'habitude de vous faire ses confi-

dences. Si je ne m'abuse, vous n'approuvez guère l'intrusion de ce « frère » improvisé, aussi évite-t-elle de vous en parler. Il fabrique des jouets en bois, n'est-ce pas, Christine ? »

— « Parfaitement. Harry fabrique des jouets de bois. »

— « Et il sait lire et écrire, je suppose ? »

— « Et nager et grimper aux arbres et peindre des tableaux. Harry sait tout faire. C'est un frère merveilleux. » Son petit visage s'empourprait d'adoration.

Le docteur me tapota l'épaule. « Harry se montre pour elle le plus gentil des frères. Il a même des cheveux roux comme toi, n'est-ce pas, Christine ? »

— « Harry a les cheveux roux, » dit fièrement Christine, « et même encore plus roux que les miens. Et il est presque aussi grand que papa, mais plus mince. Il est aussi grand que toi, maman. Il a quatorze ans. Il dit qu'il est grand pour son âge. Qu'est-ce que ça veut dire : grand pour son âge ? »

— « Maman t'expliquera cela en rentrant, » dit le Dr Webster. « Maintenant permettez-moi de prendre congé. Ne vous inquiétez pas. Laissez-la babiller à son aise. Au revoir, Christine. Mes amitiés à Harry. »

— « Le voici, » dit Christine en montrant le jardin du docteur. « Il m'a attendu. »

Le Dr Webster se mit à rire. « Ils sont incorrigibles, n'est-ce pas ? » dit-il. « J'ai connu une pauvre femme dont les enfants avaient inventé une tribu d'indigènes imaginaires dont les rites et tabous régentaient toute la maisonnée. Vous vous en tirez relativement à bon compte, Mrs James ! »

J'essayais de puiser quelque réconfort dans ses paroles, mais en pure perte. J'espérais sincèrement que, lorsque Christine fréquenterait l'école, toute cette absurde histoire prendrait fin.

Christine courut devant moi. Elle levait les yeux comme pour regarder un compagnon, debout à ses côtés. Pendant une brève et terrible seconde, j'aperçus une ombre près de la sienne, sur le trottoir — une ombre longue et mince — comme celle d'un garçonnet. Puis elle disparut. Je m'élançai pour rejoindre Christine et je tins sa main étroitement serrée dans la mienne pendant tout le trajet du retour. Même dans la sécurité relative de la maison — cette maison si étrangement froide par ces journées brûlantes — je ne la perdais jamais de vue. Extérieurement, son comportement demeurait le même vis-à-vis de moi, mais en réalité je sentais un fossé se creuser entre nous. Cette enfant que j'avais accueillie dans ma maison devenait pour moi une étrangère.

Pour la première fois, depuis que Jim et moi avions adopté Christine, je me posai sérieusement la question : Qui est-elle ? D'où vient-

elle ? Qui sont ses véritables parents ? Qui est cette petite étrangère adorée que j'ai prise pour fille ? Qui est Christine ?

Une autre semaine s'écoula. C'était toujours Harry, perpétuellement Harry. La veille de son premier départ pour l'école, Christine me déclara :

— « Je n'irai pas à l'école. »

— « Demain, tu iras à l'école, Christine. Tu as attendu ce jour avec impatience. Je le sais. Tu verras beaucoup d'autres petits garçons, beaucoup d'autres petites filles. »

— « Harry dit qu'il ne peut pas m'accompagner. »

— « Tu n'auras pas besoin de Harry à l'école. Il... » Je fis des efforts héroïques pour me conformer aux conseils du docteur et admettre comme un fait d'évidence l'existence de Harry... « Il est trop âgé. Il se trouverait ridicule parmi tous ces petits garçons et ces petites filles... Un grand garçon de quatorze ans ! »

— « Je n'irai pas à l'école sans Harry. Je veux être avec Harry. » Elle se mit à pleurer bruyamment, avec un gros chagrin.

— « Assez de sottises, Christine ! Assez ! » Je lui donnai un coup cinglant sur le bras. Elle cessa de pleurer immédiatement. Elle tourna vers moi des yeux bleus élargis, d'une froideur effrayante. Elle me décocha un regard d'adulte qui me fit trembler des pieds à la tête : « Tu ne m'aimes pas. Harry m'aime, lui. Harry a besoin de moi. Il dit que je peux l'accompagner. »

— « Je ne veux plus entendre prononcer un mot sur ce chapitre ! » criai-je horrifiée de la colère qui faisait trembler ma voix, horrifiée aussi de m'être emportée contre une petite fille — *ma* petite fille... la mienne...

Je me laissai tomber à genoux et lui tendis les bras.

— « Christine, ma toute petite, viens. »

Elle s'avança lentement. « Je t'aime, » dis-je, « je t'aime et je suis bien réelle. L'école aussi est réelle. Tu iras à l'école, n'est-ce pas ? Pour me faire plaisir ! »

— « Si j'y vais, Harry s'en ira ! »

— « Tu trouveras d'autres amis ! »

— « Je veux Harry. »

Et de nouveau un déluge de larmes, dont je sentais l'humidité sur mon épaule. Je la tenais étroitement embrassée.

— « Tu es fatiguée, mon bébé. Viens, je vais te coucher. »

Elle s'endormit, le visage barbouillé de larmes.

Il faisait encore grand jour. Je m'approchai de la fenêtre pour tirer les rideaux. Ombres dorées et longs rais de soleil dans le jardin. Puis de nouveau, comme dans un rêve, l'ombre longue et nettement silhouettée d'un garçonnet près des roses blanches. Comme une folle j'ouvris la fenêtre en criant :

— « Harry ! Harry ! »

Je crus apercevoir une fugitive tache rousse parmi les roses, semblable à une calotte de cheveux roux sur la tête d'un garçonnet. Je fis à Jim le récit de ce petit drame : « Pauvre petite bonne femme, » dit-il. « C'est toujours une rude épreuve pour les nerfs que d'aller pour la première fois à l'école. Mais une fois rendue, tout ira pour le mieux. Et puis, avec le temps, on entendra de moins en moins parler de Harry. »

— « Harry ne veut pas qu'elle aille à l'école. »

— « Hé ! Dirait-on pas que tu crois toi-même à l'existence de Harry ? »

— « Cela m'arrive parfois. »

— « Tu crois donc aux mauvais esprits sur tes vieux jours ? » railla-t-il. Mais ses yeux étaient inquiets. Il pensait que je commençais à perdre pied (ou, plus trivialement, les pédales) et comment aurais-je pu lui en vouloir ?

— « Je ne crois pas que Harry soit un mauvais esprit, » dis-je. « Ce n'est qu'un garçonnet qui n'existe pas, sauf pour Christine. Et qui est Christine ? »

— « Pas de ça ! » coupa brutalement Jim. « Lorsque nous avons adopté Christine, nous avons pris l'engagement qu'elle deviendrait notre propre fille. Pas d'investigations dans le passé. Pas de questions oiseuses, pas d'inquiétudes gratuites. Pas de mystères. Christine ne serait pas davantage notre enfant si elle était née de notre propre chair. Qui est Christine, vraiment ! C'est notre fille et voilà tout... Tâche de t'en souvenir ! »

— « Oui, Jim, tu as raison. Bien entendu, tu as raison. »

Il avait parlé d'un ton à ce point violent que je n'osais lui confier ce que j'avais projeté de faire le lendemain lorsque Christine serait à l'école.

Le lendemain matin Christine, boudeuse, observait le mutisme le plus complet. Jim la plaisantait et faisait de son mieux pour la dérider, mais elle se contentait de regarder à travers la fenêtre en disant : « Harry est parti. »

— « Tu n'auras plus besoin de Harry maintenant, puisque tu iras à l'école, » dit Jim.

Christine le toisa avec ce regard de mépris adulte dont elle m'avait parfois gratifiée.

Je la conduisis à l'école sans qu'une seule parole fût échangée entre nous. J'étais presque en larmes. J'étais heureuse de la voir débuter à l'école et pourtant j'éprouvais, en la quittant, une sensation de vide. Je suppose que c'est là ce que ressent toute mère lorsqu'elle conduit pour la première fois à l'école son petit chéri. C'est le moment où l'enfant cesse d'être un bébé, la première confrontation avec les réalités de la vie, avec ses cruautés, son étrangeté,

sa barbarie. Je lui donnai un baiser d'adieu à la porte, en lui disant :

— « Tu déjeuneras à l'école avec les autres enfants, Christine. Je viendrai te chercher à trois heures lorsque la classe sera terminée. »

— « Oui, maman. » Elle serrait étroitement ma main. D'autres enfants nerveux arrivaient, conduits par des parents non moins nerveux. Une jeune institutrice avenante, aux cheveux blonds, vêtue d'une robe de toile blanche, apparut au seuil de la grille. Elle rassembla autour d'elle les petits nouveaux et les emmena. Elle me lança en passant un sourire de sympathie et dit : « Nous prendrons bien soin d'elle ! »

Je me sentais le cœur tout à fait léger en m'éloignant, sachant que Christine se trouvait en bonnes mains et que je n'avais pas lieu de m'inquiéter.

C'était le moment d'accomplir ma mission secrète. Je pris un autobus qui allait en ville et je me rendis dans ce grand immeuble tout en hauteur que je n'avais pas vu depuis plus de cinq ans. C'est là que nous étions allés ensemble, Jim et moi. Le dernier étage de l'immeuble était occupé par la Société d'Adoption Greythorne. Je grimpai les quatre étages et frappai à une porte que je connaissais bien, avec sa peinture toute zébrée d'éraflures. Une secrétaire dont le visage m'était inconnu m'introduisit.

— « Pourrais-je voir miss Cleaver. Annoncez-lui Mrs James. »

— « Avez-vous pris rendez-vous ? »

— « Non, mais la raison de ma visite est très importante. »

— « Je vais m'informer. » La jeune fille sortit et revint une seconde après. « Miss Cleaver va vous recevoir, Mrs James. »

Miss Cleaver, une femme grande et mince aux cheveux gris, au visage bienveillant qu'éclairait un sourire aimable, au front sillonné de rides profondes, se leva pour m'accueillir. « Mrs James ! Comme je suis heureuse de vous revoir. Comment va Christine ? »

— « Très bien, je vous remercie, miss Cleaver, mais je préfère aller droit au fait. Je sais que vous avez pour principe de ne pas révéler l'origine d'un enfant à ses parents adoptifs ou vice versa, mais il faut absolument que je sache qui est Christine. »

— « Je regrette, Mrs James, » commença-t-elle, « nos règlements... »

— « Permettez-moi de vous raconter toute mon histoire, et vous constaterez que je ne suis pas poussée par la simple curiosité. »

Et je lui parlai de Harry.

Lorsque j'eus terminé, elle dit : « C'est très étrange, vraiment très étrange. Mrs James, exceptionnellement, je vais faire une entorse au règlement. Je vais vous révéler, sous le sceau du secret, d'où vient Christine.

» Elle est née dans un quartier misérable de Londres. Ils étaient

quatre dans la famille : le père, la mère, le fils et Christine elle-même. »

— « Il y avait un fils ? »

— « Oui. Il avait quatorze ans lorsque... la chose est arrivée. »

— « Quelle chose ? »

— « Permettez-moi de commencer par le début. Les parents n'avaient pas désiré la naissance de Christine. La famille vivait dans une pièce unique au dernier étage d'une vieille maison, qui à mon avis aurait dû être condamnée par le Service d'hygiène. La vie n'était déjà pas facile lorsqu'ils n'étaient que trois, mais avec la venue du bébé, elle devint un véritable cauchemar. La mère était une névrosée, veule, malheureuse et trop grasse. Lorsque la petite vint au monde, elle ne manifesta pour elle aucun intérêt. Le frère, au contraire, se prit immédiatement d'une véritable adoration pour sa petite sœur. Il s'attira même des ennuis en manquant l'école afin de pouvoir mieux s'occuper d'elle.

» Le père travaillait régulièrement dans un entrepôt pour un maigre salaire, mais qui suffisait néanmoins à les faire vivre. Un jour il tomba malade et perdit son emploi. Il était couché dans cette pièce en désordre, harcelé par sa femme, énervé par les cris du bébé et la perpétuelle agitation de son fils autour de l'enfant — ce sont les voisins qui m'ont appris tout cela par la suite. On m'a également dit que la guerre l'avait terriblement marqué, et qu'il avait suivi un traitement de plusieurs mois dans un hôpital, pour commotion nerveuse, avant de rentrer chez lui, démobilisé. Brusquement, la situation devint intenable pour lui.

» Un matin, au petit jour, une femme du rez-de-chaussée, vit quelque chose passer devant sa fenêtre et perçut immédiatement un choc sourd. Elle se précipita au-dehors. Le fils de la famille était étendu sur le sol. Christine se trouvait entre ses bras. Le jeune garçon avait la colonne vertébrale rompue. Il était mort sur le coup. Christine avait le visage violacé mais respirait encore faiblement.

» La femme donna l'alarme, fit prévenir la police, appela un médecin, puis grimpa au dernier étage. Il fallut enfoncer la porte qui était verrouillée de l'intérieur et soigneusement calfeutrée. Une forte odeur de gaz accueillit les sauveteurs, en dépit de la fenêtre ouverte.

» Ils trouvèrent le mari et la femme étendus morts sur leur lit et un billet de l'homme sur lequel on pouvait lire : « *Je n'en peux plus. Je vais les tuer tous, il n'y a plus d'autre issue.* »

» La police conclut qu'il avait calfeutré portes et fenêtres, et ouvert le robinet du gaz pendant que sa famille dormait, puis qu'il s'était étendu aux côtés de sa femme pour attendre la mort. Mais le fils avait dû s'éveiller. Il avait peut-être tenté d'ouvrir la porte mais sans y parvenir. Il était trop faible pour crier. Tout ce qu'il put faire, c'était décoller le calfeutrage de la fenêtre, ouvrir celle-ci et se jeter

dans le vide en tenant sa petite sœur étroitement serrée dans ses bras.

» Pourquoi Christine ne fut pas asphyxiée demeure un mystère. Peut-être sa tête se trouvait-elle sous les couvertures, pressée contre la poitrine de son frère — ils dormaient toujours ensemble. Quoi qu'il en soit, l'enfant fut conduite à l'hôpital, puis à la maison où vous l'avez vue pour la première fois... et pour son plus grand bien ! »

— « Ainsi le frère mourut pour sauver la vie de sa sœur ? »

— « Oui, il s'est conduit en héros. »

— « Peut-être songeait-il moins à la sauver qu'à la garder près de lui ! Mon Dieu ! Comme ce que je viens de dire là est peu généreux ! Mes paroles ont dépassé ma pensée, miss Cleaver. Comment s'appelait-il ? »

— « Je vais consulter mes registres. » Elle joignit le geste à la parole et enfin se tourna vers moi. « Le nom de famille était Jones et le prénom du garçon de quatorze ans, Harold. »

— « Avait-il les cheveux roux ? » murmurai-je.

— « Cela, je n'en sais rien, Mrs James. »

— « Mais c'est Harry. Le garçon s'appelait Harry. Qu'est-ce que cela signifie ? Je ne comprends pas ! »

— « Ce n'est pas facile, mais on peut supposer que dans son subconscient, Christine n'avait jamais oublié Harry, le compagnon de sa petite enfance. Nous nous imaginons que les très jeunes enfants ne possèdent pas de mémoire, mais il doit bien rester quelques images soigneusement mises à part dans un coin de leurs petites têtes. Christine n'a pas *inventé* Harry. Elle se *souvient* de lui. Avec une telle netteté qu'elle le fait pratiquement revivre. Cela vous paraît sans doute quelque peu tiré par les cheveux, mais toute cette histoire est tellement étrange que je ne trouve pas d'autre explication. »

— « Pouvez-vous me donner l'adresse de la maison où vivait cette famille ? »

Elle hésitait mais je finis par la fléchir. Puis je me mis en route pour découvrir le n° 13 de Canver Row, où le pauvre Jones avait mis fin à ses jours avec l'espoir que toute sa famille le suivrait dans la mort, ce qui avait bien été à deux doigts de réussir.

La maison semblait abandonnée. Elle était crasseuse et branlante. Mais une chose attira mon regard comme un aimant. Un minuscule jardin. Quelques touffes d'herbes d'un vert éclatant sur un fond de terre brune. Toutefois ce jardinet recelait en son sein une étrange merveille que ne possédait aucune des autres maisons de cette rue pauvre et triste — un buisson de roses blanches. Elles s'épanouissaient dans toute leur gloire en dégageant un parfum pénétrant.

Je m'approchai du massif et levai les yeux vers la fenêtre du dernier étage.

Une voix me fit sursauter : « Que faites-vous là ? »

C'était une vieille femme, à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée.

— « Je croyais que la maison était vide, » dis-je.

— « Elle aurait dû l'être. Elle est désaffectée. Mais on ne peut pas m'expulser. Où irais-je ? Je ne partirai pas. Les autres ont pris leurs cliques et leurs claques après cette malheureuse affaire. Nul ne veut plus y habiter. Ils prétendaient que la maison est hantée. Ce qui est vrai. Mais à quoi bon tant d'histoires ? La vie et la mort sont si proches l'une de l'autre. Ce sont des choses que l'on apprend en vieillissant. Vivre ? Mourir ? Je ne vois pas la différence. »

Elle me regardait de ses prunelles jaunâtres, injectées de sang : « Je l'ai vu tomber devant ma fenêtre. Voici l'endroit où il s'est écrasé. Parmi les roses. Il revient toujours. Je le vois. Il ne s'en ira que lorsqu'il pourra l'emmener. »

— « De... de qui parlez-vous ? »

— « De Harry Jones. Gentil garçon. Les cheveux roux. Très mince. Un peu trop volontaire à mon gré. Il arrivait toujours à ses fins. Et puis, il aimait trop Christine, à mon avis. Mort au milieu des roses. Pendant des heures, il demeurait assis avec elle près des roses. Et c'est dans ces mêmes roses qu'il est mort. Mais est-ce que l'on meurt réellement ? L'Eglise devrait pouvoir nous donner la réponse, mais elle en est incapable. Du moins une réponse convaincante. Vous ne devriez pas rester là. C'est bon pour les morts qui ne sont pas morts et pour les vivants qui ne sont pas vivants. Suis-je morte ou vivante ? Dites-le-moi. Personnellement, je n'en sais rien. »

Ces yeux fous, qui me fixaient sous la frange de cheveux blancs embroussaillés, me faisaient peur. Les fous sont terrifiants. On éprouve de la compassion pour eux mais cela n'empêche pas qu'on les craigne.

— « Je m'en vais, » murmurai-je. « Au revoir ! » Et je hâtai le pas sur les durs pavés brûlants, en dépit de mes jambes lourdes et à demi-paralysées comme par un cauchemar.

Le soleil dardait impitoyablement ses rayons sur ma tête, mais j'en étais à peine consciente. Je poursuivais ma route, ayant perdu toute notion de temps et de lieu.

Soudain un son me glaça le sang dans les veines.

Une horloge venait de sonner trois heures.

Trois heures ! J'aurais déjà dû me trouver à la porte de l'école, attendant Christine.

Où étais-je ? Près, loin, de l'école ? Quel autobus prendre ?

Affolée, je demandai ma route à des passants. Ils me regardaient avec ces mêmes yeux inquiets que j'avais braqués sur la vieille femme. Ils devaient me prendre pour une folle.

Je finis par trouver le bon autobus et enfin, malade de peur, le cœur chaviré par la poussière et les odeurs d'essence, je parvins à l'école. Je traversai en courant la cour de récréation vide et brûlée

de soleil. Dans une des salles de classe, la jeune institutrice en robe blanche rassemblait ses livres.

— « Je viens chercher Christine James. Je suis sa mère. Je suis désolée d'être en retard. Où est-elle ? » dis-je d'une voix haletante.

— « Christine James ? » La jeune femme fronça les sourcils, puis son visage s'éclaira : « Oh ! oui, je me souviens, la jolie petite fille aux cheveux roux. Ne vous inquiétez pas, Mrs James. Son frère est venu la prendre. C'est étonnant comme ils se ressemblent, n'est-ce pas ? Et comme ils s'aiment ! C'est vraiment touchant de voir un garçon de cet âge aussi gentil pour sa petite sœur. Votre mari a-t-il les cheveux roux, comme les deux enfants ? »

— « Qu'a dit... son frère ? » demandai-je faiblement.

— « Rien. Il s'est contenté de sourire lorsque je lui ai parlé. Ils doivent déjà être arrivés, je suppose. Mon Dieu, Mrs James, vous êtes souffrante ? »

— « Je vais très bien, je vous remercie. Il faut que je rentre. »

Je courus d'une seule traite jusqu'à la maison, à travers les rues écrasées de chaleur.

« Christine ! Christine, où es-tu ? Christine ! Christine ! » Parfois, il me semble aujourd'hui encore entendre ma voix, surgie du passé, jetant à nouveau ses accents déchirants dans la maison glacée : « Christine ! Christine ! Où es-tu ? Réponds-moi ! Chriiiiiiistine ! Harry ! Ne l'emmène pas ! Reviens ! Harry ! Harry ! »

Folle de douleur, je me ruai alors dans le jardin. Le soleil vint me frapper comme un fer rouge. Les roses me fixaient de leur blancheur aveuglante. L'air était d'une immobilité telle que j'avais l'impression de me trouver hors du temps et de l'espace. Pendant un instant, je crus percevoir la présence de Christine, toute proche, bien qu'elle demeurât invisible. Puis les roses dansèrent devant mes yeux et virèrent au rouge. Le monde entier devint rouge. D'un rouge sang.

Des semaines durant, je demeurai clouée au lit par un coup de soleil qui se mua en fièvre cérébrale. Pendant ce temps, Jim rechercha fébrilement l'enfant avec le concours de la police, mais en vain.

Puis le scandale s'apaisa. La police classa l'affaire qui vint s'ajouter à la liste des énigmes demeurées sans solution.

Seules, deux personnes connaissaient la vérité. Une vieille folle, qui vivait dans une maison en ruine, et moi-même.

Les années ont passé. Mais la peur ne m'a jamais quittée. Les choses les plus banales me terrorisent. Les rayons du soleil. Des ombres crues sur l'herbe. Les roses blanches. Les enfants aux cheveux roux. Et ce nom... Harry. Un nom tellement banal !

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Harry.

ANTHONY VERCOE

Les mouches

Berbiguier de Terre-Neuve-du-Thym, l'un de nos grands maniaques les plus estimables, publiait en 1821 son unique et volumineux ouvrage : *Les farfadets*. Il y fustigeait bellement ces lutins maléfiques, car il les craignait plus que tout au monde. Le lamentable héros d'Anthony Vercoe, lui, se borne plus modestement à redouter les mouches. Mais ce n'est pas sans raison...

VOICI le récit que m'a fait le vagabond lui-même, un ancien professeur d'université, je crois, tombé dans la misère à la suite de quelque avatar et maintenant aux portes de la mort à l'infirmerie de l'asile :

C'était par un été écœurant. Typiquement anglais. Toute la journée, la pluie avait tambouriné sur les toits et ruisselé en torrents dans les caniveaux de la Cité. Le dôme de Saint-Paul disparaissait dans un grand nuage noir, et le ciel entier vers l'ouest était à l'orage, présageant le pire.

Vers le soir, la pluie cessa un moment et je me glissai hors de l'abri précaire d'une voûte afin de trouver quelque meilleur endroit pour passer la nuit.

Non pas qu'il fît froid. Loin de là ! L'air étouffant, presque tropical, devenait pire encore avec cet orage qui n'éclatait pas. Mais je n'en pouvais plus de n'avoir rien mangé et j'aurais voulu, désespérément, trouver un lit doux et blanc et quelque chose de bon à manger, avant que, finalement, je ne me laisse mourir.

Ce fut pendant que je me traînais péniblement en direction de High Holborn que j'aperçus pour la première fois... la maison ! Ah, que n'ai-je été à ce moment-là écrasé par quelque voiture passant dans la rue, plutôt que de vivre pour raconter cette histoire !

C'était une petite maison de l'ancien temps, comme on en voit beaucoup dans ce quartier-là — vestiges de l'époque élisabéthaine.

Elle souriait en minaudant à ma misère, au travers des vitres à losanges de ses fenêtres. Un avis, placé en travers d'une enseigne saillant au-dessus du portail, portait ces mots providentiels : *A louer.* Il était tard, la rue était pratiquement déserte, et ma tête me semblait vaciller sous le poids de l'orage. Comme pour m'aider à prendre une décision, une grosse goutte de pluie, large comme une pièce de monnaie, tomba avec un *flac* doux sur mon front. Elle était chaude et gluante, comme la nuit qui m'environnait, et je n'hésitai pas plus longtemps. L'intérieur de cette vieille demeure, sage et contente de soi, offrait un refuge contre le déluge qui menaçait.

Prudemment, je m'approchai de la porte. Elle était verrouillée, naturellement. J'examinai la fermeture de la fenêtre du rez-de-chaussée et maudis mon habituelle malchance. Mais, soudain, une faille dans le plomb qui entourait l'un des carreaux attira mon attention. Je jetai un regard rapide à droite et à gauche. Le policeman, au coin de la rue, me tournait le dos. Deux couples passèrent en se hâtant. Un autre coup d'œil. Personne ne me voyait. Un tintement de verre cassé, une poussée du bras, un tour de poignet... et la fenêtre fut ouverte.

Ouverte... et m'invitant à entrer.

J'agrippai le rebord à deux mains et, avec peine, m'y hissai. L'effort me coûta le peu de force qui me restait. Mais du moins retombai-je triomphant, bien qu'épuisé, à l'intérieur.

Je ne sais combien de temps je demeurai là, haletant, sur le sol, les tempes battantes, le cœur cognant dans la poitrine. Une heure peut-être, ou seulement quelques instants. Au reste, j'ai dû m'évanouir. Souvenez-vous, je n'avais rien mangé depuis trois jours ! Finalement, je me relevai, fermai la fenêtre pour éviter d'éveiller les soupçons, et fouillai dans mes poches pour y chercher une allumette.

Je la frottai. Et quand je vis ce que sa lumière révélait, je faillis la laisser tomber.

La pièce où je me trouvais était meublée — splendidement meublée dans un style vieux de trois siècles ! Le métal d'un candélabre à sept branches brilla sur la cheminée. Je me hâtai d'en approcher la flamme vacillante de mon allumette de façon à y voir plus clair.

Puis j'éprouvai le besoin de passer ma main au-dessus de la flamme, craignant que mon état de faiblesse ne me jouât des tours. Mais non. Tout était bien réel ! Moi, pauvre hère affamé, sans feu ni lieu, je trouvais asile dans une demeure qui dépassait mes rêves les plus fous. Un paradis pour antiquaire !

Mon candélabre à la main, j'avançai vers la porte. Sur le seuil, je m'arrêtai. Une peur soudaine s'emparait de moi. Vue du dehors, la maison paraissait inhabitée, vide. L'écriteau *A louer* confirmait cette apparence. Mais, en réalité, elle était confortablement, même

somptueusement meublée, et donnait l'impression d'une maison où l'on vit ! Si je m'étais trompé ?

Si, dans mon état de fatigue et de faiblesse, je m'étais introduit par effraction où il ne fallait pas ? Je ne devais pas m'attendre à beaucoup d'indulgence de la part de ses occupants. Pour le policeman de service au coin de la rue, j'étais virtuellement un cambrioleur, et je compris combien mes explications lui sembleraient oiseuses quand il m'emmènerait avec lui au commissariat.

La prison ? Certes, on y trouve toujours un abri, mais mon vieil orgueil m'avait toujours interdit d'y avoir recours. Mon orgueil ? J'eus un sourire un peu triste, me souvenant de ma situation... Et ce fut à ce moment-là que je l'entendis.

Il parut venir du fond de mon cerveau, ce bourdonnement sourd... Et je commençai de me demander quel nouveau tour mes forces chancelantes étaient en train de me jouer. Le bruit continuait, monotone, tantôt croissant, tantôt décroissant en volume, mais sans jamais s'arrêter tout à fait — un peu comme celui d'un avion lointain qui aurait tourné au-dessus de la maison. Je secouai stupidement la tête, là, près de la porte, espérant ainsi arrêter ce bruit comme on stoppe un tintement d'oreille. En vain. La clameur persista, au point de me donner l'impression d'avoir la tête contre une ruche pleine d'abeilles actives.

Au moment où me venait à l'esprit cette comparaison, je m'aperçus qu'il faisait plus chaud dans la pièce. Je restai un instant indécis, puis tendis la main vers la porte. Elle s'ouvrit facilement. Je me trouvai alors dans le hall d'entrée de la maison. Aussitôt, le silence se fit.

La lumière que répandaient mes chandelles me montra une autre petite porte dans un couloir menant probablement à la cuisine. Titubant, je marchai vers elle. Là, je trouverais peut-être quelque chose à manger ! Je laissai de côté le grand escalier de chêne, craignant, si je montais à l'étage, de réveiller quelqu'un.

Avec précaution, j'ouvris la petite porte et fis un pas en avant. J'entrai alors dans une sorte de salon d'où je voyais la cuisine contiguë.

Mon candélabre à bout de bras, je restai un moment à regarder autour de moi. A ma droite, une autre porte encore, qui devait être celle de la chambre de la domestique. Je me tournai vers la gauche et criai presque de joie devant ce que je vis !

Disposé sur une petite table de chêne, il y avait le plus délicieux repas dont on pouvait rêver. Je m'approchai en trébuchant, et posant ma lumière, je me mis à dévorer. Tous mes scrupules s'envolaient à la vue de ces bonnes choses. J'étais un homme, et je mourais de faim. Sûrement personne ne me dénierait le droit d'avoir mis fin à cette torture.

Et alors le bourdonnement reprit... bas, continu. Mais, pas dans ma tête, cette fois... car mes idées étaient claires à présent. Je posai le verre que j'avais empli d'un vin doux versé d'une carafe, et j'écoutai.

Le bruit semblait venir de la chambre de la domestique. La bouche pleine, je m'approchai de la porte.

Bzzz... zz... zzz...

Sans aucun doute, ce bruit provenait de l'intérieur. Je mis un œil au trou de la serrure, mais la chambre était obscure. Une étrange tentation me vint de découvrir la source de ce bruit, et, au risque de réveiller quiconque pouvait dormir là, je posai ma main sur la poignée que je tournai avec précaution.

Presque immédiatement le bourdonnement cessa. Lentement, très lentement, j'ouvris la porte et risquai un coup d'œil. Je crus que mon cœur allait s'arrêter de battre !

Posé en travers de deux chaises, il y avait un long coffre de bois dont la forme m'emplit d'effroi. Deux candélabres à trois branches se dressaient à côté, leur suif dégouttant sur le sol. Dans un angle de la pièce on voyait un lit à colonnes aux draps en désordre. Le cercueil n'était pas fermé.

Tout d'abord, à la lueur de mes chandelles, je crus que l'occupant en était un nègre. Puis, comme je regardais de plus près, saisi d'horreur devant ma découverte, l'affreux bourdonnement reprit.

Ce fut comme si l'on arrachait alors un voile posé sur le visage du mort, découvrant dans toute son horrible putréfaction, à ma vue révoltée, ce qui s'était trouvé miséricordieusement caché jusque-là. J'étouffai un cri et reculai, fermant les yeux pour ne plus voir la blanche nudité de cette chose qui pourrissait dans le cercueil, et ne respirant plus afin de pouvoir supporter la puanteur qui s'en dégageait. Mon pied heurta quelque chose. Je trébuchai. La poignée de la porte m'échappa et j'entendis celle-ci claquer derrière moi. L'instant d'après, je me battais frénétiquement contre le monstrueux bourdonnement : celui d'un nuage de mouches vertes qui venaient de se retirer du cadavre dont elles se régalaient !

Comme un dément, je les frappai avec mes poings, mais sans grand résultat. La pièce tout entière semblait grouiller de petites pattes velues, minuscules et visqueuses, des petites pattes qui cherchaient à se poser sur ma peau. Et, tout le temps, ces mouches continuaient leur effroyable bourdonnement en agitant furieusement leurs ailes dans l'air fétide. L'une, plus grosse que les autres, à en juger par son poids, atteignit mes lèvres et s'y posa. Je pensai en un éclair au festin qu'elle venait de faire. Saisi d'une nausée, je la frappai avec la main. Je sentis son corps énorme et gras s'écraser en giclant sur ma joue, puis tomber.

Je retrouvai je ne sais comment la porte et l'ouvris. Dans mon

affolement, j'avais laissé tomber mon candélabre. Haletant, suant de peur, je revins, moitié rampant, moitié roulant sur le sol, dans le petit salon. Quand la porte de la chambre se referma avec bruit derrière moi, je murmurai une prière d'action de grâces pour avoir pu m'échapper. Il y avait eu quelque chose d'extraordinaire dans la façon de faire de ces mouches, une sorte d'intelligence démoniaque dans leur attaque. Cette agression contre moi semblait soigneusement organisée par un cerveau supérieur — celui de quelque grand chef ou grand général.

Privé de lumière, je tâtonnai dans le noir à la recherche de la petite porte qui donnait sur le hall d'entrée. Mes doigts se refermèrent enfin sur sa poignée. Mais, sous ma main, celle-ci tourna, tourna sans fin sur elle-même, sans rencontrer la moindre résistance. Un frisson d'angoisse me parcourut l'échine, paralysant mes pensées. Le loquet ne fonctionnait plus. La poignée était inutilisable. Je me trouvais enfermé !

Follement, je me mis à secouer le vantail, lançant de temps en temps le poids pitoyable de mon corps amaigri contre le robuste chêne de cette petite mais implacable porte. J'usais ainsi, dans un effort inutile, les forces que je venais de recouvrer. Puis, au moment où je perdais tout espoir, en un éclair, je me souvins de la cuisine. « Idiot que je suis ! » Je maudissais ma stupidité tout en tâtonnant de nouveau dans la nuit noire de la pièce pour retrouver l'entrée de la cuisine. Je découvrirais sûrement là un moyen de m'échapper ! Je me retournai pour brandir mon poing dans la direction de ces mouches à demi humaines qui bourdonnaient furieusement de l'autre côté de la porte.

C'était mon corps qu'elles voulaient... pour boire du sang frais et se repaître de chair vivante ! Je l'avais bien senti, là, dans cette chambre, quand je me battais avec elles. Mais elles ne m'auraient pas !

J'eus un rire hystérique, en titubant sur le seuil de la cuisine, et me dirigeai tout droit vers la porte de service. Une grande fenêtre, à sa droite, inondait la pièce d'un étrange clair de lune blême. J'essayai d'ouvrir... la poignée tournait. Mais, brusquement, je m'arrêtai de rire. Cette porte-là, non plus, ne bougerait pas d'un centimètre ! Je tirai, secouai, cognai. Rien à faire. A la fin, passant ma main sur le bord du panneau de bois, j'éclaircis le mystère. A intervalles réguliers, des clous acérés pointaient sous mes doigts. Ma sortie avait été condamnée du dehors !

Mais pourquoi ?

Comme je m'étonnais, j'entendis tinter une cloche quelque part dans la rue. J'essayai de voir par la fenêtre. Comme Londres paraissait différente au clair de lune !

Je me rendis compte que j'avais sous les yeux une partie de la Cité dont je n'eusse jamais soupçonné l'existence. En face de moi,

les maisons empiétaient presque sur celles qui se trouvaient de mon côté, si étroite était la chaussée qui les séparait. Curieuses aussi, ces maisons — leurs pans de bois décorés çà et là de dessins fantastiques, tandis que leurs pignons se penchaient de façon menaçante au-dessus de ma tête, ne laissant voir qu'une étroite bande de ciel.

Drelin, drelin... drelin, drelin...

Encore cette cloche — plus près cette fois — et avec elle j'eus l'impression d'entendre le grincement de lourdes roues et les coups sourds de leurs cahots sur des pavés. Une voix cria quelque chose, une voix rauque, triste, dont les paroles m'échappèrent.

Qui pouvait bien vendre une marchandise quelconque dans Holborn à cette heure de la nuit ? Mais peut-être pourrait-on au moins me prêter assistance, si je parvenais à attirer l'attention de celui qui allait passer. Je grimpai sur une table placée près de la fenêtre et regardai dans la rue. De ce côté, elle se trouvait à un niveau plus bas que devant la maison. Sauter serait difficile, et même dangereux.

La charrette — car c'en était une — parut, tirée par un grand cheval noir. Un homme le conduisait par la bride, en agitant une cloche et en poussant de temps à autre son cri mélancolique. Derrière lui, sur la charrette même, un autre homme était assis, étrangement silencieux et paraissant en proie au plus profond désespoir.

Sur la table où j'étais monté, il y avait une lanterne. Je trouvai heureusement une autre allumette et allumai cette lanterne que je balançai ensuite lentement, d'un côté et de l'autre de la fenêtre. Bientôt, les hommes allaient la voir, ils arrêteraient leur charrette, et me laisseraient sauter vers la saine liberté de la rue. Tout plutôt que de demeurer une seconde de plus dans le diabolique silence de cette sinistre maison.

Ah ! le conducteur m'avait aperçu. Il levait la tête vers moi. Que criait-il ? Je souris et hochai la tête, lui faisant signe de venir plus près.

Ses paroles se faisaient à présent plus compréhensibles. Etais-je fou ? Je ne savais rien du cadavre de la pièce à côté. Alors pourquoi pointait-il son doigt comme cela sur moi ? Pourquoi lançait-il ce cri de l'autre monde : « Sortez votre mort ! Sortez votre mort ! »

Il montra l'arrière de sa grande voiture pesante. Elle était pleine, pleine à craquer... Pleine de quoi ? Frissonnant, je vis que ces masses recroquevillées, enchevêtrées à l'arrière de la charrette, étaient des corps humains. Et, au moment où un rayon de lune tomba un instant sur eux, je m'aperçus que certains n'étaient pas morts... *pas encore !*

Je comprenais à peine ce que cela voulait dire. Mon regard se posa sur le seuil sombre des maisons bordant l'autre côté de la rue...

et j'eus le souffle coupé. Chacune des portes était marquée d'une grande croix... celle de la désespérance... *la croix des pestiférés !*

La charrette s'ébranla lourdement et je la laissai aller. J'étais hébété par ce que je venais de découvrir. Avais-je fait un bond de trois siècles en arrière au moment où j'enfonçais la fenêtre de la maison de Holborn ? Etais-je mort en réalité dehors, étendu sous cette voûte alors que tombait la pluie torrentielle, et tout cela n'était-il que mon enfer ? De nouveau, tandis que je serrais entre mes mains ma tête bouillonnante, j'entendis l'horrible bourdonnement des mouches.

Craintivement je revins, sur la pointe des pieds, jusqu'à la porte de la cuisine et levai haut ma lanterne. Dans la chambre mortuaire le bourdonnement devint plus fort encore que celui d'un essaim d'abeilles. Les mouches étaient furieuses de se voir frustrées de leur proie... la proie vivante, plus rare qu'une proie morte !

Dans le petit salon l'air devenait irrespirable. Je mourais de soif. Je pensai au vin et aux plats laissés sur la table dans un coin de la pièce. Mais à peine avais-je fait un pas de ce côté que je reculai. Etait-ce possible que j'eusse mangé de cette masse qui grouillait de gros vers blancs ? Ou bien la nourriture s'était-elle putréfiée durant les quelques minutes que je venais de passer hors de la pièce ?

Quelque chose bourdonnait maintenant autour de ma tête. Triomphalement, hors d'atteinte. Je me retournai, et demeurai pétrifié par ce que je vis.

Sur la table, du haut d'un perchoir fait d'un morceau de viande pourrie, une énorme, une monstrueuse mouche verte me regardait. Et dans son immobilité même, il y avait quelque chose de menaçant. Bientôt, une autre la rejoignit, puis une autre encore. Et le bourdonnement s'amplifia dans le petit salon.

Je voulus voir du côté de la porte de la chambre... et je hurlai de terreur. Par-dessous cette porte, passait un flot ininterrompu et frétillant de corps noirs et gras, aussi gros que des noix muscades. Une par une, les mouches étendaient leurs ailes et s'abattaient lourdement sur la table où elles s'installaient et s'immobilisaient, en une masse sombre, derrière leurs trois chefs.

Le bourdonnement emplissait l'atmosphère épaisse de la pièce. Bientôt, il s'y mêla une note nouvelle. Une note faite presque de triomphe, de diabolique délectation. Les mouches m'avaient repéré. Formées en compagnies, figées sur place par une mystérieuse discipline, elles n'attendaient plus qu'un signal pour charger. Je les regardais, horrifié.

Il y eut un instant d'immobilité complète. Les dernières rejoignirent l'armée en alerte. Puis, en une seule masse, elles s'envolèrent et la pièce retentit de leurs battements d'ailes stridents et furieux.

Je poussai un cri sauvage et, laissant tomber la lanterne, je me

ruai dans la cuisine tandis qu'autour de moi, toute cette vermine porteuse de germes s'agitait, bourdonnante, se posant sur mon visage, mon cou, mes oreilles. Je leur résistais les yeux fermés et parvins malgré tout à monter sur la table, près de la fenêtre. Cinq mètres au moins me séparaient de la rue. Je n'hésitai pas. La peste était dans la maison, les mouches la transportaient, et je venais de manger des mets infectés. Je sentais déjà une boule sous mon bras et une curieuse impression de nausée m'envahissait.

D'un coup de poing, je brisai la fenêtre, arrachant le plomb comme un fou. J'étais atteint du terrible mal, mais j'échapperais à la bourdonnante plaie. Elles festoieraient peut-être sur mon cadavre, mais jamais elles ne m'auraient vivant.

— « Sortez votre mort ! Sortez votre mort ! » criai-je.

Et je m'élançai, tête la première, dans la rue.

Là, le vagabond se tut. Mais le docteur me fit part de sa propre conclusion quand je le retrouvai en quittant la salle, et qu'il m'accompagna jusqu'à la porte de l'infirmerie.

— « On l'a ramassé dans une rue d'Holborn... Un camion venait de le renverser... Il avait les deux jambes brisées. Presque mort de faim aussi, le pauvre type, et naturellement, en ce moment, il a le délire. Il ne cesse de répéter cette absurdité qu'il vient de vous raconter ! »

Mais, ce soir-là, chez moi, je me demandai si c'était bien réellement une « absurdité ». Il n'y avait pas trace de la maison telle qu'il l'avait décrite, dans ce coin d'Holborn que le chauffeur de l'ambulance m'indiqua comme étant celui où l'homme avait été découvert. Mais, par quelqu'un de bien informé, j'avais appris qu'à cet endroit-là, la rue passe sur l'emplacement exact de l'une des nombreuses fosses communes où furent entassés, en 1665, les cadavres des malheureuses victimes de la Grande Peste ! ·

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : Flies.

H. RUSSELL WAKEFIELD

Les gardes-frontière

H. Russell Wakefield n'est guère connu en France. On verra cependant, à lire ces *Gardes-frontière* — déjà classiques dans les pays de langue anglaise — qu'il n'est point indigne de s'inscrire sur cette longue liste où, de Le Fanu à L. P. Hartley, figurent les noms les plus célèbres de la *ghost story*.

« QUELLE charmante petite maison ! » s'exclama Brinton tandis qu'il cheminait avec Lander, après qu'ils eurent disputé de compagnie une partie de golf sur les *links* d'Ellesborough.

— « Oui, quant à la façade, » répondit son ami.

— « Pourquoi ? Dans quel état se trouve donc l'intérieur ? Vous n'allez tout de même pas me dire que la tuyauterie y remonte au déluge ? »

— « Non ; sans être fastueuses, les pièces en sont encore convenables. Spengler (1) les décrirait probablement comme *laissées à l'abandon depuis la mort de Lincoln* ; mais la question n'est pas là : la maison est hantée. »

— « Bon Dieu ! Vous parlez sérieusement ? » demanda Brinton en jetant un coup d'œil au bâtiment. « Bizarre qu'un aussi joli morceau d'architecture du temps de la reine Anne (2) ait une si fâcheuse réputation. Je vois qu'il est inhabité. »

— « Il l'est depuis longtemps, » dit Lander.

— « Allez, dites-moi tout. »

— « Je vous raconterai ça pendant le dîner. Mais on dirait que les fenêtres du second étage vous intriguent... » Brinton contempla de nouveau la maison durant un instant, sans rien répondre ; puis il reprit sa marche aux côtés de son hôte.

(1) Spengler (Oswald) : philosophe allemand (1880-1936). On lui doit, entre autres, *Le déclin de l'Occident*, important ouvrage où s'exprime une conception pessimiste de l'histoire. (N. d. t.)

(2) Anne Stuart : reine d'Angleterre (1665-1714). (N. d. t.)

Ils arrivèrent bientôt au cottage de Lander qui, quoique plus prétentieux que la maison hantée, n'en était pas moins une fort agréable demeure ancienne de deux étages, modernisée au cours des âges, qu'on avait d'abord appelée « Le vieux presbytère » et débaptisée par la suite. Blanche et noire au travers du rideau de plantes grimpantes qui la recouvrait toute, elle s'élevait au centre d'un petit jardin remarquablement entretenu où se voyaient un très beau gazon, des rosiers, deux magnifiques tilleuls et un grand if impassible et secret. Ce petit jardin s'allait perdre dans des terres meubles d'où l'on avait une vue superbe sur les hauts contreforts des monts de Chiltern. La propriété convenait parfaitement à Lander qui était ou, mieux, qui aurait aimé être romancier : c'était là une ambition tout ensemble banale et malheureuse ; mais, grâce à Dieu, il disposait d'une fortune personnelle qui lui permettait d'attendre les événements.

James Brinton, que Lander avait invité pour un séjour d'une semaine, était l'un de ses plus vieux amis. Il s'occupait d'une galerie de tableaux de Mayfair. Une galerie « de poche » ou, plus exactement, une unique pièce fort exiguë. Mais il avait le goût le plus sûr, et ses affaires y trouvaient leur compte.

Deux heures plus tard, ils passèrent à table. « Maintenant, » dit Brinton, après que Mrs Dunkley, la gouvernante, eut apporté le potage, « racontez-moi tout ce que vous savez de cette maison. »

— « D'accord, » acquiesça Lander. « Vous n'ignorez pas que j'ai déjà une vieille et solide expérience de cette sorte d'habitations. Mais je considère celle-ci, Pailton Place, comme ce qui se fait de mieux, ou de pire, dans le genre. Car elle tue. La plupart des maisons hantées sont inoffensives, et leur étrange pouvoir ne s'attaque jamais à la vie. Toutefois, chez certaines, ledit pouvoir est pernicieux et fatal. Pailton Place a été louée à cinq reprises durant ces douze dernières années ; et, chaque fois, l'un de ses locataires y est mort, de mort violente. Pour moi, je n'irai pas par quatre chemins : je trouve foncièrement immoral de louer cette maison. On devrait bel et bien la raser. »

— « Combien de temps ses locataires l'habitent-ils d'ordinaire ? »

— « Le record est de six semaines ; il a été battu par une famille Pendexter. Il y a trois ans de ça. J'ai bien connu l'un de ces Pendexter, le père. C'était un homme résolu, courageux. Une nuit, sa fille s'est jetée du haut de l'escalier et s'est tuée. Je n'oublierai jamais la fureur et l'affliction avec lesquelles il m'a raconté la chose. Avant ce malheur, il avait pu noter dix-huit manifestations psychiques différentes — apparitions et bruits, — dont quelques-unes indiscutablement malfaisantes. Et il n'est point de jour où ces phénomènes anormaux aient laissé quelque répit à cette pauvre famille. »

— « Quand a-t-on habité Pailton Place pour la dernière fois ? »

— « Cela remonte à un an ; et je pense sincèrement qu'elle restera définitivement inoccupée. Chaque fois qu'un locataire éventuel se pré-

sente pour la visiter, nous faisons tout notre possible pour le décourager. »

— « Est-ce que ce voisinage vous ennuie beaucoup ? »

— « Oh ! je n'ai même jamais mis les pieds dans cette maison... »

— « Vous ? Pas possible ! »

— « Il y a une bonne raison à cela, mon cher Jim. Quand j'ai découvert que j'étais sensible aux phénomènes psychiques, je fus à la fois flatté et impatient de me livrer à toutes les expériences possibles ; mais je n'ai pas tardé à changer d'avis. Je me suis rendu compte que j'avais déjà fait suffisamment d'expériences comme ça, et qu'il était inutile de me « fabriquer » des occasions d'en tenter de nouvelles. Au reste, c'est toujours là mon sentiment. Voyez-vous, il m'est arrivé plusieurs fois de recevoir après dîner, dans mon cabinet de travail, des visiteurs que je n'attendais pas. Cela ne date pas d'hier. Et j'ai vu et entendu des choses qui ne sauraient s'expliquer en d'autres lieux psychiquement sains. On a beau faire, on ne s'y habitue jamais. La terreur peut passer, bien sûr, mais le désarroi mental demeure, lui. Tous ceux qui possèdent ce don ou qui, comme moi, en sont affligés, vous diront la même chose. Aussi, quand j'évoque ces apparitions, quand je contribue à les faire se matérialiser, il me semble parfois que je les aide à établir le contact avec le lieu où j'habite et que je suis le plus détestable des médiums. »

— « Voyez-vous à tout cela quelque explication plausible ? »

— « J'en ai bien une ; mais il me faudrait beaucoup de temps pour vous l'exposer, et il se peut qu'elle soit fausse. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais eu envie de visiter Pailton Place ; et je me garderais bien de m'y rendre, si je puis éviter de le faire. »

— « Verriez-vous une objection à ce que nous y allions ensemble ? Quelques minutes seulement. »

— « Pour quoi faire ? »

— « Ces histoires de fantômes m'intriguent depuis longtemps. Je n'en ai jamais vu un seul ; et à vrai dire j'y crois peu. Mais je suis cependant sûr que vous avez dû en rencontrer pas mal. Etrange dualisme mental, qui peut conduire à la folie ! Pourtant, je sens bien que si je pouvais, au moins une fois, entrer en contact avec une « chose » de ce genre, je me sentirais grandement soulagé. »

— « Et vous aimeriez que je vous accompagne à Pailton Place ? »

— « Pas si cela doit vraiment vous être désagréable. »

— « A vos risques et périls, alors, » dit Lander en souriant.

— « D'accord. »

— « N'allez surtout pas vous imaginer qu'il vous suffira de mettre pied dans un endroit aussi maléfique pour y rencontrer dix fantômes en moins de dix minutes. Même à Pailton Place — une vraie ruche fort active, pourtant, — les périodes creuses ne sont pas rares. Et puis, il y a des gens qui ne peuvent absolument pas « voir » de fantômes.

Il y a bien peu de chance pour que votre désir soit exaucé. Toutefois, si votre psychisme s'y prête, l'atmosphère ambiante vous sera immédiatement sensible. »

— « Comment cela ? »

— « Vous avez sans doute déjà entendu parler de ces gens qui, par un secret et infaillible instinct, décèlent immanquablement la présence d'un chat dans une chambre. Eh bien, c'est exactement la même chose. Cela dit, je vais tout de même vous donner une chance. Ça ne me dérangera pas beaucoup. Je puis demander la clef, dès demain matin, à la femme de ménage qui s'occupe de la maison. Inutile de vous dire qu'elle n'y couche pas : point besoin de gardienne ! Un voleur s'y est risqué, une fois, en forçant une fenêtre ; mais on l'a retrouvé mort dans la salle à manger. Depuis, quand ils sont dans les parages, les malfaiteurs font toujours un détour. »

— « C'est vraiment si dangereux que ça ? »

— « Vous commencez à vous méfier, non ? »

— « Même pas. Avec vous, je suis tranquille. »

— « Parfait. Nous visiterons Pailton Place demain, en revenant du golf. Il fera nuit à cinq heures, et nous y serons une heure plus tard. Les chances de satisfaire votre curiosité seront plus grandes une fois la nuit tombée. Mais il vaut tout de même mieux que je vous prévienne dès maintenant : je ne sais pas de quelle manière je vais réagir à l'atmosphère de chacune des pièces. Jusqu'à présent, en pareil cas, je me suis toujours senti comme en transes et étrangement mélancolique, mon cher Jim. L'espace et le temps me semblent alors déformés, dilatés. Toutefois, » ajouta-t-il en souriant, « si cela peut vous rassurer, je ne suis jamais dangereux dans cet état-là. De plus, il vous faudra vous faire à un mode de vie où les lois ordinaires de l'existence auxquelles vous êtes habitué depuis toujours s'abolissent d'elles-mêmes. Bierce a intitulé son fameux recueil d'histoires de fantômes *Can such things be ?* (*De telles choses sont-elles possibles ?*) Bien sûr qu'elles le sont. Je dois sans doute vous paraître emphatique et pontifiant, mais j'estime que tout cela devait vous être dit. Dès que j'aurai demain poussé la porte de Pailton Place, il se peut que je devienne pour vous un étranger. Une fois entrés, nous franchirons une frontière et nous nous trouverons dans un monde qui a ses propres lois spatio-temporelles et dans lequel tout — même ce qui semble impossible — peut arriver. M'avez-vous bien compris ? Désirez-vous toujours aller là-bas ? »

— « Oui, deux fois oui, » répondit Brinton.

— « Très bien, » dit Lander. « Maintenant, il ne me reste plus qu'à sortir le jeu d'échecs, afin d'essayer de parer le plus efficacement possible à l'ouverture que vous m'avez imposée hier soir. Vous prendrez les pièces blanches. »

Le lendemain, 21 novembre, le temps était clair, mais la journée se traînait lamentablement. Verglacés au matin, les tertres de départ des *links* d'Ellesborough s'étaient transformés, le soleil aidant, en autant de monticules glissants et bourbeux. Aussi Brinton et Lander n'avaient-ils guère réussi qu'à disputer deux médiocres parties de golf. Mais Brinton ne s'en souciait point ; car il pensait surtout à l'épreuve qu'il lui faudrait peut-être subir, quand il franchirait dans quelques heures le seuil de Pailton Place. Alors qu'ils achevaient leur seconde partie, un brouillard s'était levé qui commençait à s'étendre, telle une gigantesque toile d'araignée, sur la campagne du Buckinghamshire et qui faisait route avec eux, cependant qu'ils regagnaient le cottage. Tantôt les devançant, tantôt les suivant, comme l'aurait fait un chien ; mais sans pourtant les quitter jamais.

Il était tout juste cinq heures quand ils arrivèrent au cottage. Le thé était servi. « Voulez-vous toujours y aller, Jim ? » demanda tout à coup Lander.

— « Bien sûr ! » répondit gaiement Brinton.

— « Voici la clef, » dit Lander. « Le *Sésame, ouvre-toi* de la Chambre des Horreurs. Bien entendu, on y a coupé l'électricité ; et la seule lumière dont nous disposerons sera celle de ma torche de poche. Un dernier conseil : si vous voulez vraiment trembler de peur, essayez de ne penser à rien et ne parlez surtout pas. Laissez-moi faire : je prendrai la conduite des opérations. Concentrez-vous bien, si je puis ainsi m'exprimer, pour tâcher d'être vacant. »

— « Je vois ce que vous voulez dire, » assura Brinton.

— « Bon, allons-y ! » conclut Lander.

Brusquement, Brinton s'étonna : « Comment pourrez-vous me servir de guide, puisque vous n'avez jamais mis les pieds dans cette maison ? »

— « Ne vous inquiétez pas pour ça, » dit Lander.

Le brouillard s'était fait plus dense. Les deux hommes, avançant à l'aveuglette entre de hautes haies, se dirigeaient maintenant vers Pailton Place en suivant d'un pas incertain un étroit petit chemin. Quand enfin ils atteignirent la demeure, Brinton leva la tête pour jeter un coup d'œil aux fenêtres du second étage, cependant que Lander glissait la clef dans la serrure.

A l'instant où il ouvrit la porte, le brouillard qui s'était jusque-là attaché à ses pas en rampant, tel un chien couchant, s'éleva, bondissant, et s'engouffra dans le couloir à sa suite. Dès que Lander eut passé le seuil, quelque chose vint à sa rencontre. Il ouvrit une porte qui se trouvait à sa gauche, et tâcha d'y voir un peu en s'aidant de sa torche. Le brouillard emplissait déjà la pièce. Jim suivait ; il le sentait là, tout proche, derrière lui.

« C'est ici, dans cette salle à manger, qu'ils ont découvert le cadavre du voleur. »

Déjà la voix de Lander n'était plus tout à fait la même. « C'est une pièce bien plaisante, sauf qu'elle sent un peu le renfermé. » La lueur de sa torche errait de chaises en table, et s'immobilisait par instants çà et là. Puis il referma la porte et suivit de nouveau le couloir, jusqu'à ce que sa torche lui révélât les premières marches d'un escalier qu'il commença de gravir. Brinton, dont il entendait les pas, continuait à le suivre. En atteignant le premier étage, Lander y ouvrit une nouvelle porte. « Le salon, » annonça-t-il. « En 1921, on y a trouvé morte la cuisinière d'un avoué. »

La torche balaya la pièce, découvrant des sièges, des tables, de petits meubles, des tentures. Il referma la porte et reprit l'escalier. Les pas de Jim l'accompagnaient toujours. Quand il eut atteint le palier du second étage, il ouvrit une autre porte : « Voici la « mauvaise chambre », mon cher Jim. C'était celle d'Amy Pendexter, la fameuse nuit où elle s'est jetée du haut de l'escalier. »

Il parlait un peu plus fort, plus vite aussi. Une fois encore, il promena le rayon de sa torche sur des sièges, des tables, des tentures ; et droit devant lui.

« Alors, Jim, sentez-vous quelque chose ? Vous pouvez parler maintenant. »

Comme il n'obtenait pas de réponse, il se retourna et dirigea sa torche vers celui qui était derrière lui. Ce n'était pas Brinton...

— « Qu'est-ce qui se passe, Willie ? » demandait Brinton. « Vous ne trouvez pas le trou de la serrure ? » La silhouette qui se tenait devant lui demeurait étrangement immobile.

« Vous ne trouvez pas le trou de la serrure ? » insista Brinton.

La silhouette ne bougeait toujours pas.

Alors il frotta une allumette, regarda mieux... Et, brusquement, il fit un bond en arrière :

« Grand Dieu ! » s'écria-t-il. « Qui êtes-vous ? »

Traduit par Françoise Martenon et Roland Stragliati.
Titre original : The frontier guards.

MURIEL SPARK

Portobello Road

Nous connaissions déjà, par un livre de Barrès, le " mystère en pleine lumière ", et nous n'ignorions pas non plus le " démon de midi " des Anciens. Or, voici qu'un jeune fantôme, qui n'est point comme les autres, ne craint pas, lui, d'errer en plein jour à Londres, dans Portobello Road, parmi les chalands des magasins d'antiquités et des échoppes de brocanteurs...

PAR une chaude journée de plein été, nous étions, mes très chers amis et moi, nonchalamment étendus sur une meule de foin quand, soudain, j'y découvris une aiguille. Nous étions jeunes à cette époque-là. Mais je me sentais déjà, depuis quelques années, à l'écart du commun des mortels. Cette découverte en fournit la confirmation à ceux qui se trouvèrent être témoins de la chose : George, Kathleen et Skinny. Je suçai mon pouce qu'avait piqué l'aiguille quand ma main s'était enfoncée dans le foin.

Quand nous fûmes remis de notre émotion, George dit : « Elle introduisit son pouce et sortit une prune. » Et nous nous mîmes tous de nouveau à rire.

L'aiguille était vraiment entrée dans la chair et un petit filet de sang coulait de la minuscule blessure. George se hâta d'ajouter :

— « Ne mets pas ton pouce sur ma chemise. »

Nous nous esclaffâmes sous le soleil brûlant de cet après-midi champêtre. A vrai dire, je ne tiendrais pas à me retrouver aussi jeune de cœur. C'est ce que je pense chaque fois qu'en fouillant dans mes vieux papiers, je retrouve la photo prise ce jour-là de Skinny, Kathleen et moi, tout en haut de cette meule de foin. Skinny venait de tirer une conclusion de ma trouvaille :

— « Tu ne peux pas l'avoir fait exprès. Tu n'es pas assez futée pour cela. Mais on peut dire que tu as de la chance. »

Chacun reconnut que trouver une aiguille dans ces conditions représentait une chance extraordinaire. Puis, comme la conversation devenait sérieuse, George déclara :

— « Je vais prendre une photo de vous trois. »

J'enroulai mon mouchoir autour de mon pouce et m'apprêtai à poser. George nous cria :

— « Regardez ! Une souris ! »

Kathleen poussa un cri. Je fis de même. Et pourtant nous savions parfaitement qu'il n'y avait pas de souris. Mais cela nous donna l'occasion d'une nouvelle crise de fou rire. Finalement nous posâmes pour la photo de George, particulièrement réussie. Cette journée fut, pour nous, exceptionnelle, mais je n'aimerais pas la revivre. A partir de ce moment-là, on m'appela Aiguille.

Un samedi de ces dernières années, je flânais dans Portobello Road, me faufilant à travers la foule des camelots sur le trottoir étroit, lorsque je vis une femme. Mince, les seins rehaussés pour faire une gorge pigeonnante, elle portait sur toute sa personne un air d'opulence, mais son visage paraissait soucieux. Comme elle avait changé ! Je reconnus néanmoins mon amie Kathleen. Ses traits commençaient à se creuser par endroits et à s'accuser à d'autres, surtout autour de la bouche et du nez, comme chez les personnes destinées à vieillir avant l'âge. Quand, près de cinq ans auparavant, je l'avais vue pour la dernière fois, Kathleen, qui venait d'avoir trente ans, m'avait dit :

— « J'ai perdu toute ma fraîcheur. C'est de famille. Chez nous, les femmes sont charmantes tant qu'elles sont jeunes, mais elles se fanent de bonne heure. Notre nez s'allonge, notre peau jaunit. »

Je demeurais silencieuse au milieu des gens, à la regarder. Ainsi que vous vous en rendrez compte plus tard, je ne me trouvais pas dans une position me permettant de lui parler. Je la vis aller de boutique en boutique avec son même air avide. Elle avait toujours beaucoup aimé les bijoux anciens et les bonnes affaires. Je m'étonnai de ne l'avoir pas encore vue dans Portobello Road, au hasard de mes promenades du samedi matin. Ses longs doigts crochus s'emparèrent, sur un étalage, d'un anneau de jade parmi un fouillis de broches et pendeloques, en onyx, pierres de lune et or.

— « Que penses-tu de cela ? » dit-elle.

J'aperçus alors celui qui se trouvait avec elle. J'avais vaguement perçu la présence du colosse qui la suivait à quelques pas. Maintenant, je le voyais distinctement.

— « Ce n'est pas mal, » répondit-il. « Quel prix ? »

— « Combien ? » demanda Kathleen au vendeur.

Je regardai alors mieux cet homme. C'était son mari. La barbe ne m'était pas familière mais, par-dessous, je reconnus l'énorme bouche aux lèvres rouges sensuelles. Je vis les grands yeux bruns toujours noyés d'une expression pathétique.

Je ne pouvais parler à Kathleen mais j'eus une soudaine inspiration qui me poussa à dire tranquillement :

— « Bonjour, George. »

Le géant se tourna du côté d'où venait ma voix. Mais il y avait tant de gens... Pourtant, à la fin, il m'aperçut.

« Bonjour, George, » dis-je encore une fois.

Kathleen marchandait avec le propriétaire de l'éventaire, selon sa manière habituelle, le prix de l'anneau de jade. George continuait de me regarder, sa grande bouche entrouverte, de sorte que je pouvais voir le large trait que formaient ses lèvres rouges et ses dents blanches dans la broussaille de sa barbe et de sa moustache.

— « Grand Dieu ! » fit-il.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Kathleen.

— « Bonjour, George ! » répétai-je, plus fort et d'un ton enjoué.

— « Regarde ! » dit George. « Regarde donc qui est là, à côté de la marchande de quatre-saisons. »

Kathleen regarda mais ne vit rien.

— « Qui est-ce ? » demanda-t-elle d'un ton impatient.

— « Aiguille. Elle vient de dire *Bonjour, George.* »

— « *Aiguille,* » répéta Kathleen. « De qui veux-tu parler ? Pas de notre chère vieille *Aiguille* puisque... »

— « Si. C'est elle ! »

Il semblait mal à l'aise. Et j'avais cependant dit « Bonjour, George » d'une voix fort amicale.

— « Je ne vois personne qui ressemble tant soit peu à cette pauvre Aiguille, » dit Kathleen en regardant son mari. Elle paraissait agacée.

Il pointa son doigt dans ma direction. « *Là.* Je te dis que c'est Aiguille. »

— « Tu es fou, George. Tu as des visions. Rentrons. Aiguille ne peut pas être là. Tu sais aussi bien que moi qu'elle est morte. »

Je dois expliquer qu'en effet, je l'étais depuis près de cinq ans. Mais je n'avais pas tout à fait quitté ce monde. Il me restait encore à m'occuper de ces choses spéciales que les exécuteurs testamentaires ne peuvent jamais faire proprement. Les papiers doivent être revus même après qu'ils les ont déchirés. En somme, beaucoup de travail, sauf naturellement les dimanches et jours fériés, et beaucoup à m'occuper pour le moment. Je ne me donne congé que le samedi matin. S'il pleut, je me promène à travers les comptoirs achalandés des Woolworth (1), comme je le faisais lorsque j'étais jeune et visible. Quantité de choses sont étalées sur ces comptoirs que je regarde à

(1) Les " Prisunic " anglais. (N. d. t.)

présent avec un certain détachement, bien compréhensible étant donné mon nouveau genre de vie. Crèmes, pâtes dentifrices, peignes et mouchoirs, gants, écharpes légères à fleurs, papiers à lettres et crayons, cornets de crème glacée et orangeades, tournevis, boîtes de clous, pots de peinture, de colle, ou de confiture. J'ai toujours aimé tout cela, mais beaucoup moins maintenant que je n'en ai plus besoin. Quand il fait beau le samedi, je vais plutôt me promener dans Portobello Road, où j'avais coutume de me rendre en compagnie de Kathleen lorsque nous étions jeunes. Les étalages ont peu changé : fruits et corsages de soie artificielle d'un bleu ou d'un mauve de mauvais goût, vaisselle d'argent, plateaux et théières qui sont passés entre nombre de mains depuis leurs propriétaires d'autrefois jusqu'aux revendeurs actuels, des boutiques aux appartements nouvellement installés et aux foyers éphémères, puis de nouveau aux étalages des marchands. Cuillers George V, bagues, boucles d'oreilles de turquoise et d'opale représentant des papillons ou des nœuds de ruban, boîtes à mouches ornées de miniatures peintes sur ivoire, tabatières d'argent incrustées d'agates d'Ecosse...

Quelquefois, lorsque l'occasion se présente un samedi matin, mon amie Kathleen qui est catholique fait dire une messe pour le repos de mon âme. J'y assiste alors. Mais ce que je préfère, chaque semaine, c'est me retrouver au milieu de la foule de gens graves qui vont sans but, sans savoir que leur vie éternelle est proche, qui se poussent près des étalages, manipulent, achètent, volent, effleurent, désirent la marchandise. J'entends le bruit des tiroirs-caisses, celui de la monnaie échangée, et le babillage des enfants qui réclament parce qu'ils veulent voir et toucher aussi.

Voilà pourquoi je me trouvais dans Portobello Road ce matin où je rencontrai George et Kathleen. Je n'aurais rien dit sans cette brusque inspiration. En réalité, à présent, je ne peux parler sans y être poussée. Et le plus extraordinaire, ce jour-là, fut qu'en prononçant ces quelques mots je devins en partie visible. Ce pauvre George dut certainement croire se trouver en présence d'un fantôme quand il m'aperçut à côté de l'étalage de fruits, répétant amicalement : « Bonjour, George ! »

Nous avions un attachement pour le Sud. Quand notre éducation, ou ce que nous pouvions tirer du Nord, fut censée être terminée, nous allâmes l'un après l'autre, ou fûmes envoyés, à Londres. John Skinner, que nous appelions Skinny, y alla pour étudier l'archéologie, George afin d'entrer dans la fabrique de tabac de son oncle, Kathleen pour vivre chez l'une de ses riches parentes et aller de temps à autre s'occuper de la boutique de chapeaux que celle-ci possédait dans Mayfair. Un peu plus tard, je ralliai à Londres à mon tour,

afin de découvrir la vie. Mon ambition était d'écrire sur ce sujet et, pour cela, il fallait d'abord que je pusse le connaître.

— « Nous devons rester amis, » disait très souvent George de ce ton ardent qui était le sien. Il craignait terriblement la solitude. Manifestement, nous nous dirigerions tous les quatre dans des directions opposées et George pensait que nous l'oublierions. Comme il devait se rendre dans la plantation de tabac de son oncle en Afrique du Sud, il ne cessait de répéter :

— « Il faut que nous restions en contact, tous les quatre. »

Et, avant de partir, il dit à chacun de nous avec une certaine anxiété :

— « Je vous écrirai régulièrement une fois par mois. Nous devons demeurer amis en souvenir du bon vieux temps. » Il avait fait tirer trois épreuves de la photo prise sur la meule de foin. Et, après avoir écrit au verso : « *Prise par George le jour où Aiguille trouva l'aiguille* », il nous en donna une à chacun. Je crois que nous le trouvions tous un peu trop sentimental.

Durant ma vie terrestre je ne fus jamais très organisée. Mes amis comprenaient difficilement ma façon de vivre. Normalement, j'aurais dû mourir de faim, ce qui ne se produisit jamais. Je ne vécus pas assez longtemps pour écrire comme je le voulais. Peut-être est-ce pour cela que je me sens inspirée pour le faire à présent, dans ces circonstances particulières.

Je fis la classe, dans Kensington, pendant environ trois mois, à de très jeunes enfants. Je ne savais que faire d'eux, mais j'avais suffisamment à m'occuper en accompagnant les petits garçons incontinents aux lavabos et en répétant aux petites filles de se moucher. Après quoi je passai un hiver à Londres sur mon petit capital. Lorsque je n'eus plus rien, je trouvai un bracelet en diamants dans un cinéma et reçus en récompense cinquante livres. Je dépensai celles-ci et entrai alors chez un publiciste où je rédigeais des discours pour industriels trop occupés, et pour lesquels un dictionnaire de citations me fut des plus utiles. Et cela continua ainsi. Je me fiançai à Skinny, mais peu après je fis un petit héritage, suffisant pour me permettre de vivre six mois. Cela m'aida en quelque sorte à comprendre que je n'aimais pas Skinny. Et je lui rendis sa bague.

Ce fut cependant avec lui que j'allai en Afrique du Sud. Il faisait partie d'un groupe de chercheurs qui devaient fouiller les mines d'or du Roi Salomon, cette suite d'ouvrages anciens qui s'étendent du port d'Ophir, maintenant appelé Beira, à travers les possessions portugaises de l'est africain et la Rhodésie du Sud, jusqu'à la puissante ville de Zimbabwe, en pleine brousse, où les murs d'un temple sont encore debout près d'une ancienne montagne sacrée, et d'où les premiers éléments de cette civilisation se sont répandus sur le désert rhodésien environnant. J'accompagnai l'expédition comme secrétaire.

Skinny se porta garant de moi, paya mon voyage et, par-là, apporta de l'eau au moulin de mon existence désordonnée qu'il désapprouvait fort. Une façon de vivre comme la mienne agace beaucoup de gens. Ils ont l'habitude d'aller à leur travail chaque matin, s'occupent, donnent des ordres, tapent à la machine, prennent deux ou trois semaines de vacances par an, et cela les vexe de voir quelqu'un d'autre se garder de faire comme eux et arriver à ne pas mourir de faim, avoir de la chance, comme ils disent. Quand je rompis nos fiançailles, Skinny me gratifia d'un sermon, mais il m'emmena néanmoins en Afrique du Sud, tout en sachant très bien que je le lâcherais sans doute au bout de quelques mois.

Nous étions déjà arrivés depuis un moment quand nous nous enquîmes de George, qui exploitait une plantation de tabac à environ six cents kilomètres au nord. Nous ne lui avions rien dit de notre voyage.

— « S'il le savait, il ne manquerait pas de se précipiter sur nous dès la première semaine. Après tout, nous allons là-bas surtout pour travailler, » avait dit Skinny.

Avant notre départ, Kathleen nous chargea de transmettre ses pensées les plus affectueuses à George, et de lui recommander de ne pas lui envoyer un télégramme désespéré chaque fois qu'elle ne répondait pas immédiatement à ses lettres.

— « Dites-lui que j'ai beaucoup à faire dans cette boutique de modiste, que je n'ai pas un instant à moi. On croirait vraiment qu'il n'a pas d'autre ami au monde. »

Nous nous installâmes d'abord à Fort Victoria, l'endroit le plus rapproché des ruines de Zimbabwe. Là, nous nous informâmes de George. Il nous parut clair qu'il ne s'était pas fait beaucoup d'amis. Les vieux colons se montraient assez tolérants en ce qui concernait la métisse avec laquelle il vivait. Mais ils étaient furieux des méthodes qu'il employait pour cultiver le tabac et qui, apprîmes-nous, s'avéraient absolument contraires aux règles de la profession, en même temps que déloyales en quelque sorte vis-à-vis des Blancs. Nous n'arrivâmes jamais à découvrir comment il se faisait que ces méthodes employées par George pussent arriver à donner aux Noirs une bonne opinion d'eux-mêmes. Mais c'était là ce que les anciens colons prétendaient. Les nouveaux le trouvaient peu sociable. Et, bien sûr, sa vie avec cette femme noire rendait toutes relations impossibles.

J'avoue que je fus moi-même très surprise d'entendre parler d'elle. J'avais été élevée dans une ville universitaire où étudiants indiens, africains et asiatiques voisinaient dans une grande variété de couleurs. On m'avait appris à les éviter pour des raisons qui étaient en rapport avec la réputation locale et les lois divines. A moins d'être particulièrement rebelle de nature, il est difficile de s'insurger contre l'éducation qui vous a été donnée.

Nous allâmes cependant en fin de compte voir George, profitant de la voiture de gens qui se rendaient dans le nord à la recherche de distractions. Il avait entendu parler de notre arrivée en Rhodésie, et bien que ravi, presque soulagé, de nous voir, il se montra maussade durant la première heure de notre visite.

— « Nous voulions te faire une surprise, George. »

— « Comment pouvions-nous prévoir que tu saurais notre arrivée ? Les nouvelles, ici, vont plus vite encore que la lumière. »

— « Nous espérions bien te surprendre. »

Nous le flattâmes tant et si bien qu'il finit par avouer : « Enfin, je suis tout de même bien content de vous revoir. Il ne manque que Kathleen. Il faut que nous restions amis tous les quatre. Vous vous apercevrez vite que, dans un endroit comme celui-ci, rien ne vaut les vieux amis. »

Il nous montra ses séchoirs, puis un enclos où se trouvaient un cheval et un zèbre femelle, qu'il essayait d'accoupler. Les deux bêtes folâtraient avec bonheur, mais pas ensemble.

— « On l'a déjà fait, » nous dit George. « Cela donne un bel animal vigoureux, plus intelligent qu'un mulet et plus fort qu'un cheval. Mais, avec ces deux-là, je n'arrive à rien. Ils ne se regardent même pas. »

Après un temps, il ajouta : « Venez prendre un verre et faire la connaissance de Matilda. »

Elle était d'un brun noir avec une poitrine creuse et des épaules rondes. C'était une femme hargneuse qui se montrait dure avec le personnel. Nous parlâmes de choses et d'autres tout en buvant, assis sur la véranda, avant le dîner. Mais nous trouvâmes George de mauvaise humeur. Il commença par s'en prendre à moi à cause de ma rupture avec Skinny, disant que c'était très mal après le bon temps que nous avions passé ensemble. Je détournai l'attention sur Matilda. Elle devait, dis-je, connaître très bien le pays.

— « Non, » répondit-elle, « moi pas sortie. Pas travaillé. Moi pas allée de place en place comme font les sales filles. » Elle prononçait chaque syllabe avec la même intonation.

George expliqua : « Son père était un magistrat blanc de Natal. Elle a été élevée différemment des autres femmes noires, vous comprenez. »

En réalité, George la traitait comme une servante. Elle était enceinte d'environ quatre mois, mais il l'obligeait sans cesse à se lever pour aller lui chercher quelque chose. Du savon, par exemple. Car George fabriquait le sien lui-même. Il nous le montra fièrement et nous en donna la recette, dont je ne pris pas la peine de me souvenir. J'ai toujours beaucoup aimé les bons savons. Celui de George sentait la brillantine et semblait plutôt vous salir la peau.

— « Vous brunissez ? » me demanda Matilda.

— « Elle veut dire si tu brunis au soleil, » rectifia George.
— « Non. J'ai seulement des taches de rousseur. »
— « Ma belle-sœur en a aussi. »
Elle ne dit alors plus un seul mot, ni à Skinny ni à moi. Et nous ne la revîmes jamais.

Quelques mois plus tard je déclarai un jour à Skinny :
— « J'en ai assez de suivre l'armée sans combattre. »
Il ne se montra pas surpris que je le quitte mais n'aima pas ma façon de le lui dire. Il me jeta un regard sévère.
— « Ne parle pas ainsi. Tu rentres en Angleterre ou tu restes ici ? »
— « Je vais rester encore un peu. »
— « Fais attention à ne pas trop t'éloigner. »
Je vécus alors assez bien, avec ce que je gagnais en tenant une rubrique de potins dans un hebdomadaire local, ce qui naturellement était très loin de mes ambitions littéraires. Je me fis des amis plus que je n'en pouvais fréquenter, après avoir quitté le petit cercle d'archéologues de Skinny. J'avais l'avantage d'être fraîchement arrivée d'Angleterre et de vouloir connaître la vie. Parmi les innombrables jeunes gens et familles qui tournèrent autour de moi le long des centaines de kilomètres de routes rhodésiennes, je ne restai en relations qu'avec une seule de ces familles après mon retour au pays natal. Je crois que ce fut parce qu'elle était la plus représentative, qu'elle se détachait nettement des autres. Dans ces parties du monde, tous les gens se ressemblent, comme un tas de pierres ressemble à un autre.
Je rencontrai George encore une fois dans un hôtel de Buluwayo. Nous bûmes de grands whiskies glacés à l'eau, en parlant de guerre. Les membres de l'expédition de Skinny se demandaient alors s'ils devaient rester en Afrique du Sud ou rentrer chez eux. Ils en étaient à un point très intéressant de leurs fouilles, et, chaque fois que j'avais l'occasion de me rendre à Zimbabwe, Skinny ne manquait jamais de m'emmener promener au clair de lune dans les ruines du temple, pour essayer de me montrer les fantômes des Phéniciens flottant devant nous ou le long des murs. J'étais presque décidée à l'épouser. Peut-être, me disais-je, quand il aurait terminé ses études. Nous avions le pressentiment de l'imminence de la guerre. Aussi en parlai-je à George tandis que nous buvions nos whiskies sur la véranda de l'hôtel dans le dur et brillant soleil de juillet de l'hiver de cette année-là.
George se montra curieux de savoir quelles relations j'entretenais avec Skinny. Pendant une demi-heure, il essaya de me faire parler,

ne s'arrêtant que lorsque je lui fis remarquer qu'il exagérait. Il se fit alors attendrissant.

— « Guerre ou pas, » dit-il, « je file. »

— « La chaleur, sans doute. »

— « De toute façon, je m'en vais. J'ai perdu une fortune dans le tabac. Mon oncle fait un tas d'histoires. C'est la faute de ces sacrés planteurs. Une fois que vous vous mettez mal avec eux, vous êtes fini dans ce pays-ci. »

— « Et Matilda ? » demandai-je.

— « Elle s'en tirera très bien. Elle a des centaines de parents. » J'avais entendu parler de leur petite fille. Noire comme du charbon, naturellement, avec les traits de George. Matilda attendait un autre enfant, racontait-on.

— « Et l'enfant ? » dis-je.

George ne répondit pas. Il commanda d'autres whiskies, et, quand ils furent servis, il remua longtemps le sien avec un bâtonnet. « Pourquoi ne m'avoir pas invité à l'occasion de tes vingt et un ans ? » demanda-t-il finalement.

— « Je n'ai rien fait de spécial, George. Pas de réception. Nous avons seulement pris un verre entre nous, rien que Skinny, les anciens professeurs, deux de leurs femmes, et moi. »

— « Tu ne m'as pas invité, » répéta-t-il. « Kathleen, elle, m'écrit régulièrement. »

Ce n'était pas vrai. Je recevais assez souvent des lettres de Kathleen qui me disait : « *Ne raconte pas à George que je t'écris. Il voudrait que j'en fasse autant pour lui et je ne veux pas d'embêtements en ce moment.* »

— « Mais Skinny et toi semblez n'avoir aucun sens de l'amitié, » continua George.

— « George ! »

— « Souviens-toi d'autrefois. » Ses larges yeux bruns se mouillèrent de larmes. « Nous avons eu de bons moments ensemble. »

— « Il faut que je parte, » coupai-je.

— « Non. Ne me quitte pas encore. J'ai quelque chose à te dire. »

— « Quelque chose d'agréable ? » J'arborai un sourire engageant. Toute réponse faite à George se devait d'être exagérée.

— « Tu ne sais pas comme tu as de la chance, » dit-il.

— « Comment cela ? » J'étais parfois fatiguée de m'entendre dire ainsi par tout le monde que j'étais née chanceuse. Quand parfois, seule, je m'essayais à écrire sur la vie, je connaissais alors le mauvais côté de mon sort. Plus j'échouais, n'arrivant pas à écrire parfaitement ce que je voulais, et plus j'étais reprise, en dépit de ma vie insouciante, par le désir obsédant d'arriver à mes fins. Parfois, devant mon impuissance, je sécrétais un venin qui empoisonnait ma vie pen-

dant des jours et des jours, et qui rejaillissait sur Skinny ou toute autre personne qui croisait mon chemin.

— « Tu n'es liée à rien, » dit George. « Tu vas et viens comme tu veux. Tout arrive toujours pour toi. Tu es libre, et tu ne connais pas ta chance. »

— « Libre ? Tu l'es diablement plus que moi, » dis-je vivement. « Tu as un oncle riche. »

— « Je ne l'intéresse plus. Il en a assez. »

— « Eh bien, tu es encore jeune. Que voulais-tu donc me dire ? »

— « Un secret, » répondit George. « Tu te souviens de ceux d'autrefois ? »

— « Oh ! oui. »

— « N'as-tu jamais révélé l'un des miens ? »

— « Jamais, George. » En réalité, je ne me souvenais d'aucun de ceux que nous devions avoir échangés pendant nos années d'études.

— « Alors, en voici un autre. Tu ne le répéteras pas. »

— « Promis. »

— « Je suis marié. »

— « Marié, George ! Avec qui ? »

— « Matilda. »

— « C'est horrible ! » Je parlai avant d'avoir réfléchi. Mais il dut reconnaître que j'avais raison.

— « Oui, c'est horrible. Mais que pouvais-je faire ? »

— « Me demander mon avis, » répondis-je en prenant de grands airs.

— « Je suis de deux ans plus vieux que toi. Je n'ai pas à te demander ton avis, Aiguille, petite bête. »

— « Alors ne me demande pas ma sympathie. »

— « Tu es une amie vraiment charmante, » dit-il. « Le passé ne compte guère pour toi... »

— « Pauvre George. »

— « Il y a trois hommes blancs pour une femme blanche dans ce sacré bled. Un planteur isolé ne voit jamais de Blanche, et s'il en voit une, c'est elle qui ne le voit pas. Que pouvais-je faire ? J'avais terriblement besoin d'une femme. »

J'en étais presque malade. D'abord à cause de mon éducation écossaise. Ensuite parce que j'ai horreur des phrases éculées du style « J'avais terriblement besoin d'une femme », que George répéta encore deux fois.

— « Matilda n'était pas contente, après que Skinny et toi êtes venus nous voir. Comme elle a quelques amis à la Mission, elle a fait ses paquets et elle est partie les rejoindre. »

— « Tu n'avais qu'à la laisser filer. »

— « J'ai couru après elle, » dit George. « Comme elle insistait pour que je l'épouse, j'ai accepté. »

— « Dans ce cas, ce n'est pas un vrai secret. Les mariages de cette sorte sont vite connus ici. »

— « J'ai pris mes précautions. Fou que j'étais, je l'ai emmenée au Congo et l'y ai épousée. Elle a promis de n'en rien dire. »

— « Maintenant tu ne peux pas partir et la laisser là. »

— « Je vais m'en aller. Je ne peux plus supporter ni cette femme ni ce pays. Je ne m'étais pas rendu compte de ce que cela serait. Deux ans de Rhodésie et trois mois de Matilda m'ont suffi. »

— « Tu vas divorcer ? »

— « Non. Matilda est catholique. Elle ne divorcera pas. »

George buvait ses whiskies à la file, et j'en faisais presque autant. Son regard se troubla quelque peu, tandis qu'il me racontait comment il avait écrit à son oncle pour lui exposer sa situation.

« Evidemment je ne lui ai pas dit que nous étions mariés. Ç'aurait été trop pour lui. C'est un vieux colonial, dur et plein de préjugés. Je lui ai simplement avoué que j'avais eu un enfant d'une femme de couleur et en attendais un autre. Il a parfaitement compris. Il est arrivé immédiatement par avion, il y a quelques semaines, et a pris certaines dispositions en faveur de Matilda à condition que celle-ci se taise. »

— « Le fera-t-elle ? »

— « Oh, oui, sinon elle n'aurait pas l'argent. »

— « Mais, de toute façon, étant ta femme, elle a des droits sur toi. »

— « En disant qu'elle l'est, elle obtiendra beaucoup moins. Elle sait ce qu'elle fait. Apre au gain comme elle est, elle ne parlera pas. »

— « L'ennui c'est que tu ne pourras pas te remarier, George. »

— « A moins qu'elle ne meure, » dit-il. « Et elle est aussi solide qu'un bœuf. »

— « Je suis désolée pour toi. »

— « C'est très gentil à toi, mais je vois quand même bien que tu me désapprouves. Pourtant mon vieil oncle lui-même a compris, lui. »

— « Mais, George, je comprends aussi, parfaitement. Tu te sentais trop seul, probablement. »

— « Tu ne m'as même pas invité à ton anniversaire. Si Skinny et toi vous étiez montrés plus gentils avec moi, je n'aurais jamais perdu la tête et épousé cette femme. Jamais. »

— « Tu ne m'as pas invitée non plus à ton mariage, » dis-je.

— « Tu es rosse, Aiguille. Tu n'étais pourtant pas comme cela autrefois quand tu nous racontais tes petites histoires. »

— « Maintenant il faut que je parte. »

— « N'oublie pas de garder le secret. »

— « Ne puis-je le dire à Skinny ? Il serait certainement désolé pour toi, George. »

— « Non, à personne. C'est un secret. Promis ? »

— « Promis, » répondis-je. Je compris qu'il espérait renforcer de la sorte notre amitié, et je pensai : « Oh ! il se trouve sans doute un peu seul. Après tout, je peux bien lui faire cette promesse. »

Je rentrai en Angleterre avec l'équipe de Skinny juste avant la déclaration de guerre.

Je ne revis George qu'un peu avant ma mort, il y a cinq ans.

Après la guerre, Skinny reprit ses études. Il lui restait encore deux examens à passer en dix-huit mois, et je pensais l'épouser après.

— « Tu pourrais tomber plus mal, » avait l'habitude de me dire Kathleen lors de nos promenades du samedi matin chez les antiquaires et aux étalages de brocanteurs.

Elle aussi prenait de l'âge. Ce qui restait de nos familles en Ecosse laissait entendre qu'il devenait temps que nous choisissions chacune un mari. Kathleen était un peu plus jeune que moi, mais paraissait beaucoup plus âgée. Elle savait que ses chances diminuaient, mais je ne pense pas qu'à ce moment-là elle s'en préoccupait beaucoup. Quant à moi, ce que je voyais surtout dans mon mariage avec Skinny, c'était que celui-ci projetait une expédition en Mésopotamie. Mon désir de l'épouser avait besoin d'être stimulé par la lecture continuelle de livres sur Babylone et l'Assyrie. Peut-être Skinny le sentait-il, car il me prêtait les livres et commença même de m'apprendre l'art de déchiffrer les tablettes cunéiformes.

Kathleen s'intéressait plus au mariage que je ne le pensais. Comme moi, elle avait vécu assez librement pendant la guerre. Elle s'était même fiancée à un officier de la marine américaine qui avait été tué. A présent, elle tenait près de Lambeth une boutique d'antiquités qui marchait bien et habitait Chelsea, mais elle aurait voulu par-dessus tout se marier et avoir des enfants. Elle s'arrêtait pour regarder dans tous les landaus que les mères laissaient devant les portes ou devant les magasins.

— « Le poète Swinburne agissait de la même façon, » lui dis-je un jour.

— « Vraiment ? Il souhaitait avoir des enfants à lui ? »

— « Je ne pense pas. Il aimait simplement les bébés. »

Avant son dernier examen, Skinny tomba malade et fut envoyé dans un sanatorium en Suisse.

— « Après tout tu as de la chance de ne l'avoir pas épousé, » fit remarquer Kathleen. « Tu aurais pu attraper la tuberculose. »

J'avais de la chance... Chacun ne cessait de me le répéter. Bien que j'en fusse agacée, je savais qu'on avait raison, mais pas tout à

fait comme on le pensait. Je n'avais que peu d'efforts à faire pour vivre. Critiques de livres, quelques petits travaux pour Kathleen, quelques mois passés de nouveau chez le publiciste à écrire des discours sur la littérature, l'art et la vie, pour des magnats de l'industrie. J'attendais toujours de pouvoir réaliser mon rêve littéraire et, pour moi, c'était là que se situerait ma chance, quelle qu'elle fût. En attendant, mon existence se trouvait assurée, les nécessités en étant toujours aplanies, et je disposais de beaucoup plus de loisirs que les autres. Je pensai surtout à cette chance personnelle après que je fus devenue catholique et eus été confirmée. L'évêque effleure alors la joue de l'impétrant en un rappel symbolique des souffrances qu'un chrétien est censé devoir endurer. Et je trouvais ce symbole bien léger, bien anodin, eu égard aux violences qu'il se doit, effectivement, de signifier.

J'allai voir deux fois Skinny durant les deux années qu'il passa au sanatorium. Il était presque guéri et comptait rentrer chez lui dans quelques mois.

— « Peut-être épouserai-je Skinny quand il sera rétabli, » dis-je à Kathleen après ma dernière visite.

— « Décide-toi, Aiguille, et ne dis pas toujours peut-être. Tu devrais profiter du temps qui passe, » me répondit-elle.

C'était il y a cinq ans, l'année de ma mort. Kathleen et moi étions devenues très intimes. Nous nous retrouvions plusieurs fois par semaine, et après nos promenades du samedi matin dans Portobello Road, je l'accompagnais très souvent chez sa tante dans le Kent pour un long week-end.

Un jour de juin de cette année-là, nous déjeunâmes ensemble parce qu'elle m'avait téléphoné avoir des nouvelles à m'apprendre.

— « Devine qui est venu au magasin ? » dit-elle.

— « Je ne sais pas. »

— « George. »

Nous pensions presque qu'il était mort. Depuis dix ans nous n'avions reçu aucune lettre de lui. Au début de la guerre, nous avions entendu dire qu'il s'occupait d'une boîte de nuit à Durban, mais après cela, silence complet. Nous aurions pu chercher à en savoir davantage si nous en avions eu vraiment envie.

Une fois que nous parlions de lui, Kathleen avait dit :

— « Je devrais essayer de retrouver ce pauvre George. Mais si je lui écris, il réclamera encore une fois une correspondance régulière. »

— « Nous devons rester amis, » fis-je en l'imitant.

— « J'entends d'ici ses reproches, » dit encore Kathleen.

— « Il sera probablement devenu un véritable indigène, » fit remarquer Skinny. « Avec sa concubine noire et une douzaine de gosses acajou. »

— « Peut-être est-il mort, » reprit Kathleen.

Je ne parlai pas du mariage de George, pas plus que de ses confidences sur la véranda de l'hôtel de Buluwayo. Au fur et à mesure que les années passèrent, nous cessâmes de prononcer son nom, sauf de loin en loin, comme s'il eût été mort, et pour autant que cela nous touchait.

Kathleen paraissait très excitée de la réapparition de George. Elle avait oublié à quel point il l'agaçait naguère.

— « Ç'a été merveilleux de revoir ce vieux George, » dit-elle. « Il paraît avoir besoin d'une amie ; il se sent oublié, pas dans le coup. »

— « Il a besoin qu'on le dorlote, je suppose. »

Kathleen ne fit pas attention à ma taquinerie. « C'est exactement le cas de George. Cela l'a toujours été. Je m'en rends compte maintenant, » déclara-t-elle.

Elle paraissait bien décidée à donner rapidement une nouvelle conclusion à ses rapports avec George. Au cours de sa visite du matin, il l'avait mise au courant de son existence pendant la guerre où il tenait une boîte de nuit à Durban, et de ses chasses au fauve par la suite. Une chose était claire : il n'avait pas fait mention de Matilda. Il avait grossi, dit Kathleen, mais il le supportait bien.

J'étais curieuse de voir ce nouveau George, mais je partais pour l'Ecosse le lendemain, et je ne le revis en réalité qu'en septembre, juste avant que je ne meure.

Pendant mon séjour en Ecosse, j'appris par les lettres de Kathleen que celle-ci sortait très souvent avec George, trouvait sa compagnie agréable, s'occupait de lui. « Tu seras surprise de constater à quel point il a changé. » De toute évidence, il passait le plus clair de son temps dans la boutique de Kathleen. « Cela lui donne l'impression d'être utile à quelque chose, » écrivait maternellement Kathleen. Il avait une vieille parente dans le Kent et il allait la voir pendant le week-end. Cette vieille dame habitait à quelques kilomètres de la propriété de la propre tante de Kathleen, ce qui leur permettait de voyager ensemble chaque samedi et de faire de longues promenades dans la campagne.

— « Tu vas trouver George très différent de ce qu'il était, » me dit Kathleen à mon retour à Londres en septembre. Je devais le rencontrer ce soir-là, un samedi. La tante de Kathleen étant à l'étranger, la domestique en vacances, je devais tenir compagnie à Kathleen dans la maison vide.

George se trouvait déjà dans le Kent depuis quelques jours. « Il aide en ce moment à faire la moisson ! » m'expliqua Kathleen avec fierté.

Nous devions voyager ensemble. Mais, ce samedi-là, des affaires

la retinrent à Londres. Il fut donc convenu que je me rendrais là-bas avant elle, dans l'après-midi, de façon à acheter ce qu'il fallait pour le dîner. Kathleen avait invité George chez sa tante ce soir-là.

— « J'arriverai vers sept heures, » me dit-elle. « Tu es bien sûre que la maison vide ne te fera pas peur ? Pour ma part, je déteste cela. »

Je répondis que non. Au contraire, j'avais beaucoup de plaisir à me trouver seule dans une maison.

Et ce fut bien cela que j'éprouvai, en arrivant. Jamais maison ne m'avait paru plus agréable. C'était un presbytère vieux de deux cents ans, qu'entouraient quatre hectares de terre. De grandes dimensions, la plupart des pièces étaient fermées, les meubles et les sièges couverts de housses, car il n'y avait qu'une seule servante. Je m'aperçus que je n'aurais pas à aller faire de courses, la tante de Kathleen ayant laissé quantité de provisions qu'accompagnaient de petites notes manuscrites : « *Mangez tout, je vous prie. Voyez aussi le réfrigérateur* », et « *Petit extra pour trois personnes affamées. Prenez également deux bouteilles de Beaune derrière la table de la cuisine.* » J'avais l'impression de participer à une chasse au trésor dans l'office et la cuisine, vastes pièces silencieuses et fraîches. Rien n'est plus paisible et agréable qu'une demeure où il n'y a personne, quand on la sent malgré tout habitée. Les gens prennent dans les maisons une place hors de proportion avec leur vraie dimension. Lors de mes précédents séjours, j'avais vu celle-ci toute bruyante de la présence de Kathleen, de sa tante, et de la domestique, petite, ronde et toujours en mouvement. Tandis que j'ouvrais les fenêtres au pâle soleil de septembre, j'avais l'impression, moi, Aiguille, de ne pas exister vraiment. Pas plus que si j'avais été un fantôme.

La seule chose à aller chercher était le lait. J'attendis quatre heures, pour que la traite fût terminée, et je me rendis alors à la ferme qui se trouvait, au-delà de deux champs, derrière le verger. Là, comme le fermier me tendait la bouteille remplie, je vis George.

— « Bonjour, George, » dis-je.

— « Aiguille ! Que fais-tu ici ? » s'exclama-t-il.

— « Je viens chercher du lait. »

— « Moi aussi. Cela me fait plaisir de te revoir, tu sais. »

Nous payâmes le fermier, puis George reprit :

— « Je vais faire un bout de chemin avec toi. Mais je ne peux pas m'attarder, ma vieille cousine attend le lait pour son thé. Comment va Kathleen ? »

— « Elle s'est trouvée retenue à Londres. Mais elle arrivera vers sept heures, je pense. »

Nous avions atteint la limite du premier champ. George devait tourner à gauche et rejoindre la grand-route.

— « On te voit ce soir ? » lui rappelai-je.

— « Oui. Nous bavarderons du bon vieux temps. »

— « Entendu. »

Mais George franchissait avec moi la clôture du champ.

— « Ecoute, » dit-il, « je voudrais te parler, Aiguille. »

— « Nous parlerons ce soir, George. Il vaut mieux ne pas faire attendre ta cousine. » Je m'aperçus que je m'adressais à lui presque comme s'il avait été un enfant.

— « Non, j'ai besoin de te parler seul à seule. C'est l'occasion ou jamais. »

Nous commençâmes de traverser le second champ. J'espérais bien pouvoir profiter seule de la maison durant encore deux heures au moins, aussi n'étais-je pas très contente.

— « Regarde, » dit-il soudain, « cette meule de foin. »

— « Oui, » fis-je d'un air absent.

— « Asseyons-nous là. J'aimerais te revoir sur une meule. Comme autrefois. J'ai toujours gardé cette photo. Tu te souviens, ce jour où... »

— « ... j'ai trouvé une aiguille, » ajoutai-je vivement pour couper court.

Mais j'avais envie de me reposer. La meule était un peu affaissée. Nous nous arrangeâmes pour nous y faire un nid. J'enfonçai ma bouteille de lait dans le foin pour la tenir au frais. George posa la sienne avec précaution au pied de la meule.

— « Ma vieille cousine ne se rend pas très bien compte des choses, la pauvre. Ses idées ne sont plus très nettes. Elle n'a plus la moindre notion du temps. Si je lui dis que je n'ai été absent que dix minutes, elle le croira. »

J'eus un petit rire bête et regardai George. Son visage était devenu beaucoup plus fort, ses lèvres plus pleines, plus épaisses, avec une couleur de fruit mûr, curieuse chez un homme. Ses yeux bruns étaient toujours, comme avant, emplis de quelque supplication secrète.

— « Alors tu vas épouser enfin Skinny ? »

— « A vrai dire, je ne sais pas encore. »

— « Tu te moques de lui. »

— « Ce n'est pas à toi de juger. J'ai mes raisons pour agir ainsi. »

— « Ne te fâche pas, Aiguille. Je plaisantais. » Pour le prouver, il tira un brin d'herbe avec lequel il m'effleura le visage.

— « Tu sais, » reprit-il, « Skinny et toi n'avez pas été très gentils avec moi en Rhodésie. »

— « Nous avions beaucoup de travail, George. Et nous étions plus jeunes. Nous avions aussi beaucoup à faire. Après tout, nous pouvions te voir à un autre moment, toi. »

— « Un peu égoïste, » remarqua-t-il.

— « Maintenant, il faut que je m'en aille, George. » Et je voulus me lever.

Il m'en empêcha. « Attends. J'ai quelque chose à te dire. »

— « Alors, dis-le. »

— « D'abord, promets de ne pas le raconter à Kathleen. Elle tient tellement à ce secret qu'elle veut te le dire elle-même. »

— « D'accord. C'est promis. »

— « Je vais épouser Kathleen. »

— « Mais tu es déjà marié. »

J'avais de temps en temps des nouvelles de Matilda par la famille de Rhodésie avec laquelle j'étais restée en relations. Ils parlaient d'elle comme de « la femme noire de George » mais, naturellement, ignoraient qu'ils étaient mariés. Manifestement, Matilda avait fait une bonne affaire avec lui, disaient-ils, car elle vivait dans l'oisiveté, se contentant de minauder d'un ton supérieur et de rabrouer les filles de couleur respectables du voisinage. On disait d'elle qu'elle était l'illustration la plus parfaite de la folie que George avait commise.

— « J'ai épousé Matilda au Congo, » répliquait celui-ci.

— « N'empêche que ce sera de la bigamie. »

Ce mot le rendit furieux. Il arracha une poignée de foin comme s'il voulait me la lancer au visage, mais il se contint. Il s'en servit alors pour m'éventer, comme par jeu.

— « Je ne suis pas certain que ce mariage congolais soit valable, » reprit-il. « De toute façon, pour moi, il ne l'est pas. »

— « Tu ne peux pas faire une chose pareille, George. »

— « J'ai besoin de Kathleen. Elle a été très gentille avec moi. Je crois que nous avons toujours été faits l'un pour l'autre. »

— « Il faut que je m'en aille, » répétai-je.

Mais il posa son genou sur mes chevilles pour m'empêcher de bouger. Je restai tranquille, regardant le ciel.

George me chatouilla de nouveau le visage avec une poignée de foin.

— « Un petit sourire, Aiguille. Bavardons comme autrefois. »

— « Alors ? »

— « Il n'y a que toi et moi qui connaissions ce mariage. »

— « Et Matilda, » ajoutai-je.

— « Elle tiendra sa langue aussi longtemps qu'on la paiera pour cela. Mon oncle lui a fait une rente dans ce but. Ses avocats y veillent. »

— « Laisse-moi partir, George. »

— « Tu as promis de n'en pas parler. Tu as promis. »

— « Oui. C'est exact. »

— « Maintenant que tu vas devenir la femme de Skinny, nous allons nous retrouver mariés tous les quatre, comme nous aurions déjà dû l'être il y a longtemps. Mais la jeunesse fait ce qui lui chante, pas vrai ? »

— « La vie fait ce qu'elle veut, » dis-je.

— « Mais tout va s'arranger à présent. Tu garderas mon secret,

n'est-ce pas, Aiguille ? Tu as promis. » Il avait lâché mes chevilles. Je m'écartai un peu.

— « Si Kathleen a l'intention de t'épouser, je lui dirai que tu es déjà marié. »

— « Tu ne ferais pas une chose pareille ? Toi qui vas être heureuse avec Skinny, tu ne voudrais pas t'opposer à mon... »

— « Il le faut. Kathleen est ma meilleure amie, » dis-je vivement.

Il me regarda alors comme s'il voulait me tuer. Et ce fut ce qu'il fit. Il m'enfonça du foin dans la bouche jusqu'à ce qu'il ne pût plus en faire entrer, les genoux appuyés sur moi pour m'immobiliser, me tenant les deux poignets dans son énorme main gauche. L'éclat de ses dents blanches, entre ses lèvres épaisses et rouges, fut la dernière chose que je vis sur cette terre. Personne ne vint à passer tandis qu'il me cachait dans la meule, faisait un trou profond, arrachait le foin pour creuser un sillon le long de mon corps, et finalement entassait l'herbe sur cette cachette, de façon que cette meule à demi défaite eût un air naturel. Puis il reprit sa bouteille de lait et s'éloigna. Sans doute est-ce pour cela qu'il n'eut pas l'air très à l'aise quand il me vit, près de cinq ans plus tard, debout auprès de la voiture de quatre-saisons dans Portobello Road, et qu'il m'entendit lui dire tranquillement : « Bonjour, George ! »

Le Crime de la Meule de Foin fut un des meurtres les plus retentissants de cette année-là.

— « Une fille qui avait tout pour être heureuse, » dirent mes amis.

Après vingt heures de recherches, on découvrit mon cadavre et les journaux du soir titrèrent : « *Aiguille est retrouvée : dans une meule de foin !* »

Kathleen, se plaçant à ce point de vue catholique parfois difficile à comprendre, remarqua : « Elle s'était confessée juste la veille de sa mort... n'est-ce pas encore une chance pour elle ? »

Le malheureux fermier qui nous avait vendu le lait fut interrogé pendant des heures par la police locale, et plus tard par Scotland Yard. George aussi. Il reconnut m'avoir accompagnée jusqu'à la meule, mais nia s'y être arrêté.

— « Vous n'aviez pas vu votre amie depuis dix ans ? » lui demanda l'inspecteur.

— « C'est exact, » répondit George.

— « Et vous ne vous êtes pas arrêtés pour bavarder ? »

— « Non. Nous devions dîner ensemble. Ma cousine attendait le lait, je ne pouvais pas m'attarder. »

Sa pauvre cousine jura qu'il ne s'était pas absenté plus de dix minutes en tout, et elle le crut jusqu'à sa mort, laquelle survint au bout de quelques mois. On trouva naturellement de microscopiques débris

de foin sur la veste de George, mais il y en avait autant sur celles des hommes du pays qui avaient fait cette année-là les foins. Malheureusement pour le fermier, ses mains étaient encore plus musclées et plus puissantes que celles de George. Les marques laissées sur mes poignets l'avaient été par des mains de cette sorte, comme l'indiquait le rapport du laboratoire après mon autopsie. Mais ces marques ne suffisaient pas pour accuser un homme de ce crime. Si je n'avais pas porté mon cardigan à manches longues, était-il dit, on aurait peut-être pu identifier les doigts qui les avaient faites.

Kathleen, afin de prouver que George n'avait aucune raison de me tuer, raconta à la police qu'ils étaient fiancés. George trouva cela absurde. On enquêta sur sa vie en Afrique du Sud et on arriva droit à Matilda. Mais le mariage demeura un secret. Qui aurait pensé à regarder les registres d'état civil du Congo ? Non pas que cela eût donné un quelconque motif de meurtre. Néanmoins, George se sentit soulagé de voir l'enquête s'achever sans que son mariage avec Matilda fût connu. Il fit une dépression nerveuse, et Kathleen en fit une autre. Puis ils guérirent en même temps et se marièrent, longtemps après que la police eut porté ses soupçons vers un camp de la Royal Air Force, à une dizaine de kilomètres de la maison de la tante de Kathleen. Seuls, beaucoup de verres bus et d'agitation sortirent de cette enquête. Le Crime de la Meule de Foin fut, cette année-là, l'une de ces affaires que l'on classe sans les résoudre.

Peu de temps après, le fermier émigra au Canada pour recommencer sa vie, grâce à Skinny qui l'aida et qui était vraiment désolé pour lui.

Après avoir vu George ramené chez lui par Kathleen, ce fameux samedi dans Portobello Road, je me dis que je pourrais peut-être le voir encore dans des circonstances similaires. Le samedi suivant, je le cherchai. Il arriva enfin, sans Kathleen, à la fois inquiet et plein d'espoir.

J'anéantis cet espoir d'une seule phrase : « Bonjour, George ! »

Il regarda dans ma direction, comme cloué sur place parmi les innombrables marchands de cette rue animée. Je pensai : « On dirait qu'il a la bouche pleine de foin. » Ce furent sa barbe et sa moustache hérissées, couleur maïs, entourant ses grosses lèvres, qui me suggérèrent cette image poétique et champêtre.

— « Bonjour, George ! » répétai-je.

J'aurais pu lui en dire davantage en cet aimable matin, mais il ne m'en laissa pas le temps. Il prit une rue latérale, puis une autre, et encore une autre, en zigzaguant, de façon à s'éloigner le plus possible de Portobello Road.

Malgré cela, il était de nouveau là la semaine suivante. La pauvre Kathleen l'avait accompagné en voiture. Elle laissa celle-ci au bout de la rue, et marcha avec George qu'elle tenait serré par le bras. Je me

désolai de voir qu'elle n'avait pas un regard pour le scintillement des étalages. J'avais moi-même aperçu une charmante boîte ornée de coquillages qui aurait pu lui plaire, et aussi une paire de boucles d'oreilles en argent et émaux. Mais elle ne faisait attention à rien, accrochée à George comme elle l'était. Pauvre Kathleen, de quoi avait-elle l'air !

George, lui, semblait hagard. On aurait dit qu'il venait de pleurer. Il avançait le long de la rue avec Kathleen à son bras, sans voir les passants qui le heurtaient de droite et de gauche.

— « Oh ! George, » dis-je. « Tu n'as pas l'air bien du tout. »

— « Regarde ! » s'exclama-t-il. « Près du quincaillier. Voilà Aiguille ! »

Kathleen pleurait. « Viens, chéri. Rentrons, » dit-elle.

— « Tu n'as pas l'air bien, George ! » répétai-je.

On le mit dans une maison de santé. Il y était assez calme, sauf le samedi matin où il devenait difficile de l'empêcher de sortir pour se rendre dans Portobello Road.

Mais, deux mois plus tard, il s'échappa. Un lundi.

On le chercha dans Portobello Road, mais à ce moment-là il se trouvait dans le Kent, non loin des lieux du crime. Il se présenta à la police et se constitua prisonnier. Mais à la façon dont il parlait, on voyait très bien qu'il y avait, chez lui, quelque chose qui n'allait pas.

— « J'ai vu Aiguille dans Portobello Road trois samedis de suite, » expliqua-t-il, « et on m'a mis dans une maison de fous. Mais je me suis sauvé pendant que les infirmières s'occupaient d'un nouveau malade. Vous vous souvenez de la mort d'Aiguille... eh bien, c'est moi qui l'ai tuée. Maintenant vous savez la vérité, et ça lui fermera sa sacrée bouche. »

Des douzaines de malheureux déséquilibrés s'accusent de chaque crime que l'on découvre. La police fit venir une ambulance pour ramener George à la maison de santé. Il n'y resta pas longtemps. Kathleen abandonna son magasin et se dévoua pour garder son mari chez elle. Mais les samedis matins étaient terribles. Il insistait pour aller me voir dans Portobello Road et recommençait à dire qu'il avait tué Aiguille. Un jour, il essaya de parler à Kathleen de Matilda. Mais elle se montrait si bonne, si pleine d'attentions, que je ne pense pas qu'il eût le courage de se souvenir de ce qu'il voulait dire.

Après ma mort, Skinny s'était montré plutôt réservé vis-à-vis de George, mais gentil pour Kathleen. Ce fut lui qui les persuada d'émigrer aussi au Canada, de sorte que George se trouve loin de Portobello Road.

Là-bas, George a retrouvé un peu son équilibre, mais naturellement il ne sera jamais plus celui qu'il était, comme Kathleen l'écrivit à Skinny. « *Cette tragédie de la meule de foin a détruit George,* » disait-elle. « *Je me sens parfois plus désolée pour lui que pour cette pauvre*

Aiguille, pour le repos de l'âme de laquelle je fais dire souvent des messes. »

Je doute que George me revoie jamais dans Portobello Road. Il médite souvent en regardant la photo, maintenant toute froissée, qu'il prit un jour de nous sur la meule de foin. Kathleen n'aime pas cette photo. Cela ne m'étonne pas. Pour ma part, je la considère comme très réussie, mais je ne crois pas qu'aucun de nous n'était en réalité aussi charmant qu'il le paraissait, à regarder ainsi les champs de blé mûr... Skinny, avec son air moqueur ; moi, à l'abri dans l'indifférence que j'affichais à l'égard des autres ; Kathleen, sa tête gentiment posée sur sa main : chacun reflétant, face à l'appareil de George, la splendeur du monde comme si celle-ci ne devait jamais passer.

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : The Portobello Road.

HUGH WALPOLE

Le Tarnhelm

Au contraire d'Horace Walpole, son presque homonyme du XVIII[e] siècle — qui ne nous étonne, dans son fameux *Château d'Otrante*, qu'à grand renfort de " ficelles " et d'accessoires souvent encombrants — Sir Hugh Walpole, lui, n'a besoin pour nous surprendre que d'une simple calotte grise. Et il y parvient magnifiquement.

1

J'ETAIS, j'imagine, à cette époque-là, un enfant bizarre, un peu par nature, mais aussi parce que j'avais passé la plus grande partie de mon enfance en compagnie de gens beaucoup plus âgés que moi.

Après les événements que je vais relater, je fus marqué de façon indélébile. Je devins alors, et suis resté depuis, un de ces êtres, d'autre part insignifiants, qui ont à jamais, sur quelques questions, des idées bien arrêtées.

Certaines choses, que la moitié du monde se refuse à croire, sont pour ces êtres-là d'une véracité indiscutable. Et la certitude qu'ils en ont leur laisse une sorte d'empreinte, comme s'ils vivaient tellement en imagination qu'ils ne savent plus très bien faire la part de ce qui est vrai et de ce qui n'est que fiction. Cette « singularité » qui leur est propre les met à l'écart des autres. Si maintenant, à cinquante ans, je reste un homme très seul, sans beaucoup d'amis, c'est que, voyez-vous, mon oncle Robert est mort d'une étrange manière, il y a quarante ans, et que je fus témoin de cette mort.

Je n'ai encore, jusqu'à maintenant, jamais parlé de ce qui s'est passé à Faildyke Hall, la veille de Noël 1890. Une ou deux personnes se souviennent parfaitement de cette soirée-là, et une sorte de légende s'est créée autour de la mort de mon oncle, se transmettant ensuite à la génération nouvelle. Mais nul être encore vivant n'en fut témoin comme moi, et je sens qu'il est temps que je me confie à ce papier.

Je rapporte ces événements sans aucun commentaire. Je n'atténue

rien, pas plus que je ne cache quelque chose. Je ne suis, j'espère, en aucune façon un homme vindicatif. Mais ma brève rencontre avec mon oncle Robert et les circonstances de sa mort ont été dans ma vie, même à cet âge tendre, un tournant difficile à oublier rapidement.

Quant au prétendu élément surnaturel de mon histoire, chacun en jugera par lui-même. Nous repoussons ou acceptons les choses, selon notre nature propre. Si nous sommes faits d'un certain matériau pratique, aucune preuve, même précise, même de première main, ne nous convaincra, selon toute probabilité. Mais, si le rêve est notre lot quotidien, un rêve de plus ou de moins ébranlera peu notre sens des réalités.

Mais voici mon histoire.

Mon père et ma mère vécurent aux Indes de ma huitième à ma treizième année. Je ne les vis pas, sauf à deux occasions, quand ils vinrent passer quelque temps en Angleterre. J'étais enfant unique, tendrement aimé par mes parents qui, malgré tout, s'aimaient encore plus l'un l'autre. Ils formaient un couple de l'ancien temps, sentimental à l'extrême. Mon père était fonctionnaire, et il écrivait des vers. Son œuvre épique, *Tantale : Poème en quatre chants*, a même été publiée à compte d'auteur.

Je fus un enfant délicat. A huit ans, on me mit en pension chez Mr Ferguson qui dirigeait une école privée. Mes vacances se passèrent alors comme invité plutôt indésirable, chez divers parents.

« Indésirable » parce que, je crois, difficile à comprendre. J'avais une vieille grand-mère qui vivait à Folkstone, deux tantes qui partageaient une petite maison dans Kensington, une autre tante, un oncle et une nichée de cousins à Cheltenham, et deux oncles encore dans le Cumberland. Tous ces parents, sauf les derniers, se partageaient ma présence et je n'éprouvais de grande affection pour aucun d'eux.

On ne prêtait pas attention aux enfants à cette époque-là comme maintenant. J'étais maigre, pâle, avec des lunettes, et avide d'une affection que je ne savais où trouver. En apparence peu démonstratif, mais intérieurement émotif et impressionnable, jouant très mal à cause de ma mauvaise vue, lisant plus que cela n'était bon pour moi, et me racontant des histoires toute la journée et une partie de la nuit.

Ces différentes gens se lassèrent sans doute tour à tour de moi et, en fin de compte, décidèrent que mes oncles du Cumberland devaient supporter leur part de cet ennui. C'étaient les deux frères de mon père, les aînés d'une grande famille dont il était lui-même le plus jeune. Mon oncle Robert devait, selon moi, avoir près de soixante-dix ans, et mon oncle Constance cinq de moins. Je me souviens d'avoir toujours trouvé que Constance était un drôle de nom pour un homme.

Mon oncle Robert possédait Faildyke Hall, un château situé entre

le lac de Wastwater et la petite ville de Seascale sur les bords de la mer d'Irlande. Mes deux oncles vivaient ensemble depuis de nombreuses années. Après un échange de correspondance familiale, il fut convenu que je passerais le Noël de cette année-là, 1890, à Faildyke Hall.

J'avais alors juste onze ans. J'étais, comme je l'ai dit, maigre, avec un front proéminent, de grosses lunettes, et un air nerveux et timide. Je me sentais pourtant toujours prêt à quelque aventure nouvelle avec un mélange de terreur et de plaisir savouré à l'avance. Peut-être, *cette fois*, le miracle se produirait-il ? Je découvrirais un ami, ou bien un trésor. Je me couvrirais de gloire de quelque façon inattendue. Je serais enfin ce que je rêvais d'être, un héros.

Je fus heureux de ne pas aller chez l'un ou l'autre de mes autres parents pour ce Noël, et surtout chez mes cousins de Cheltenham qui me tourmentaient, se moquaient de moi et faisaient toujours un bruit épouvantable. Ce que je désirais le plus au monde c'était pouvoir lire en paix. D'après ce que je compris, Faildyke Hall possédait une magnifique bibliothèque.

Ma tante m'accompagna à la gare. De son côté mon oncle m'offrit l'un des plus sanglants romans de Harrison Ainsworth (1), *Les sorcières du Lancashire*, et je possédais cinq barres de chocolat à la crème. De sorte que ce voyage-là fut pour moi aussi heureux que possible. Je pus lire tout à mon aise. Je ne demandais guère plus à ce moment-là à la vie.

Cependant, tandis que le train roulait en direction du nord avec force jets de vapeur, le paysage nouveau pour moi commença d'attirer mon attention. Je ne connaissais pas cette partie de l'Angleterre, et j'étais mal préparé à la soudaine impression d'espace et de fraîcheur qu'elle me donna.

Les collines nues, chaotiques, la fraîcheur de ce vent par lequel les oiseaux semblaient se laisser emporter avec une allégresse toute particulière, les murets de pierre qui couraient tels des rubans à travers les landes, et, surtout, la vaste portion de ciel à la surface duquel les nuages passaient, couraient, tourbillonnaient, et s'étiraient, comme je ne l'avais encore jamais vu nulle part.

Je demeurai assis, un peu perdu, l'esprit absorbé, près de la vitre de mon wagon, et quand finalement j'entendis crier « Seascale », j'étais toujours plongé dans une sorte de rêve. Je mis le pied sur le petit quai étroit et y fus accueilli par le vent de mer à goût de sel. A ce moment-là on aurait pu dire que ma première vraie présentation à cette contrée du Nord était achevée. J'écris en ce moment dans une autre partie de ce même Cumberland et, par-delà ma fenêtre, la ligne des crêtes se dessine, puissante et nue, contre le ciel tandis

(1) Romancier populaire anglais, du genre " frénétique " (1805-1882). (N. d. t.)

qu'au-dessous s'étend le lac, tel un fragment de verre argenté au pied du Skiddaw.

Il se peut que mon amour pour le profond mystère de cette contrée ait trouvé son origine dans l'étrange histoire que je suis en train de raconter. Mais, encore une fois, peut-être pas. Je crois que cette arrivée à Seascale opéra en moi un changement, de sorte que depuis lors aucune splendeur au monde — depuis les eaux pourpres du Cachemire jusqu'aux rudes beautés de notre côte de Cornouailles — ne peut rivaliser à mes yeux avec les vents âpres chargés de poussière de tourbe et le gazon élastique et dru des collines de ce Cumberland.

Je fis, ce soir-là, une promenade enchantée dans le cabriolet attelé d'un poney qui me conduisit à Faildyke. Il régnait un froid vif, mais je ne le sentais pas. Tout, pour moi, devenait magie.

Tout de suite, j'aperçus la grosse bosse de Black Combe qui se découpait sur le ciel moutonné de la nuit d'hiver, et j'entendis le bruit de la mer mêlé au doux bruissement des ramilles dénudées dans les haies bordant le chemin.

Je me fis, aussi, ce soir-là, l'ami de ma vie. Car c'était Bob Armstrong qui conduisait le cabriolet. Il m'a souvent dit depuis — bien qu'il soit un homme à l'esprit lent qui parle peu, il aime à répéter les choses qui lui paraissent en valoir la peine — que lorsqu'il me vit sur le quai de Seascale il fut frappé par mon air pitoyable et perdu. Je devais, je n'en doute pas, paraître gêné et avoir froid. En tout cas, cette apparence me porta chance puisque j'y gagnai, séance tenante, le cœur d'Armstrong, et, une fois qu'il me l'eut donné, il ne put jamais le reprendre.

De son côté, il me parut un géant. Il avait une énorme poitrine et c'était, disait-il, une calamité pour lui parce qu'aucune chemise de confection ne lui allait jamais.

J'étais assis tout contre lui à cause du froid. Il avait chaud et je sentais son cœur battre comme une horloge bien réglée sous le tissu grossier de son manteau. Ce cœur battit pour moi ce soir-là et n'a cessé depuis, je suis heureux de le dire.

A la vérité, étant donné la façon dont les choses devaient tourner, j'avais besoin d'un ami. Je dormais à moitié et j'étais tout engourdi quand on me descendit de voiture pour me conduire aussitôt dans ce qui me parut être un immense hall tout rempli de têtes d'animaux égorgés, aux yeux fixes, et qui sentait la paille.

J'étais si fatigué que mes oncles me parurent doubles, quand je les retrouvai dans une vaste salle de billard où un grand feu ronflait comme un démon, dans une cheminée de pierre.

En tout cas, quelle étrange paire ils faisaient ! Mon oncle Robert était un petit homme aux cheveux gris mal coiffés, avec des yeux étroits au regard perçant, abrités sous les sourcils les plus touffus

que la nature humaine pût produire. Il portait — je m'en souviens encore comme si c'était hier — des vêtements de campagne râpés d'un vert décoloré, et une bague ornée d'une épaisse pierre rouge brillait à l'une de ses mains.

Autre chose que je remarquai immédiatement quand il m'embrassa (je détestais cela de la part de qui que ce fût) : une légère odeur qu'il portait sur lui et que j'associai tout de suite en esprit à celle des graines de carvi que l'on trouve dans le gâteau du même nom. Je notai aussi que ses dents étaient ternies et jaunes.

Mon oncle Constance, lui, je l'aimai tout de suite. Il était gros, rond, aimable et propre. Presque un dandy, mon oncle Constance. Il portait une fleur à sa boutonnière et sa chemise était d'une blancheur de neige à côté de celle de son frère.

Je trouvai curieux, dès cette première rencontre, qu'avant de me parler et de passer son bras autour de mes épaules, il parût regarder son frère comme pour lui en demander la permission. Vous vous dites peut-être qu'un garçon de mon âge ne remarque d'ordinaire pas tant de choses. Mais, vraiment, je remarquais tout à cet âge. Les années et la paresse, hélas, ont émoussé mon esprit d'observation.

2

Je fis, cette nuit-là, un rêve horrible. Je me réveillai en criant, ce qui amena aussitôt Bob Armstrong près de mon lit.

Ma chambre était une grande pièce, comme toutes celles que j'avais pu voir, et vide, avec un vaste parquet et une cheminée en pierre comme celle de la salle de billard. Elle se trouvait, je le découvris par la suite, à côté de celles des domestiques. La chambre d'Armstrong était entre la mienne et celle de Mrs Spencer, la femme de charge.

Armstrong était alors, et il est toujours, célibataire. Il avait coutume de me dire qu'il aimait tant de femmes qu'il ne pouvait se décider à en choisir une. Maintenant, il est depuis trop longtemps mon garde du corps personnel, il s'est peu à peu trop accoutumé à mes habitudes, pour changer de condition. Et il a, aussi, soixante-dix ans.

Enfin, voilà ce que je vis en rêve : un grand feu avait été allumé pour moi — c'était nécessaire, la chambre étant glaciale — et je rêvai que je me réveillais soudain, pour voir les flammes s'élever dans un dernier embrasement avant de retomber et mourir. A la lueur de cet embrasement, j'eus conscience que quelque chose bougeait dans la pièce. Je perçus le mouvement un peu avant de voir quoi que ce fût.

Je m'assis dans mon lit. Mon cœur battait à grands coups. Horrifié, j'aperçus alors, longeant furtivement le mur en face de moi, le plus affreux des chiens bâtards jaunes que l'on peut imaginer.

Je trouve — et j'ai toujours trouvé — difficile de décrire exactement l'horreur qui se dégageait de ce chien. Elle naissait en partie de sa couleur abominable, en partie de son corps osseux, misérable, mais, surtout, de sa tête diabolique — plate, avec de petits yeux au regard aigu — et de ses dents ébréchées et jaunes.

Comme je le regardais, il retroussa ses babines, les yeux fixés sur moi, et se mit alors à ramper de façon atroce, indescriptible, en direction de mon lit. L'épouvante, d'abord, me paralysa. Puis comme il s'approchait de plus en plus près, ses petits yeux toujours fixés sur moi, les dents découvertes par ses babines retroussées, je hurlai, hurlai.

Tout ce dont je me souviens après, c'est qu'Armstrong était assis sur mon lit, son bras vigoureux tenant mon petit corps tremblant. Je ne pouvais que dire et répéter : « Le chien ! Le chien ! Le chien ! »

Bob Armstrong me calma comme s'il eût été ma mère.

— « Voyons, il n'y en a pas ici ! Comme chien, il n'y a que moi ! Seulement moi ! »

Je continuais de trembler, aussi se glissant dans le lit avec moi, il me tint serré tout contre sa poitrine, et ce fut dans ses bras réconfortants que je m'endormis.

3

Le lendemain matin, lorsque je m'éveillai, je sentis la brise fraîche, je vis le soleil qui brillait et les chrysanthèmes en fleurs, orange, pourpres et bruns, le long du mur de pierre grise, au-delà des pelouses en pente. Aussi oubliai-je mon rêve. Tout ce que je savais, c'était que j'aimais à présent Bob Armstrong plus que personne au monde.

Chacun, durant les jours qui suivirent, se montra très bon pour moi. Le pays me passionnait — il était si nouveau pour moi que, d'abord, je ne pus penser à rien d'autre. Bob Armstrong était du Cumberland, du sommet de sa tête aux cheveux blond filasse jusqu'aux clous épais de ses chaussures. Et, par ses grognements et ses monosyllabes, qui étaient sa façon de faire, il me montra le pays sous son vrai jour.

Le romanesque était partout : contrebandiers entrant et sortant de Driggs et Seascale ; Gosforth et son église avec sa Croix ; Ravenglass et tous ses oiseaux de mer, jadis magnifique port.

Muncaster Castle et Broughton, et le noir Wastwater avec les sinistres Screes ; Black Combe, sur le large dos duquel dansaient toujours des ombres ; et même la petite gare de Seascale, toute nue sous le vent du large, à la bibliothèque de laquelle j'achetai une publication du nom de *Weekly Telegraph* qui publiait, semaine après semaine, en feuilletons, la plus émouvante des histoires.

De l'enchantement, il y en avait partout : les vaches marchant le long des chemins sablonneux ; la mer tonnant sur le rivage de Driggs ; Bable et Scafell tirant leur chapeau de nuages sur leur tête ; la voix lente des fermiers cumbriens appelant leurs animaux ; le tintement de la petite cloche de l'église de Gosforth... Partout de l'enchantement et de la beauté.

Bientôt, pourtant, comme je m'habituais au pays, les gens qui m'entouraient, commencèrent d'attirer mon attention, stimulèrent ma curiosité insatiable. En particulier, mes deux oncles. Ils étaient, à la vérité, assez étranges.

Faildyke Hall lui-même n'avait rien d'étrange, il était seulement très laid. Bâti aux environs de 1830, probablement, c'était une construction carrée blanche, comme une femme épaisse et plutôt vaniteuse, qui aurait eu un visage très laid. Les pièces étaient de vastes dimensions, les couloirs innombrables, le tout recouvert d'une horrible peinture à la chaux. Sur cette chaux étaient accrochées d'anciennes photographies jaunies par l'âge et des aquarelles aussi mauvaises qu'effacées. Le mobilier était solide, mais affreux.

Un détail romantique pourtant : la petite tour grise qu'habitait mon oncle Robert. Cette tour se trouvait tout au bout du jardin et donnait sur un paysage en pente qui descendait vers le massif des Scafell au-delà de Wastwater. Elle avait été bâtie des siècles auparavant comme défense contre les Ecossais. Robert avait là son bureau et sa chambre, depuis nombre d'années, et c'était son domaine. Personne n'avait le droit d'y pénétrer en dehors de son vieux domestique Hucking, un petit homme voûté, ratatiné et sale, qui ne parlait à personne et arrivait, comme on disait à la cuisine, à traverser l'existence sans dormir. Il s'occupait de mon oncle, faisait le ménage de ses deux pièces, et était censé laver son linge.

Etant un garçon à la fois curieux et d'esprit romanesque, je fus bientôt terriblement impatient de connaître cette tour, autant que la femme de Barbe-Bleue, la chambre interdite. Bob me recommanda de ne jamais y mettre les pieds.

Et je découvris alors une nouvelle chose. Bob Armstrong détestait, craignait et admirait, en même temps, mon oncle Robert. Il l'admirait en tant que chef de famille, et parce que, selon lui, il était le plus adroit des hommes.

— « A croire qu'il n'y a rien qu'il ne puisse faire, mais il n'aime pas qu'on le regarde. »

Tout cela ne faisait qu'accroître mon désir de voir l'intérieur de la tour, bien qu'à vrai dire je n'éprouvasse pas non plus beaucoup d'affection pour mon oncle Robert.

Il me serait difficile de prétendre qu'il me fut antipathique durant les premiers jours de mon séjour à Faildyke Hall. Il se montrait vraiment gentil pour moi quand il me rencontrait, et, aux repas, quand je m'asseyais avec lui et mon oncle Constance, à la longue table de l'immense salle à manger nue aux murs badigeonnés à la chaux, il s'inquiétait toujours qu'on me donnât suffisamment à manger. Mais je ne l'ai jamais réellement aimé. Peut-être était-ce dû à sa malpropreté. Les enfants sont très sensibles à ces choses-là. Peut-être étais-je rebuté par l'odeur de renfermé mêlée à celle du gâteau au carvi qu'il portait sur lui.

Et puis, un jour, il m'invita à pénétrer dans la tour grise et me parla du Tarnhelm.

De pâles rayons obliques de soleil tombaient sur les chrysanthèmes et les murs de pierre grise, les longs champs et les collines noirâtres. J'étais occupé à jouer, seul, près du petit ruisseau qui courait au bout de la roseraie, quand mon oncle Robert arriva derrière moi, silencieusement selon sa façon de faire, et, me pinçant l'oreille, me demanda si j'aimerais venir avec lui dans sa tour. L'idée, naturellement, me sourit assez. Mais j'avais un peu peur aussi, surtout quand j'aperçus la vieille figure mangée aux mites de Hucking nous regarder par l'une des meurtrières qui avaient la prétention de servir de fenêtres.

Nous entrâmes cependant, ma main dans celle de mon oncle Robert, chaude et sèche. Il n'y avait, en réalité, que fort peu de choses à voir quand on était à l'intérieur. Tout y était, par contre, en désordre et moisi, avec des toiles d'araignée au-dessus des portes, de vieux morceaux de fer rouillé et des boîtes vides dans les coins. La longue table du bureau de mon oncle Robert était couverte de mille choses : des livres aux couvertures déchirées, des bouteilles vertes poisseuses, un miroir, deux règles graduées, un globe, une cage contenant une souris, une statuette représentant une femme nue, un sablier — tout cela vieux, poussiéreux, malpropre.

Mon oncle me fit asseoir près de lui et me raconta une quantité d'intéressantes histoires. Et, parmi elles, celle du Tarnhelm.

Le Tarnhelm était un talisman qui, lorsque vous le mettiez sur votre tête, vous changeait par magie en un animal, celui que vous vouliez. Mon oncle Robert m'expliqua qu'un dieu appelé Wotan s'était amusé à taquiner le nain possesseur du Tarnhelm, le provoquant, lui disant qu'il ne se transformerait certainement pas en souris, ni en tout autre animal. Et le nain, son orgueil piqué au vif, devint aussitôt une souris que Wotan captura facilement, volant ainsi le Tarnhelm.

Sur la table, parmi le fouillis, se trouvait une calotte grise.

— « Voilà mon Tarnhelm, » dit mon oncle en riant. « Veux-tu que je le mette sur ma tête ? »

Mais j'eus soudain peur, terriblement peur. Rien qu'à voir mon oncle Robert, je me sentais malade. La pièce autour de moi se mit à tourner, à tourner. La petite souris blanche dans sa cage s'agita. On étouffait dans ce bureau, assez pour indisposer un petit garçon comme moi.

4

Ce fut, je crois, à partir du moment où mon oncle étendit la main vers sa calotte grise que je cessai à jamais d'être heureux à Faildyke Hall. Ce geste, tout simple et apparemment amical qu'il était, sembla m'ouvrir les yeux sur beaucoup de choses.

Nous n'étions plus maintenant qu'à dix jours de Noël. L'approche de cette fête avait alors — et, je l'avoue, a encore — le don de me rendre heureux. En dépit des mécréants pessimistes modernes, la belle histoire demeure, avec sa douceur, et beaucoup de joie et de générosité. Même à présent, j'aime encore offrir des présents et en recevoir. A huit ans, la vue des paquets, du papier, de la ficelle, et l'exquise surprise, m'emplissaient d'extase.

J'attendais donc Noël avec impatience. On m'avait promis que j'irais à Whitehaven faire des achats, et il devait y avoir un sapin et des danses pour les villageois de Gosforth. Mais, après ma visite à la tour de mon oncle Robert, toute ma joie s'était évanouie. Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient et que mon sens de l'observation se portait vers une chose ou une autre, je me sentais pris de l'envie de fuir chez mes tantes de Kensington — s'il n'y avait eu Bob Armstrong.

Ce fut, de fait, lui qui m'ouvrit la voie vers ce voyage de découvertes qui devait se terminer de façon si horrible. Lorsqu'il apprit que mon oncle Robert m'avait emmené dans sa tour, il entra dans une violente colère. Je ne l'avais encore jamais vu irrité. Tout son grand corps était secoué. Il me saisit dans ses bras et me tint serré si fort contre lui que je me mis à pleurer.

Il me fit promettre de ne jamais plus aller là-bas. Quoi ? Pas même avec mon oncle Robert ? Non, surtout pas avec lui. Puis, baissant la voix et regardant autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait, il se mit à maudire mon oncle Robert. Cela me surprit, parce que la fidélité à ses maîtres était une de ses grandes lois. Je nous revois encore sur le pavé des écuries, dans le crépuscule

blême, tandis que les chevaux frappaient du sabot dans leurs boxes, et que les petites étoiles apparaissaient l'une après l'autre, scintillantes, entre les nuages poussés par le vent.

— « Je partirai, » l'entendis-je murmurer pour lui-même. « Je partirai, comme les autres. Amener un enfant dans... »

A partir de ce moment-là, il sembla me prendre tout particulièrement sous sa protection. Même quand je ne pouvais le voir, je sentais son regard plein de bonté posé sur moi, et l'impression que je ressentis, à me voir ainsi dans la nécessité d'être protégé, augmenta d'autant plus mon malaise et mon angoisse.

Je remarquai à la suite de cela que les serviteurs étaient tous nouveaux. Ils n'avaient qu'un mois ou deux de service à Faildyke Hall. Une semaine seulement avant Noël, la femme de charge s'en alla à son tour. Mon oncle Constance paraissait grandement ressentir cette sorte d'incident. Par contre, mon oncle Robert n'en était nullement affecté.

J'en viens à présent à mon oncle Constance. Après toutes ces années écoulées, il est étrange qu'il me soit resté en mémoire avec une telle netteté. Je revois sa corpulence, son éclatante propreté, son élégance, la fleur à sa boutonnière, ses petits pieds chaussés de bottines bien cirées, sa voix fluette, un peu efféminée. Il aurait été gentil avec moi, je crois, s'il avait osé. Mais quelque chose le retenait. Et ce quelque chose, j'allais le découvrir. C'était la peur qu'il avait de son frère.

Il ne me fallut pas longtemps pour m'apercevoir qu'il se trouvait entièrement sous la dépendance de celui-ci. Il ne disait jamais rien sans regarder comment mon oncle Robert le prenait, ne faisait aucun projet s'il n'y était d'abord autorisé, paraissait terrifié au-delà de tout ce dont j'avais été jusque-là témoin chez un être humain, au moindre signe d'irritation de la part de mon oncle Robert.

Je me rendis compte aussi que ce dernier s'amusait beaucoup à provoquer cet état de peur chez son frère. Je ne savais pas assez de leur vie pour comprendre de quelles armes il se servait, mais qu'elles fussent acérées et tranchantes, je n'étais ni trop jeune ni trop ignorant des choses pour ne pas m'en rendre compte.

Telle était donc la situation, une semaine avant Noël. Le temps devint très mauvais. Il faisait un vent terrible. La nature semblait tout entière en tumulte. La nuit, dans mon lit, en écoutant le hurlement de ce vent dans ma cheminée, j'imaginais que j'attrapais l'écume des vagues qui s'écrasaient sur le rivage et je voyais les eaux noires du Wastwater mousser et se glacer sous les Screes. Je restais éveillé et soupirais après Bob Armstrong, après le réconfort de ses bras et la chaleur de sa poitrine, mais je me considérais comme étant trop grand garçon pour l'appeler.

Je me souviens qu'à ce moment-là mes craintes augmentaient de

minute en minute. Qui peut dire ce qui leur donnait force et puissance ? J'étais très seul. J'avais maintenant peur de mon oncle. La tempête faisait rage, les pièces du château étaient trop grandes et désolées, les serviteurs mystérieux, les murs des longs couloirs toujours éclairés d'une lumière bizarre à cause de leur couleur blanche, et, bien qu'Armstrong m'eût pris sous sa protection, il avait beaucoup à faire et ne pouvait pas toujours rester près de moi.

J'en arrivais à craindre et à détester de plus en plus mon oncle Robert. La haine et la terreur qu'il inspirait semblaient être partout. Malgré cela, il gardait sa voix douce et son air bienveillant. Puis, un peu avant Noël, arriva l'événement qui devait faire de ma peur une véritable panique.

J'étais en train de lire, dans la bibliothèque, *La Forêt ou l'Abbaye de Saint-Clair*, de Mrs Radcliffe, un vieux roman depuis longtemps oublié et qui mériterait de revivre. Cette bibliothèque était une belle pièce, mais délabrée, avec des rayonnages jusqu'au plafond, des fenêtres petites et sombres, des trous dans le tapis aux couleurs effacées. Une lampe brûlait sur une table à quelque distance de moi, et une autre, tout près, sur une tablette.

Quelque chose — je ne saurais dire quoi — me fit relever la tête. Le seul souvenir de ce que je vis alors me glace encore le cœur. Sur le seuil de la pièce, immobile, regardant fixement dans ma direction, il y avait un chien jaune.

Je n'essaierai pas de décrire la folle terreur qui s'empara de moi. Je compris surtout, je crois, que l'autre apparition, celle de ma première nuit au château, n'avait pas été un rêve. Je ne dormais pas, cette fois. Le livre que je lisais était tombé sur le parquet. Deux lampes répandaient leur lumière autour de moi. J'entendais une branche de lierre battre contre une vitre. Non. C'était bien réel.

Le chien leva une longue et horrible patte et se gratta. Puis, très lentement, sans bruit, il marcha en travers du tapis pour venir vers moi.

Je ne pouvais crier. Je ne pouvais bouger. J'attendais. L'animal était plus sinistre encore qu'il m'avait semblé, avec sa tête plate, ses yeux étroits, ses crocs jaunes. Il avançait tranquillement vers moi. Un instant, il s'arrêta pour se gratter de nouveau, puis il atteignit presque ma chaise.

Il me regardait, babines retroussées, mais à présent un peu comme s'il me souriait. Et il passa. Après lui, resta dans l'air une épaisse odeur fétide — une odeur de carvi.

5

Quand je me reporte ainsi en arrière je trouve assez remarquable que l'enfant que j'étais alors, pâle, nerveux, tremblant au moindre bruit, ait pu faire face à la situation comme je le fis. Je ne parlai à âme qui vive de ce chien. Pas même à Bob Armstrong. Je cachai ma peur — une peur épouvantable qui me serrait le cœur — tout au fond de moi-même. Je compris — et, après tant d'années, je ne sais plus *comment* cela se fit — que j'étais en train de jouer mon modeste rôle dans ce qui se préparait depuis longtemps, ainsi que les nuages s'amoncellent au-dessus du Gable avant l'orage.

Comprenez bien que je ne puis donner de tout cela quelque explication que ce soit. Peut-être n'y a-t-il — et jusqu'à ce jour je ne peux en être tout à fait sûr — rien à expliquer. Peut-être mon oncle Robert mourut-il tout simplement. Mais écoutez la suite.

Ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'après que j'eusse vu le chien dans la bibliothèque, mon oncle Robert changea de façon étrange à mon égard. Cela peut n'avoir été que la plus simple des coïncidences. Mais à mesure que l'on vieillit, on emploie le mot « coïncidence » de plus en plus rarement.

En tout cas, ce même soir, à dîner, mon oncle Robert sembla avoir vieilli de vingt ans. Il se tenait courbé, le visage ridé, refusant de manger et grognant chaque fois qu'on lui parlait, et, surtout, il évitait de me regarder en face. Le repas se déroula péniblement. Et quand mon oncle Constance et moi restâmes seuls, dans le vieux salon aux murs tapissés de papier jaune — une pièce où les tic-tac de deux pendules se poursuivaient l'un l'autre à jamais — il se passa une chose vraiment extraordinaire. Mon oncle et moi jouions aux dames. On n'entendait dans la pièce que le grondement du vent dans la cheminée, le sifflement et le crachement des bûches, le stupide tic-tac des pendules. Soudain, mon oncle Constance lâcha le pion qu'il se préparait à changer de place et se mit à pleurer.

Pour un enfant, c'est toujours une chose terrible que de voir une grande personne sangloter, et même maintenant, je ne peux le supporter. Je me sentais vraiment désolé pour mon pauvre oncle Constance qui restait assis, la tête entre ses mains grasses et blanches, tout son gros corps secoué de sanglots. Je courus à lui. Il s'agrippa alors à moi comme s'il ne voulait jamais plus me lâcher. Il prononçait des mots incohérents où il était question de me protéger, de prendre soin de moi... de faire en sorte que ce monstre...

A ce mot, je m'en souviens encore, je me mis à trembler. Je demandai à mon oncle de quel monstre il parlait. Mais il ne put que continuer à marmonner de façon inintelligible, parlant de haine, de

manque de courage. Ah ! si seulement il avait été assez brave pour...

Puis, se reprenant un peu, il commença de me poser des questions. Où avais-je été ? Dans la tour de son frère ? Avais-je vu quelque chose qui m'eût effrayé ? Si cela arrivait, le lui dirais-je tout de suite ? Il ajouta que, s'il avait su que les choses iraient aussi loin, il ne m'aurait jamais laissé venir, qu'il vaudrait mieux que je parte cette nuit même, et que s'il n'avait pas peur... Et il recommença à trembler en regardant du côté de la porte. J'en faisais autant. Il me tenait toujours dans ses bras. Tout à coup, nous crûmes entendre du bruit. Nous écoutâmes, l'oreille tendue, le cœur battant à grands coups. Mais ce n'était que le tic-tac des pendules et le vent qui poussait sa longue plainte aiguë, comme s'il voulait mettre le château en pièces.

Ce soir-là, cependant, quand Bob Armstrong alla se coucher, il me trouva dans sa chambre où je m'étais réfugié. Je lui chuchotai que j'avais peur et, lui passant les bras autour du cou, le suppliai de ne pas me renvoyer. Il me promit que je ne le quitterais pas, et je dormis toute la nuit sous la protection de sa force.

Pourtant, comment donner une idée exacte de cette peur qui maintenant me poursuivait ? Car je n'ignorais plus, d'après ce que Bob Armstrong et mon oncle Constance m'avaient dit, qu'il existait un réel danger, que ce n'était ni un effet de mon imagination désordonnée ni un mauvais rêve causé par une digestion difficile. Cela devint pire encore quand on ne vit plus du tout mon oncle Robert. Il était malade. Il restait dans sa tour, soigné par son vieux domestique au visage parcheminé. Et ainsi, n'étant nulle part, on le sentait partout. Je demeurais près d'Armstrong autant que je le pouvais, mais une sorte d'orgueil m'empêchait de m'accrocher, comme une fille, aux basques de son manteau.

Un silence mortel sembla tomber sur le château. Personne ne riait. Personne ne plaisantait. Aucun chien n'aboyait. Nul oiseau ne chantait. Deux jours avant Noël, le gel saisit le pays dans un étau de fer. Les champs durcirent, le ciel devint d'un gris plombé ; et, sous les nuages d'un jaune verdâtre, les collines, Scafell et Gable, parurent noires.

La veille de Noël arriva.

Je me rappelle que, ce matin-là, je m'essayais à reproduire quelque illustration naïve de l'une des scènes racontées par Mrs Radcliffe dans son livre, quand la double porte de la pièce où je me trouvais s'ouvrit ; mon oncle Robert parut, immobile, courbé, le visage ridé, ses longues mèches de cheveux gris tombant sur le col de sa veste, ses sourcils en broussailles pointés en avant. Il portait son vieux costume vert et, à son doigt, brillait sa bague à pierre rouge. J'eus peur, naturellement, mais je fus aussi saisi de pitié. Il paraissait si vieux, si frêle, si petit dans cette grande maison vide.

Je me levai. « Oncle Robert, » demandai-je timidement, « vous allez mieux ? »

Il se courba davantage, au point qu'il fut presque à quatre pattes. Puis il leva la tête vers moi, montrant ses dents jaunes, un peu comme un animal qui gronde. Et la porte se referma.

Le lent et gris après-midi finit enfin. J'allai à pied avec Armstrong jusqu'au village de Gosforth pour quelque affaire à lui. Nous ne parlâmes en aucune façon de Faildyke Hall. Je lui répétai seulement, comme il me le demandait, combien je l'aimais et comme je voulais qu'il restât toujours avec moi. Il me répondit que cela arriverait peut-être, sans savoir à quel point cette prédiction allait se réaliser. Comme tous les enfants, j'avais la faculté d'oublier immédiatement tout ce qui n'était point l'instant présent ; et je marchais à côté de Bob le long des chemins gelés, laissant un peu de côté mes inquiétudes.

Mais pas pour longtemps. Il faisait nuit quand je pénétrai dans le grand salon jaune. Comme je passais dans l'antichambre, j'entendis carillonner l'église de Gosforth.

Un instant plus tard, un grand cri, terrifié, retentit. « Qui a crié ? Qu'y a-t-il ? »

Mon oncle Constance se tenait devant les rideaux de soie jaune de l'une des fenêtres. Il regardait fixement dans la nuit. Je m'approchai. Il m'attira contre lui.

— « Ecoute ! » murmura-t-il. « Qu'entends-tu ? »

La double porte par laquelle je venais d'entrer était entrouverte. Tout d'abord, je n'entendis rien d'autre que les pendules et, dans le lointain, une charrette qui passait sur la route gelée. Le vent s'était tu.

Les doigts de mon oncle s'enfoncèrent dans mon épaule. « Ecoute ! » répéta-t-il. Et, cette fois, j'entendis. Sur le sol carrelé du couloir, au-delà du salon, marchait un animal. Mon oncle Constance et moi nous nous regardâmes. Et ce regard échangé fut un mutuel aveu. Le secret que nous portions en nous était le même. D'avance, nous savions ce que nous allions voir.

Quelques secondes plus tard, il était là, sur le seuil de la porte, un peu tapi, et nous regardant avec haine : une haine insensée, maladive — celle d'un animal malade, fou de détresse — plus grande encore que sa propre misère.

Lentement, il vint à nous. Il me sembla, à ce moment-là, que la pièce tout entière s'emplissait d'une odeur de carvi.

— « N'avance pas ! » cria mon oncle. « Va-t'en ! »

Et, chose curieuse, je devins alors celui qui protégeait. « Il ne vous touchera pas ! Il ne vous touchera pas, oncle Constance ! » criai-je à mon tour.

Mais l'animal continuait d'avancer.

Un instant, il s'arrêta près d'une petite table ronde sur laquelle

se trouvaient des fruits de cire sous un globe. Le museau baissé, il flaira le sol. Puis, levant la tête, il reprit sa marche vers nous.

Oh ! Dieu ! Même en écrivant cela aujourd'hui, après ce long temps écoulé, le souvenir est encore vivant en moi. Je revois le crâne plat, l'échine courbée, la diabolique couleur, et je sens cette odeur écœurante. Le chien bavait un peu au coin de la gueule. Il montrait les crocs.

Je poussai un hurlement en me cachant le visage contre la poitrine de mon oncle. Je vis alors que celui-ci tenait, de sa main tremblante, un gros et lourd revolver démodé.

Il cria :

— « Va-t'en, Robert... Va-t'en ! »

L'animal continua d'avancer. Mon oncle fit feu. La détonation ébranla la pièce. Le chien tourna sur lui-même et, malgré le sang qui coulait de sa gorge, il rampa sur le parquet.

Près de la porte, il s'arrêta, se retourna et nous regarda. Puis il disparut dans la pièce à côté.

Mon oncle Constance avait jeté son revolver. Il pleurait et ne cessait de me caresser le front en murmurant des choses incompréhensibles.

Finalement, étroitement enlacés, nous suivîmes les taches de sang, sur le tapis, près de la porte, sur le seuil de la pièce voisine.

Recroquevillé sur lui-même contre un fauteuil, une jambe repliée sous lui, mon oncle Robert était mort, tué d'une balle dans la gorge.

Sur le sol, à côté de lui, il y avait une calotte grise.

Traduit par Simone Millot-Jacquin.
Titre original : Tarnhelm.

ANTHONY MORE

Cinq boucles de cheveux blonds

Une " petite musique de nuit " — qui ne doit rien à Mozart — un chant plutôt, voilà ce qu'entend James Randolph aux grandes heures de sa vie. Et cela l'émeut aux larmes. Tout autant que certains cheveux d'or...

Je désire que cette histoire paraisse dans les journaux, car je la trouve importante : peut-être pas pour la science, mais, en tout cas, pour ceux qui entendent s'adonner à la philosophie et pour tous les disciples de l'inexplicable. J'ai toujours considéré ces derniers comme des misérables car ils s'amusent d'un public amateur d'histoires à sensation. Mais maintenant que j'ai, moi aussi, senti souffler le vent glacé de l'inconnu, je ne suis plus aussi affirmatif. Voici ce qui est arrivé. Je suis psychiatre, et il y a longtemps que je travaille avec la police de San Francisco. J'ai vu trop d'horreurs, et, pour moi, la réalité est trop sinistre pour que je me laisse aller aux phantasmes de l'imagination. Voici ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu.

Deux gardiens m'amenèrent dans mon bureau un homme qui sanglotait et tremblait de tous ses membres ; ils le firent asseoir sur une chaise rembourrée en face de ma table. Un coup d'œil me suffit pour me faire une idée du personnage : vêtements froissés ; cheveux emmêlés, qui semblaient bien ne plus connaître l'usage du peigne depuis longtemps ; visage mangé par une barbe de plusieurs jours ; et mains sales où la sueur avait laissé des traînées noirâtres. D'un signe, je congédiai les gardiens, et ouvris mon carnet de notes.

L'homme ne disait rien. La tête enfouie dans les mains, il sanglotait désespérément. Dès que les gardiens eurent quitté la pièce, je posai ma main sur son bras.

— « Allons, » lui dis-je, doucement mais fermement, « je désire vous aider. »

Il me regarda de ses yeux rougis de larmes ; au bout de quelques instants, il laissa retomber ses mains sur ses genoux, et appuya sa tête au dossier de la chaise. Quand il parla enfin, j'eus l'impression qu'il ressentait une lassitude infinie.

— « Pardonnez-moi, je suis désolé. »

Je lui souris.

— « Je vous en prie. Nous allons commencer par le début, par le tout premier début. On m'a dit que vous aviez raconté une histoire des plus étranges, et je voudrais l'entendre, pour pouvoir vous aider. »

Il avala nerveusement sa salive ; ses yeux allèrent de mon bureau à la porte et revinrent vers moi.

« Ne soyez pas inquiet, » dis-je au hasard, « personne ne viendra nous déranger. »

— « Non. Je ne suis pas inquiet. De toute façon, ils ne me croiront pas. Je vais tout vous raconter. Pourquoi pas ? Je vais mourir à cause de ça. Je l'ai tuée. Cet acte me fait horreur, mais je devais le commettre. Il le fallait, il le fallait... »

Tout son corps tremblait. C'était un homme grand et robuste, mais la force et la prestance qu'il avait pu posséder, avaient maintenant disparu. Il s'humecta les lèvres et sembla retrouver quelque empire sur lui-même. Il recommença à parler, rapidement, nerveusement.

— « Mon nom... Je suppose qu'il vaut mieux que je commence de cette manière... » De nouveau, il avala sa salive avec difficulté. « Je m'appelle James Randolph ; j'ai trente-trois ans ; il y a encore trois jours, j'étais marié ; je n'ai pas d'enfant. »

— « Bien, » dis-je pour le pousser à parler. « C'est très bien. » Je me disais en le regardant qu'il était difficile de voir en lui un meurtrier. « Continuez, » repris-je.

Il eut un rapide hochement de tête, avant de se remettre à parler.

— « Je suis un homme d'affaires, ou du moins est-ce ainsi qu'on pourrait me cataloguer. Je fais partie du conseil d'administration de l'usine de mon père. Mais j'ai un tempérament d'artiste. J'ai toujours été nerveux et extrêmement sensible. La première chose dont je me souvienne, quand je pense à mon enfance, c'est des remontrances de ma gouvernante pour ma trop grande impétuosité, pour ma nervosité, et la vivacité de mes réactions quand on me faisait quelque remarque. Il m'arrivait de haïr ceux qui vivaient autour de moi. C'étaient des imbéciles, des bellâtres, tous ceux-là qui plaisaient tant à ma famille. Et la manière grossière dont ils avaient coutume de se moquer de moi me rendait enragé. » Il eut un rire méprisant. « Finalement, ce sont eux qui ont perdu. »

— « Vous voulez dire, » repris-je pour revenir au sujet, « vous voulez dire que vous êtes peintre ? »

Il secoua la tête et, de nouveau, humecta ses lèvres sèches. Je lui

remplis un verre d'eau, à la carafe qui se trouvait sur mon bureau, et le lui tendis.

Il but avidement, la main droite crispée sur le verre, tandis que, de la gauche, il essuyait la sueur de son front.

— « Merci, » dit-il enfin, « merci. J'ai l'impression d'être complètement desséché à l'intérieur. La peinture ? Non, la poésie. J'écris des poèmes. Peut-être avez-vous lu quelques recueils ; on en a édité plusieurs. »

Je sursautai. Il ne m'était pas venu à l'idée que c'était là ce même James Randolph qui s'était attiré les louanges des critiques et la faveur du grand public, avec la publication de ses deux recueils de poèmes à l'éclat envoûtant : « *Qu'il est doux d'être au soleil* », et « *Mes rêves ne sont pas d'ici* ». C'était donc cet homme-là un meurtrier !

— « Vous êtes surpris ? Evidemment, c'est normal. *Mes rêves ne sont pas d'ici*... Est-ce que vous l'avez lu ? Vous devriez. C'est mon histoire. Oui, cette même histoire que je suis en train de vous raconter. Avez-vous jamais fait un rêve ? Je veux dire, avez-vous jamais eu une vision idéale, quelque chose que vous avez poursuivi pendant toute votre vie ? Cela nous arrive à tous. » Il avala encore un peu d'eau. « Je ne sais plus où j'en suis. Excusez-moi, docteur. Oui, où en étais-je donc ? Ah ! oui, ma nervosité. Eh bien, on en faisait des gorges chaudes. C'est pourquoi, je ne leur ai jamais parlé de... de mes *visitations*. »

Je me penchai un peu plus en avant.

« C'est maintenant que vous allez me croire fou. Ne vous en privez pas, je vous en prie. Peut-être bien que je le suis, d'ailleurs. Tout cela sera terminé quand ils m'auront tué, Dieu merci. »

Un violent frisson le secoua.

« J'avais quinze ans. Quinze ans est un âge merveilleux, docteur. C'est l'âge de la force et des émerveillements, un âge resplendissant encore de tous les rêves d'enfance qui mourront quelques années plus tard, ne laissant que cette coquille vide qu'on appelle un homme. Quinze ans, docteur. La veille on était encore un enfant, et le lendemain, on se retrouve adulte. Le monde vibre de connaissances nouvelles, d'impressions nouvelles, d'espoirs nouveaux et de désirs aussi. Soudain, on s'aperçoit qu'on est quelque chose d'unique, un individu. On réalise qu'on est un homme, pas une femme, et que la femme est beaucoup plus qu'un spécimen d'humanité différent. C'est bouleversant. On commence alors à regarder, à admirer, et le monde entier s'offre à vous.

» Mes premiers contacts avec le monde, docteur ? Vous souvenez-vous des vôtres ? Est-ce que vous êtes de famille riche ? Pardonnez-moi, je ne voudrais pas vous blesser. Moi, voyez-vous, je sortais d'une famille riche. Vous avez de la chance. On avait organisé pour moi une

rencontre avec une jeune fille dont le caractère superficiel me révoltait ; je l'ai détestée. »

A ce souvenir, il frissonna de nouveau.

« Toute ma vie, » reprit-il, « j'ai haï les gens. Beaucoup trop, j'en ai peur ; mais ce n'est pas moi qui ai choisi qu'il en soit ainsi.

» C'était une très grande soirée quand j'y repense, mais, pour moi, ce fut un enfer ; et quand je me retrouvai enfin seul dans ma chambre, je me mis à pleurer désespérément. Pour la première fois, je voyais clairement la vie que ma famille envisageait pour moi. Ah ! la jeunesse ! » De nouveau, un sourire cynique et plein d'amer regret, plein de dédain aussi, flotta sur ses lèvres. « Je venais de ressentir pour la première fois ce désir, qui ne devait jamais me quitter, de mettre en mots, en phrases, ce que je pensais, ce que je ressentais, et mes réactions devant le monde. L'univers tout entier me semblait alors brûler de passion. A quinze ans, j'écrivais des poèmes. Et comment aurais-je pu me douter alors que ce paganisme morbide inhérent à l'adolescence préfigurait déjà toute ma vie ? »

Il s'arrêta. Sa respiration était haletante, et ses yeux brillèrent soudain d'une lumière dont le doux éclat semblait démentir son aspect misérable et son attitude prostrée. « Quant à ce que j'écrivais alors, » continua-t-il, « c'était, je crois, assez bon pour un enfant de quinze ans, élevé dans une de ces familles dont l'ignorance se cache sous un langage pompeux et dogmatique. Une de ces familles à l'esprit étroit, dont les limites étaient jalonnées par les noms du Bottin Mondain. C'est eux qui m'ont appris à me révolter, à me révolter contre le cadre de vie qu'ils m'imposaient. Car je haïssais tout cela, et je les haïssais, eux, pour me l'avoir imposé. Je ne dois rien à ma mère, encore moins à mon père. Si je n'avais pas vécu comme ils ont voulu que je le fasse, j'aurais pu... Mais tout cela ne sert à rien.

» Donc, j'étais assis sur le bord de mon lit, la tête dans mes mains ; je m'en souviens aussi clairement que si cela venait d'arriver. La pièce était sombre, il n'y avait que la faible lueur de ma lampe de chevet. Le store de ma fenêtre était levé, et la lune était pleine, mais sa lumière était obscurcie par un de ces brouillards épais qui absorbent tout rayonnement et étouffent San Francisco pendant les nuits d'été. Certes, pour le jeune homme nerveux, à l'imagination fertile, que j'étais, les coins d'ombres de la pièce, au-delà du cercle lumineux de la lampe, semblaient receler d'inexprimables horreurs.

» Soudain, je perçus quelque chose. Tout d'abord, je ne sus pas ce que c'était, puis je réalisai que c'était un bruit, et, à ce qu'il me semblait, un bruit musical. Lentement, je me redressai et fouillai la pièce des yeux, en proie à l'une de ces terreurs dégradantes qui s'emparent complètement de l'esprit des jeunes gens. Mon cœur battait la chamade et je tremblais de la tête aux pieds. Lentement, le son

s'amplifia jusqu'à ce qu'aucun doute ne pût subsister. C'était une voix humaine, un chant... c'était la voix d'une petite fille. »

Les mains de Randolph se serraient si fortement sur le verre que ses phalanges en étaient blanches. Les yeux semblaient vouloir lui sortir des orbites, et son expression tragique était celle d'un homme égaré. Je me penchai en avant et lui touchai le bras. « Encore un peu d'eau ? »

Il hocha la tête, et je lui remplis son verre. Il but avec une satisfaction évidente.

— « Une petite fille. » Encore ce rire bref, amer et cynique. « J'étais paralysé de terreur. Je parvins à me lever, et arrivai en titubant jusqu'à la fenêtre ; je regardai dehors pour voir s'il y avait quelqu'un. Le clair de lune était assez intense, et je vis qu'il n'y avait personne. Je courus à la porte, l'ouvris et regardai dans le hall obscur ; là non plus, il n'y avait personne. J'entendais des rires et des bruits de verres, car en bas, pour les adultes, la soirée continuait. Je claquai la porte et m'appuyai contre le battant, tremblant de terreur. La voix était dans la chambre, je vous le dis. C'est alors que je vis quelque chose, en l'air, au centre de la pièce. C'était un point lumineux qui semblait tourner sur lui-même. Il se mit à grossir, comme entouré d'une spirale. Son rayonnement emplissait la chambre tout entière.

» Je me demande comment je n'ai pas crié, comment je ne me suis pas évanoui, tant j'étais terrorisé. Le point lumineux grossissait de plus en plus, et la voix continuait de retentir. A l'intérieur de la sphère lumineuse, je vis une petite fille, une petite fille blonde aux yeux bleus qui dansait toute seule sur un chemin, dans une forêt très verte baignée de clarté. Et elle chantait. Graduellement, la scène s'agrandissait, elle emplissait la pièce, elle était à la mesure de la vie. Une petite fille de dix ans, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, qui dansait et chantait pour elle toute seule. Soudain, elle me vit et s'arrêta de chanter. Son regard s'assombrit et son doux sourire d'enfant se chargea de tristesse. Elle me fit signe, et, effrayé, je me recroquevillai contre la porte. De nouveau, elle me fit signe, de manière plus insistante, et, tremblant de tous mes membres, je m'avançai vers elle. J'étais fasciné. J'étais sous l'empire d'une insatiable curiosité. Tout cela était trop irréel, trop impossible ; mais tout compte fait, ce n'était pas effrayant, non, pas effrayant du tout.

» J'étendis la main et je la touchai. Ce fut comme si mes doigts étaient entrés en contact avec un courant électrique. Mais ce n'était pas désagréable. Cela m'avait secoué, mais sans que ce soit aucunement douloureux. Quelque chose vibrait en moi, quelque chose qui ne devait plus jamais me quitter. La lumière qui l'entourait était tellement intense que mes bras en furent baignés quand je les tendis vers elle. Je posai la main sur la couronne d'or de ses cheveux ; alors le sourire revint sur ses lèvres et elle recommença à danser et

à chanter. Puis elle s'éloigna. J'essayai de la retenir, mais la lumière s'amenuisa, et, avant que j'aie pu m'en rendre compte, elle était partie. Le chant et le bruit des petits pieds frappant le sol furent encore perceptibles quelques instants, avant de disparaître complètement à leur tour.

» J'étais toujours debout au milieu de la pièce, chancelant et le cœur battant.

» Dans mes doigts serrés, il y avait une boucle de cheveux d'or. »

Randolph regarda sa main, l'ouvrit ; elle était raide et elle tremblait. Il la tint devant ses yeux quelques instants. Puis, lentement, son regard se posa sur moi. Il eut un bref sourire et but un peu d'eau. « C'était la première fois, » dit-il.

Je le regardai pensivement. Qu'il fût victime d'hallucinations était évident, mais il me fallait savoir si c'était vraiment une affection pathologique qui durait depuis cette époque et si c'était elle qui l'avait enfin mené au crime. Je lui fis signe de continuer.

Il resta quelques instants les mâchoires serrées, puis recommença à parler. « Je ne racontai cela à personne, car j'avais peur, tellement peur de les entendre se moquer de moi, comme ils le faisaient toujours. Mais j'avais gardé la boucle de cheveux blonds, et je la contemplais à longueur de nuit ; je la regardais dans la lumière ; je la caressais ; et, pendant tout ce temps, je ne cessais de réfléchir et d'essayer de comprendre quel prodigieux mystère j'avais vu... et palpé du doigt.

» Les années passèrent, et l'événement fut submergé par tous les détails futiles qui grignotaient alors ma vie. Mon avenir fut organisé par ma famille ; on regardait d'un œil désapprobateur mes tendances libérales ; on m'orienta donc avec fermeté, et on me trouva une place dans l'usine de mon père. C'est eux également qui m'ont choisi une femme.

» Fort bon choix d'ailleurs, du moins je le pense. Elle était très belle, de bonne famille, avait de la culture, des relations. Elle avait tout ce qu'un homme ordinaire pouvait souhaiter. Seulement, » ajouta-t-il avec un sourire amer, « seulement voilà, moi, je n'étais pas un homme ordinaire. Je voulais aussi l'amour, et je voulais quelqu'un avec qui parler, quelqu'un qui saurait m'écouter et pourrait me comprendre.

» Cependant, je fis ma demande en temps voulu, et je fus accepté, tout naturellement. J'avais vingt-trois ans, elle, dix-huit. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Je n'aurais pas su me débrouiller seul. Quitter ma famille, c'était tout perdre : argent, avenir, et tout ce que j'étais en droit d'espérer de la vie. J'étais parvenu à me leurrer, et à penser que je serais heureux avec Caroline, en menant cette vie que mon père

avait choisie pour moi, heureux dans ce monde étroit et stupide, dans lequel j'avais été élevé. Tous les désirs de mes jeunes années, j'en avais fait des poèmes ; et la vision de la petite fille blonde, je ne la considérais plus désormais que comme un de ces rêves bouillonnants où s'éveille la sensualité, mais je n'avais pas oublié.

» C'était le soir de notre mariage ; la cérémonie devait avoir lieu dans la fastueuse villa de la famille de Caroline à Nob Hill, à huit heures du soir. Puis nous devions partir en voyage de noces en Europe. J'étais très heureux, ou du moins je pensais l'être. Et je sifflais gaiement tout en m'habillant pour la cérémonie. Je m'en souviens très nettement. J'étais debout devant un haut miroir, en train de nouer ma cravate et de veiller aux derniers détails. Je me brossais les cheveux quand tout à coup quelque chose m'arrêta. Je me souviens que j'ai posé la brosse et que j'ai un peu tourné la tête. C'était tout mon passé qui ressurgissait d'un seul coup. Une voix, une voix qui chantait, qui fredonnait un air. Je sortis de la salle de bains pour entrer dans mon bureau. La pièce était obscure ; seule la lumière venant de la salle de bains y dessinait un rectangle de clarté. C'était de cette pièce que provenait la voix. Je restai pétrifié, n'en pouvant croire mes oreilles.

» Et, de nouveau, apparut le point lumineux. On aurait cru que le passé recommençait. Je me souvenais parfaitement bien de cette autre fois. Le point se mit à tournoyer en rayonnant, et devint une sorte de spirale, tandis que la voix douce chantonnait tendrement... une voix de femme, docteur, douce et tendre, pas une voix de petite fille.

» Alors, dans la sphère lumineuse qui tournait toujours, j'ai vu une jeune fille blonde. Ce n'était plus une enfant ; c'était une femme, la plus belle femme que j'aie jamais vue. Elle avait des yeux de saphir pâles et transparents, des mains aussi blanches que le marbre ; ses cheveux étaient une seule coulée d'or pur. Elle était à genoux sur l'herbe, au bord de ce sentier où, petite fille blonde, elle avait dansé, il y avait de cela huit années. Elle leva les yeux, me vit et s'arrêta de chanter. Cette fois, il n'y eut pas de nuage pour assombrir son regard ; ce fut la joie qui fit rayonner son visage, et elle me sourit, et ce sourire me poignit le cœur. Elle se mit à rire et me fit signe d'avancer ; je ne pus qu'obéir. Je m'avançai vers le cercle de lumière, vers cette délicieuse vision dorée. Quand je fus dans le plein rayonnement de la lumière, je tendis les bras vers elle, et elle mit sa main dans la mienne. *Grand Dieu, c'était une main réelle, matérielle, ce n'était pas un rêve !* Je frémis à son contact ; le courant électrique me parcourut de nouveau. Je m'agenouillai sur de l'herbe, qui s'enfonça un peu sous mon poids, du moins en eus-je l'impression. Je la pris dans mes bras ; c'était une flamme vivante contre ma poitrine...

» Il y eut un bruit de pas dans le couloir. Ses yeux se remplirent de terreur. Je bondis, la vision s'amenuisa en un dernier tourbillon, et il n'y eut plus rien. Quelqu'un frappait avec insistance à la porte :

c'était mon garçon d'honneur qui venait me dire de me dépêcher. Dans ma main, comme la première fois, j'avais une boucle de cheveux blonds. Je la mis dans ma poche et, en même temps, je ressentis un vide atroce ; cette impression devait détruire à jamais toute possibilité de bonheur dans mon ménage. C'est à ce moment-là aussi que je perçus pour la première fois l'horreur de ce qu'allait être ma vie, quelque chose de superficiel et d'incomplet. »

Randolph releva la tête, qu'il avait tenue penchée tandis qu'il parlait, et regarda droit devant lui d'un air pensif. Quand enfin il se tourna vers moi, il y avait sur son visage l'esquisse d'un sourire.

« C'est à partir de ce moment-là, » reprit-il, « que j'ai commencé à haïr ma femme, et cela n'a jamais cessé. Je l'ai haïe parce qu'il me fallait l'épouser. Je l'ai haïe parce que j'avais vu et touché une réalité que j'avais cherchée à atteindre dans mes poèmes et que je devais continuer à poursuivre toute ma vie. J'ai haï l'existence, oui, c'est vrai... J'ai haï ce monde qui était le mien, et mon argent et le genre de vie qu'il me fallait mener. Ce qu'était cette vision, il m'était impossible de le savoir. Mais elle était réelle, j'en étais sûr. Et qu'est-ce que la réalité, après tout ? Je savais qu'il y avait là une réponse pour moi, car je n'oublierais jamais l'extase du moment où je l'avais tenue dans mes bras, ni le parfum de ses cheveux d'or. Quand je pouvais être seul et écrire, j'étais heureux quelques instants, mais Caroline haïssait ma poésie. Elle disait que c'était une perte de temps. Et moi, je la haïssais, elle qui n'était qu'insatiable avidité. Je la haïssais, je la haïssais, je l'ai toujours haïe, toujours... »

Il pressa son visage dans ses mains. « Qu'elle soit maudite, qu'elle soit maudite. Maintenant qu'elle n'est plus, qui se souvient d'elle, qui la regrette ? Pas moi, certes, pas moi. Et à quoi cela l'a-t-il menée ? C'est cela qui a détruit ma vie et c'est cela qui l'a tuée. C'est tout. Qu'y a-t-il d'autre à dire ? »

Il se redressa avec effort. « Ce ne fut pas la dernière *visitation*, non, pas la dernière. Je crois que je suis, par nature, assez lâche. J'ai, par deux fois, cherché la porte de sortie la plus facile, et cette fois j'ai réussi. Une fois déjà j'avais essayé, et j'avais échoué ; c'était une tentative de pleutre. Oh ! non, je n'ai pas essayé de la tuer, *elle*.

» Je venais juste de terminer *Qu'il est doux d'être au soleil*. Le contrat en était rédigé et le manuscrit corrigé. Il faisait nuit, le brouillard pesait sur la cité, criblant les vitres de petites gouttes de rosée, tandis que de larges écharpes de brume balayaient les rues, sous les fenêtres de mon bureau. J'aime le brouillard. J'avais éteint toutes les lumières de ma chambre et, debout devant la fenêtre, je regardais la rue et les lumières estompées de la cité jusqu'au-delà des collines.

» Pour la première fois, je me sentais au bout de mon rouleau. Les choses allaient de mal en pis, tant et si bien que j'avais trouvé assez de courage pour demander à Caroline de divorcer, mais elle, la garce,

m'avait ri au nez. Et cette nuit-là, je me sentais particulièrement triste, en proie à des sentiments morbides. Quand le chant s'éleva, je le reconnus immédiatement ; cette fois, je n'eus pas peur. Je me sentis même plein d'ardeur. Je tournai le dos à la fenêtre et fouillai des yeux l'obscurité de la pièce, pour y découvrir le point lumineux, et je le trouvai.

» C'est avec une émotion intense que j'attendis la troisième manifestation de la vision. Réalité ? Oui, je le crois. Pas vous, docteur. C'est normal, vous êtes psychiatre. Il vous faut avoir l'esprit critique, je ne vous en blâme pas, mais, vous savez, moi, je suis absolument sûr. » Il sourit. « Le point lumineux se mit à grossir, et ce fut la même scène. Le sentier, l'herbe, les arbres brillant au soleil et d'une exquise fraîcheur. Et la jeune fille.

» Elle était à genoux dans l'herbe, comme les autres fois, et elle me regardait bien en face, quand la vision devint claire ; elle me sourit doucement et ses yeux étaient pleins d'espoir quand elle parla. « Jimmy, » dit-elle. « Oh ! Jimmy, je me sens si seule, je vous en prie, venez, passez de ce côté. » — « Venir ? Je le voudrais tant, mais je ne peux pas. » — « Si, vous le pouvez. » De nouveau ce sourire, comme un appel. — « Comment ? » Je me rapprochai. « Dites-moi comment. »

» Son visage s'assombrit. « Comment ? Pourquoi ?... Venez, c'est tout. » Je pénétrai dans le cercle de lumière, j'y entrai. « Vous voyez, » s'écria-t-elle, « vous voyez bien, c'est si facile. »

» Elle tendit les mains vers moi, je les touchai. Soudain son sourire s'éteignit. « Vous ne croyez pas, Jimmy, vous n'avez pas la foi. Alors vous ne pouvez pas passer. » — « Comment faire pour croire ? Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? » De nouveau, elle fronça les sourcils d'un air perplexe. « Oh ! Jimmy, vous ne savez donc pas, alors... » Elle avait l'air triste. Il y eut un brusque mouvement d'air, la lumière s'amenuisa et le triste visage s'estompa dans la brume. Je tendis les bras : *elle était partie.*

» Dans ma main, il y avait une boucle de cheveux blonds. « Je sais ! Je sais ! Je crois ! » criai-je, mais elle était partie.

» Alors, j'y renonçai. Dans une sorte de folie, je pris mon revolver et en pressai le canon contre ma tempe. J'allais me tuer, quand mon valet qui avait entendu mon cri se précipita dans la pièce et m'en empêcha. Plût au ciel qu'il ne l'eût pas fait ! Ah ! je voudrais tant avoir réussi. »

J'observai cet homme aux cheveux en broussailles, aux yeux brûlés de larmes, et je regardai ses mains s'agiter, se tordre, tandis que ses yeux restaient rivés au plancher. Certes, on ne pouvait guère trouver plus clair et plus détaillé en fait d'hallucination, mais c'en était bien

une. Il le fallait, ce ne pouvait être là que le rêve d'un fou. Pourtant, quand il parlait, ce n'était pas le langage d'un fou, mais celui d'un homme douloureusement blessé qui cherchait à déverser le trop plein de son cœur.

— « Mais, Randolph, » dis-je, « quel rapport cela a-t-il avec ce que vous avez fait ? »

— « Quel rapport ? » Il eut un grand rire. « Maudite soit Caroline, maudite soit-elle, car si elle m'avait laissé tranquille, elle serait vivante, et moi je serais heureux. Mais non, il fallait qu'elle fasse ce qu'elle voulait, elle. Envieuse et obstinée comme elle l'était, il fallait qu'elle sache tout ce qu'elle n'aurait pas dû savoir, qu'elle regarde partout où elle n'aurait pas dû regarder. Je ne regrette pas de l'avoir tuée. Je ne regrette pas de l'avoir tuée. » Il continuait à répéter la phrase d'une voix sourde, pleine d'amère rancœur, de haine, et de menace.

Il releva la tête. « La nuit, il y a donc quatre nuits de cela, la vision revint. Plus faible, cette fois. Et la jeune fille pleurait. Cela me faisait mal de la voir pleurer. « Je vous en prie, Jimmy, » disait-elle « est-ce que vous ne pouvez pas venir ? Il le faut, c'est écrit. C'est peut-être la dernière fois que je peux venir. Ce chemin va me faire défaut, Jimmy. » Et je répondis en souriant : « Mon amour, j'ai la foi. Dieu soit loué, vous êtes venue ! Cela fait si longtemps que je vous attends. Si longtemps. Je viens. »

» J'entrai dans le cercle de lumière et tendis les bras vers elle. Les larmes semblèrent s'effacer de ses yeux, quand je la pris dans mes bras. Je sentis alors le monde entier basculer derrière moi et c'est le monde de la vision qui devint réalité.

» C'est alors que j'entendis la voix de Caroline. « James ! Que faites-vous donc ? Qu'est-ce qui se passe ? James ! » — « Oh ! Jimmy, » murmura dans un souffle la blonde vision, les yeux remplis d'horreur. Je fus alors brutalement rejeté dans la réalité, et la vision disparut.

» Je chancelai. J'étais ivre de rage, » dit Randolph en frissonnant. « C'est alors que je l'ai tuée. L'encrier. J'en ai frappé Caroline sur la tête, plus de douze fois ; en même temps, je hurlais que je la haïssais ; puis je me suis enfui. Je suis resté caché trois jours, jusqu'à ce que la police me trouve. » Il releva la tête et eut un sourire de soulagement. « C'est tout, docteur, c'est tout. » Il fronça les sourcils et plongea la main dans sa poche. « C'est tout, excepté ceci. »

Il avait entre les doigts quelque chose qu'il me tendit.

C'était une boucle de cheveux blonds.

J'ai appelé les gardiens, et leur ai dit de l'emmener. J'ai passé l'après-midi à lire et à relire les notes que j'avais rédigées.

Il était fou. Toutes les lois scientifiques, toutes mes connaissances et toute mon expérience me le criaient. Cette boucle de cheveux

blonds, il aurait bien pu la trouver n'importe où, et son esprit dérangé l'aurait poussé à cet acte. Il était fou.

Cette histoire ne figurait pas dans le rapport que je rédigeai. Elle parut dans les journaux du lendemain. Nous nous vantons de ce que nous savons et, cependant, c'est si peu de chose. L'inconnu est là, à l'affût, à peine hors de portée de nos mains tendues. Peut-être pourrions-nous apprendre beaucoup si nous acceptions d'écouter les autres. Ce n'était pas un cas pour les matérialistes.

Après que Randolph eut quitté la pièce, j'appelai la police.

— « Tim ?... Avez-vous trouvé quelque chose d'extraordinaire dans les affaires de Randolph ? »

— « Extraordinaire ? Mon Dieu, non... Ah ! si. Attendez voir... Il y avait une petite boîte à bijoux dans son bureau, et on y a trouvé quelque chose de bizarre : trois boucles de cheveux blonds. »

Il me faut encore ajouter ceci :

Les gardiens de la prison locale furent appelés cette nuit-là par un pensionnaire qui criait qu'il avait vu une lumière blanche sortir de la cellule de Randolph, et qu'il avait entendu une voix de femme, tandis que Randolph répétait : « Mon amour, mon amour ! » Quand les gardiens accoururent, il y eut un cri et une sorte de râle gargouillant. Ils ouvrirent la porte à toute volée et se précipitèrent à l'intérieur.

Randolph gisait recroquevillé sur le sol, dans une mare de sang, la tête écrasée contre le mur de la cellule tout éclaboussé de sang. Il était mort, on ne peut plus mort. Son visage avait une expression tragique et ruisselait de larmes.

Dans sa main, il serrait étroitement une boucle de magnifiques cheveux blonds.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Five strands of yellow hair.

EDITH WHARTON

La proie d'une ombre

Avec la publication récente de ses *Beaux mariages* (Robert Laffont), Edith Wharton connaît actuellement chez nous un regain de faveur. Et c'est justice : son talent, tout de distinction, de mesure — et qui doit beaucoup à son ami Henry James — vaut bien qu'on la redécouvre. Le présent récit, où le fantastique n'apparaît, subtilement, qu'en filigrane, nous le prouve d'éclatante façon.

I

CHARLOTTE Ashby s'arrêta sur le seuil de sa porte. C'était la fin d'une belle journée de mars ; l'obscurité commençait à tomber et le bruit de la rue se faisait plus intense. Charlotte resta un moment immobile dans le vestibule vieillot aux dalles de marbre, avant d'introduire sa clef dans la serrure. Dans l'appartement, les rideaux encadrant la porte vitrée ne laisseraient filtrer qu'une lumière très douce à travers laquelle aucun détail n'apparaîtrait. C'était l'heure où, pendant les premiers mois de son mariage, Charlotte appréciait tout particulièrement le retour dans cette maison paisible située dans une rue peu passante de New York. Le contraste entre l'infernal vacarme de la ville — son aveuglant déploiement de lumières, ses rues embouteillées, ses immeubles surpeuplés — et ce calme sanctuaire causait toujours à la jeune femme une émotion profonde. Au cœur même de la tempête, elle avait trouvé son havre — du moins, elle le croyait. Mais, depuis quelque temps, les choses avaient changé : désormais, elle hésitait toujours sur le pas de sa porte et devait faire effort pour rentrer chez elle.

Debout dans le vestibule, elle évoqua le décor qui l'attendait à l'intérieur : l'entrée aux murs couverts de gravures anciennes, l'escalier en échelle qui menait au premier étage, la longue bibliothèque de son mari, aux étagères remplies de livres et de pipes et dont les vastes fauteuils usagés invitaient à la méditation. Comme Charlotte avait aimé cette pièce ! Et, à l'étage supérieur, son propre boudoir dont,

faute d'argent, l'ameublement et les tentures n'avaient pu être changés depuis la mort de la première femme de Kenneth, mais auquel Charlotte avait su donner un cachet personnel en apportant des livres, une lampe, des bibelots. Lors de l'unique visite qu'elle eût jamais faite à la première Mrs Ashby — personne hautaine et égocentrique qui ne lui inspirait guère de sympathie — Charlotte avait éprouvé, en entrant dans cette pièce intime, un sentiment d'innocente envie : c'était exactement le boudoir qu'elle aurait aimé posséder. Et voici que, depuis plus d'un an maintenant, ce boudoir était devenu son domaine, le refuge vers lequel elle se hâtait lorsque tombait la nuit, où elle s'asseyait pour lire au coin du feu, faire sa correspondance ou corriger les devoirs de ses beaux-enfants jusqu'au moment où elle entendait le pas de son mari dans l'escalier.

Parfois des amies venaient lui faire une petite visite ; mais, le plus souvent, elle était seule et elle en éprouvait une grande joie car c'était une autre façon de se sentir avec Kenneth, de se remémorer ce qu'il lui avait dit en partant le matin, d'imaginer les mots qu'il prononcerait en rentrant quand, après avoir monté l'escalier quatre à quatre, il la trouverait seule et l'attirerait à lui pour l'embrasser.

Mais, désormais, elle ne pouvait penser qu'à une seule chose : la lettre qu'elle trouverait — ou ne trouverait pas — sur la table de l'entrée. Tant qu'elle n'avait pas constaté la présence ou l'absence de cette lettre, son esprit ne pouvait s'attacher à rien d'autre. L'enveloppe qui contenait la lettre était toujours la même : une enveloppe carrée, de couleur grise, portant les mots « Mr Kenneth Ashby » tracés d'une écriture ferme mais à peine perceptible. Dès le début, ce contraste avait frappé Charlotte. L'adresse était toujours rédigée comme si l'encre avait fait défaut, ou comme si la main de la personne qui écrivait avait été trop faible pour tenir la plume. Chose curieuse encore : tout assurée et virile qu'elle parût, l'écriture était incontestablement féminine. Il est souvent difficile de reconnaître à première vue si telle ou telle écriture appartient à un homme ou à une femme. Dans le cas présent, aucun doute n'était possible. L'enveloppe ne portait jamais que le nom du destinataire : il n'y avait pas d'adresse au verso et la lettre n'était pas affranchie. Quelqu'un — mais qui ? — devait la déposer dans la boîte aux lettres où la femme de chambre la prenait en venant fermer les volets et allumer la lampe. C'était toujours le soir, à la tombée de la nuit, que Charlotte la trouvait là, posée sur la table. Elle pensait à « la » lettre au singulier, parce que, bien qu'il en fût arrivé plusieurs — sept, très exactement — depuis son mariage, ces lettres étaient toutes si semblables qu'elles se confondaient dans l'esprit de Charlotte pour devenir une seule lettre : « la lettre ».

La première était arrivée le jour où Kenneth et Charlotte rentraient de leur voyage de noces aux Antilles, qui avait duré plus de deux

mois. En pénétrant dans la maison ce soir-là, assez tard car ils avaient dîné chez la mère de Kenneth, Charlotte avait vu l'enveloppe grise posée, seule et bien en évidence, sur la table de l'entrée. Dès que son regard était tombé sur la lettre, elle avait pensé : « Tiens, j'ai déjà vu cette écriture-là ! » mais sans pouvoir se rappeler où elle l'avait vue. Le souvenir était juste assez précis pour lui permettre de reconnaître l'écriture chaque fois que celle-ci s'imposait à elle sur la même enveloppe pâle. Mais, ce soir-là, elle n'aurait guère prêté attention à cette lettre si, au moment où son mari la découvrit, elle n'avait par hasard regardé de son côté. Tout s'était passé en un éclair : Kenneth, ayant vu la lettre, avait tendu la main pour la saisir, l'avait approchée de ses yeux myopes pour déchiffrer l'écriture indistincte ; puis, brusquement, il avait lâché le bras de Charlotte et, tournant le dos à celle-ci, s'était dirigé vers la lampe. La jeune femme s'était attendue à ce qu'il dît quelque chose ou, du moins, à ce qu'il ouvrît la lettre. Mais, sans un mot, Kenneth avait glissé l'enveloppe grise dans sa poche et suivi Charlotte dans la bibliothèque. Tous deux s'étaient assis au coin du feu pour fumer leur cigarette et Kenneth était resté silencieux, la tête appuyée contre le dossier de son fauteuil, les yeux fixés sur l'âtre d'un air de sombre méditation. Puis, un moment plus tard, se passant une main sur le front, il avait dit : « Tu ne trouves pas qu'il faisait terriblement chaud chez ma mère, ce soir ? J'ai l'impression que ma tête va éclater ! Cela t'ennuierait que j'aille me mettre au lit ? »

Voilà comment les choses s'étaient passées la première fois. Depuis lors, Charlotte n'avait jamais été présente au moment où son mari prenait la lettre. Celle-ci arrivait généralement avant le retour de Kenneth, et Charlotte montait chez elle en la laissant sur la table pour que son mari l'y trouvât. Mais, même si elle n'avait pas vu la lettre, elle aurait su qu'il y en avait une, d'après le changement qui se produisait sur le visage de Kenneth lorsqu'il venait la rejoindre — ce que, ces soirs-là, il faisait rarement avant l'heure du dîner. De toute évidence, quel que fût le contenu de la lettre, il désirait être seul pour en prendre connaissance. Quand il retrouvait sa femme, c'est à peine s'il était conscient de sa présence ; il semblait vieilli de dix ans et privé de tout courage. Généralement, il gardait le silence pendant tout le reste de la soirée ou, s'il prenait la parole, c'était pour faire une critique sur l'organisation de la maison, suggérer un changement de domestique, demander, un peu nerveusement, à Charlotte si elle ne trouvait pas la nurse de Joyce trop jeune et plutôt écervelée, ou si elle-même veillait toujours à ce que Peter, qui avait la gorge fragile, fût suffisamment couvert pour aller à l'école. En de pareils moments, Charlotte ne pouvait manquer de se rappeler les avertissements que ses amis lui avaient prodigués lorsqu'elle leur avait annoncé son mariage avec Kenneth Ashby : « Epouser un veuf au

cœur brisé ! N'est-ce pas un peu risqué ? Vous savez qu'il était entièrement sous la domination d'Elsie ? » et ses propres réponses, faites sur le ton de la plaisanterie : « Il sera sans doute heureux de goûter désormais un peu de liberté ! » A ce point de vue-là, elle avait eu raison. Au cours des premiers mois de leur mariage, elle n'avait eu besoin de personne pour savoir que Kenneth était parfaitement heureux avec elle. A leur retour de ce long voyage de noces, les mêmes amis lui avaient demandé : « Qu'avez-vous donc fait à Kenneth ? Il a rajeuni de vingt ans ! » Et, d'un ton léger, elle avait répondu : « Je pense que j'ai réussi à le tirer de l'ornière. »

Quand les lettres grises commencèrent à arriver, Charlotte fut moins frappée par les critiques dont son mari l'accablait — car, à vrai dire, celles-ci semblaient toujours émises contre sa volonté — que par l'expression de son regard lorsqu'il venait la rejoindre après avoir trouvé une de ces lettres. Ce n'était pas un regard hostile, ni même indifférent : c'était le regard d'un homme si éloigné de la vie courante que les objets les plus familiers semblaient lui être devenus étrangers. Charlotte redoutait ce regard plus encore que le parti pris dont Kenneth faisait montre à son égard.

Bien qu'elle fût certaine dès le début que l'écriture tracée sur les enveloppes grises était celle d'une femme, elle mit un certain temps à associer les mystérieuses lettres à un secret d'ordre sentimental. Elle avait trop confiance en l'amour de son mari, elle était trop sûre de remplir sa vie, pour se laisser aller à semblable pensée. Ces lettres qui, certes, ne semblaient causer à Kenneth aucun plaisir sentimental, devaient s'adresser à l'avocat réputé plutôt qu'à l'homme lui-même. Elles venaient sans doute d'une cliente exaspérante — les femmes, Kenneth le lui avait souvent répété, étaient presque toujours exaspérantes en tant que clientes — qui, ne voulant pas voir sa correspondance ouverte par une simple secrétaire, la faisait porter à domicile... Peut-être... mais, dans ce cas, la cliente inconnue devait être particulièrement pénible, à en juger par l'effet que ses lettres produisaient sur Kenneth ! De plus, bien que la discrétion professionnelle de son mari fût exemplaire, Charlotte trouvait surprenant qu'il n'eût jamais, même dans un moment d'expansion, fait devant elle la moindre allusion à une femme insupportable qui s'obstinait à le harceler au sujet d'un procès qu'elle avait perdu. Il était parfois arrivé à Kenneth de faire des confidences à sa femme — sans mentionner de noms ni donner de détails, bien entendu ; mais, sur tout ce qui touchait à cette mystérieuse correspondante, ses lèvres restaient scellées.

Il y avait bien une autre hypothèse à envisager : cette femme était peut-être pour Kenneth ce qu'on est convenu d'appeler, par euphémisme, une « ancienne liaison ». Charlotte Ashby n'était pas une oie blanche : elle conservait peu d'illusions sur la pureté du cœur humain et savait qu'un homme peut avoir d' « anciennes liaisons ». Mais, lors-

qu'elle avait épousé Kenneth Ashby, ses amis, loin de faire allusion à une possibilité de ce genre, lui avaient déclaré : « Voilà une succession difficile à prendre ! Epouser un Don Juan serait une sinécure à côté ! Depuis le jour où il a vu Elsie Corder pour la première fois, Kenneth n'a jamais jeté les yeux sur une autre femme. Pendant toutes leurs années de vie commune, il a ressemblé davantage à un amoureux transi qu'à un mari blasé. Il ne vous laissera jamais déplacer le moindre objet ayant appartenu à sa femme et, quoi que vous vous hasardiez à faire, il ne manquera pas de le comparer mentalement avec ce qu'Elsie aurait fait à votre place. »

Pourtant, si Kenneth avait parfois fait montre à son égard d'une certaine méfiance en ce qui concernait l'éducation des enfants — méfiance que la bonne humeur de Charlotte et la sincère affection que lui manifestaient les enfants avaient bien vite dissipée — aucune de ces sinistres prédictions ne s'était réalisée. Le veuf inconsolable, dont ses amis les plus intimes déclaraient que seul l'amour de son métier l'avait retenu de se suicider après la mort de sa première femme, s'était épris, deux ans plus tard, de Charlotte Gorse et, après lui avoir fait une cour assidue, l'avait épousée et emmenée en voyage de noces au-delà des Tropiques. Depuis, il était resté aussi tendre et amoureux qu'au premier jour. Avant de demander à Charlotte de l'épouser, il lui avait parlé en toute franchise de son grand amour pour sa première femme et du désespoir que la mort brutale de celle-ci lui avait causé. Mais, même alors, il n'avait pas adopté l'attitude d'un homme accablé par le destin et convaincu que la vie ne lui réserve plus aucune joie : il s'était montré parfaitement simple et naturel, avouant à Charlotte qu'il n'avait jamais cessé d'espérer en l'avenir. Après leur mariage, lorsqu'ils étaient retournés dans la maison où Kenneth avait vécu douze ans avec sa première femme, il avait exprimé à Charlotte son regret de n'avoir pas les moyens de faire remettre l'appartement à neuf pour elle. Mais il avait ajouté que, toute femme ayant ses idées personnelles sur l'aménagement de sa maison — question à laquelle les hommes n'entendent rien — il la priait d'effectuer dans l'ameublement toutes les modifications à sa convenance, sans même prendre la peine de le consulter. Le résultat fut que Charlotte apporta dans la maison aussi peu de changements que possible. Mais la façon dont Kenneth inaugurait leur vie nouvelle sur des bases anciennes était si franche et si désinvolte qu'elle la mit immédiatement à son aise, et Charlotte éprouva un certain regret à constater que le portrait d'Elsie Ashby, accroché autrefois au-dessus du bureau de Kenneth dans la bibliothèque, avait été, en leur absence, transporté dans la nursery. Comprenant qu'elle était la cause indirecte de cet exil, elle en parla à son mari. « J'ai pensé qu'il serait bon que les enfants grandissent sous le regard de leur mère, » dit simplement Kenneth. Cette réponse plut à Charlotte tout en l'émou-

vant profondément. Au fur et à mesure que le temps passait, elle dut s'avouer à elle-même qu'elle se trouvait de plus en plus « chez elle » dans sa maison, et de plus en plus en confiance avec son mari depuis qu'elle ne se sentait plus observée par le regard froid et hautain du portrait. Kenneth, grâce à l'amour qu'il lui portait, avait sans doute réussi à percer le secret qu'elle-même se refusait à reconnaître au fond de son cœur : le besoin passionné de régner en souveraine sur le passé même de son mari.

Il était étrange que, soutenue comme elle l'était par toutes ces réserves de bonheur, elle se fût trouvée en proie à une appréhension de cette nature. Mais tel était le cas, cependant, et cet après-midi-là en particulier — par suite d'une fatigue excessive peut-être, de soucis domestiques qui la tracassaient, ou pour tout autre raison ridiculement banale — elle se sentait incapable de réagir contre cette pénible sensation. Sa clef à la main, elle jeta un coup d'œil, au-delà de la rue silencieuse, vers l'agitation et les lumières de la ville, et leva les yeux vers le ciel qu'embrasait le soleil couchant. « Là-bas, » se dit-elle, « non loin de moi, il y a des gratte-ciel, des enseignes lumineuses, des téléphones, des radios, des avions, des automobiles, des cinémas, et tout ce qui constitue notre civilisation du XX^e^ siècle. Et, de l'autre côté de cette porte, quelque chose que je ne puis expliquer, que je ne puis associer à rien de connu. Quelque chose d'aussi vieux que le monde, d'aussi mystérieux que la vie... Quelle absurdité ! Pourquoi m'inquiéter de la sorte, il n'y a pas eu de lettre depuis trois mois — depuis le jour où nous sommes revenus de la campagne, après Noël... C'est bizarre qu'elles arrivent toujours quand nous rentrons de vacances... Mais pourquoi m'imaginer qu'il y en aura une ce soir ? »

Certes, elle n'avait aucune raison spéciale de se l'imaginer. Mais c'était bien là le pire : certains soirs, elle restait debout, frissonnante, devant sa porte, avec le pressentiment que quelque chose d'inexplicable, d'intolérable, l'attendait de l'autre côté ; mais, lorsqu'elle entrait, chez elle, il n'y avait rien. D'autres soirs, par contre, où elle éprouvait le même frisson prémonitoire, celui-ci se trouvait justifié par la vue de l'enveloppe grise posée sur la table. Aussi, depuis l'arrivée de la dernière lettre, ne pouvait-elle se retenir de frissonner chaque fois qu'elle s'apprêtait à ouvrir sa porte, à la pensée que « la lettre » était peut-être là.

Mais elle en avait assez, plus qu'assez ! Cette situation ne pouvait pas durer. Si Kenneth devenait blême et avait mal à la tête les jours où la lettre arrivait, il semblait s'en remettre rapidement ; mais il en était autrement pour Charlotte. Chez elle, la tension nerveuse était devenue chronique et point n'était besoin d'en chercher bien loin la raison : Kenneth savait de qui venait la lettre et ce que celle-ci contenait ; il était prêt à faire face à la situation, quelle qu'elle fût ; tandis que Charlotte en était réduite à se perdre en conjectures.

— « Je ne peux plus supporter cela ! Je ne peux plus le supporter davantage ! » s'écria-t-elle à voix haute, en enfonçant sa clef dans la serrure. La porte s'ouvrit et elle entra. La lettre était à sa place habituelle, sur la table.

2

Charlotte fut presque heureuse de cette découverte, qui semblait tout justifier et donner un caractère définitif à cette trouble affaire. Il y avait une lettre pour son mari, une lettre de femme, sans aucun doute celle d'une « ancienne liaison ». Quelle folle elle avait été de douter un seul instant qu'il s'agît d'un vulgaire cas de ce genre, de se torturer le cerveau à la recherche d'explications moins évidentes ! Elle saisit l'enveloppe d'une main méprisante, examina attentivement les caractères pâles qui la couvraient et alla se placer sous la lumière pour distinguer les contours de la feuille pliée à l'intérieur. Elle sentait bien que jamais plus elle ne serait en paix tant qu'elle n'aurait pas découvert ce qui était écrit sur cette feuille de papier.

Kenneth n'était pas encore rentré du bureau : il arrivait rarement avant six heures et demie ou sept heures, et six heures n'avaient pas encore sonné. Charlotte aurait le temps d'emporter la lettre dans son boudoir, de la décacheter en la tenant au-dessus de la bouilloire qui, à cette heure de la journée, chantait toujours sur le feu pour la préparation du thé, de résoudre le mystère et de remettre la lettre où elle l'avait trouvée. Personne n'en saurait rien et elle serait délivrée du doute affreux qui la tenaillait. Il y avait bien une autre solution, qui consistait à interroger Kenneth ; mais Charlotte la trouvait encore plus difficile à adopter que la première. Elle soupesa la lettre entre le pouce et l'index, l'examina de nouveau sous la lumière, se dirigea vers l'escalier en la tenant dans sa main, monta quelques marches — mais les redescendit aussitôt et alla poser l'enveloppe sur la table.

— « Non, évidemment, je ne peux pas ! » dit-elle tout haut d'un ton déçu.

Que faire, alors ? Elle se sentait incapable de monter dans son accueillant boudoir pour se verser du thé, lire son courrier ou regarder une revue tandis que la lettre était posée là, sur la table, à l'étage au-dessous. Elle savait trop bien que Kenneth, en rentrant, la prendrait, l'ouvrirait et irait s'enfermer dans sa bibliothèque comme il le faisait chaque fois que l'enveloppe grise arrivait.

Charlotte prit une décision soudaine : elle attendrait dans la bi-

bliothèque afin de se rendre compte par elle-même de ce qui se passerait entre Kenneth et la lettre lorsqu'ils ne se sauraient pas observés. Elle s'étonna que cette idée ne lui fût pas venue plus tôt. En s'asseyant derrière la porte entrebâillée, elle pourrait surveiller son mari sans être vue... Eh bien, oui, elle le surveillerait ! Elle prit une chaise et s'assit, les yeux fixés sur l'entrebâillement de la porte, pour attendre.

C'était certainement la première fois que Charlotte essayait de surprendre un secret, mais elle n'en éprouvait aucun remords. Elle avait seulement l'impression de chercher à se frayer un chemin à travers un épais brouillard dont il lui fallait sortir à tout prix.

Enfin, le bruit d'une clef dans la serrure la fit sursauter. Le brusque désir de courir au-devant de son mari pour se jeter dans ses bras faillit lui faire oublier la raison pour laquelle elle était là ; mais elle s'en souvint à temps et reprit son poste. De sa cachette, elle pouvait suivre tous les mouvements de Kenneth. Elle vit celui-ci entrer, retirer la clef de la serrure, ôter son chapeau et son pardessus. Puis il se retourna pour poser ses gants sur la table de l'entrée et, à ce moment, il vit l'enveloppe. La lumière éclairait en plein son visage sur lequel Charlotte put lire la surprise. De toute évidence, Kenneth ne s'attendait pas à trouver la lettre ; il n'avait pas envisagé la possibilité qu'il y en eût une ce jour-là. Mais, bien qu'il ne l'attendît pas, maintenant qu'il l'avait vue il savait parfaitement ce qu'elle contenait. Il ne l'ouvrit pas immédiatement, mais resta debout, immobile, tandis que les couleurs disparaissaient peu à peu de ses joues. Selon toute apparence, il ne pouvait pas se décider à toucher cette enveloppe. Enfin, au bout d'un moment, il tendit la main pour la prendre, l'ouvrit et alla se placer sous la lampe. Ce faisant, il tournait le dos à Charlotte qui ne voyait plus de lui que sa tête baissée et ses épaules légèrement voûtées. La lettre ne contenait sans doute qu'une seule page, car il ne tourna pas celle-ci, mais se mit à la regarder fixement pendant si longtemps qu'il dut avoir le temps de la relire une douzaine de fois. C'est, du moins, ce qu'il sembla à la jeune femme qui l'observait, haletante. Enfin, il remua légèrement, se pencha davantage sur la lettre comme s'il ne l'avait pas encore entièrement déchiffrée et, soudain, Charlotte le vit poser ses lèvres sur la feuille.

— « Kenneth ! » s'écria-t-elle en sortant de sa cachette.

Tenant toujours la lettre serrée dans sa main, son mari se retourna pour la regarder. « Où étais-tu ? » demanda-t-il d'une voix basse, l'air hébété comme un homme qu'on vient d'arracher à un profond sommeil.

— « Dans la bibliothèque, où je t'attendais, » répondit Charlotte d'un ton qu'elle essayait de rendre ferme. « Qu'y a-t-il donc ? Que contient cette lettre ? Tu as une tête à faire peur ! »

L'agitation dont elle faisait montre parut avoir sur Kenneth un effet apaisant. Il mit vivement l'enveloppe dans sa poche et répondit avec un léger rire : « Une tête à faire peur ? J'en suis désolé ! La journée a été dure au bureau : j'ai eu deux ou trois affaires compliquées à traiter. Je dois avoir l'air exténué. »

— « Tu n'avais pas l'air exténué quand tu es rentré. C'est seulement depuis que tu as ouvert cette lettre. »

Kenneth avait suivi sa femme dans la bibliothèque et tous deux demeuraient immobiles, se regardant dans les yeux. Charlotte remarqua la promptitude avec laquelle il avait repris son sang-froid : son métier l'avait entraîné à maîtriser ses émotions. Elle comprit qu'elle serait dans de mauvaises conditions pour lui faire avouer son secret, et qu'elle n'avait plus aucun désir de l'y amener par la ruse. Certes, elle souhaitait toujours percer le mystère de ces lettres, mais uniquement dans le but d'aider son mari à supporter l'épreuve que celles-ci représentaient pour lui. « Je veux l'aider, même s'il s'agit vraiment d'une autre femme, » pensa-t-elle.

— « Kenneth, » dit-elle tout haut, le cœur battant, « j'ai attendu ici exprès pour guetter ton retour. Je voulais t'observer au moment où tu ouvrirais cette lettre. »

Le visage de Kenneth, qui avait pâli un moment plus tôt, devint écarlate, puis pâlit de nouveau. « Cette lettre ? » répéta-t-il. « Pourquoi cette lettre en particulier ? »

— « Parce que j'ai remarqué que l'arrivée de chacune de ces lettres semblait avoir sur toi un effet étrange. »

Une ride de colère se creusa entre les yeux de Kenneth et Charlotte pensa : « La partie supérieure de son visage est trop étroite ; c'est la première fois que je le remarque. »

Elle entendit son mari poursuivre, du ton froid et légèrement ironique de l'avocat qui présente un argument : « Ainsi donc, tu as l'habitude de regarder les gens ouvrir leurs lettres lorsqu'ils ne savent pas que tu es là ? »

— « Non, » protesta-t-elle, « ce n'est pas une habitude ! Je n'avais encore jamais fait une chose pareille. Mais il fallait bien que je découvre ce qu'elle t'écrit, à intervalles réguliers, dans ces lettres grises. »

— « Les lettres n'arrivent pas à intervalles réguliers, » fit remarquer Kenneth après un moment de réflexion.

— « Oh ! sans doute as-tu tenu un compte plus précis des dates que moi-même ! » s'écria Charlotte qui, devant le ton de son mari, sentait sa grandeur d'âme s'évanouir. « Tout ce que je sais, c'est que, chaque fois que cette femme t'écrit... »

— « Comment sais-tu qu'il s'agit d'une femme ? »

— « L'écriture est celle d'une femme. Le nieras-tu ? »

— « Non, » répondit-il en souriant, « je ne le nierai pas. Je te

pose la question parce que cette écriture ressemble plutôt à une écriture d'homme. »

Sans prêter attention à la remarque, Charlotte reprit : « Et cette femme..., à quel sujet t'écrit-elle ? »

De nouveau, il réfléchit un moment avant de répondre : « Au sujet d'affaires. »

— « Des questions juridiques ? »

— « Oui, en quelque sorte. D'affaires en général. »

— « Elle t'a chargé de veiller à ses intérêts ? »

— « Oui. »

— « Depuis longtemps ? »

— « Oui, depuis très longtemps. »

— « Kenneth, mon chéri, dis-moi qui est cette femme, » pria Charlotte.

— « Non, je ne peux pas. » Après une courte hésitation, il ajouta : « Secret professionnel. »

Charlotte sentit son sang affluer à ses tempes. « Ne dis pas cela ! » s'écria-t-elle. « Non, je t'en supplie, ne le dis pas ! »

— « Pourquoi donc ? »

— « Parce que je t'ai vu baiser cette lettre. »

Ces paroles produisirent sur Kenneth un effet si déconcertant que Charlotte se repentit aussitôt de les avoir prononcées. Son mari, qui s'était jusque là soumis à l'interrogatoire avec une sorte d'indifférence méprisante, un peu comme il se serait prêté aux caprices d'un enfant exigeant, tourna soudain vers elle un visage sur lequel se lisaient la détresse et l'épouvante. Pendant une minute, il parut incapable de parler ; puis se maîtrisant au prix d'un grand effort, il balbutia : « L'écriture est à peine perceptible. Tu m'as vu approcher la lettre de mes yeux pour essayer de la déchiffrer. »

— « Non, je t'ai vu y poser les lèvres. » Et, comme il restait silencieux, elle insista : « Est-ce vrai, Kenneth ? »

— « Peut-être, » répondit Kenneth qui avait repris son attitude indifférente.

— « Kenneth ! Comment peux-tu me dire une chose pareille... à moi ! »

— « Qu'est-ce que cela peut te faire, d'ailleurs ? Cette lettre est une lettre d'affaires, je te l'ai dit. Me crois-tu capable de te mentir à ce sujet ? La personne qui l'a écrite est une de mes vieilles amies, que je n'ai pas vue depuis très longtemps. »

— « Les hommes n'ont pas l'habitude de baiser leurs lettres d'affaires, même si les femmes qui les leur adressent sont de très vieilles amies... à moins que ces femmes aient été leurs maîtresses et qu'ils pensent toujours à elles. »

Il haussa légèrement les épaules et se détourna, comme s'il était

dégoûté du tour qu'avait pris la conversation et considérait celle-ci comme terminée.

— « Kenneth ! » cria Charlotte en s'approchant pour le prendre par le bras.

Il la regarda d'un air d'extrême lassitude et posa la main sur la sienne en demandant doucement : « Tu ne veux pas me croire ? »

— « Comment pourrais-je te croire ? Il y a des mois maintenant que tu reçois ces lettres... Depuis que nous sommes revenus des Antilles : la première m'a accueillie ici le jour même de notre retour. Et, chaque fois qu'une de ces enveloppes grises arrive, je constate le mystérieux effet qu'elle produit sur toi. Je te vois troublé, malheureux, bouleversé même, comme si quelqu'un cherchait à te détacher de moi. »

— « Non, ma chérie ! Pas cela ! Jamais ! »

Charlotte recula pour regarder son mari avec une expression suppliante. « Eh bien, prouve-le-moi, alors : c'est si facile ! »

— « Ce n'est guère facile de prouver quelque chose à une femme qui s'est mis, une fois pour toutes, une idée en tête, » fit remarquer Kenneth avec un sourire forcé.

— « Il te suffit de me montrer cette lettre. »

La main de Kenneth quitta celle de sa femme ; il fit un pas en arrière et secoua la tête.

— « Tu ne veux pas ? » insista Charlotte.

— « Je ne peux pas. »

— « Parce que la femme qui t'écrit est ta maîtresse ? »

— « Non, ma chérie, non. »

— « Peut-être ne l'est-elle plus à présent. Mais elle doit chercher à te reprendre et tu luttes, par pitié pour moi ? Mon pauvre Kenneth ! »

— « Je te jure qu'elle n'a jamais été ma maîtresse. »

Charlotte sentit les larmes lui monter aux yeux. « Dans ce cas, c'est plus grave encore — c'est sans espoir ! Les femmes qui se refusent sont celles qui savent le mieux retenir un homme : c'est bien connu, » murmura-t-elle en se couvrant le visage de ses mains.

Kenneth resta silencieux ; il n'offrit ni consolation ni démenti et, au bout d'un moment, Charlotte, essuyant ses larmes, leva les yeux vers lui presque timidement.

— « Kenneth, comprends-moi ! Il y a si peu de temps que nous sommes mariés. Rends-toi compte que tu me fais terriblement souffrir en refusant de me montrer cette lettre ou de me donner des explications à ce sujet. »

— « Je t'ai dit qu'il s'agissait d'une lettre d'affaires ; je suis prêt à te le jurer si tu le désires. »

— « Un homme serait prêt à jurer n'importe quoi pour protéger

une femme... Si tu veux que je te croie, dis-moi au moins son nom, et je te promets de ne plus te demander à voir la lettre. »

Il y eut un long silence, pendant lequel Charlotte sentit son cœur battre à coups redoublés, comme pour la mettre en garde contre le danger qui la menaçait.

— « Je ne peux pas, » répondit enfin Kenneth.

— « Tu ne peux même pas me dire le nom de cette femme ? »

— « Non. »

— « Et tu ne peux rien me dire d'autre ? »

— « Non, » répéta-t-il.

De nouveau, il y eut un silence. Mari et femme semblaient à bout d'arguments et se faisaient face, désemparés, comme si un abîme d'incompréhension les avait séparés.

Charlotte tenait les mains serrées sur sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur. On aurait dit qu'elle venait de prendre part à une course très dure, sans pouvoir atteindre le but. Elle avait cherché à émouvoir son mari, mais n'avait réussi qu'à l'irriter. Et cette erreur de manœuvre semblait avoir fait de lui un étranger, un être mystérieux et incompréhensible qu'aucune de ses prières ne parviendrait à toucher. Chose curieuse, Charlotte ne sentait chez lui ni hostilité ni impatience, mais seulement une sorte de détachement, d'inaccessibilité, plus difficile encore à vaincre. Elle se sentait exclue de ses pensées, abandonnée, effacée de sa vie. Mais, au bout d'un moment, le regardant avec plus de calme, elle se rendit compte qu'il souffrait autant qu'elle-même. Son visage avait pris une expression d'intense douleur. Jamais l'arrivée de l'enveloppe grise — quel que fût son effet bouleversant — ne l'avait marqué aussi profondément que cette discussion avec sa femme.

Charlotte reprit espoir : peut-être la partie n'était-elle pas encore perdue. S'approchant de son mari, elle posa de nouveau la main sur son bras en disant : « Pauvre Kenneth ! Si tu savais combien je souffre pour toi... »

Elle crut remarquer un léger froncement de sourcils devant cette manifestation de sympathie ; mais il lui prit la main et la serra dans la sienne.

— « Il n'y a rien de pire, à mon avis, » poursuivit-elle, « que d'être incapable d'aimer pendant longtemps. Connaître la merveilleuse beauté d'un grand amour et être trop instable pour en supporter le poids... »

— « Oh ! ne prononce pas ce mot en parlant de moi ! » s'écria Kenneth en tournant vers elle un regard chargé de reproche. « Instable, moi ! »

Charlotte, sentant qu'elle était sur la bonne voie, reprit d'une voix que l'émotion faisait trembler : « Comment expliques-tu, alors, ton

amour pour moi et pour cette autre femme ? N'as-tu pas oublié Elsie deux fois déjà, en un an ? »

Elle prononçait rarement le nom de la première femme de Kenneth, car ce nom ne lui venait pas naturellement aux lèvres. Elle le lança brusquement, comme s'il se fût agi d'un dangereux explosif, et recula d'un pas, attendant l'explosion.

Kenneth ne broncha pas ; l'expression de son visage devint plus triste encore, mais, sans laisser paraître aucun ressentiment, il répondit simplement : « Je n'ai jamais oublié Elsie. »

Charlotte ne put réprimer un rire moqueur. « Alors, mon pauvre chéri, entre nous trois... »

— « Vous n'êtes pas... » commença-t-il. Mais il s'interrompit et se passa une main sur le front.

— « Pas quoi ? » demanda Charlotte.

— « Je suis désolé. Je crois que je ne sais plus très bien ce que je dis. J'ai un mal de tête épouvantable. » Son visage blême, creusé de rides profondes, ne démentait pas ses paroles ; mais Charlotte fut exaspérée par ce qu'elle considérait comme une échappatoire.

— « C'est vrai ! » dit-elle. « La fameuse migraine de l'enveloppe grise ! »

Kenneth tourna vers elle un regard surpris. « J'oubliais que tu m'avais surveillé de très près, » répondit-il froidement. « Mais, si tu veux bien m'excuser, je crois que je vais monter dans ma chambre et rester quelque temps dans l'obscurité pour essayer de me débarrasser de ce mal de tête. »

Après un moment d'hésitation, Charlotte reprit, avec une résolution farouche : « Je suis désolée de savoir que tu souffres ; mais, avant que tu ne partes, je tiens à te dire que, tôt ou tard, il nous faudra régler cette question entre nous. Quelqu'un cherche à nous détacher l'un de l'autre, et peu m'importe ce qu'il m'en coûtera pour découvrir de qui il s'agit. » Plantant son regard dans celui de son mari, elle ajouta : « Si c'est au prix de ton amour, tant pis ! Si tu refuses de m'accorder ta confiance, je ne veux rien d'autre de toi ! »

— « Laisse-moi un peu de temps, » murmura Kenneth en la contemplant tristement.

— « Pour quoi faire ? Tu n'as qu'un mot à dire. »

— « Pour te prouver que tu n'as perdu ni mon amour ni ma confiance. »

— « Eh bien, j'attends ! »

Il fit un pas vers la porte, puis se retourna pour regarder sa femme d'un air hésitant. « Oh ! attends, mon amour, je t'en prie, » dit-il d'un ton suppliant avant de quitter la pièce.

Charlotte l'entendit monter les marches, puis fermer la porte de sa chambre, à l'étage au-dessus. Alors, se laissant tomber dans un fauteuil, elle enfouit son visage dans ses bras repliés. Le remords

la tenaillait. Elle sentait qu'elle s'était montrée dure, inhumaine, dépourvue d'imagination. « Dire que j'ai été jusqu'à affirmer que peu m'importait si mon insistance devait me coûter son amour. Quelle sottise abjecte ! » Elle s'apprêtait à se lever pour suivre son mari et revenir sur les paroles insensées qu'elle avait prononcées. Mais un peu de réflexion la retint. Après tout, Kenneth n'en avait fait qu'à sa tête ; il avait réussi à éluder toutes les questions concernant son secret et, maintenant, il s'était enfermé dans sa chambre pour lire en toute tranquillité la lettre de cette femme...

3

Elle était toujours plongée dans ses réflexions quand la femme de chambre entra, surprise de la trouver dans la pièce. A ses questions, Charlotte répondit qu'elle n'avait pas l'intention de s'habiller et que Monsieur ne dînerait pas : se sentant fatigué, il était allé se reposer dans sa chambre. Un peu plus tard, elle-même se ferait apporter dans son boudoir un repas léger. Elle monta dans sa chambre. Sa robe du soir était étalée sur le lit et, en pensant à la paisible routine de sa vie quotidienne, il sembla à Charlotte que son étrange conversation avec son mari avait eu lieu dans un autre monde, entre deux personnages qui n'étaient ni Kenneth Ashby ni Charlotte Gorse, mais des spectres nés de son imagination fiévreuse. Elle se rappela l'attachement que Kenneth lui avait témoigné depuis leur mariage, sa tendresse constante, presque excessive même, l'impression qu'il lui avait parfois donnée de dépendre trop passionnément d'elle, comme s'il n'y avait pas eu suffisamment d'espace entre leurs deux âmes. Devant la dévotion dont il avait toujours fait preuve envers elle, il paraissait absurde qu'elle eût pu l'accuser, quelques instants plus tôt, d'avoir une intrigue avec une autre femme. Mais, pourtant...

De nouveau, elle eut envie de se rendre auprès de lui pour implorer son pardon et tenter de dissiper leur malentendu. Mais elle fut retenue par la crainte de violer son intimité. Il était inquiet et malheureux, opprimé par quelque chagrin ou quelque douleur secrète, et il lui avait bien laissé entendre qu'il souhaitait lutter seul. Charlotte sentait qu'il serait à la fois plus sage et plus généreux de respecter la volonté de son mari. Mais il lui semblait intolérable de rester là, dans la chambre voisine de celle de Kenneth, comme si elle s'était trouvée à l'autre bout du monde. Dans son trouble, elle regrettait presque de n'avoir pas eu le courage d'ouvrir la lettre et de la remettre sur la table avant l'arrivée de Kenneth : du moins, elle aurait appris ainsi

quel était son secret et réussi peut-être à dissiper le mauvais charme. Car elle se prenait à penser au secret de son mari comme à quelque chose de sciemment malveillant, à une sorte de tyrannie qu'il détestait et dont, cependant, il ne pouvait se libérer. Une ou deux fois, dans son regard qui évitait celui de Charlotte, la jeune femme avait cru surprendre un appel au secours, un désir d'avouer aussitôt réprimé. On eût dit que Kenneth sentait qu'elle aurait pu l'aider si elle avait connu son secret, mais qu'il était incapable de lui en faire l'aveu.

L'idée vint brusquement à Charlotte d'aller voir la mère de Kenneth. Elle aimait beaucoup Mrs Ashby, vieille dame encore vive et alerte, dont les yeux clairs révélaient une nature simple et franche qui correspondait bien à la sienne. Une entente tacite s'était établie entre les deux femmes depuis le jour où Mrs Ashby mère, venant déjeuner pour la première fois chez sa nouvelle belle-fille et reçue par celle-ci dans la bibliothèque, avait levé les yeux vers le mur vide au-dessus du bureau de son fils et remarqué d'un ton laconique : « Tiens, Elsie est partie ! » Puis, comme Charlotte murmurait une explication embarrassée, elle avait ajouté : « Pas de sottise, mon enfant ! Ne la laissez pas revenir : deux personnes suffisent pour former un couple ! » Charlotte, la voyant ainsi lire dans ses pensées, avait échangé avec elle un sourire complice. Il lui semblait à présent que la vieille dame, grâce à son intuition profonde, réussirait à pénétrer le mystère qu'elle-même ne parvenait pas à éclaircir. Mais, une fois de plus, elle hésita devant ce qui lui parut une trahison. Quel droit avait-elle de chercher à surprendre, fût-ce avec l'aide d'une parente aussi proche, un secret que son mari se refusait à lui livrer ? « Peut-être finira-t-il par en parler à sa mère de son propre gré ? » se dit-elle. « Mais à quoi bon ? C'est ensemble que lui et moi devons régler cette question. »

Elle méditait toujours sur ce problème quand on frappa à sa porte et Kenneth entra. Il était en smoking et parut surpris de voir la robe du soir abandonnée sur le lit.

— « Tu ne descends pas ? » demanda-t-il.

— « Je croyais que tu ne te sentais pas bien et que tu étais allé te coucher, » répondit-elle d'une voix un peu tremblante.

— « Je ne suis pas particulièrement en forme, » dit Kenneth avec un sourire contraint, « mais nous ferions mieux d'aller dîner tout de même. » Il avait toujours les traits tirés, mais son visage était plus calme qu'au moment où il était monté se réfugier chez lui, une heure plus tôt.

— « Et voilà ! » se dit Charlotte. « Il sait ce que contient la lettre et il a repris le dessus, tandis que je suis toujours dans les ténèbres. » Elle sonna pour commander le dîner — un repas simple et léger, précisa-t-elle, car Monsieur et elle étaient fatigués et n'avaient guère d'appétit.

Lorsque le dîner fut annoncé, tous deux prirent place à table. Tout

d'abord, ni l'un ni l'autre ne trouva un mot à dire ; puis Kenneth engagea la conversation, avec une affectation d'aisance plus éprouvante encore que son silence. « Il est terriblement fatigué, » se dit Charlotte, qui suivait le cours de ses propres pensées pendant que son mari parlait à bâtons rompus de politique, d'aviation, d'une exposition de peinture moderne, de la santé d'une vieille tante et de l'installation du téléphone automatique. « Il a l'air absolument exténué ! »

Généralement, lorsqu'ils n'avaient pas d'invités, ils allaient, après le dîner, dans la bibliothèque ; Charlotte s'installait sur le divan avec son tricot, tandis que Kenneth s'asseyait dans son fauteuil, sous la lampe, pour fumer sa pipe. Mais ce soir-là, par un accord tacite, ils évitèrent la pièce dans laquelle avait eu lieu leur étrange discussion et montèrent dans le boudoir de Charlotte.

Ils s'assirent au coin du feu pour prendre le café, mais Kenneth repoussa la tasse à laquelle il avait à peine touché. « Veux-tu fumer ? » demanda Charlotte.

— « Non, pas ce soir, » répondit-il en secouant la tête.

— « Tu devrais te coucher de bonne heure : tu as l'air très fatigué. Je suis sûre que tu te surmènes. »

— « Tout le monde se surmène, par moments. »

Elle se leva et s'écria, avec une résolution soudaine : « Eh bien, je n'ai pas l'intention de te laisser gaspiller tes forces de cette façon : c'est absurde ! Je vois bien que tu te rends malade. » Se penchant sur lui, elle posa une main sur son front. « Mon pauvre cher Kenneth, prépare-toi à partir pour de longues vacances. »

Il la regarda avec une surprise alarmée, en répétant : « Des vacances ? »

— « Mais oui ! Sais-tu bien que j'ai l'intention de t'enlever à Pâques ? Nous allons partir, dans une quinzaine de jours, faire une croisière quelque part, à l'autre bout du monde ! » Elle se pencha davantage pour poser les lèvres sur le front de son mari et ajouta : « Moi aussi, je suis fatiguée, Kenneth ! »

Sans paraître prêter attention à ses derniers mots, il se redressa, les mains sur les genoux, reculant légèrement la tête pour fuir sa caresse et la regarda d'un air inquiet en disant : « Des vacances ? Encore ! Mais, chérie, je ne peux vraiment pas partir en ce moment ! »

— « Je ne vois pas pourquoi tu dis « encore », Kenneth : nous n'avons pas pris de vraies vacances cette année. »

— « A Noël, nous avons passé une semaine à la campagne avec les enfants. »

— « Oui, mais, cette fois-ci, je veux dire des vacances sans les enfants, loin de la maison, des domestiques, et de tous les tracas quotidiens. Ta mère sera ravie d'avoir Joyce et Peter chez elle pendant quelque temps. »

Kenneth hocha lentement la tête, en fronçant les sourcils. « Non, chérie, je ne peux pas laisser les enfants à ma mère. »

— « Mais, voyons, c'est stupide ! Elle les adore. Tu n'as pas hésité à les lui confier pendant plus de deux mois quand nous avons fait ce voyage aux Antilles. »

Il poussa un profond soupir, se mit péniblement debout et répondit d'un air gêné : « C'était différent alors. »

— « Différent ? Pourquoi ? »

— « Je veux dire qu'à cette époque je n'avais pas réalisé... » Il s'interrompit pour choisir ses mots et reprit : « Ma mère adore les enfants, comme tu dis. Mais elle ne sait pas toujours très bien les élever : les grand-mères ont tendance à gâter leurs petits-enfants. Il lui arrive de parler devant eux sans réfléchir. » Se tournant vers sa femme, il ajouta d'un ton implorant : « Ne me demande pas cela, ma chérie ! »

Charlotte médita un moment. Il était vrai que Mrs Ashby mère ne pesait pas toujours ses mots, mais elle était bien la dernière personne au monde à faire devant ses petits-enfants une remarque dont les parents les plus scrupuleux puissent prendre ombrage. La jeune femme, perplexe, se contenta de dire : « Je ne comprends pas, Kenneth. »

La regardant toujours du même air à la fois gêné et suppliant, il murmura : « N'essaye pas de comprendre. »

— « Tu ne veux pas que je comprenne ? »

— « Pas maintenant... pas encore. » Il porta les mains à ses tempes et reprit : « Ne vois-tu pas qu'il est inutile d'insister ? Je ne peux pas partir, quelle que soit l'envie que j'en aie. »

Charlotte le dévisagea longuement. « La question que je te pose est : VEUX-tu partir ? »

Il soutint un moment son regard, puis ses lèvres se mirent à trembler et il dit enfin, d'une voix brisée : « Je veux... tout ce que tu veux. »

— « Pourtant... »

— « Mais ne me demande pas cela : je ne peux pas partir... je ne peux pas ! »

— « Tu veux dire que tu ne peux pas t'en aller là où ces lettres ne pourraient t'atteindre ! »

Kenneth était resté debout devant elle, dans une attitude gênée et hésitante. A ces mots, il lui tourna brusquement le dos et se mit à marcher de long en large dans la pièce, la tête basse, les yeux fixés sur le tapis.

Charlotte sentit croître son ressentiment en même temps que ses craintes. « C'est bien cela ? » insista-t-elle. « Pourquoi ne pas l'admettre ? Tu ne peux plus te passer de ces lettres ! »

Il continuait à faire les cent pas ; mais, soudain, il s'arrêta court, se laissa tomber sur un siège et enfouit son visage dans ses mains. Au tremblement de ses épaules, Charlotte comprit qu'il pleurait. Elle

n'avait jamais vu pleurer un homme, excepté son père, lorsque sa mère était morte. Elle n'était alors qu'une enfant, mais elle se rappelait parfaitement combien ce spectacle l'avait effrayée. Maintenant aussi, elle avait peur : elle sentait que son mari était sur le point de lui être arraché par quelque force mystérieuse, et qu'elle devrait faire appel aux dernières ressources de son énergie pour défendre leur liberté à tous deux.

— « Kenneth... Kenneth ! » implora-t-elle en s'agenouillant à côté de lui. « Ne veux-tu pas m'écouter ? Ne veux-tu pas essayer de comprendre combien je souffre ? Je ne suis pas une femme capricieuse, mon chéri, je t'assure ! Je n'aurais sans doute même pas fait attention à ces lettres si je n'avais pas remarqué l'effet qu'elles produisaient sur toi. Je n'ai pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas, et, si ces lettres avaient eu sur toi un effet différent... Oui, oui, écoute-moi bien ! Si j'avais constaté qu'elles te rendaient heureux, que tu les attendais avec impatience, que tu souhaitais les voir arriver, qu'elles t'apportaient quelque chose que je ne pouvais pas te donner... Eh bien, crois-moi, Kenneth : je n'irais pas jusqu'à dire que je n'en aurais pas souffert ! Mais ma souffrance aurait été différente et j'aurais eu le courage de te la cacher, soutenue par l'espoir qu'un jour tu en viendrais à éprouver pour moi les mêmes sentiments qu'envers l'auteur de ces lettres... Mais je ne peux pas supporter de voir combien tu les redoutes, combien elles te font mal, et de constater que, cependant, tu ne peux pas te passer de ces lettres et que tu ne veux pas t'éloigner de crainte qu'il n'en arrive une en ton absence ! Mais, » ajouta-t-elle en un cri d'accusation, « peut-être t'a-t-elle formellement interdit de partir ? Kenneth, tu dois me répondre ! Est-ce là la vraie raison ? Est-ce parce que cette femme te l'interdit que tu ne veux pas partir avec moi ? »

Toujours agenouillée à côté de lui, elle prit doucement les mains de son mari dans les siennes. Elle s'en voulait de son insistance, elle avait honte de le forcer à découvrir son visage défait, mais elle était résolue à ne pas se laisser arrêter par des scrupules de cette nature. Kenneth avait baissé les yeux ; tous les muscles de son visage frémissaient. Charlotte se rendait compte qu'elle le faisait souffrir plus encore qu'elle ne souffrait elle-même, mais cette pensée même ne la retenait plus.

— « Kenneth, c'est cela ? Elle ne veut pas que nous partions ensemble ? »

Il ne répondit pas, ne la regarda pas, et elle se sentit envahie par un sentiment de défaite : pour elle, le combat était perdu d'avance. « Inutile de me répondre : je vois bien que j'ai raison, » dit-elle.

Tout à coup, comme elle faisait un mouvement pour se lever, il tourna la tête, prit les mains de Charlotte dans les siennes et les serra si fort qu'elle sentit ses bagues lui entrer dans la chair. Il y avait dans cette étreinte quelque chose de convulsif et d'un peu effrayant : c'était le geste d'un homme qui se sent glisser au-dessus d'un précipice. Il la

regardait fixement maintenant, comme si son salut dépendait de ce qu'il lirait sur ce visage penché vers lui. « Mais si, nous partirons en voyage ensemble. Nous irons où tu voudras, » dit-il enfin d'une voix basse et confuse. Et, l'attirant vers lui, il pressa ses lèvres contre celles de sa femme.

4

« Je vais dormir cette nuit, » s'était dit Charlotte. Mais, au contraire, elle resta assise devant la cheminée jusqu'au point du jour, prêtant l'oreille au moindre bruit venu de la chambre de Kenneth. Celui-ci, du moins, semblait reposer après les émotions de la soirée. Une ou deux fois au cours de la nuit, Charlotte se glissa à pas de loup jusqu'à la porte de sa chambre et, à la pâle clarté qui venait de la fenêtre entrouverte, elle le vit allongé sur son lit, dormant d'un sommeil profond — le sommeil de l'épuisement. « Il est malade, » se dit-elle. « Sans aucun doute, il est malade. Et la cause de sa maladie n'est pas le surmenage, mais cette mystérieuse persécution dont il est l'objet. »

Cependant, elle poussa un soupir de soulagement : le combat avait été dur, mais elle avait remporté la victoire — du moins pour le moment. Si seulement ils avaient pu se mettre en route immédiatement — partir n'importe où ! Mais elle savait qu'il serait inutile de lui demander de quitter New York avant les vacances et, entre-temps, l'influence secrète à laquelle il était soumis, et dont elle ignorait toujours la nature, continuerait à travailler contre elle. Charlotte savait qu'il lui faudrait revenir à la charge, reprendre la lutte jour après jour jusqu'au moment de leur départ. Mais, par la suite, tout changerait ! Si elle parvenait à entraîner son mari très loin, sous d'autres cieux, et à le garder pour elle seule, elle ne doutait pas de réussir à le délivrer du mauvais charme sous l'emprise duquel il se trouvait. Apaisée par cette pensée, elle finit par sombrer à son tour dans un sommeil profond.

Elle se réveilla beaucoup plus tard qu'à l'accoutumée et se redressa aussitôt dans son lit, surprise et contrariée d'avoir dormi si longtemps. Elle aimait prendre son petit déjeuner avec son mari au coin du feu, dans la bibliothèque. Mais un coup d'œil jeté à la pendule lui fit craindre que Kenneth ne fût parti depuis longtemps. Pour s'en assurer, elle courut à sa chambre : celle-ci était vide. Sans doute Kenneth était-il entré chez elle avant de descendre et, constatant qu'elle dormait, il était parti sans la déranger. Elle était suffisamment éprise de son mari pour regretter cette heure d'intimité qu'elle aurait pu passer avec lui.

Elle sonna pour demander si Monsieur était sorti. Oui, depuis près d'une heure, répondit la femme de chambre. Il avait donné l'ordre de

ne pas réveiller Madame et de ne pas lui envoyer les enfants avant qu'elle ne les ait fait appeler. Il était monté lui-même à la nursery pour donner ces instructions. Tout cela semblait parfaitement normal, et Charlotte ne comprit pas elle-même pourquoi elle demanda : « Monsieur n'a pas laissé d'autre message ? »

La femme de chambre répondit que si, et s'excusa d'avoir oublié de le mentionner. Juste avant de partir, Monsieur lui avait recommandé de dire à Madame qu'il allait s'occuper de leurs billets et de la prier de se tenir prête à partir dès demain.

— « Demain ? » répéta Charlotte en regardant la femme de chambre d'un air incrédule. « Vous êtes sûre qu'il a parlé de départ pour demain ? »

— « Oh ! tout à fait sûre ! Je me demande même comment j'avais pu oublier de le dire à Madame. »

— « Cela n'a pas d'importance, » dit Charlotte. « Faites-moi couler un bain, je vous prie. » Elle se leva d'un bond pour expédier sa toilette et, tout en se coiffant, se prit à chanter devant la glace. Elle se sentait rajeunie à la pensée de la victoire qu'elle venait de remporter. L'image de l'autre femme s'évanouissait peu à peu, pour ne devenir qu'un tout petit point à l'horizon ; tandis que la sienne lui souriait des yeux et des lèvres dans le miroir. Kenneth l'aimait donc encore ! Il l'aimait aussi passionnément qu'au premier jour ! Il avait compris combien elle souffrait et s'était rendu compte que, pour sauvegarder leur bonheur, il leur fallait partir immédiatement, tout seuls, afin de se reprendre. Peu importait maintenant à Charlotte la nature de l'influence qui s'exerçait contre eux : elle avait affronté le spectre et réussi à le repousser. « Quand on s'aime, il faut avoir le courage de regarder son bonheur en face, sans avoir peur de le compromettre ! » Ses cheveux blonds, qu'elle brossait énergiquement, lui faisaient comme une auréole de victoire. « Certaines femmes savent prendre les hommes, et d'autres pas ! » se disait-elle gaiement, en admirant son reflet dans la glace.

La matinée passa comme l'éclair. Charlotte commanda à la cuisinière un repas particulièrement soigné, embrassa les enfants avant leur départ pour l'école, fit descendre les malles du grenier et examina avec la femme de chambre la question des vêtements à emporter. Il lui faudrait des robes d'été et, pour Kenneth, des costumes légers car, bien entendu, ils iraient vers le soleil et la chaleur... « Mais je ne sais même pas encore où nous allons ! C'est ridicule ! » pensa-t-elle avec irritation. Elle se décida à appeler son mari au bureau ; mais on l'informa que Mr Ashby était passé de bonne heure dans la matinée et reparti presque aussitôt. « Je le rappellerai plus tard, » dit Charlotte. « Dans combien de temps croyez-vous qu'il reviendra ? » La secrétaire l'ignorait. Elle savait seulement qu'en s'en allant

Mr Ashby avait dit qu'il était pressé, parce qu'il avait une course à faire en dehors de la ville.

En dehors de la ville ! Désemparée, Charlotte raccrocha l'appareil et s'assit, le regard vide. Où Kenneth était-il allé ? Et pourquoi avoir choisi, pour quitter la ville, la veille de ce départ si brusquement décidé ? Elle sentit un frisson d'appréhension la parcourir : sans aucun doute, il était allé voir cette femme, pour obtenir d'elle la permission de partir. Il était complètement sous sa coupe. Et Charlotte avait été assez sotte pour voir déjà sur son front les palmes de la victoire ! Eclatant d'un rire amer, elle traversa la chambre pour aller s'asseoir de nouveau devant la glace. Quel visage différent elle y vit ! Le sourire forcé qui crispait ses lèvres pâles semblait narguer la radieuse vision que le miroir lui avait renvoyée peu de temps auparavant. Mais, peu à peu, ses joues reprirent leurs couleurs ; après tout, elle était en droit de se proclamer victorieuse puisque son mari avait accepté de faire ce qu'elle lui demandait, et non ce que cette autre femme prétendait exiger de lui. Etant donné sa brusque décision de partir le lendemain, il devait avoir des questions à régler, des dispositions à prendre. Ce mystérieux déplacement n'avait pas nécessairement pour but une visite à la personne qui lui adressait les lettres. Peut-être, tout simplement, était-il allé voir quelque client en banlieue, sans que la secrétaire eût jugé bon d'en informer Charlotte... Le mieux que celle-ci eût à faire était de continuer joyeusement ses préparatifs en attendant d'apprendre dans quelle région bénie du globe son mari avait l'intention de l'emmener.

Elle s'attela donc à sa tâche et fut toute surprise, quand la femme de chambre vint tirer les rideaux, de s'apercevoir qu'il était déjà cinq heures. Et elle ne savait toujours pas pour quelle destination ils partaient le lendemain ! Elle téléphona au bureau, où on lui apprit que Mr Ashby n'avait pas reparu depuis le matin. Charlotte demanda à parler à l'associé de son mari, mais celui-ci ne put lui donner aucun renseignement nouveau, car, son train ayant eu du retard, il était arrivé au bureau après le passage de Kenneth. Charlotte demeura un instant perplexe, puis se décida à appeler sa belle-mère. A la veille d'un voyage qui devait durer un mois, Kenneth ne pouvait manquer d'aller voir sa mère, d'autant plus que — malgré les objections de principe qu'il avait soulevées — les enfants devraient certainement être confiés à celle-ci, et il tiendrait à lui faire des recommandations à leur sujet. En d'autres temps, Charlotte aurait pu se sentir vexée d'être exclue de leur entretien, mais, à présent qu'elle avait remporté la victoire et avait la certitude que son mari la préférait à toute autre femme, cela lui était indifférent. Gaiement, elle appela le numéro de Mrs Ashby, entendit la voix affectueuse de sa belle-mère à l'autre bout du fil et dit, sans préambule : « Eh bien, Mère ! Les nouvelles

que vous a données Kenneth ont dû vous surprendre ? Que pensez-vous de notre escapade ? »

Mais, avant même que son interlocutrice eût placé un mot, Charlotte sut ce que serait sa réponse... Mrs Ashby n'avait pas vu son fils, ni reçu de nouvelles directes de lui, et ne comprenait pas à quoi faisait allusion Charlotte. Celle-ci resta un moment muette de surprise, pensant simplement : « Mais, alors, où donc est-il allé ? » Puis, se ressaisissant, elle raconta à sa belle-mère leurs projets de voyage. Tout en parlant, elle reprenait peu à peu confiance et sentait croître sa conviction que, désormais, rien ne pourrait plus la séparer de Kenneth. Mrs Ashby exprima aussitôt son approbation de cette décision. Elle aussi trouvait que Kenneth avait l'air préoccupé et surmené et estimait, tout comme sa belle-fille, qu'un changement d'air serait pour lui le meilleur des remèdes. « Je suis toujours heureuse quand il peut partir un peu, loin de ses soucis. Elsie détestait les voyages et trouvait toujours de bons prétextes pour l'empêcher de s'en aller. Avec vous, grâce à Dieu, c'est différent ! » La vieille dame ne fut pas surprise non plus que son fils n'ait pas eu le temps de lui annoncer son départ : il avait dû être très bousculé depuis le moment où il avait pris cette décision hâtive ; mais, sans aucun doute, il passerait lui dire au revoir avant de rentrer dîner, et ce qu'ils avaient à se dire ne leur prendrait pas plus de cinq minutes. « J'espère que vous réussirez à guérir Kenneth de sa manie de tergiverser sur des questions qui pourraient être réglées en un clin d'œil, » ajouta Mrs Ashby. « Il n'était pas du tout comme cela autrefois, et, s'il prenait cette habitude dans son métier, il aurait vite fait de perdre sa clientèle... Oui, venez donc un moment, ma chère petite, si vous en avez le temps. Kenneth se montrera sûrement pendant que vous serez là. » Le ton réconfortant de sa voix résonnait encore aux oreilles de Charlotte tandis que celle-ci achevait ses préparatifs.

Vers sept heures, le téléphone sonna et elle se précipita pour répondre. Enfin, elle allait savoir ! Mais c'était seulement la secrétaire consciencieuse qui tenait à l'informer, avant de quitter le bureau, que Mr Ashby n'était pas revenu et n'avait rien fait dire. « Oh ! cela ne fait rien. Merci beaucoup ! » répondit Charlotte d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre allègre. Elle raccrocha d'une main qui tremblait, tout en cherchant à se convaincre qu'au même moment Kenneth devait arriver chez sa mère. Elle ferma les tiroirs de la commode, mit son chapeau et son manteau et appela la nurse pour la prévenir qu'elle se rendait chez la grand-mère des enfants.

Cette dernière n'habitait pas loin, mais, pendant son bref trajet dans la nuit, Charlotte, dans chaque silhouette masculine qu'elle croisait, crut reconnaître son mari. Cependant, elle ne le rencontra pas sur sa route et, en entrant dans la maison, trouva sa belle-mère seule.

Kenneth n'était pas venu et n'avait pas téléphoné. Assise au coin du feu, Mrs Ashby tricotait activement et sa simple présence apporta un réconfort à Charlotte. Bien sûr, il était surprenant que Kenneth se fût absenté toute la journée sans rien dire à personne, mais cela n'avait tout de même rien d'inquiétant. Il était si occupé et avait la responsabilité de tant d'affaires, que le moindre changement dans ses projets devait l'obliger à prendre des dispositions imprévisibles. Sans doute s'était-il attardé chez un client. Mrs Ashby se rappelait l'avoir entendu dire qu'il était chargé des intérêts d'un vieil original qui vivait, retiré du monde, quelque part dans l'état de New Jersey, et qui, bien que fort riche, était trop avare pour s'être fait installer le téléphone. C'était probablement chez lui que Kenneth se trouvait retenu.

Mais Charlotte ne parvenait pas à contenir sa nervosité. Quand sa belle-mère lui demanda à quelle heure ils devaient partir le lendemain, elle dut répondre qu'elle n'en savait rien, que Kenneth lui avait simplement fait dire qu'il allait retenir leurs places sur le paquebot. Et le simple fait de prononcer ces mots lui fit réaliser une fois de plus ce que cette situation avait d'étrange. Mrs Ashby reconnut elle-même que c'était bizarre, mais ajouta aussitôt que cela prouvait seulement à quel point Kenneth était bousculé.

— « Mais, Mère, il est près de huit heures ! Il devrait comprendre que j'ai besoin de savoir à quelle heure nous partons demain ! »

— « Oh ! le bateau ne part probablement que dans la soirée. Il faut parfois attendre minuit, à cause de la marée. C'est sans doute là-dessus que compte Kenneth : après tout, il a la tête sur les épaules. »

— « Non, ce n'est pas cela, » dit Charlotte en se levant. « Il lui est arrivé quelque chose. »

Mrs Ashby ôta ses lunettes et rangea son tricot. « Allons, si vous commencez à vous mettre des idées en tête... »

— « N'êtes-vous pas inquiète du tout ? »

— « Je ne suis jamais inquiète avant d'avoir une raison précise de l'être !... Sonnez donc pour demander qu'on serve, mon enfant. Voulez-vous rester dîner avec moi ? Kenneth s'arrêtera sûrement ici avant de rentrer. »

Charlotte téléphona chez elle pour prévenir qu'on ne l'attende pas. Monsieur n'était pas encore revenu et n'avait pas appelé. Dès qu'il arriverait, la femme de chambre lui dirait que Madame dînait chez Mrs Ashby. Charlotte suivit sa belle-mère dans la salle à manger et s'assit, la gorge sèche, devant une assiette à laquelle elle ne toucha pas, tandis que Mrs Ashby faisait honneur à un repas léger, mais soigneusement préparé. « Vous devriez manger quelque chose, ma chère enfant, » dit celle-ci, « sinon vous serez vite aussi mal en

point que Kenneth !... Oui, un peu plus d'asperges, Jane, je vous prie. »

Sur ses instances, Charlotte accepta un verre de sherry et quelques biscottes, puis toutes deux retournèrent au salon où le feu avait été entretenu et les coussins du fauteuil remis en place. Quel aspect paisible et familier avait cette pièce — alors que le cœur de Charlotte était en proie à une si cruelle incertitude !

— « Je ferais mieux de m'en aller, » dit enfin la jeune femme en se levant. « Kenneth ne s'arrêtera sûrement plus ici à une heure pareille. »

— « Il n'est pas très tard, ma chère enfant, » répondit Mrs Ashby avec un sourire indulgent, « notre dîner n'a pas duré bien longtemps ! »

— « Neuf heures ont sonné depuis un moment déjà, » reprit Charlotte en se levant ; « et, à vrai dire, je ne tiens plus en place ! »

Mrs Ashby posa son ouvrage et s'appuya des deux mains sur le bras de son fauteuil. « Je vous accompagne, » dit-elle en se mettant debout avec quelque difficulté, car elle boitait légèrement.

Charlotte protesta qu'il était trop tard, qu'elle téléphonerait aussitôt que Kenneth serait rentré ; mais la vieille dame avait déjà sonné sa femme de chambre. « Si Mr Kenneth vient, dites-lui qu'il me trouvera chez lui, » recommanda-t-elle en mettant son manteau. Puis, suivie de sa belle-fille, elle se dirigea vers le taxi qu'elle avait fait appeler. Pendant le court trajet entre leurs deux maisons, Charlotte remercia le ciel de ne pas rentrer toute seule : il y avait dans la seule présence de Mrs Ashby quelque chose de chaud et de réconfortant qui correspondait bien à la clarté limpide de son regard. Au moment où le taxi s'arrêtait devant la porte, la vieille dame posa une main encourageante sur celle de Charlotte en murmurant : « Vous verrez qu'il aura laissé un message. »

A leur coup de sonnette, la porte s'ouvrit et elles entrèrent. Le cœur de Charlotte battait d'émotion : la confiance dont témoignait sa belle-mère commençait à se communiquer à elle.

— « Vous verrez, vous verrez, » répétait Mrs Ashby.

Mais, à leurs questions, la femme de chambre répondit que Monsieur n'était pas rentré et n'avait envoyé aucun message.

— « Vous êtes sûre que le téléphone n'est pas en dérangement ? » suggéra la vieille dame.

— « Il ne l'était pas tout à l'heure, riposta la femme de chambre, « mais je vais m'en assurer. » Elle s'éloigna et Charlotte se retourna pour accrocher ses vêtements au portemanteau. Sur la table de l'entrée était posée une enveloppe grise, sur laquelle le nom de son mari s'étalait en caractères pâles. « Oh ! » s'écria-t-elle, se rendant compte tout à coup que, pour la première fois depuis des mois, elle

était rentrée chez elle sans se demander si elle trouverait une de ces enveloppes grises sur la table.

— « Qu'y a-t-il donc, ma chère enfant ? » demanda Mrs Ashby en la regardant avec surprise.

Sans répondre, Charlotte prit l'enveloppe et la regarda fixement, comme si son regard avait pu pénétrer ce qu'il y avait à l'intérieur. Puis, prise d'une idée subite, elle tendit la lettre à sa belle-mère en demandant : « Connaissez-vous cette écriture ? »

Mrs Ashby prit la lettre, mit ses lunettes et s'approcha de la lumière. Charlotte remarqua que l'enveloppe tremblait dans sa main, habituellement si ferme. « Mais cette lettre est adressée à Kenneth, » dit-elle enfin, à voix basse. Son ton semblait impliquer qu'elle trouvait la question de sa belle-fille légèrement indiscrète.

— « Oui, mais cela ne fait rien... » répondit Charlotte avec une résolution soudaine. « Ce que je veux savoir, c'est si vous reconnaissez l'écriture. »

— « Non, » répondit nettement Mrs Ashby en lui rendant la lettre.

Les deux femmes étaient entrées dans la bibliothèque. Charlotte donna de la lumière, ferma la porte et, montrant l'enveloppe qu'elle tenait à la main, déclara : « Je vais l'ouvrir ! »

— « Comment ! » s'exclama la vieille dame d'un ton de surprise choquée. « Voyons, vous ne pouvez pas ouvrir une lettre qui ne vous est pas adressée ! »

— « Quelle importance cela peut-il avoir — maintenant ? » Regardant sa belle-mère bien en face, elle ajouta : « Cette lettre peut m'apprendre où se trouve Kenneth. »

Le visage au teint clair de Mrs Ashby se couvrit d'une pâleur mortelle ; ses joues, habituellement si fermes, parurent se flétrir brusquement. « Pourquoi donc ? » balbutia-t-elle. « Qu'est-ce qui vous fait croire ?... Cela ne se peut pas... »

Les yeux toujours fixés sur le visage altéré de sa belle-mère, Charlotte riposta vivement : « Alors, vous reconnaissez cette écriture ? »

— « La reconnaître ? Comment pourrais-je la reconnaître ? Mon fils a tellement de correspondants... Mais je sais que... » Elle s'interrompit et leva vers sa belle-fille des yeux suppliants.

Charlotte la saisit par le poignet. « Mère, que savez-vous ? Dites-le-moi ! Il faut me le dire ! »

— « Je sais que, lorsqu'une femme ouvre les lettres de son mari en l'absence de celui-ci, il ne peut rien en résulter de bon. »

A l'énoncé de ce précepte de morale, Charlotte sentit l'irritation la gagner. Eclatant d'un rire ironique, elle s'écria : « C'est tout ce que vous avez à dire ? Rien de bon ne peut venir de cette lettre, qu'elle soit ouverte ou fermée : je ne le sais que trop ! Mais, quel que soit le mal qu'elle puisse apporter, j'ai l'intention de décou-

vrir ce qu'elle contient ! » Ses mains qui tremblaient un moment plus tôt redevinrent fermes, de même que sa voix. Les yeux toujours fixés sur Mrs Ashby, elle reprit : « C'est la neuvième lettre que Kenneth reçoit depuis notre mariage, toujours dans la même enveloppe grise. J'en ai tenu le compte parce que, chaque fois qu'une de ces lettres arrive, votre fils donne l'impression d'avoir reçu un choc terrible, dont il lui faut des heures pour se remettre. Je le lui ai fait remarquer. Je lui ai dit que je devais savoir de qui venaient ces lettres, parce que je me rends bien compte qu'elles le mettent dans un état épouvantable... Il ne veut pas répondre à mes questions. Il affirme ne rien pouvoir me dire au sujet de ces lettres. Mais, hier soir, il m'a promis de partir avec moi — de partir loin d'elles. »

D'une démarche tremblante, Mrs Ashby s'approcha d'un fauteuil et s'y assit, la tête penchée sur la poitrine, en murmurant simplement : « Ah ! »

— « Alors, vous comprenez à présent... »

— « Vous a-t-il dit qu'il voulait partir pour échapper à ces lettres ? »

— « Il a dit qu'il voulait partir, simplement. Il sanglotait et pouvait à peine parler. Mais je lui ai déclaré que je savais qu'il partait à cause de cela. »

— « Et qu'a-t-il répondu ? »

— « Il m'a prise dans ses bras en disant qu'il irait où je voudrais. »

— « Dieu soit loué ! » s'écria Mrs Ashby. Il y eut un silence pendant lequel la vieille dame resta assise, les yeux baissés pour fuir le regard de sa belle-fille. Enfin, elle releva la tête et demanda : « Vous êtes sûre qu'il y a eu neuf lettres ? »

— « Parfaitement sûre. Celle-ci est la neuvième. Je les ai comptées. »

— « Et Kenneth s'est refusé à toute explication ? »

— « Il s'y est refusé catégoriquement. »

— « Quand ces lettres ont-elles commencé à arriver ? Vous en souvenez-vous ? » demanda encore Mrs Ashby dont les lèvres étaient pâles et serrées.

— « Si je m'en souviens ? » répondit Charlotte avec un rire amer. « La première est arrivée le soir où nous sommes rentrés de notre voyage de noces. »

— « Il y a si longtemps que cela ?... Dans ce cas, » reprit la vieille dame avec une soudaine énergie, « ... eh bien, oui... ouvrez-la ! »

Ces mots étaient si inattendus que Charlotte sentit le sang battre contre ses tempes et ses mains se remirent à trembler. Elle tenta de glisser son doigt sous la patte de l'enveloppe, mais celle-ci était si soigneusement collée qu'elle dut aller chercher un coupe-papier sur le bureau de son mari. En déplaçant les objets familiers que les

mains de Kenneth avaient touchés si récemment encore, elle éprouva un frisson glacé, comme si ces objets avaient appartenu à quelqu'un qui venait de mourir. Dans le profond silence de la pièce, le bruit que fit le papier en se déchirant résonna comme un cri humain. Charlotte tira la feuille de l'enveloppe et s'approcha de la lampe.

« Eh bien ? » demanda Mrs Ashby d'une voix étouffée.

Charlotte ne répondit pas, ne bougea pas non plus. Penchée au-dessus de la feuille de papier, elle l'approchait de plus en plus de la lumière. Sa vue devait être brouillée, ou bien elle était éblouie par le reflet de la lumière sur la surface unie du papier, car elle avait beau forcer ses yeux au maximum, elle ne distinguait que quelques pâles traits de plume, si indistincts qu'il lui était impossible de les déchiffrer.

— « Je ne vois rien..., » murmura-t-elle.

— « Que voulez-vous dire, mon enfant ? »

— « L'écriture est illisible... attendez. »

Elle retourna vers le bureau et, s'asseyant sous la lampe de travail de Kenneth, posa la lettre sous une loupe. Sa belle-mère l'observait avec une attention soutenue.

— « Eh bien ? » demanda de nouveau la vieille dame, de la même voix étouffée.

— « Eh bien, les caractères ne sont pas plus nets. Je ne peux rien lire. »

— « Vous voulez dire qu'il n'y a rien d'écrit sur cette feuille de papier ? »

— « Si, il y a des caractères tracés dessus... J'arrive à distinguer quelque chose comme « à moi » et... « viens ». Oh ! oui, on dirait que c'est *viens* ! »

Mrs Ashby se leva brusquement. Son visage était devenu encore plus pâle. Elle s'avança vers le bureau, s'y appuya des deux mains et, semblant faire un violent effort sur elle-même, elle ordonna : « Faites voir. » Charlotte était devenue aussi pâle que sa belle-mère. « Elle sait, » se dit-elle en poussant la lettre de son côté. Mrs Ashby se pencha sur la feuille de papier, sans la toucher.

Immobile, Charlotte l'observait comme la vieille dame l'avait observée lorsqu'elle tentait de déchiffrer la lettre. Mrs Ashby mit ses lunettes et se pencha davantage sur la feuille étalée sur le bureau, en évitant toujours soigneusement de la toucher. La lumière de la lampe tombait directement sur son visage et Charlotte ne put s'empêcher de penser combien la physionomie la plus ouverte peut dissimuler de sentiments inconnus. Elle n'avait jamais vu les traits de sa belle-mère exprimer autre chose que les émotions les plus saines : cordialité, bienveillance, amusement, sympathie, avec, de temps à autre, un éclair de saine colère. Maintenant, ces traits semblaient refléter la haine, la frayeur, une consternation incrédule et même une sorte

de défi. On aurait dit que de mauvais esprits se disputant l'âme de la vieille dame avaient défiguré son visage à leur propre ressemblance. Enfin, elle releva la tête : « Je ne peux pas... je ne peux pas, » balbutia-t-elle d'un ton d'enfantine détresse.

— « Vous ne pouvez pas la lire, vous non plus ? »

Elle secoua la tête et Charlotte vit deux larmes couler le long de ses joues.

— « Aussi familière que vous soit l'écriture ? » insista Charlotte, les lèvres nerveusement crispées.

Sans relever le défi, Mrs Ashby répondit : « Je ne peux rien lire — rien. »

— « Mais vous reconnaissez l'écriture ? »

La vieille dame releva craintivement la tête et son regard inquiet fit le tour de la pièce. « Comment vous dire ? J'ai été surprise tout d'abord... »

— « Surprise par la ressemblance ? »

— « Eh bien, j'ai pensé... »

— « Vous feriez mieux de parler franchement, Mère ! Vous avez vu tout de suite que c'était SON écriture ? »

— « Oh ! attendez, ma chère enfant, attendez... »

— « Attendre quoi ? »

Mrs Ashby leva les yeux et son regard, sans s'arrêter sur Charlotte, alla se poser sur le mur au-dessus du bureau de son fils.

Charlotte, qui suivait ce regard, éclata d'un rire accusateur. « Je n'ai pas besoin d'attendre davantage ! Vous venez de me répondre ! Vous regardez exactement l'endroit du mur où SON portrait était accroché ! »

— « Chut... » murmura Mrs Ashby avec un geste de mise en garde.

— « Oh ! ne vous figurez pas que quoi que ce soit puisse m'effrayer encore ! » s'écria Charlotte.

La vieille dame restait penchée au-dessus de la feuille de papier et ses lèvres remuaient faiblement. « Mais nous devenons folles, » murmura-t-elle d'un ton plaintif. « Nous devenons folles, toutes les deux ! Nous savons bien que de telles choses sont impossibles ! »

Charlotte lui jeta un regard compatissant avant de répondre : « J'ai appris depuis longtemps maintenant que tout était possible. »

— « Même... cela ? »

— « Oui, même cela. »

— « Mais la lettre... après tout, il n'y a rien dans cette lettre ! »

— « Peut-être que Kenneth y voit quelque chose. Comment le savoir ? Je me rappelle l'avoir entendu dire un jour que, lorsqu'on était habitué à une écriture, le moindre trait de plume devenait lisible. Je comprends maintenant ce qu'il voulait dire : il était habitué à cette écriture-là. »

— « Mais les rares caractères que l'on peut distinguer sont si pâles... Personne ne serait capable de déchiffrer cette lettre. »

— « Je suppose que tout ce qui se rapporte à un fantôme est pâle, » répondit Charlotte avec un rire strident.

— « Mon enfant, mon enfant, ne dites pas cela ! »

— « Pourquoi ne le dirais-je pas, alors que les murs eux-mêmes nous le crient à la face ? Quelle importance cela a-t-il que ces lettres soient illisibles pour vous ou moi ? Si vous-même pouvez voir le visage de cette femme sur ce mur nu, pourquoi Kenneth ne pourrait-il pas lire son écriture sur ce papier vierge ? Ne comprenez-vous pas qu'elle est partout dans cette maison, et d'autant plus proche de lui qu'elle reste invisible à tous les autres ? » La jeune femme, secouée de sanglots, se laissa tomber sur un siège et enfouit son visage dans ses mains.

Au bout d'un moment, une légère tape sur l'épaule lui fit relever la tête et elle vit sa belle-mère penchée au-dessus d'elle. Les traits de Mrs Ashby étaient toujours ravagés, mais le regard avait repris son calme habituel. Malgré l'angoisse qui la torturait, Charlotte sentit une fois de plus le réconfort de cette présence.

— « Demain... » murmurait la vieille dame, « vous verrez que, demain, nous aurons l'explication... »

— « L'explication ? » interrompit Charlotte. « Et qui nous la donnera, je voudrais bien le savoir ? »

Mrs Ashby recula un peu et se redressa péniblement. « C'est Kenneth lui-même qui nous la donnera ! » s'écria-t-elle d'une voix forte. Et, comme Charlotte ne répondait pas, elle poursuivit : « Mais, en attendant, nous devons agir. Il faut prévenir la police immédiatement, sans perdre une minute. Nous devons tout faire, tout... »

Charlotte se leva lentement et avec raideur : ses articulations étaient rouillées comme celles d'une vieille femme. « Exactement comme si nous pensions que ce que nous faisons puisse avoir une utilité quelconque ? » demanda-t-elle.

— « Oui ! » répondit Mrs Ashby d'un ton résolu. Alors, Charlotte se dirigea vers le téléphone et décrocha le récepteur.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Pomegranate seed.

NANCY SPAIN

La dernière aventure du Snake

Tout n'est pas rose dans la vie d'un auteur de romans policiers. Surtout quand les fonds commencent à baisser et que l'imagination fait défaut. Mais, grâce à Dieu, il est toujours de par le monde, et spécialement dans quelque recoin secret de certaine maisonnette privilégiée, des dames imaginatives, et qui ne demandent qu'à vous aider.

JE suis plutôt ce qu'on pourrait appeler un dur, et je n'ai pas peur de grand-chose, il faut bien le dire. Je me suis bien débrouillé pendant la guerre. Je suis passé par les *Marines*, et on sait que les enfants de chœur n'y font pas long feu. Je suis marié, j'ai une femme qui s'appelle Tansy et une fille, âgée de neuf ans et demi, qui répond au nom de Butch. Je pourvois à leur entretien en écrivant des romans policiers, qui sont des plus abominables. On fouille dans les recoins les plus sordides, et rien n'est épargné au lecteur. On pourrait supposer que cette sorte d'activité requiert une imagination fertile, mais tel n'est pas le cas. Pour écrire ce genre de récit, il faut faire appel à l'invention plutôt qu'à l'imagination.

Bref, c'est à cause du cours du dollar que nous sommes venus à Londres. Tansy pensait que Butch, pour moitié moins d'argent, ferait en Angleterre de meilleures études, et, de toute façon, Tansy adore Buckingham Palace. C'est ainsi que nous prîmes un Pan-Am en direction de Londres, où nous nous mîmes en quête d'un logement. Etrange endroit, en vérité, que Londres. On y trouve quantité de terrains où pousse une herbe abondante ; on les appelle des parcs. Tout ce vert est du plus heureux effet. Il faut dire aussi qu'il y a également de beaux immeubles avec des appartements très bien.

Mais Tansy voulait à tout prix une maison avec jardin. Elle finit par en trouver une, non loin de Putney Hill. C'était, disait Tansy, « un amour de maison » ; je ne sais pas ce que ça veut dire, mais c'est ainsi qu'elle en parlait. Pour moi, rien ne la différenciait des autres villas de ce type.

Ce fut par un matin de mai que je la vis pour la première fois, sous

un soleil éblouissant. La grille avait besoin d'un bon coup de pinceau ; la peinture s'écailla sous ma main quand je l'ouvris ; un petit chemin de ciment menait à la porte d'entrée qui avait elle aussi besoin d'un coup de pinceau. Quelque part, une machine à écrire cliquetait à la manière irrégulière des pendules sur le point de s'arrêter. A part cela, il n'y avait pas le moindre bruit dans toute l'avenue.

— « Mon Dieu ! que c'est calme, » dit Tansy. « Pour toi, c'est le rêve, tu pourras y écrire si bien. On se croirait en dehors du monde. Et d'après l'agence, il y a par-derrière un jardin potager où nous pourrons faire pousser nos propres légumes. N'est-ce pas extraordinaire ? »

Quand nous y allâmes, nous vîmes qu'il y avait un poirier, et, tout au fond, à environ cinquante mètres de là, nous trouvâmes une serre à moitié détruite où de minuscules raisins poussaient sur une petite vigne. Le soleil tapait dur sur les vitres au-dessus de nous, et l'air était chaud, immobile et silencieux, comme une eau morte.

Aussi, quand nous eûmes constaté que la maison comportait une salle de bains et le confort nécessaire, quand nous nous fûmes assurés qu'il y avait bien une chambre pour nous et une pour Butch, plus une mansarde (« où tu seras si bien pour écrire, les jours de pluie, mon chéri, bien que je sois sûre d'avance que c'est la serre qui te plaira le mieux »), nous emménageâmes.

Dès que les décorateurs furent partis et que j'eus payé le loyer, je descendis au fond du jardin et pénétrai dans la serre. Tansy m'y avait précédé et y avait apporté la machine à écrire, une chaise, une table, un fichier. Elle avait fait tout cela le matin, avant même d'avoir amené Butch à l'école. Celle-ci était une « institution pour jeunes filles » située juste au coin de la rue, et les factures trimestrielles que j'aurais à lui payer me poussaient à m'occuper au plus tôt du sort de Snake McKoy.

C'est maintenant qu'il me faut expliquer qui est Snake. C'est l'idole d'un public considérable, et c'est tant mieux pour Tansy, Butch et moi-même. Ses fans m'écrivent sur des cartes postales pour me dire ce qui doit lui arriver, dans le prochain roman. « *S'il vous plaît, j'aimerais tant que Snake embrasse encore plus de jeunes filles blondes.* » Ou bien : « *Il faudrait que Snake épouse Scarlet, la serveuse du bar.* » Ou encore : « *Je voudrais tant que Snake parte en fusée pour Mars.* » Tels sont les genres de conseils auxquels je consacre de longues heures de réflexion. Généralement, j'additionne toutes les suggestions, je divise par le nombre de cartes postales reçues, et je trouve alors ce que Snake doit faire. Ensuite il ne me reste plus qu'à m'asseoir devant la machine à écrire, et à écouter le cher petit copain installé dans un coin de mon cerveau. Il dicte, et moi je n'ai qu'à écrire. Cela fait longtemps qu'il est là, depuis que j'ai décidé de ne pas devenir un professionnel du base-ball. C'était en 1937.

Donc, ce matin-là, je ne fis rien d'autre que trier mon courrier. Mon Dieu, que cette serre était calme ! Le soleil chauffait au-dessus de ma

tête et les abeilles semblaient en faire partie. On aurait dit que c'était le soleil qui bourdonnait. Et c'était le seul bruit, excepté cette machine à écrire que j'avais entendue le premier jour et qui cliquetait quelque part au-delà de la barrière. Une petite dactylo ? Un autre auteur ? Je n'en savais rien, et cela ne me préoccupait guère.

Quand j'eus terminé tous mes calculs, le résultat fut le suivant : il fallait que Snake tombe davantage de jolies blondes et abatte quelqu'un d'un coup de revolver au moment des effusions. Donc, après le déjeuner, où Tansy me raconta que Butch s'était beaucoup plu à l'école de filles et qu'on l'avait mise dans une classe appelée 4e B, je descendis au fond du jardin, et commençai à écrire une nouvelle aventure du Snake. Cela s'intitulait : « *Le Snake frappe Hollywood* ». L'histoire commençait dans un cabriolet. Le Snake — ou, si vous préférez, le Serpent — allume une cigarette en jurant comme un Templier parce que son briquet marche mal. C'est alors qu'il aperçoit une dame sur le talus ; elle a des jambes magnifiques, et à côté d'elle est posé un sac de voyage non moins magnifique. Il prend la jeune personne à bord et les voilà partis. Juste à ce moment-là, il arriva quelque chose d'extraordinaire. Voici exactement ce qu'écrivit la machine :

« *Eh, joli cœur, tu pourras me jeter vers Brown Derby ? Y a là un copain qui m'attend, si tu vois ce que je veux dire.* » *Les rues anciennes d'une ville de province sont tortueuses, à la différence des artères géométriques d'une capitale. Dans le ghetto où j'ai vu le jour, il y avait une fille qui est devenue folle ; son père était encadreur. Et Rachel Rosembaum, lors de son voyage de noces, tomba par la portière d'un train, et son mari se mit à hurler à la lune à longueur de nuit. L'enterrement. Il n'y avait pas encore, à l'époque, de ces sortes de machines à combustion interne qui font un bruit infernal, mais des chevaux caparaçonnés et ornés de plumes, dont la queue s'agite en cadence. C'était Marie qui me soulevait dans ses bras, Marie, la cuisinière créole ; elle était à la fenêtre en me tenant dans ses bras. Le* mi *du milieu du piano à queue était fendu et jauni comme les dents du devant de Marie. Marie était pourvue d'une volumineuse poitrine.* »

Là, je m'arrêtai, et je pense que vous n'en êtes pas surpris. J'avais l'intention de profiter de l'heure du thé pour dire à Tansy que je ne me sentais pas très bien, mais Butch était à la maison et nous rebattit les oreilles de ses histoires d'école, du travail qu'elle aurait à faire à la maison, aussi force me fut bien de constater que je n'avais pas le temps d'avoir mal à la tête. Je me remis au travail après le thé. Cette fois, le Snake demanda à la belle d'où elle venait, et la petite voix intérieure sur laquelle je comptais pour payer les frais d'éducation de ma fille se mit à dire :

Les pires pensées sont celles qu'on ne dit pas.
Ce sont elles qui rongent l'âme.
L'amour, lui, ne ronge pas l'âme,
Mais l'ambition inassouvie le fait, car on n'en parle pas.

Je repoussai la machine à écrire avec des mains qui tremblaient. A sept heures, j'étais mort de peur, et ne voulus pas me remettre au travail. Aussi recommençai-je à trier le courrier, puis je rentrai et me versai un scotch. En fait, j'en bus deux, coup sur coup ; et j'allai retrouver Tansy. Elle était dans la cuisine en train d'écosser des petits pois, et, quand je la vis si tranquille et si semblable à elle-même, j'essayai de me persuader que tout allait pour le mieux. Je traînai dans la maison jusqu'à ce que Butch aille se coucher. Elle était ravissante, un vrai bouton de rose. Finalement, nous montâmes aussi nous coucher. Une fois dans la chambre, Tansy me demanda : « Dis-moi, amour de ma vie, ça a marché aujourd'hui ? » « Très bien, très bien, » répondis-je d'un ton parfaitement convaincu. Juste au moment où j'allais éteindre, Tansy reprit : « Mon chéri, je crois qu'ici tu pourrais écrire quelque chose de très bien, quelque chose comme ce que j'aurais toujours voulu te voir écrire. » Elle ne m'avait jamais rien dit de semblable.

Le lendemain, ce fut encore pire. Tansy alla faire des courses, Butch était à l'école, et moi j'étais tout seul à la maison. Je n'osais même pas rapporter la machine à l'intérieur. Je montai à la mansarde. Il y avait une toile d'araignée, avec une mouche prise dedans, et j'ouvris le store pour faire sortir la mouche. Il faisait très chaud et j'entendais toujours cliqueter au loin cette même machine à écrire. Et, alors que j'écoutais, mortellement envieux de ceux qui parviennent à s'exprimer sans qu'on vienne leur mettre des bâtons dans les roues, cette petite voix tranquille recommença à parler dans mon cerveau.

« *Ah ! comme ils étaient gais les cousins cet été-là dans la grande maison. Leurs noms mêmes étaient une musique : Lavinia, Elizabeth, Bartholomew, Patrick. Les rideaux étaient somptueux aussi comme une musique ; et, derrière eux, était suspendue une chauve-souris. Cela faisait des années qu'elle se trouvait là. Et chaque fois que Patrick pénétrait en trombe dans la pièce, ce qui arrivait souvent (on eût dit un petit cheval sauvage avec ses cheveux qu'il agitait comme une crinière), cette chauve-souris tremblait et s'agrippait davantage encore à la fenêtre.* »

De ma vie je n'ai eu de cousins affublés de noms semblables, je n'ai jamais visité de riche demeure, et n'en ai aucunement l'intention. A quoi tout ce fatras pouvait-il bien rimer ? Ce n'est pas moi qui pouvais le dire. Je sortis en courant dans l'avenue. Toujours courant, je sautai dans un autobus et descendis à Trafalgar Square, pour me débarrasser de ces idées folles. Peut-être était-ce Londres qui me hantait ainsi. Mais tel n'était pas le cas, car, dès que je fus à Trafalgar Square, je me sentis très bien.

Au cours des semaines qui suivirent, je trouvai toutes sortes d'excuses pour ne pas écrire. J'emmenai Tansy visiter des monuments, je la conduisis au théâtre, j'allai même voir les soldes avec elle, au risque d'être piétiné. N'importe quel prétexte m'était bon pour ne pas me retrouver en face des folies qui me faisaient bourdonner le cerveau quand j'étais dans la serre, et pour ne pas sentir peser sur mes épaules l'atmosphère de la mansarde, car c'était bien cet endroit-là qui me semblait le pire. Tansy, elle, ne semblait rien remarquer. De temps à autre, elle faisait quelque réflexion sur le fait que, l'Angleterre aidant, je pourrais faire quelque chose de vraiment « grand » comme *Guerre et Paix*.

Un jour, un télégramme arriva. Il venait de mon éditeur de New York qui réclamait le manuscrit que j'aurais dû lui remettre depuis longtemps. Je savais bien qu'il me fallait faire quelque chose. Au dîner, je restai perdu dans mes pensées. J'entendais vaguement Butch parler d'une certaine Miss Bellwood : « Miss Bellwood a dit ceci, Miss Bellwood a dit cela, Miss Bellwood a dit que quand les auteurs écrivent, c'est un acte de foi, et que les grands poètes écrivent tout ce qui leur vient à l'esprit, et que Shakespeare n'a jamais barré une ligne, tout comme Thomas Hardy. Miss Bellwood dit que le courant de conscience... »

Or, comme je vous l'ai dit, Butch n'a que neuf ans et demi, aussi quand Tansy l'eut envoyée se laver les mains, je me tournai vers elle et lui demandai :

— « Mais qui est donc cette Miss Bellwood ? »

— « Oh ! un de leurs professeurs, un professeur d'anglais, d'après ce que je comprends. »

— « Elle leur apprend des choses bien compliquées pour leur âge. »

— « Tu sais comme sont les Anglais pour les études ; ils en font avaler aux enfants beaucoup plus qu'on ne le fait en Amérique, excepté naturellement en psychologie... »

C'était tellement évident que je ne trouvai rien à dire. Je mis le télégramme qui concernait le Snake sur ma table de travail dans la serre, et j'essayai d'oublier. Après tout, le loyer était payé.

Cette semaine-là, il y eut « l'après-midi des sports » à l'école de Butch.

Rien n'est plus épouvantable que cela. Tandis que les marmots se chamaillent à droite et à gauche, les parents vont faire risette aux professeurs. C'est ainsi que je me trouvai en train de discourir avec la directrice qui me parlait du manque de discipline de Butch. J'étais très gêné car je n'arrivais pas à me souvenir du nom de cette dame. Il n'y eut qu'un seul nom qui me revint à l'esprit : celui de Miss Bellwood.

— « Dites-moi, » fis-je, « où est donc Miss Bellwood ? Nous en entendons tellement parler, ma femme et moi... »

— « Bellwood... » dit la directrice. « Vous avez bien dit Bellwood ? »

— « Oui. Un professeur d'anglais sans doute. Butch, je veux dire Ma-

rianne, ne nous parle que d'elle depuis des semaines... Littérature anglaise, peut-être ?... »

La directrice me jeta un regard glacé qui disait clairement qu'elle me pensait devenu fou.

— « C'est Miss Pale qui enseigne la littérature anglaise, » dit-elle, « et, moi-même, je passe beaucoup de temps à leur apprendre la grammaire ; je fais très souvent des analyses et je donne des explications de textes aux petites classes. »

Il y eut un moment de silence, puis elle conclut d'un air indifférent : « Il n'y a pas de Miss Bellwood parmi nos professeurs. »

Ce me fut comme un coup sur la tête. Le soleil, les silhouettes mouvantes, les cris des enfants, tout cela sembla reculer, s'amenuiser, en de minuscules petits points de lumière et de bruit. Comme tout se remettait en place, j'aperçus Butch galopant sur le terrain avec d'autres petites filles de son âge. Toutes semblaient solides et en parfaite santé. Butch est une robuste gamine au visage couvert de taches de rousseur qui a tendance, comme je le lui dis toujours, à tout prendre à la légère. Quand, au dîner, je lui demandai qui diable était cette Miss Bellwood, elle ne cilla pas.

— « C'est la dame qui habite ici, tu sais bien. » Et elle continua à manger son fruit.

— « *Où ça ?* »

— « Là-haut, dans la mansarde. » Elle recommença à mâcher énergiquement.

— « Tu lui as parlé ? » Butch hocha la tête, la bouche pleine.

— « Quand ? Où ? » repris-je, essayant de ne pas trop élever la voix.

— « Oh ! c'est surtout le soir, je t'ai dit. Là-haut, dans la mansarde. »

Butch semblait trouver tout cela parfaitement naturel, ce qui me rendait fou. Pour moi, j'avais les mains crispées sur le rebord de ma chaise.

— « Et de quoi avez-vous parlé ? »

Butch eut un geste désinvolte. De toute évidence, mes questions l'ennuyaient.

— « On parle du métier d'écrivain et de choses comme ça. Elle, *c'est* un écrivain. » Là, il y eut dans les yeux de Butch une lueur de mépris absolument indescriptible. « Elle habite là-haut, tu le sais sûrement. »

— « Eh bien, non, je ne le savais pas, » dis-je sans dissimuler ma mauvaise humeur. Après tout, c'était moi qui gagnais le pain de la maisonnée. Qui le gagnais... c'était beaucoup dire, puisque depuis plusieurs semaines je n'avais rien gagné du tout ; mais enfin, c'était moi qui, jusque-là, l'avais gagné, c'est tout. Plus tard, quand je montai dire bonne nuit à Butch, je lui demandai si je pourrais rencontrer cette personne. J'essayai de parler avec toute l'humilité dont je me sentais capable.

— « Miss Bellwood ? Bien sûr. » Butch semblait désinvolte mais avait tout de même l'air contente. « Elle sait que tu écris, toi aussi. »

Ainsi, ce n'était pas une petite ingrate, elle était fière de son vieux père. Elle sortit du lit et me précéda dans l'escalier qui conduisait à la mansarde.

Il ne faisait pas encore noir ; par cette chaude soirée de juin, à neuf heures du soir, il y a encore du soleil, et quelques rayons s'attardaient encore dans la pièce, éclairant nos malles, une table recouverte de serge verte, et une vieille machine à écrire portative que je n'avais pas vue quand j'y étais monté la première fois. Et puis, oui, il y avait une femme !

Elle se leva poliment et sourit, découvrant une rangée de mauvaises dents. Elle avait un long visage chevalin, très pâle. Elle était grande, à peu près de ma taille ; elle ne me tendit pas la main, mais je vis que ses mains étaient tout à fait remarquables ; elles étaient longues, fortes, très blanches : on les aurait dit taillées dans le marbre.

— « Miss Bellwood ? » demandai-je.

— « Oui. Je suis Katherine Bellwood. Kate. Pauvre Kate... » Elle avait une belle voix, et quand elle se mit à rire, je trouvai son rire bas et mélodieux très agréable à entendre. « C'est vraiment beaucoup d'impudence et de sans-gêne de ma part de rester ici. » D'une main, elle essayait d'égaliser une mèche de cheveux échappée de son chignon, car elle avait de longs cheveux épais qu'elle avait tenté de rassembler sur la nuque, sans beaucoup de succès d'ailleurs. Je remarquai aussi ses yeux. Ils étaient bleus, et elle avait le regard comme mal centré, un peu vague. Ils étaient à la fois pénétrants et vides. Elle continuait : « Je suis tellement habituée à cette maison, je ne peux pas m'en aller. »

Et cela me sembla parfaitement raisonnable. Il ne me vint pas à l'esprit que l'agence aurait pu nous prévenir. Elle était si polie, si terriblement distante et tellement bien élevée à la manière anglaise que, moi-même, je me trouvai pris au jeu. Elle avait aussi beaucoup de charme.

— « Il y a longtemps que vous habitez ici ? » demandai-je.

— « Oh ! oui, au moins vingt ans. J'aime beaucoup le quartier. Personne ne vient jamais me voir. Pourtant, j'ai beaucoup d'amis qui s'intéressent aux mêmes choses que moi. » Ici, geste vague de la main. Puis elle me fixa d'un regard ardent. « Vous aussi, vous êtes écrivain, n'est-ce pas ? »

Je me raclai la gorge nerveusement et pris un air modeste.

— « En fait, ce que j'écris peut à peine se comparer à vos œuvres. » Comment pouvais-je alors savoir que cette dame était un écrivain *sérieux* ? C'est ce que je ne saurais dire. Mais je la connaissais très bien, depuis l'instant où j'avais posé les yeux sur elle. Il me semblait connaître ses œuvres aussi. « Je suis surpris, » dis-je en me raclant de nouveau la gorge, « je suis surpris de voir que vous vous servez d'une machine à écrire pour vos... » (là, j'étais vraiment embarrassé) « pour vos... euh... votre production. »

Elle était vraiment charmante. On aurait dit une petite fille très bien élevée essayant de me mettre à l'aise.

— « Oh ! » dit-elle, « la machine n'est pas vraiment à moi ; c'est quelqu'un qui l'a laissée ici. Elle ne marche pas très bien ; cela me donne l'impression d'être quelqu'un de très important quand j'essaie de... » C'était donc là l'explication de la frappe irrégulière que j'avais entendue. Elle sourit de nouveau. Mais son sourire ne me plut pas. Sans doute était-ce la seule chose que je n'aimais pas en elle. Cela et sa robe verdâtre tissée à la main. La robe était plutôt inoffensive, mais le sourire... Comment pourrais-je dire ?... Cela la faisait ressembler à un loup. Brusquement, elle m'avait paru à peine humaine, mais quand elle était grave et solennelle, elle était vraiment charmante.

Brusquement, je lui dis :

— « J'ai les plus grandes difficultés à travailler ici. Tout va mal quand j'écris. Je ne peux pas l'expliquer... Vous savez, j'écris des romans policiers. »

— « Oui, le Snake. J'aime le Snake, je l'aime beaucoup. Je suis une de vos ferventes lectrices. »

Cela me surprit beaucoup, mais nul n'ignore que la vanité des auteurs et l'excentricité des dames anglaises n'ont pas de limites.

— « Madame, » répondis-je, « c'est trop aimable à vous. »

— « Mais non. Une telle liberté d'expression, débarrassée de toute inhibition... J'ai vraiment beaucoup de plaisir à vous lire. »

Ici, elle sourit de nouveau, et je détournai les yeux. Elle continua d'une voix pressante :

« Je considérerais comme un très grand privilège, un très grand honneur, de travailler avec le Snake. »

Là, je fus vraiment surpris, je dois l'admettre.

— « Mais je ne suis pas le Snake, madame. »

— « Mais si, et vous le savez bien. » Elle agita un long doigt blanc. « Et si nous commencions demain ? »

Cela me sembla parfaitement raisonnable. C'est ainsi que commença la plus étrange des collaborations littéraires de tous les temps. Et ce fut horrible.

J'ai, sans aucun doute, fait preuve d'un égoïsme incroyable et d'une non moins incroyable naïveté en ne tenant aucun compte de la manière dont Tansy ressentait la situation. Je savais que l'argent du ménage diminuait de jour en jour, et qu'il était inutile d'aller à la banque pour essayer de faire durer mon compte tant que le chèque de mon éditeur ne serait pas arrivé. C'était sans doute l'argent de Tansy qui servait à acheter la nourriture quotidienne depuis pas mal de temps. Mais, en toute sincérité, je ne crois pas que cela l'ennuyait. Après tout, Butch était sa fille aussi bien que la mienne et, de toute évidence, cela

ne nous aurait guère plu de la voir pâtir. Ce fut une période où je ne faisais attention à rien, surtout pas à ce que je mangeais.

Non, ce qui ennuyait Tansy, c'était d'être laissée à l'écart de mon travail. Elle ne montait jamais à la mansarde, mais je l'ai souvent trouvée dans la serre en train de feuilleter le fichier de cartes postales, et elle avait l'air de souffrir de sa solitude. Naturellement, cela me portait sur les nerfs, et je lui faisais des remarques acerbes. Bien sûr, elle me répondait de même. Après une de ces querelles particulièrement sordides, je fis mettre un deuxième lit dans notre chambre. Je ne crois d'ailleurs pas que nous nous souciâmes beaucoup de cela l'un et l'autre.

Nous étions devenus deux solitaires aux nerfs à vif, qui cherchaient à déceler des intentions désagréables sous d'infimes nuances, et ressassaient les remarques les plus anodines pendant des jours et des jours, en se demandant quelles subtiles implications elles pouvaient bien avoir. Deux solitaires qui ne riaient jamais et parlaient rarement, sauf d'argent, ce que je trouvais exaspérant.

Pour ce qui est du livre, il avançait, mais de manière peu orthodoxe, du moins pour le Snake. Celui-ci semblait désormais incapable d'embrasser des blondes comme il en avait l'habitude. Il buvait tout autant, mais quand il le faisait, il se lançait dans de grands discours sur la vie et le goût de la mort chez les Américains. Une fois, il compara l'Empire State Building à un lys glacé, ce que Miss Bellwood trouva « drôlement bien ». Miss Bellwood était fascinée par l'argot que j'employais tout comme je l'étais par ses bonnes manières. Il nous arrivait de passer des heures sur quelques lignes, quand elle demandait ce que c'était que de la « bibine » ou voulait savoir ce que c'était qu'un embrayage ou un frein à pied. Tout en étant remarquablement intelligente, elle semblait tout à fait incapable de comprendre certaines choses. C'est ainsi que petit à petit, nous abordâmes ensemble le dénouement du livre.

En général, j'écris ces dénouements-là du premier jet, car cela fait si longtemps que je vis avec mes personnages que je me suis complètement identifié à eux. Mais, cette fois-là, ce fut différent. Il y avait une partie de moi qui renâclait, qui renonçait à jouer le jeu. Je crois que c'était parce que Miss Bellwood voulait absolument que le Snake meure. Tout au fond de moi, il y avait une petite voix qui criait : « A quoi cela rime-t-il de gâcher ainsi une bonne série ? » Et puis : « Que vont dire les fans ? » Et aussi : « Avec quoi vas-tu manger quand le Snake sera mort ? »

J'essayai d'expliquer ce que je ressentais à Miss Bellwood qui, d'habitude, était extrêmement compréhensive. Mais elle n'en voulut pas démordre. Elle déclara que, d'un point de vue artistique, il fallait que le Snake meure. La boucle était bouclée, et j'avais accompli ma tâche. Là-dessus elle sourit.

Ce fut ce sourire qui fut cause de tout. Je m'enfuis.

Je descendis les escaliers, passai la porte en courant et dévalai le sentier toujours aussi vite. La maison était vide, c'est pourquoi je n'ai pas crié à Tansy que je m'en allais ; je me dis qu'elle devait être en train de faire des courses. Quand j'arrivai à la grille, j'entendis le cliquetis de la machine à écrire dans la mansarde. Sans courir, mais aussi vite que je le pus, je remontai l'avenue. Pas une fois, je ne regardai derrière moi. Je pense que si j'avais regardé, je serais revenu et aurais terminé l'histoire au gré de Miss Bellwood. Oui, je sais que c'est ce que j'aurais fait.

Je sautai dans un autobus, allai m'asseoir sur l'impériale et essayai de réfléchir, mais en vain. Cela faisait déjà longtemps que nous voyagions quand je regardai par la vitre pour la première fois. Nous roulions dans Oxford Street. Et je vis tous ces minuscules humains, si émouvants dans leurs efforts démesurés pour bâtir des cités et mener des guerres. Il n'y a rien de plus laid qu'Oxford Street, mais c'est en la regardant que je me remis à vivre, car la rue était vivante.

Qu'était Miss Bellwood, me demandai-je, à part un être humain comme un autre ? Elle était bien pitoyable, elle aussi, en dépit de toute son érudition. Qu'avait-elle écrit, d'ailleurs ? A ce moment-là, je me redressai et me mis à me ronger les ongles, car, justement, je n'en savais rien.

Le receveur, en bas, criait que nous arrivions à Tottenham Court Road. C'était l'arrêt du British Museum, et je me souvins que c'était là l'endroit où toutes les œuvres éditées en anglais se trouvent, dans leur première édition, au titre du dépôt légal. Il me fallait y aller pour chercher les publications de Miss Bellwood. C'est pourquoi je descendis de l'autobus.

C'était le début du mois d'août et les arbres verts semblaient dépourvus de vie. Je me hâtai, cherchant des yeux une pendule. Le Museum n'était pas encore fermé. Un homme dont le col s'ornait de deux couronnes grogna à mon adresse qu'il m'aurait fallu une carte de lecteur. Je lui expliquai que je voulais juste regarder quelque chose dans le catalogue et il me laissa entrer. Il y a, dans la salle de lecture, un énorme catalogue qui comprend un nombre impressionnant de volumes, tous plus grands et plus lourds que des atlas. Je sortis mon volume de son rayon, et me mis à le feuilleter. On y voyait de longues colonnes où figuraient, par ordre alphabétique, des noms d'auteurs et des titres. Ce que je voulais savoir était très simple. Je voulais avoir des renseignements sur Bellwood, Katherine Bellwood, auteur de romans psychologiques : sa vie, ses œuvres et sa date de naissance. Effectivement, elle s'y trouvait.

Bellwood, Katherine : *Ainsi meurt l'amour*. Roman. in 8° 320 p. Smith, Elder, London, 1869.

Bellwood, Katherine : *Nés de la pourriture*. Roman. in 8° 224 p. Smith, Elder, London, 1872.

Bellwood, Katherine : *La morte était belle, et autres histoires.* in 8° illus. 192 p. Smith, Elder, London, 1873.

Etc., etc. Il y en avait toute une colonne. Et il n'y avait qu'une Katherine Bellwood. Donc, c'était elle. Ce sont les titres qui m'ont frappé tout d'abord. Les titres, et aussi cette discrète odeur de poussière qui semblait émaner des pages du catalogue. Ces titres étaient terribles. Même pour ceux qui, comme moi, font commerce de la Mort et jonglent avec les mots « Meurtre », « Poison », « Assassinat ». Fasciné, je ne cessais de me demander ce qu'un roman intitulé *Nés de la pourriture* pouvait bien raconter, et comment pouvait être illustré un recueil de nouvelles comme *La morte était belle.* Une seconde version de *Dracula* ou un film de *Frankenstein*, c'est à cela que ça faisait penser. Et alors, soudain, je remarquai les dates.

Elles indiquaient les années où les volumes avaient été déposés, donc les dates de publication, et c'était : 1869, 1872, 1873... etc.

Grand Dieu, si Katherine Bellwood était encore vivante, ce serait une très vieille dame, elle aurait cent deux ans. Ce qui n'était certes pas le cas ; on lui en aurait donné quarante.

Si elle était encore vivante...

Je refermai brusquement le livre et traversai la salle de lecture au pas de course. Dans le hall, il y avait des tas de statues et un kiosque qui vendait des cartes postales. C'est là que je me mis à penser à Tansy et à ma petite Butch. Il y avait aussi une cabine téléphonique. J'y pénétrai, mais quand je formai le numéro, il n'y eut pas de réponse.

Donc Butch n'était pas encore rentrée de l'école. Tansy était toujours dans les magasins. Je sortis de la cabine et dévalai les escaliers quatre à quatre. Il y eut un envol de pigeons dans la poussière de soleil. Un vieux taxi rouge s'approcha ; je m'y installai, hurlai l'adresse.

Le voyage fut interminable. Nous eûmes droit à tous les feux rouges. Mais, malgré tout, nous arrivâmes à l'institution de jeunes filles avant la sortie. Mais ce n'était pas la peine de faire peur à la petite Butch. Mieux valait rentrer à la maison. Je raconterais tout à Tansy, rapidement, très rapidement. Je pressai le conducteur, lui désignant du doigt la maison en bas de la colline.

Et là, sur le trottoir, j'aperçus la mince silhouette de Tansy, chargée de paquets et de filets pleins de provisions. Oh ! Tansy, mon amour, ma chérie, Tansy !

Je tapai contre la vitre, et le taxi vint se ranger le long du trottoir. Je sortis en trombe et appelai Tansy, bredouillant tous ces mots d'amour que j'avais oubliés.

Elle tourna la tête.

Mais ce n'était pas là le visage de Tansy. Pas du tout. C'était celui de Miss Bellwood.

Traduit par Christine Renard.

Titre original : The bewilderment of Snake McKoy.

E. F. BENSON

Les chenilles

E. F. Benson, dont on a pu lire il y a quelques mois *La chambre dans la tour* (voir *Fantômes à lire*, aux Presses de la Cité), est l'un des auteurs fantastiques britanniques les plus appréciés de tous les faiseurs d'anthologies anglo-saxonnes. Cet universitaire paraît avoir beaucoup aimé la Riviera italienne, au contraire du héros de ses *Chenilles* que certains événements nocturnes dégoûtent à jamais des enchantements du golfe de Gênes et des charmes de la villa Casana...

VOICI un mois, j'ai lu dans un journal italien que la villa Casana où j'avais jadis habité avait été démolie et que je ne sais quelle usine était en train de se construire sur son emplacement. Je n'ai donc plus aucune raison de garder le silence sur les choses que j'ai personnellement vues — ou imaginées — dans une certaine pièce de la villa en question, ni de taire les événements qui s'ensuivirent, événements peut-être liés — ou peut-être pas : au lecteur de juger — à ces manifestations et capables de jeter quelque lumière sur elles.

La villa Casana était la demeure la plus agréable qui existât à tous les points de vue ; et pourtant, si elle était encore aujourd'hui debout, rien au monde, et je pèse mes mots, rien au monde ne me convaincrait d'y mettre à nouveau le pied. En effet, je crois qu'elle était hantée et que l'envoûtement était d'une nature particulièrement terrible et concrète. Somme toute, les fantômes ne font généralement pas grand mal. Il se peut qu'ils terrifient la personne à laquelle ils rendent visite mais celle-ci finit le plus souvent par s'habituer à eux. En outre, il arrive que les spectres se révèlent fort amicaux, voire bienfaisants. Mais les apparitions de la villa Casana n'avaient rien de bénéfique.

La maison se dressait en haut d'une colline recouverte de chênes verts à peu de distance de Sestri Levante, sur la Riviera italienne, dominant les eaux bleues et irisées d'une mer enchanteresse. Derrière elle, le rideau vert pâle des chênes qui montaient à l'assaut des pentes cédait la place à la sombre couronne des pins. Nous étions au printemps et le jardin débordait de fleurs luxuriantes ; le parfum des

roses et des magnolias, porté par le souffle frais et salin venu du large, envahissait les salles voûtées de la villa.

Une large loggia à colonnettes entourait la maison sur trois côtés, dont le toit formait un balcon pour certaines chambres du premier étage. Le grand escalier aux degrés de marbre gris qui partait du vestibule permettait d'accéder au palier sur lequel donnaient ces pièces, à savoir deux vastes salons et une chambre à coucher, tous trois communiquant entre eux. Seule la chambre à coucher était inoccupée. Au second étage étaient distribuées plusieurs chambres, dont l'une m'était attribuée ; mais, en face de la suite du premier, se trouvaient une volée de marches, indépendantes du grand escalier, et qui conduisaient à une autre série de pièces. C'était là que le peintre Arthur Inglis avait, à l'époque, sa propre chambre et son atelier. De mon palier, je commandais à la fois celui de l'étage inférieur et le petit escalier d'Inglis. Enfin, Jim Stanley et sa femme, dont j'étais l'hôte, logeaient dans une autre aile où étaient également installées les chambres des domestiques.

J'étais arrivé par une resplendissante journée de mai, juste à l'heure du déjeuner. Le jardin était une symphonie de couleurs, et la fraîcheur des marbres était bienvenue après ma longue marche sous le soleil torride. Et pourtant — il faut qu'on me croie sur parole —, à l'instant même où j'entrais, j'éprouvai un sentiment de malaise, à la fois vague et intense. Je me rappelle que lorsque je vis, posées sur la table du vestibule, des lettres qui m'attendaient, je me dis que c'était là l'explication de ce sentiment d'oppression : j'étais convaincu que j'allais trouver de mauvaises nouvelles dans mon courrier. Mais il n'en était rien : tous mes correspondants nageaient dans l'allégresse. Ce n'était donc pas une prémonition. Néanmoins, mon oppression persistait. Il y avait une menace rôdant dans la demeure pleine de douces senteurs.

Force m'est de préciser, car cela peut éclairer la suite de ce récit, qu'en règle générale je dors comme une souche : dès que j'éteins, je sombre dans le sommeil et ne me réveille que le lendemain. Or, la première nuit que je passai à la villa Casana, je dormis très mal. Je dois ajouter un autre détail (qui a son importance si c'est bien en dormant que je vis ce que je crus voir) : mes rêves sont le plus souvent extrêmement clairs ; ils sont également originaux, en ce sens que quelque chose qui, pour autant que je le sache, n'a jamais effleuré mon esprit, s'empare alors totalement de lui. Toutefois, si, outre ce sinistre pressentiment, certaines paroles qui furent prononcées et certains événements qui intervinrent au cours de la journée ont pu préfigurer une partie des phénomènes dont je crus être témoin durant la nuit, il me paraît bon de les relater ici.

Après le repas, Mrs Stanley me fit faire le tour du propriétaire et,

il est vrai, mentionna la chambre inoccupée du premier étage qui donnait sur la pièce où nous avions déjeuné.

— « Nous la laissons vide, » me dit-elle, « parce que Jim et moi avons une chambre et un salon charmants dans l'aile que je vous ai fait visiter, comme vous avez pu vous en rendre compte. Si nous prenions cette chambre-ci, il nous faudrait alors transformer la salle à manger en salon et prendre nos repas en bas. L'appartement d'Arthur Inglis se trouve dans le couloir. Et je me suis rappelé — n'ai-je pas une mémoire extraordinaire ? — que vous avez dit un jour que plus vous étiez haut, plus vous étiez content. C'est pourquoi, au lieu de vous faire coucher dans cette chambre vide, j'ai préféré vous installer au dernier étage. »

J'avoue qu'un soupçon, aussi vague que ce pressentiment qui me mettait mal à l'aise, me traversa l'esprit à ce moment. Je ne voyais pas pourquoi Mrs Stanley m'expliquait si longuement tous ces détails et je songeais de façon fugace qu'elle avait probablement une raison pour être si prolixe à propos de cette pièce inoccupée.

Le second fait qui aurait pu être à l'origine de mon rêve se produisit pendant le dîner. Il se trouva que l'on en vint à parler de fantômes. Arthur Inglis s'écria alors avec toute la force de la conviction qu'il était impossible à quelqu'un possédant deux sous de bon sens de croire au surnaturel. On abandonna immédiatement le sujet. Je ne me souviens pas d'autres propos ni d'autres événements susceptibles d'avoir été la source de ce qui eut lieu ensuite.

Nous nous couchâmes tôt. Personnellement, je bâillais à m'en décrocher la mâchoire en gravissant l'escalier et je me sentais atrocement fatigué. Il faisait chaud dans ma chambre et j'ouvris grand les fenêtres. Le clair de lune éclairait le jardin de sa lueur blafarde et le chant d'amour des rossignols emplissait l'air. Je me déshabillai vite et me glissai entre les draps. Mais ma fatigue s'était enfuie et j'étais maintenant parfaitement éveillé. Et très heureux de l'être. Je ne bougeai pas, jouissant voluptueusement du clair de lune et du chant des oiseaux. Cela dit, il n'est pas impossible que je me sois quand même endormi et que le reste n'ait été qu'un rêve. Je crus néanmoins, au bout d'un certain temps, que les oiseaux s'étaient tus et que la lune avait disparu. Je me dis, Dieu sait pourquoi, que si le sommeil ne devait pas venir, je ferais aussi bien de lire. Il me souvint alors que j'avais laissé certain livre qui m'intéressait dans la salle à manger du premier. Aussi, je me levai, allumai la bougie et descendis. Le livre se trouvait sur une console. A ce moment, je remarquai que la porte de la chambre inoccupée était ouverte. Une étrange lumière grisâtre, qui n'était ni celle de l'aube ni celle de la lune, en émanait. Je m'approchai pour jeter un coup d'œil. Le lit était au fond de la chambre. C'était un grand lit à colonnes surmonté d'un baldaquin. Je m'aperçus que cette lumière grise venait de ce lit ou, plus exac-

tement, de ce qui le recouvrait : il était tapissé de chenilles. De gigantesques chenilles longues de plusieurs dizaines de centimètres qui grouillaient sur la courtepointe. Elles étaient vaguement luminescentes et c'étaient elles qui éclairaient la pièce. Au lieu des suçoirs dont sont munies les chenilles ordinaires, celles-ci possédaient des pinces semblables à des pinces de crabe dont elles se servaient pour se déplacer. Leur corps se hérissait de renflements ou de saillies irréguliers. Il devait y en avoir des centaines car c'était une véritable pyramide mouvante qui surmontait le lit. Parfois, l'une d'elles tombait à terre avec un bruit mou et, bien que le sol fût de ciment, les pinces y adhéraient comme si c'était du mastic et l'insecte regagnait en rampant le lit pour y rejoindre ses terrifiants compagnons. Ces bêtes n'avaient pas de museau — si l'on peut employer ce terme — mais une sorte de gueule placée latéralement, qui béait à l'une de leurs extrémités comme un méat respiratoire.

Soudain, il me sembla qu'elles venaient de se rendre compte de ma présence. En tout cas, toutes ces bouches se tournèrent dans ma direction et, un instant plus tard, la masse grouillante se laissait choir sur le sol avec un bruissement soyeux et se mit à avancer vers moi en se tortillant. L'espace d'une seconde, comme dans les cauchemars, je fus paralysé mais, rompant le charme qui me figeait sur place, je battis en retraite et me ruai vers l'escalier. Je me rappelle encore le froid des marches de marbre sous mes pieds nus. Je m'engouffrai dans ma chambre et tirai la porte derrière moi. Et je me retrouvai — à présent, j'étais bel et bien réveillé ! — debout devant mon lit, le corps couvert de sueur. Le bruit de la porte se refermant résonnait encore à mes oreilles. Contrairement à ce qui aurait dû être le cas s'il ne s'était agi que d'un simple cauchemar, l'effroi qui m'avait envahi à la vue de ces monstrueuses bestioles ne se dissipait pas. Si j'avais rêvé, l'horreur de mon rêve demeurait vivante. Et je n'avais pas l'impression d'avoir rêvé. Jusqu'à l'aube, assis ou debout — car je n'osais pas m'étendre — je restai aux aguets et chaque fois que j'entendais un craquement ou percevais quelque mouvement, je me demandais si ce n'étaient pas les chenilles qui arrivaient. Pour leurs pinces qui mordaient dans le ciment, ma porte n'eût pas été un obstacle. L'acier n'y eût pas résisté.

Enfin, le jour se leva dans toute sa gloire et chassa l'horreur. Le murmure du vent, à nouveau apaisant, chassa cette peur sans nom et calma ma panique. Ce fut l'aurore et ses lueurs blanches, ses teintes gorge-de-pigeon ; enfin, le ciel s'embrasa d'un éclat d'incendie.

L'excellente règle de la maison voulait que chacun prenne son petit déjeuner où et quand il le désirait. Aussi ne vis-je personne

avant midi. Je passai la matinée sur le balcon à faire de la correspondance. En fait, je descendis tard : les autres étaient déjà passés à table. Entre mon couteau et ma fourchette, je trouvai une petite boîte en carton. Comme je m'asseyais, Inglis me dit :

— « Vous vous intéressez à l'histoire naturelle, n'est-ce pas ? Jetez donc un coup d'œil à ceci. C'est quelque chose que j'ai trouvé cette nuit sur mon lit et j'ignore ce que c'est. »

Avant même d'ouvrir la boîte, je savais ce que j'y trouverais. Je soulevai le couvercle et vis une petite chenille de couleur jaune sale dont le corps se hérissait de curieuses excroissances. Elle tournait en tout sens, faisant montre de beaucoup d'agitation. Jamais je n'avais vu chenille munie de telles pattes : les siennes ressemblaient à des pinces de crabe. Je refermai la boîte.

— « Eh bien, moi non plus, je ne sais pas ce que c'est mais cette bestiole m'a l'air maléfique. Qu'allez-vous en faire ? »

— « Je vais la conserver. Elle a commencé à filer son cocon et je suis curieux de voir quel genre de papillon en sortira. »

Je rouvris la boîte. Effectivement, les vifs mouvements de la chenille étaient bien le signe qu'elle avait commencé de fabriquer son cocon.

« Elle a également des pattes bizarres, » reprit Inglis. « On dirait des pinces de crabe. Comment appelle-t-on le crabe en latin ? Ah ! oui... Cancer ! Eh bien, si nous avons bien affaire à un spécimen unique, baptisons-le *Cancer Inglisensis.* »

Je ne sais pas ce qui se passa alors dans ma tête. Brusquement, ce que j'avais vu — ou rêvé — prit momentanément forme. Quelque chose dans les paroles d'Inglis éclairait la vision que j'avais eue, donnait un sens à ce profond sentiment d'horreur éprouvé au cours de la nuit. Je saisis la boîte et la lançai, contenant et contenu, par la fenêtre ouverte. Elle tomba au milieu du bassin qui se trouvait de l'autre côté de l'allée de graviers.

Inglis se mit à rire.

— « Ainsi, les amateurs d'occulte ne goûtent pas les faits tangibles ? Ma pauvre chenille ! »

La conversation repartit aussitôt sur d'autres sujets et je ne prêtai attention à ces échanges de banalités que pour avoir la certitude que j'enregistrais tout ce qui aurait pu avoir trait au surnaturel — ou aux chenilles. En fait, lorsque j'avais jeté la boîte dans le bassin, j'avais momentanément perdu la tête. Ma seule excuse, et la chose est sans doute l'évidence même, c'est que l'insecte prisonnier était la reproduction exacte, en miniature, des bestioles que j'avais vu grouiller dans la chambre vide. Cette incarnation de mes fantômes en une créature de chair et de sang — ou de la matière, quelle qu'elle soit, dont les chenilles sont faites — aurait peut-être dû exorciser l'horreur du spectacle de la nuit mais il n'en fut rien. Cela n'eut d'autre résultat

que de me rendre plus hideusement réelle la pyramide qui frémissait sur le lit de la pièce inoccupée.

Après le déjeuner, nous flânâmes une heure ou deux dans le jardin. Vers quatre heures, Stanley et moi décidâmes de prendre un bain et, suivant l'allée de graviers, nous nous dirigeâmes vers la pièce d'eau où j'avais lancé la boîte. Le bassin était peu profond et l'eau en était transparente. Le carton s'était désagrégé et il n'y avait plus que quelques fragments de papier en lambeaux. Au centre du bassin, se dressait un Cupidon de marbre tenant une outre d'où jaillissait un jet d'eau. Et la chenille était en train de grimper sur la jambe de la statue. C'était presque incroyable : elle avait survécu à l'immersion. A présent, elle était hors de portée et continuait de filer son cocon.

Subitement, alors que je la contemplais, elle parut me regarder comme m'avaient regardé les chenilles, cette nuit. Crevant le réseau de soie qui l'entourait déjà, elle redescendit le long de la jambe de Cupidon et, tel un serpent, se mit à nager vers moi. Elle avançait à une vitesse extraordinaire (je n'avais jamais songé qu'une chenille pût nager) ; en un clin d'œil, elle atteignit le bord du bassin qu'elle entreprit aussitôt d'escalader. C'est à ce moment qu'Inglis nous rejoignit.

— « Tiens ! Mais c'est notre ami Cancer Inglisensis ! » s'exclama-t-il à sa vue. « Qu'il a l'air pressé ! »

Nous nous tenions debout, côte à côte, au milieu de l'allée. Arrivée à un mètre de nous, la chenille s'immobilisa et commença de tourner en rond comme si elle ne savait quelle direction prendre. Enfin, et l'on eût dit qu'elle avait fait son choix, elle se mit à ramper vers la chaussure d'Inglis.

— « C'est moi qu'elle préfère, » fit ce dernier, « mais, franchement, ce n'est pas réciproque. Puisqu'elle ne se laisse pas noyer, peut-être que le mieux... »

Il secoua le pied et écrasa la bête à coups de talon.

A mesure que l'après-midi avançait, l'air devenait de plus en plus lourd. Le vent s'était levé. Cette nuit-là encore, je tombais de sommeil en me couchant mais, derrière ma somnolence, pour ainsi dire, j'avais plus que jamais conscience d'une menace qui pesait sur la maison. D'un péril imminent. Néanmoins, je m'endormis sur-le-champ. Au bout d'un temps que je ne saurais préciser, je me réveillai — ou rêvai que je m'éveillais — avec le sentiment qu'il fallait me lever immédiatement, *sans quoi il serait trop tard.* Mais je restai couché (étais-je réveillé ? étais-je en train de rêver ?), luttant contre ma peur. C'était le sirocco qui m'avait énervé, me disais-je, le sirocco ou Dieu sait quoi d'autre. Pourtant, une partie de mon esprit savait

de façon parfaitement claire que chaque seconde de retard rendait le danger plus pressant. A la fin, je n'y tins plus. J'enfilai mon pantalon, ma veste, et sortis sur le palier. Je vis alors que je n'avais attendu que trop longtemps : il était déjà trop tard.

Tout le palier du premier étage disparaissait sous une nappe mouvante de chenilles. La porte du salon donnant sur la chambre vide était close mais elles passaient par les interstices des panneaux, glissaient une à une par le trou de la serrure d'où elles retombaient en chapelet. Pour ce faire, elles s'étiraient et reprenaient leur forme en émergeant. Quelques-unes, comme se livrant à un travail d'éclaireurs, semblaient flairer les marches de l'escalier menant au corridor au fond duquel se trouvait l'appartement d'Inglis. D'autres rampaient sur les degrés de marbre en haut desquels je me tenais. J'étais encerclé et je ne saurais exprimer l'horreur qui me glaça lorsque j'en pris conscience.

Puis, comme obéissant à un mot d'ordre, les chenilles commencèrent de s'agglutiner sur les marches de l'escalier d'Inglis. Lentement, telle une hideuse marée vivante, elles s'avancèrent dans la galerie. Leur avant-garde, que la pâle lumière grise qu'elles émettaient me permettait de distinguer, atteignit la porte d'Inglis. J'essayais de crier, de l'avertir, terrifié en même temps à l'idée que, au son de ma voix, les monstrueuses bestioles pourraient rebrousser chemin et venir m'assaillir. Mais, en dépit de mes efforts, pas le moindre murmure ne sortait de ma gorge. Les chenilles se faufilèrent par le jour qu'il y avait entre les gonds et le chambranle. Et j'assistai à l'assaut en témoin impuissant, incapable que j'étais de crier à Inglis de fuir.

Puis il n'y eut plus rien dans la galerie. Toutes les chenilles avaient disparu. C'est alors que je m'aperçus pour la première fois que le marbre était glacial sous mes pieds nus. L'aube commençait de poindre.

Six mois plus tard, je rencontrai à nouveau Mrs Stanley en Angleterre. Nous parlâmes de choses et d'autres et, à un moment donné, elle me dit :

— « Je ne crois pas vous avoir revu depuis que j'ai reçu ces tristes nouvelles d'Arthur Inglis, le mois dernier ? »

— « Je ne suis pas au courant. »

— « Non ? Il a un cancer. Les médecins ont jugé inutile de tenter une opération. Il est condamné. »

Je crois bien que pas un jour ne s'était passé, au cours de ces six mois, sans que je n'eusse repensé aux rêves (ou appelez-les comme il vous plaira) qui m'avaient visité à la villa Casana.

« C'est terrible, » poursuivit Mrs Stanley. « Et je... je ne peux m'empêcher de me dire que, peut-être, il... »

— « Il aurait contracté son mal à la villa ? »

Elle me dévisagea avec stupéfaction.

— « Pourquoi dites-vous cela ? Comment savez-vous ? »

Et elle me raconta. Un an plus tôt, quelqu'un était mort du cancer dans la chambre inoccupée. Bien sûr, Mrs Stanley s'était informée aux meilleures sources médicales, et on lui avait garanti qu'il n'y avait rien à craindre du moment que personne n'occuperait la pièce, qui avait d'ailleurs été soigneusement désinfectée et dont elle avait fait refaire toutes les peintures. Mais...

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Caterpillars.

COLLIN BROOKS

Mrs Smiff

Aimez-vous la campagne anglaise et ses auberges où l'on boit l'*ale* mousseuse dans des chopes d'étain ? Aimez-vous ses presbytères douillets qu'illumine parfois l'insolite beauté de quelque servante de village ? Vous trouverez tout cela ici ; avec, en plus, le renouvellement inattendu d'un thème traditionnel qui, pour une fois, n'est point traité dans la " manière noire ".

CE n'est qu'au matin du troisième jour après mon installation que je remarquai en elle une certaine singularité. Jusqu'à ce moment, si l'on fait abstraction d'une beauté naturelle tout à fait frappante qui frôlait de très près la joliesse, elle m'avait donné l'impression de ne se distinguer en rien des autres villageoises, comme on pouvait s'y attendre de la part d'une jeune veuve répondant au nom de Mrs Smiff. Des vingtaines de villages, des douzaines de hameaux auraient pu rivaliser avec elle sur ce chapitre et faire état de jeunes matrones plus qu'accortes qui n'avaient rien à lui envier sous le rapport de la tenue et de l'éducation.

Mon cousin, Roger Vicary, m'avait loué le presbytère de Little Haberthatch, où j'avais l'intention de séjourner trois semaines durant l'été, afin d'y terminer en toute quiétude la révision finale de mon ouvrage sur les *Implications Epistémologiques de la Psychiatrie Pratique*, qui devait être publié grâce aux subsides d'une Fondation américaine, par les presses de ma vieille Université. Les services de Mrs Smiff — c'est sous ce nom que tous les villageois la connaissaient — étaient compris dans le prix de la location.

Il ne faut pas croire qu'un célibataire aussi austère que mon cousin avait régulièrement à son service une créature aussi avenante. Sa gouvernante habituelle était la vieille Mrs Noblin, mais cette respectable personne prenait elle-même trois semaines de congé. Sa remplaçante arrivait chaque matin, quelque temps avant mon réveil, et ne me quittait qu'après avoir terminé la vaisselle de mon repas du soir. Ces heures de service semblaient satisfaire les villageois ou du moins

correspondre à leur sens des convenances, car ils se souciaient apparemment fort peu de savoir si je partageais la couche de la jeune veuve au cours de la journée, du moment que mes nuits demeuraient vertueuses.

Eussé-je éprouvé quelque inclination à suivre cette pente fatale, que je me serais bien gardé de succomber à la tentation. Mrs Smiff était pour moi une auxiliaire à peu près idéale, paisible, discrète, volontairement effacée. Le peu que j'avais appris de ses antécédents et de son milieu, je le tenais, non point d'elle-même, mais de Peter Larkin, le tavernier de *L'Homme Assoiffé*, et de ses clients, avec lesquels, à chacun de mes séjours à Little Haberthatch, je prenais une chope d'*ale*, deux fois le jour, en fumant une ou deux pipes de tabac et — pour être, comme l'on dit, de bonne compagnie — en crachant un peu dans les crachoirs à l'ancienne mode. Mes compagnons n'avaient pas grand-chose à raconter sur elle et n'auraient probablement pas mentionné son nom si, le soir de mon arrivée, je n'avais remarqué en passant que je ne me souvenais pas de l'avoir vue lors de mon précédent séjour.

Elle était à ce point tranquille et discrète qu'un tel oubli s'expliquait sans peine. Ce n'est que le troisième matin, un dimanche, comme je l'ai déjà dit, que je pris soudain une conscience aiguë de sa présence.

Je travaillais dans la grande chambre de Roger ; c'est le cabinet de travail typique du clergyman, avec ses hautes fenêtres à la française à travers lesquelles — elles étaient justement ouvertes, ce matin-là — pénétrait à flots un soleil particulièrement éclatant. Mrs Smiff entra dans la pièce, portant un plateau sur lequel se trouvait ma tasse de café de la mi-matinée, et, pour se rendre de la porte à mon bureau, elle traversa les rayons lumineux. Je ne lui accordai qu'un regard des plus distraits, mais il suffit pour capter mon attention avec un intérêt nouveau qui n'était rien moins que distrait.

Tout en marchant, elle déplaça, de sa main gauche demeurée libre, une chaise à haut dossier qui se trouvait légèrement sur son passage. Et ce faisant, je remarquai, d'abord sans étonnement, puis avec une brusque surprise, que contrairement à tout ce qui se trouvait entre la fenêtre et moi, la jeune femme ne projetait pas d'ombre sur le sol.

Mon regard attentif me révéla un autre détail, que l'on aurait presque pu qualifier de grotesque. Par ce jour ensoleillé, elle portait une mince robe de mousseline avec, je le soupçonnais, fort peu de chose en dessous. Tandis qu'elle franchissait les rayons de soleil particulièrement révélateurs, ses jambes robustes mais harmonieuses transparaissaient sous sa robe, un peu comme dans un jeu d'ombres chinoises, rendant sa silhouette ou légèrement comique ou provocante selon l'humeur du spectateur.

Ma première déduction fut immédiate : elle avait un corps matériel puisque ses membres arrêtaient les rayons de soleil, mais ils ne projetaient pas d'ombre.

Cette pensée détourna mon esprit de mon travail et me fit oublier pour un temps sa présence. Je me remémorai les légendes de mon adolescence : celle de l'homme qui vendit son ombre, celle de cet étudiant de Prague dont l'image s'échappait du miroir pour mener une existence indépendante, celle de cette jeune paysanne dont l'ombre se refusait à danser.

Néanmoins, elles ne m'occupèrent pas bien longtemps. Et ma seconde réflexion suivit un cours logique. Puisqu'elle ne projetait pas d'ombre, les miroirs réfléchissaient-ils son image ? La seule glace que comportait la chambre éminemment masculine de mon cousin, était fixée sur le manteau de la cheminée.

Elle avait déjà fait demi-tour et se préparait à quitter la pièce sans qu'un mot eût été échangé entre nous. Je proférai un hâtif merci pour le café, puis, sur un ton aussi naturel que possible, je lui demandai de me passer ma pipe que j'avais laissée sur la cheminée. La pipe en question était purement mythique, mais sa recherche la fit se tenir quelques instants devant la glace et celle-ci refléta consciencieusement son joli visage et sa gorge.

Je me sentis immédiatement soulagé, car j'ai toujours pensé avec un certain malaise que le vieux dicton avait du vrai, selon lequel on ne sait jamais si l'on est mort, avant de se regarder dans un miroir et de n'y découvrir aucun reflet.

J'affectai de trouver soudain la pipe à mes côtés, et, avec un sourire, mais sans un mot, elle quitta la pièce, me laissant le soin de choisir, entre deux éventualités, la plus absurde : me voir apporter mon café du matin, soit par une sorcière, soit par un fantôme, les deux seuls êtres, à ma connaissance, susceptibles de ne projeter aucune ombre et qui, pour la satisfaction de quelque projet maléfique de leur cru, eussent condescendu à jouer le rôle de femme de journée dans un presbytère — même si ce presbytère, comme c'était certainement le cas, regorgeait de symboles sacrés.

Ayant dirigé mes pas vers *L'Homme Assoiffé* pour y prendre ma bière matinale, je trouvai les quelques habitués déjà installés dans leurs coins favoris et au comptoir, derrière lequel Peter Larkin officiait en personne. Il y avait là ce que les politiciens et les spécialistes en statistiques appellent un bon échantillonnage d'humanité locale, depuis le médecin et le vétérinaire jusqu'à Phil Mort — le bien-nommé — sacristain et fossoyeur, sans oublier Long Bill Barlow, le garde-chasse, qui dominait tout le lot par le seul poids de sa personnalité et de son exubérance verbale. Ils m'accueillirent aimablement, sans démonstrations excessives, mais à leur manière, par des hochements de tête, des grognements, ou en levant silencieusement dans ma direction leurs pichets d'étain.

Mon propre pichet à la main, j'avais déjà fait couler dans mon gosier une partie de son agréable contenu, avant d'avoir saisi le tour général de la conversation. Long Bill paraissait ajouter un commentaire à une anecdote déjà contée, en répétant une phrase qui lui avait paru particulièrement significative.

— « Il criait comme une femme, une femme blessée ; mais quand je suis allé le ramasser, il avait disparu. »

Je m'étais assis sur une chaise devant l'une des petites tables, avec le Dr Jeffers à mes côtés.

Il se pencha vers moi et dit :

— « Long Bill croit qu'il a tiré une sorcière dans le bois, la nuit dernière. »

Long Bill intervint immédiatement.

— « Non, docteur, je n'ai pas dit que c'était une sorcière. J'ai simplement déclaré que la chose criait comme une femme et qu'elle a disparu. Mais, » ajouta-t-il sérieusement, « l'endroit est fréquenté par les sorcières, ou l'a été dans l'ancien temps. Mon grand-père se souvenait d'avoir fait la chasse aux sorcières. »

— « Pourquoi cela ? La loi ne permet plus de les brûler. »

L'interruption venait du vieux sacristain.

— « On ne peut pas les brûler, c'est entendu. Mais on peut les chasser des environs, par des moyens pacifiques, naturellement. A ce propos, on a brûlé ici une sorcière, il n'y a pas tellement longtemps, deux cents ans je crois, ou trois cents au plus. Mon grand-père en parlait souvent ; il le tenait de son propre grand-père. »

— « Il y a beaucoup de grands-pères bizarres dans la famille Barlow, » dit quelqu'un dans le coin opposé, apparemment à propos de rien, jusqu'au moment où une rafale de rires me fit comprendre que Long Bill était lui-même grand-père. On convole de bonne heure à Little Haberthatch.

— « Ça n'a pas de sens de chasser les sorcières des environs, » dit un bonhomme barbu d'un certain âge, genre garçon d'écurie, « elles reviennent toujours. »

— « Oui, » dit le vieux Jonas Shuckborough, le grainetier. « Elles reviennent toujours. C'est pourquoi, il valait mieux les brûler lorsque la loi le permettait. »

Long Bill, ayant terminé un combat à mort contre sa pipe récalcitrante, tourna lentement la tête vers le vieil homme.

— « Je vous croyais mieux informé, Mr Shuckborough. Ça ne sert pas à grand-chose de les brûler. Comme le dit Jim, elles reviennent toujours. »

— « Non pas, si on les brûle convenablement et qu'on dispose des cendres de la façon voulue. »

— « Je me suis laissé dire, » s'écria Peter Larkin de derrière son comptoir, « que certaines personnes munies de pouvoirs spéciaux,

comme le Révérend Vicary, le cousin de ce gentleman, ont le moyen de les exorciser, qu'elles soient mortes ou vivantes, et si elles sont défuntes, même leur poussière ou leurs cendres. »

— « Les exorciser ! » dirent trois personnes d'une seule et même voix.

— « Oui, on chasse de leur corps l'esprit du Malin, et on leur procure une paix éternelle dans le ciel, qu'elles soient mortes ou vivantes. Je parie que plus d'une sorcière a gagné le paradis grâce à l'exorcisme. »

Un jeune homme à l'aspect particulièrement bovin fit un effort visible pour sortir de son habituel mutisme.

— « Parfaitement, rien de tel que l'exercice. On les fait mettre à quatre pattes entre quatre et quatorze fois, ou les genoux en l'air, oui, ma chère. Ça ne me déplairait pas de faire faire l'exercice à une sorcière, par ma foi ! »

Cette intervention fit fleurir deux ou trois gaudrioles villageoises et l'on procéda à la ronde au remplissage des pots et verres.

Le docteur et moi prîmes congé en même temps. Au moment où il allait s'asseoir dans sa voiture, je le retins par une question.

— « A-t-on vraiment brûlé une sorcière dans ce village ? »

— « Certainement. Et pas dans un passé tellement lointain. La dernière qu'on ait brûlée est montée sur le bûcher à Dornoch, en Ecosse, sous le règne de l'un des Georges. Mais je ne suis pas expert en la matière. Je ne suis qu'un praticien campagnard, pas un sorcier guérisseur. »

Il rit complaisamment de sa propre plaisanterie et nous nous séparâmes. Je lui promis de lui rendre visite un de ces soirs, pour déguster en sa compagnie ce qu'il appelait un café légèrement corsé.

Par suite d'un accord réciproque, mon déjeuner dominical fut composé de viande froide et de fromage, ce qui permettait à Mrs Smiff de disposer de la plus grande partie de la journée — pour la sanctifier, je l'espère, bien que je n'eusse pas la moindre idée de la façon dont elle occupait ses loisirs, ni de l'endroit où elle logeait.

Je préparai moi-même mon thé, mais Mrs Smiff revint à temps pour disposer mon dîner, consistant de nouveau en un repas froid. Je pris mon café à table, en la priant de ranger la vaisselle pendant ce temps, afin de se libérer plus vite. Tandis qu'elle rassemblait les assiettes et les couverts, je remarquai un pansement à l'un de ses poignets.

— « Un accident ? » demandai-je.

Elle fit un mouvement pour dissimuler sa main blessée.

— « Ce n'est rien, monsieur. Un incident plutôt qu'un accident. »

J'avais échangé si peu de paroles avec elle que je fus un peu surpris par la correction de son accent et de sa syntaxe. Son apparence avait peut-être quelque chose de rustique, mais son parler révélait une éducation supérieure à celle que pouvait dispenser une école villageoise.

— « Je suppose que vous n'êtes pas originaire de la contrée, Mrs Smiff, » dis-je.

Sa réponse fut plus implicite que directe.

— « Mon mari l'était, monsieur. »

J'hésitai, me demandant si je pouvais pousser la curiosité jusqu'à la muflerie.

— « De quoi est-il mort ? » m'enquis-je, avec l'espoir de laisser transparaître une certaine sollicitude dans mon intonation.

Debout à mes côtés, elle pliait la nappe sur son bras gauche avec une dextérité révélatrice d'un long usage domestique.

— « Le docteur a parlé d'une sorte d'attaque, monsieur. On l'a trouvé mort un matin dans le bois de Ralton. »

— « Un matin ? Vous voulez dire qu'il était resté dehors toute la nuit ? »

Elle hocha la tête.

« Vous avez dû passer une nuit atroce, » dis-je, à défaut d'un commentaire plus judicieux.

— « Pas du tout, monsieur. Il sortait souvent toute la nuit. »

J'eus le sentiment inexplicable qu'elle avait failli dire : « *Nous* sortions souvent toute la nuit. »

— « Quelle était sa profession ? »

— « Il était garde-chasse adjoint, monsieur. On a d'abord pensé qu'il avait été tué par des braconniers. Mais les braconniers tuent rarement les gens. Les lapins, les oiseaux et les lièvres, oui, mais tuer un homme, c'est se conduire en assassin. » Elle parlait comme si elle avait eu affaire à un enfant de neuf ans. « D'autre part, les braconniers ont peur des fantômes, » ajouta-t-elle.

— « Des fantômes ? »

— « Les hommes assassinés reviennent, monsieur, et les morts courent vite. Non, la mort de mon Bert était due à ce que le coroner appela une cause naturelle. Certains prétendaient cependant... »

Elle s'interrompit, comme si elle regrettait d'en avoir trop dit.

— « Certains prétendaient... ? » dis-je pour l'encourager.

— « Certains prétendaient qu'on lui avait jeté un sort. J'ai quitté le pays pendant quelque temps, mais je suis revenue. »

— « Heureusement pour moi, Mrs Smiff, car vous me gâtez. »

D'un sourire, elle me remercia de ce compliment anodin, puis, retournant à son habituel mutisme, elle fit une légère inclinaison de tête et me quitta.

Lorsque j'eus terminé ma tasse de café, lu quelques chapitres du livre hautement stupide de mon cousin Roger sur les *Preuves concernant les miracles* — comme si de telles preuves existaient ! — et que je me fus régalé d'un verre de whisky chaud, la nuit était complètement tombée. Entre le petit déjeuner et cette ultime verre, j'avais travaillé plusieurs heures à mon propre ouvrage, et j'estimais que ma journée

avait été bien remplie. Les révisions finales ont toujours été pour moi une tâche dont il convient de se débarrasser plutôt qu'un travail accompli dans la joie ; cependant, la concentration d'esprit qu'exige un tel labeur abolit le temps et libère le cerveau de toute autre préoccupation. En conséquence, entre mon café de la mi-matinée, ma visite à la taverne et mon dîner, je n'avais guère eu le temps de penser à Mrs Smiff ! Je me surpris à sourire à l'évocation de ce nom ridicule et je m'efforçai d'imaginer quel prénom plus acceptable pouvait le précéder. Jennifer, peut-être, ou Dolly, voire même Stephanie. Les villageoises sont souvent affublées des prénoms les plus inattendus.

Pour lors, j'étais revenu sur ma surprise du matin et j'étais à demi convaincu que l'absence d'ombre portée était plutôt un phénomène optique que psychique. Il fallait en chercher sûrement l'explication dans quelque artifice d'éclairage, dont était accidentellement responsable un cabinet de travail encombré de meubles.

Mais — et cette fois encore mon esprit bondit sans transition plutôt que de suivre une filière — et la conversation dans la taverne ?

Long Bill Barlow avait tiré un lièvre qui avait crié comme une femme blessée, mais était demeuré introuvable — et Mrs Smiff portait un épais pansement autour du poignet. Elle ne projetait aucune ombre et l'on racontait que son mari avait trouvé la mort à la suite de quelque sorcellerie.

Que devait en déduire un professeur de philosophie d'âge mûr, dont la tournure d'esprit penchait vers le scepticisme ?

Il est important de noter que ces réflexions et ces sautes d'idées advenaient par une chaude nuit d'été, dans un presbytère qui n'avait rien d'étrange, et se concentraient sur une jeune femme qui, jusqu'à ce matin, personnifiait l'idéal même d'une charmante simplicité rustique, le type parfait de la servante, nette, saine, comparable à la petite nourrice décrite par Dickens dans *Dombey et fils* : cette jeune femme « *dodue, au teint de rose, aux joues en pommes, resplendissante de santé* ». Je devrais peut-être supprimer les « joues en pommes », car je ne suis pas certain de ce que Dickens entendait par là ; si, par cette comparaison, il faisait allusion aux chairs fermes, à la peau lisse, à la couleur naturelle, je suis d'accord, dans la limite toutefois où cela n'implique pas une certaine dose de stupidité. Mrs Smiff n'avait rien de stupide, bien qu'à franchement parler, son aspect ne révélât pas une intelligence particulièrement remarquable. Le trait caractéristique en était à mon avis la compréhension. Elle ne portait pas, comme Mona Lisa, ou la Mélancolie de Dürer qui transcende tout esprit, la douleur du monde sur ses épaules. Son expression était plutôt celle d'une personne qui avait acquis de l'expérience et un certain raffinement, sans perdre pour autant son innocence essentielle. Eût-elle été douée — la chose n'avait rien d'impossible après tout — de quelque

aptitude dramatique, on n'aurait pas hésité à lui confier le rôle de la *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw, mais, assurément pas, de celles de Shakespeare ou de Voltaire.

Tout en sirotant mon grog de célibataire, je trouvais étrange que l'idée me fût venue d'accoupler son nom avec ce triumvirat de génies, alors que je trouvais tout naturel de l'associer à des œuvres de sorcellerie. Et pourtant, il était difficile de se représenter une personne qui évoquât moins qu'elle l'image de la sorcière, de la traditionnelle fée Carabosse au nez crochu et au visage grimaçant.

Toutes ces divagations ne rimaient à rien, décidai-je enfin raisonnablement. Puis, je terminai mon whisky, verrouillai portes et fenêtres comme tout maître de maison qui se respecte et m'en fus me coucher.

Lorsque je m'éveillai, le soleil était déjà haut dans le ciel. En passant dans la salle de bains, je perçus des bruits familiers provenant du rez-de-chaussée et m'annonçant que Mrs Smiff s'activait à mettre la table. Tandis que je me rasais, je remarquai que Mrs Smiff ne chantait ni ne fredonnait jamais en travaillant, ainsi que font beaucoup d'employées domestiques. Puis je la maudis de se transformer en véritable obsession, sans offrir les compensations que les femmes vous accordent généralement en pareil cas. Je dégringolai l'escalier et pénétrai dans la salle à manger, au moment où elle déposait un plat d'œufs au jambon sur le petit chauffe-plats où se trouvait déjà la cafetière. Elle répondit à mon salut jovial par un rapide sourire et une légère inclinaison de tête. Je n'avais pas encore remarqué la splendeur de sa chevelure couleur de miel, disposée, comme tout ce qui concernait sa personne, avec une suprême simplicité.

Pendant le reste de la semaine, ma vie s'écoula paisiblement selon un programme établi à l'avance. Je n'entendis plus parler de sorcières à la taverne et mes relations d'employeur à employée avec ma discrète servante n'avancèrent pas d'un iota.

Au deuxième dimanche de mon séjour, je n'avais pas le moins du monde élucidé l'énigme qu'elle constituait pour moi.

Cette seconde journée dominicale offrait un contraste complet avec la première, qui avait été chaude et ensoleillée. Le temps était lourd, oppressant et déprimant. On s'attendait à voir l'orage éclater au crépuscule, et, ces prévisions ne s'étant pas vérifiées, on reporta la probabilité de l'événement météorologique aux environs de minuit. Quelques grosses gouttes de pluie, annonciatrices de la tempête, se mirent à tomber au moment où je me rendais à la taverne pour procéder à mes libations vespérales.

Phil Mort n'avait pas assisté à notre réunion du matin, et il venait d'arriver avec un peu de retard. Il était soumis aux lourdes plaisanteries habituelles ; un joyeux farceur suggérait que l'ecclésiastique qui remplaçait mon cousin durant son absence — le pasteur d'une paroisse voisine — avait obligé le vieux petit fossoyeur à exécuter

enfin son ouvrage convenablement. Le fossoyeur prenait la plaisanterie avec une bonne humeur relative, mais sans faire le moindre effort pour riposter. Effectivement, il était à ce point silencieux devant son pichet que l'un des joyeux drilles suggéra qu'il avait un poids sur la conscience, « si toutefois il avait une conscience ! »

L'unique servante de la taverne, jeune femme duveteuse du nom de Flossie Phillips, officiait en lieu et place de Peter Larkin, si bien que notre flot verbal était quelque peu contenu et notre vocabulaire légèrement châtié. En eût-il été autrement que Phil Mort n'était évidemment pas d'humeur à donner plaisamment la réplique.

— « Un poids sur la conscience ? » dit-il. « Non, mais sûrement sur l'esprit. Je n'ai pas cessé de trembler de toute la nuit et de tout le jour. »

Son attitude était si grave, son vieux visage ridé si solennel, que lorsqu'un plaisantin hasarda que « le recteur suppléant l'avait surpris en train de farfouiller dans le tronc des pauvres », nul ne rit et le vieux Mort lui-même ne parut pas entendre la remarque.

« J'ai été secoué jusqu'aux entrailles, » résuma-t-il.

Nous attendîmes.

« Que diriez-vous si vous trouviez une femme étendue sur une pierre tombale à onze heures du soir ? » demanda-t-il.

La présence de Miss Flossie derrière le comptoir nous empêcha de lui répondre.

— « Je traversais l'Arpent vers onze heures... » (l'Arpent étant le nom par lequel on désignait le cimetière, dans une communauté dont les ancêtres l'appelaient communément l'Arpent du Bon Dieu) « lorsque je vis soudain se dresser, sur l'une de ces vieilles pierres tombales, ce que je pris immédiatement pour une véritable apparition. »

— « De quoi s'agissait-il donc ? » demanda un jeune homme d'une trentaine d'années, qu'on appelait Long Bill, ou plus communément Bill-O.

— « C'était, comme je vous l'ai dit, une jeune femme. »

— « Lui avez-vous parlé ? »

— « Parlé n'est pas le mot. J'ai crié « Qui va là ? » Mais en m'apercevant, elle a relevé ses jupes et a pris la fuite. »

— « Elle a probablement dû vous prendre vous pour une apparition. »

— « A-t-elle montré de jolies jambes en relevant ses jupes, Jonas ? »

— « On les voyait briller dans sa course. »

— « Qui était-ce donc ? »

— « Je n'en sais rien. Elle détalait comme une biche effrayée, et la lune n'était pas d'un grand secours pour mes vieux yeux. Mais elle avait bien l'air d'une jeune femme. »

— « Sans doute quelque mère ou épouse éplorée, » suggéra Haver-

ford, le vétérinaire, accoudé à un coin du comptoir dans la plaisante proximité des charmes de Miss Flossie.

— « Ou l'une des moitiés d'un couple galant, » dit quelqu'un à l'autre bout de la petite salle.

Jonas méditait sur la suggestion du vétérinaire.

— « Eplorée ? Non, il n'y a pas eu d'enterrement depuis la mort de Jake Milligan, et il n'a pas laissé de parents ; et avant lui, il y a eu la vieille Mrs Pendlebury, qui était seule au monde. D'ailleurs, est-ce que les gens plongés dans la douleur relèvent leur jupe pour courir dans le cimetière de cette façon irrévérencieuse et inconvenante ? »

— « Après tout, il s'agissait peut-être d'une apparition. »

— « Les apparitions laissent-elles des empreintes dans la terre ? Les apparitions laissent-elles des traces dans le gravier ? »

— « Mais vous avez dit qu'il faisait trop sombre pour voir... »

— « Non, j'ai dit que la lune ne m'était d'aucun secours, mais le soleil était levé ce matin avant le premier office. »

— « Tu aurais dû te faire détective, Jonas. » Cette réflexion était due au docteur avec qui je partageais de nouveau l'une des petites tables. Puis il se tourna vers moi et ajouta en sourdine : « *La femme en blanc* » (1). Je hochai la tête « en connaisseur », mais Jonas, qui avait entendu, protesta avec détermination.

— « Pas en blanc. Je crois plutôt qu'elle portait une sorte de mousseline rose. »

— « Comment ! » m'écriai-je. « De la mousseline rose, sans manteau, à onze heures du soir ! »

— « Ce n'est qu'une supposition de ma part, » répondit le vieil homme. « C'est au moment où elle a relevé ses jupes et a pris ses jambes à son cou que j'ai eu cette impression. C'était en tout cas un tissu léger et aérien. »

— « Et vous l'avez laissée s'enfuir ! » dit le jeune Long Bill. « Cela ne vous ressemble pas, Jonas. »

— « Mais elle avait pris une telle avance, » répondit le vieux, comme s'il défendait sa réputation contre une accusation infamante.

Il y eut un petit rire ; quelqu'un dit : « Pourtant, quand il est question de femmes... » Miss Flossie intervint d'un ton sévère : « Je vous en prie ! » Et la conversation prit un autre tour.

Mon esprit cependant s'égarait loin de là. J'avais abandonné comme ridicule l'idée que Mrs Smiff pût être une sorcière, mais j'en venais à me demander si elle ne serait pas un vampire. Je sais peu de choses des vampires, mais je me souvenais vaguement qu'ils suçaient le sang des vivants et profanaient la tombe des morts. J'avais aussi

(1) Personnage principal — passablement fantomatique — et titre d'un roman célèbre de l'auteur anglais Wilkie Collins (1824-1889). (N. D. T.)

entendu dire qu'ils quittaient leurs tombeaux et y revenaient à volonté après s'être gorgés de sang.

Il me serait impossible de dire dans quelle mesure mes pensées étaient sérieuses ou non, mais en rentrant dîner, je me trouvai irrésistiblement entraîné dans la direction du cimetière. La nuit était calme, maussade et pesante ; l'orage menaçait toujours et les nuages s'amassaient plutôt qu'ils ne se déplaçaient dans le ciel. On pouvait toujours déchiffrer les inscriptions sur les pierres tombales où elles n'avaient pas été effacées par le temps. D'ailleurs, la proportion des inscriptions funéraires demeurées lisibles était considérable, pour un cimetière aussi vieux et aussi piètrement entretenu.

Errant de-ci de-là, je me trouvai bientôt à proximité de la petite grille qui menait au presbytère, contemplant une pierre tombale gisant horizontalement sur le sol. Pourquoi cette pierre avait-elle arrêté mes regards, je n'en savais rien et n'en sais rien encore, mais le fait est que je m'étais arrêté. L'inscription qu'elle portait était à peu près indéchiffrable, mais je fis un effort pour la lire.

A LA MÉMOIRE DE
HERBERT SMITH
NÉ DANS CETTE PAROISSE
INEXPLICABLEMENT FRAPPÉ
LE 19 JUILLET 1795

« *Enoch marcha aux côtés du Seigneur et on ne le vit plus.* »

Au-dessous, il y avait une addition :

ET DE
PHOEBE,
SON ÉPOUSE

« *La mort ne les a pas séparés.* »

Tandis que je me penchais au-dessus de cette pierre, un grondement de tonnerre retentit et, de nouveau, de larges gouttes de pluie se mirent à tomber. Je me redressai et me dirigeai en hâte vers le presbytère.

Mrs Smiff, après son jour de sortie, préparait diligemment la table. Jamais elle ne m'avait paru aussi jolie à sa manière rustique et discrète. Son aspect rassurant rendit mes récentes suppositions encore plus grotesques qu'elles ne m'étaient apparues au premier abord. Un revenant ou un vampire préparant la table d'un presbytère ! Un revenant ou un vampire titulaire d'une carte d'assurances sociales qu'il convenait de faire timbrer, fort prosaïquement ! Car je supposais que

Mrs Smiff possédait une carte d'assurances, bien que ni elle ni mon cousin, son actuel employeur, ne m'eussent importuné avec ces détails. Il me vint à nouveau à l'esprit que je ne connaissais même pas son nom de baptême.

Je m'étais assis à table et elle se trouvait déjà devant la porte lorsque je dis, du ton le plus paisible :

— « Phoebé. »

Elle se retourna et me répondit interrogativement : « Monsieur ? » d'une voix parfaitement calme, sans manifester la moindre surprise de cette nouvelle appellation.

J'improvisai rapidement :

— « Ne vous inquiétez pas de la table ni de la vaisselle, ce soir, » dis-je. « Il est préférable que vous rentriez avant que l'orage éclate. »

— « Merci, monsieur. J'aimerais effectivement sortir avant l'arrivée de la tempête. »

Quelques minutes plus tard, j'entendis la porte d'entrée se refermer derrière elle, et au même instant, je perçus la lueur des premiers éclairs et le premier grondement de tonnerre. Ce fut néanmoins au bout de quelque temps que se déchaînèrent les éclairs et que l'artillerie lourde du tonnerre se concentra au-dessus du village, avec son accompagnement de pluie violente. Je me souviens d'avoir pensé que Mrs Smiff avait dû se hâter et qu'elle se trouvait à présent à l'abri.

Quant à moi, je pénétrai dans le cabinet de travail de mon cousin et je m'assis, la pipe entre les dents, pour contempler à travers les fenêtres sans rideaux l'alternance des éclairs et de l'obscurité, pendant que l'orage atteignait et dépassait son paroxysme.

Ce fut un certain temps après que l'orage eut atteint son point culminant qu'éclata le coup de tonnerre le plus retentissant. On eût dit que le ciel venait de se fendre, bien que l'éclair qui l'avait précédé n'eût été ni plus violent ni plus impressionnant que les autres. Ce coup fut une détonation sèche et non un grondement, et tandis que ses échos se répercutaient encore, le ciel entier parut s'emplir d'une couleur étrange, surnaturelle, qui persista un moment appréciable. Puis une odeur de soufre s'infiltra dans la pièce. La foudre était tombée à proximité, la chose ne faisait aucun doute. Je me demandais si le village ou l'église avaient été frappés.

Je ne demeurai pas longtemps dans le doute, car bientôt la pluie cessa brusquement, comme il arrive fréquemment lorsque les ondées sont violentes. Passant un imperméable, je m'élançai au dehors pour constater les dégâts éventuels.

Un groupe de villageois, dont maints de mes commensaux de la taverne, partageait ma curiosité. En convergeant sur le cimetière, ils me donnèrent immédiatement la preuve que le village était indemne. Il me vint à l'esprit qu'ils s'inquiétaient peut-être de ma propre sécurité, car le cimetière se trouvait entre le presbytère et le petit groupe

de maisons. Quels qu'eussent été leurs mobiles, à ma vue ils obliquèrent en direction de l'église et s'arrêtèrent brusquement, comme moi, devant la pierre tombale qui m'avait attiré dans la soirée.

Je dis pierre tombale, mais à la vérité, il n'y avait plus de pierre tombale. La météorite, ou tout autre projectile, avait atteint sa cible, ne laissant qu'un trou irrégulier et béant, autour duquel étaient éparpillés des fragments de dalle funéraire et de la terre meuble.

Ce n'est pourtant pas la destruction de cette vieille tombe qui arrêta nos pas et figea nos paroles. C'était le corps absolument indemne d'une femme, vêtue d'une robe d'été de mousseline rose, qui était étendu à quelques pas de la fosse. Son visage ne reflétait ni la surprise ni l'horreur de cette mort soudaine qui l'avait frappée, mais seulement une expression de satisfaction sereine.

Le Dr Jeffers fut le premier à s'agenouiller près d'elle ; et, au moment où il entrouvrait son corsage pour ausculter son cœur, je vis avec une sorte d'effroi que le tissu n'avait pas été mouillé par la pluie, que sa chevelure était aussi nette que si elle eût quitté sa coiffeuse à l'instant même. Ce fut lorsqu'il se redressa que je m'aperçus que les cheveux étaient gris et que le visage, s'il était toujours lisse, avait les traits d'une femme vieillissante, sinon d'âge mûr.

— « Que Dieu ait son âme ! » dit quelqu'un dans le petit groupe qui l'entourait.

A ma grande stupéfaction, je m'aperçus que non seulement je faisais écho à la prière, mais encore que j'y apportais ma contribution personnelle.

— « Et qu'il veuille accorder le repos à son corps, » dis-je d'une voix qui était à peine plus qu'un murmure.

— « Ainsi, vous pensiez la même chose que moi, » dit le docteur avec calme. Puis il s'occupa de commander une équipe de porteurs pour mener ce qui restait de Mrs Smiff à l'abri du porche de l'église.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Mrs Smiff.

SHIRLEY JACKSON

De l'autre côté de la porte

Shirley Jackson ne nous est point totalement inconnue (voir *Fiction* nos 40, 54 et 58). Elle nous conte ici une quête navrante, désespérée, qui ne se terminera sans doute que par la fin même de sa pitoyable protagoniste. On pense souvent à Katherine Mansfield.

ELLE avait mal dormi. Entre une heure et demie, heure à laquelle Jamie était parti et où elle s'était mise au lit, jusqu'à sept heures du matin, quand elle s'était levée pour se faire du café, elle était restée éveillée, les yeux ouverts dans le noir, ne connaissant que de brèves périodes d'assoupissement. Sans trêve, le fil du souvenir se dévidait dans sa tête et elle sombrait par à-coups dans un rêve de fièvre. Elle passa presque une heure à déguster son café — ils prendraient un véritable petit déjeuner en cours de route. Elle n'avait rien de spécial à faire bien qu'elle désirât s'habiller tôt. Elle lava la tasse et fit le lit, examina avec soin les vêtements qu'elle avait choisi de mettre, allant fréquemment et sans nécessité jusqu'à la fenêtre pour savoir s'il ferait beau. Elle s'assit avec un livre mais se dit qu'elle ferait mieux d'écrire à sa sœur, et elle commença de sa plus belle écriture : « *Ma chère Anne, lorsque tu recevras cette lettre, je serai mariée. Cela sonne bizarrement, n'est-ce pas ? C'est à peine si je parviens moi-même à y croire. Mais quand je t'aurai dit comment tout cela est arrivé, tu verras que c'est encore plus étrange que...* »

La plume levée, elle hésita, se demandant comment continuer ; elle relut ce qu'elle venait d'écrire et déchira la lettre. Elle s'approcha de la fenêtre : il ferait beau. Elle songea qu'elle ne devrait peut-être pas mettre sa robe de soie bleue qui était trop sobre, presque sévère, alors qu'elle souhaitait être aussi féminine que possible. Elle fouilla fébrilement dans la penderie. Il y avait bien la petite robe imprimée qui datait du dernier été... mais ne ferait-elle pas trop jeune ? Elle avait un jabot de dentelle, et puis porter une robe imprimée si tôt dans la saison était prématuré. Pourtant...

Elle accrocha les deux robes l'une à côté de l'autre à l'extérieur de la porte et pénétra dans sa minuscule kitchenette, où elle alluma le gaz pour faire chauffer du café. Puis elle alla à la fenêtre. Le soleil brillait. Quand le café commença de bouillonner, elle s'en servit une tasse. Je vais avoir la migraine, avec tout ce café, si je ne prends pas bientôt quelque chose de solide, songea-t-elle. Et je fume trop. La migraine le jour de son mariage ! Elle sortit un tube d'aspirine de l'armoire à pharmacie et le glissa dans sa pochette bleue. Si elle mettait sa robe imprimée, il lui faudrait prendre la pochette beige, et celle-ci était râpée. D'un air désespéré, elle considéra tour à tour la pochette bleue et la robe imprimée, puis, la tasse de café à la main, elle s'installa devant la fenêtre, contemplant le studio d'un œil attentif. Ils étaient convenus de rentrer ce soir et tout devait être en ordre. Horrifiée, elle se rappela soudain qu'elle n'avait pas changé les draps. Le linge venait de revenir de la blanchisserie. Elle s'en fut chercher une paire de draps et de taies d'oreiller dans le placard et se mit au travail, s'efforçant de ne pas penser à la raison qui l'obligeait à refaire le lit-divan. Elle fourra les draps qu'elle avait retirés dans le coffre à linge sale, ainsi que les serviettes qu'elle remplaça. Maintenant, le café était froid mais elle le but quand même.

Enfin, quand, ayant jeté un coup d'œil à la pendule, elle constata qu'il était plus de neuf heures, elle se décida à se presser. Elle prit un bain, s'essuyant avec une des serviettes qu'elle venait de sortir et qu'elle jeta aussitôt. Elle en disposa une nouvelle sur le séchoir. Elle s'habilla avec soin ; ses dessous étaient tout propres, neufs, même, pour la plupart : elle avait mis au sale ce qu'elle avait porté la veille, y compris sa chemise de nuit. Au moment de passer sa robe, elle hésita. La bleue, certes, était correcte et lui allait bien mais elle l'avait déjà portée plusieurs fois pour sortir avec Jamie et elle ne convenait pas spécialement pour un mariage. La robe imprimée était ravissante et Jamie ne la connaissait pas. Mais une robe imprimée à cette époque... C'est le jour de mes noces, se dit-elle finalement, et je peux m'habiller comme j'en ai envie ! Et elle décrocha la robe imprimée de son cintre. Quand elle l'enfila, le tissu lui parut frais et léger mais, lorsqu'elle se regarda dans la glace, elle constata que le jabot de dentelle ne mettait pas sa gorge en valeur et que l'ample jupe donnait l'impression d'avoir été coupée pour une fille aimant danser et jouer de la hanche. On dirait que je cherche à paraître plus jolie que je ne le suis, rien que pour lui, pensa-t-elle avec dégoût en considérant son image. Il va croire que je veux faire jeune parce qu'il m'épouse ! Elle ôta la robe avec tant de précipitation qu'elle se décousit sous le bras. Dans sa vieille robe bleue, si familière, elle se sentait plus à l'aise mais se trouvait insipide. Ce n'est pas ce que tu as sur le dos qui compte, se morigéna-t-elle. Mais elle se précipita dans la penderie pour voir si elle n'avait pas autre chose à se mettre. Il n'y avait rien qui pût, si peu que ce fût,

convenir pour ce grand jour, et l'idée l'effleura de faire un saut chez une petite couturière du quartier pour acheter une robe neuve. Mais il était presque dix heures : elle avait juste le temps de se coiffer et de se maquiller. Se coiffer lui fut facile ; elle ramena ses cheveux en arrière en un chignon roulé sur la nuque. Mais le maquillage était une affaire délicate, un équilibre judicieux à trouver entre deux impératifs : être aussi séduisante que possible tout en trichant le moins possible. Il ne lui était guère loisible, aujourd'hui, de déguiser son teint brouillé, de camoufler les rides qu'elle avait autour des yeux, car on aurait pu penser qu'elle ne s'y décidait qu'à cause de la cérémonie. Et pourtant, elle ne supportait pas l'idée que Jamie puisse conduire à l'autel une femme à l'air hagard et au visage chiffonné. Après tout, tu as trente-quatre ans, ma fille, dit-elle cruellement à son propre reflet. Trente ans était l'âge porté sur sa licence de mariage.

Il était dix heures deux. Rien ne la satisfaisait — ni ses vêtements, ni son visage, ni son appartement. Elle fit de nouveau chauffer du café et alla se rasseoir près de la fenêtre. Je ne peux rien faire de plus, pensa-t-elle ; il est absurde d'essayer d'améliorer quoi que ce soit à la dernière minute.

Résignée et calmée, elle s'efforça de songer à Jamie sans parvenir à se souvenir nettement ni de ses traits ni de sa voix. C'est toujours comme cela quand on aime quelqu'un, soupira-t-elle, et elle laissa son esprit vagabonder, évoquant le lendemain, l'avenir — Jamie serait un écrivain célèbre, elle abandonnerait sa situation, ils habiteraient cette merveilleuse maison de campagne dont ils rêvaient depuis le dernier week-end. « J'étais une excellente cuisinière, » avait-elle dit à Jamie, « et, avec un peu de temps et de pratique, je retrouverai la recette du poulet frit. Et de la sauce hollandaise, » avait-elle ajouté avec tendresse, sachant que ces mots resteraient gravés dans l'esprit de Jamie.

Dix heures et demie. Elle se leva et s'approcha lentement du téléphone, composa le numéro et écouta la voix métallique : «... il sera exactement dix heures vingt-neuf minutes... » D'un geste presque machinal, elle remit la pendule à l'heure. Elle se rappelait les derniers mots qu'elle avait prononcés, la veille au soir, sur le palier : « Alors, dix heures ! Je serai prête. Est-ce que c'est bien *vrai*, au moins ? »

Et Jamie avait éclaté de rire en s'éloignant.

A onze heures, elle avait recousu sa robe imprimée dont la couture avait lâché. Elle rangea soigneusement son nécessaire dans le placard. Elle sirota une autre tasse de café devant la fenêtre. J'aurais pu prendre plus de temps pour me préparer, après tout, songea-t-elle. Mais, à présent, il allait arriver d'une minute à l'autre et elle n'osait rien entreprendre, de crainte d'avoir tout à recommencer depuis le début. Il n'y avait rien à manger hormis les provisions qu'elle avait amoureusement réunies pour le début de leur vie commune : le paquet de bacon dans son emballage scellé, la douzaine d'œufs dans leur boîte, le pain, le

beurre qui attendaient d'être entamés le lendemain pour leur premier petit déjeuner. L'idée lui vint de descendre avaler quelque chose au drugstore du coin après avoir épinglé un mot sur la porte ; cependant, elle décida après réflexion d'attendre encore un peu.

Mais, à onze heures et demie, elle avait la tête qui lui tournait et elle se sentait si faible qu'il lui fallut bien se résoudre à descendre. Si Jamie avait eu le téléphone, elle l'aurait appelé. Elle ouvrit son secrétaire et griffonna sur une feuille de papier : « *Jamie, je vais au drugstore. Je reviens dans cinq minutes.* » Son stylo se mit à fuir, lui tachant les doigts. Elle alla se laver les mains dans le cabinet de toilette, se servant, pour s'essuyer, d'une des serviettes propres qu'elle changea immédiatement. Elle fixa le mot sur la porte à l'aide d'une punaise, jeta un dernier coup d'œil sur la pièce pour s'assurer que tout était en ordre et repoussa le battant sans faire jouer la serrure pour le cas où il arriverait pendant son absence.

Quand elle fut devant le bar, elle s'aperçut que rien ne la tentait sinon, à nouveau, du café. Elle n'acheva d'ailleurs pas sa tasse car, subitement, elle se dit que Jamie était sûrement là-haut, qu'il l'attendait avec impatience.

Mais, chez elle, tout était silencieux et l'appartement était dans l'état où elle l'avait laissé. Le mot, que nul n'avait lu, était toujours sur la porte et l'atmosphère était alourdie par toute la fumée des cigarettes qu'elle avait grillées. Elle ouvrit la fenêtre et s'assit. Soudain, elle prit conscience qu'elle s'était endormie : il était une heure moins vingt.

Alors, la peur l'étreignit. Depuis dix heures, rien. Ç'avait d'abord été une sorte d'engourdissement, mais, maintenant, elle avait peur et éprouvait le besoin urgent d'agir. Elle se leva et, courant presque, se rendit dans le cabinet de toilette où elle se passa de l'eau fraîche sur le visage. Cette fois, elle ne changea pas la serviette immaculée dont elle s'était servie. Il serait temps de s'en occuper plus tard. Elle enfila un manteau sur sa robe imprimée, prit la pochette bleue, celle qui n'allait pas, celle où elle avait mis l'aspirine, et se rua dans l'escalier, nu-tête, sans même laisser de mot sur la porte. Elle sauta dans un taxi et donna au chauffeur l'adresse de Jamie.

C'était à deux pas et elle aurait pu faire le trajet à pied si elle ne s'était sentie aussi faible. Toutefois, elle se rendit compte de l'imprudence qu'il y aurait à arriver ainsi devant sa porte, à venir effrontément le chercher. Elle se fit donc arrêter au coin de la rue, régla la course et attendit que le taxi se fût éloigné pour se mettre en marche. C'était la première fois qu'elle allait chez Jamie. L'immeuble était ancien et d'aspect confortable. Elle ne vit pas le nom de Jamie sur les boîtes à lettres. Pourtant, c'était la bonne adresse. Elle l'avait vérifiée. Elle se décida à frapper à la loge.

— « Vous désirez ? » demanda le concierge en apparaissant.

Que dire ? Elle s'approcha de l'homme en bras de chemise qui répéta : « Vous désirez ? »

Rassemblant tout son courage, elle répondit :

— « Je cherche quelqu'un qui demeure ici. Je n'ai vu son nom nulle part. »

— « Comment s'appelle cette personne ? »

Il fallait bien répondre.

— « Harris. James Harris. »

— « Harris, » répéta le concierge après avoir médité quelques instants en silence. Il se tourna vers la loge. « Margie... Viens voir une minute. »

— « Qu'est-ce qu'il y a encore ? » bougonna une voix. Quand se fut écoulé le temps qu'il lui fallait pour s'extirper d'un fauteuil, une femme émergea des profondeurs de la pièce et s'encadra à son tour dans le rectangle éclairé de la porte.

— « C'est une dame, » expliqua l'homme. « Une dame qui cherche un type du nom de Harris. Il habiterait ici. Tu connais ? »

— « Non. » Il y avait une nuance d'amusement dans la voix de la concierge. « Personne du nom de Harris n'habite l'immeuble. »

— « Désolé, » dit le mari. Il s'apprêta à refermer. « Ça doit pas être cette maison, madame. » Et il ajouta *mezzo voce* : « Ou ce n'est pas le même gars. » Sa femme et lui se mirent à rire.

— « Mais il habite sûrement ici ! » s'exclama-t-elle avant que la porte fût entièrement close. « Je le sais. »

La concierge entrebâilla l'huis :

— « Ce sont des choses qui arrivent tout le temps, mon petit. »

— « C'est un malentendu, » rétorqua la visiteuse de son accent le plus digne — trente-quatre ans de dignité accumulés ! — « Je crains que vous ne vous mépreniez. »

— « A quoi ressemble-t-il ? » s'enquit la concierge avec lassitude, et la porte s'entrouvrit encore un peu.

— « Il est plutôt grand. Il est blond. Il porte le plus souvent un complet bleu. Et il écrit. »

— « Je ne vois pas. A quel étage est-il censé habiter ? Au troisième, peut-être ? »

— « Je ne saurais vous le dire. »

La concierge plissa son front. « Il y avait bien un garçon... Il avait un costume bleu. Il a logé quelque temps au troisième. Les Royster lui ont prêté leur appartement quand ils sont allés en visite chez leurs cousins. »

— « C'est peut-être lui. Pourtant, je croyais... »

— « Il était la plupart du temps habillé en bleu, mais je ne me rappelle plus s'il était grand ou petit. Il a habité là-haut un mois à peu près. »

— « C'est il y a un mois que... »

— « Demandez donc aux Royster, » conclut la concierge. « Ils sont chez eux. Appartement 3-B. »

Et la porte de la loge se referma définitivement. Il faisait noir dans l'entrée et plus noir encore dans l'escalier.

Le palier du second était vaguement éclairé par la lueur qui tombait d'une lucarne. Il y avait quatre portes, quatre appartements silencieux. Une bouteille de lait était posée devant celle du 2-C.

Quand elle atteignit le troisième, elle fit une pause. De la musique filtrait de l'appartement 3-B et l'on percevait une rumeur de voix. Elle frappa à la porte. Une fois. Deux fois... La porte s'ouvrit et un flot de musique envahit le palier. C'était la radio.

— « Excusez-moi, » dit-elle poliment à la femme qui la regardait. « Mrs Royster ? »

— « C'est moi-même. » La femme portait une blouse et n'était pas démaquillée depuis la veille.

— « Pourrais-je avoir quelques instants d'entretien avec vous ? »

— « Bien sûr, » dit Mrs Royster sans bouger.

— « C'est au sujet de Mr Harris. »

— « Quel Mr Harris ? » s'enquit Mrs Royster d'une voix neutre.

— « Mr James Harris. Le monsieur à qui vous avez prêté votre appartement. »

— « Oh ! Seigneur ! » Pour la première fois, elle parut voir son interlocutrice. « Qu'est-ce qu'il a fait ? »

— « Rien. J'essaye simplement de prendre contact avec lui. »

— « Oh ! Seigneur ! » répéta Mrs Royster. Elle ouvrit complètement la porte. « Entrez... Ralph ! »

Il y avait des valises à moitié défaites un peu partout : sur le divan, sur les sièges, par terre. La radio marchait toujours. Un homme encore jeune, assis devant une table sur laquelle étaient épars les reliefs d'un repas, et qui, à première vue, ressemblait à Jamie, se leva et s'approcha des deux femmes.

— « De quoi s'agit-il ? »

— « Mr Royster ? » C'était difficile de parler avec cette musique envahissante. « Le concierge m'a dit que Mr James Harris a logé chez vous. »

— « C'est exact. Si c'est bien son nom... »

Elle le regarda avec étonnement. « Je croyais que vous lui aviez prêté votre appartement. »

— « J'ignore tout de ce monsieur. C'est un ami de Dottie. »

— « Absolument pas ! » s'exclama son épouse. « Il n'a jamais été de *mes* amis. » Elle était à présent en train de se beurrer une tartine devant la table. Elle mordit dedans et l'agita en direction de Mr Royster. « Il n'a jamais été de *mes* amis, » répéta-t-elle.

— « Tu l'as ramené d'une de tes sacrées réunions. » Mr Royster débarrassa une chaise de la valise qui l'encombrait, s'assit et ramassa

un magazine qui traînait sur le plancher. « Je ne lui ai pratiquement jamais adressé la parole. »

— « Tu as tout de même été d'accord pour qu'on lui prête la maison, » répliqua Mrs Royster. Elle mordit à nouveau dans sa tartine. « Après tout, tu n'as jamais rien eu à lui reprocher. »

— « Je m'abstiens toujours de critiquer *tes* amis. »

— « S'il avait été de mes amis, tu n'aurais pas tari de reproches, crois-moi ! » fit Mrs Royster d'une voix hargneuse. Et, la bouche pleine, elle reprit : « Croyez-moi, il n'aurait pas tari de reproches. »

— « Je ne veux plus entendre un mot à ce sujet, » lança Mr Royster, plongé dans la lecture de son magazine.

Mrs Royster brandit sa tartine dans un geste vengeur. « Vous voyez ? Voilà comment il est du matin au soir ! »

Pendant quelques secondes, il n'y eut plus dans la pièce que le bruit de la radio.

— « Il est donc parti ? » demanda-t-elle enfin.

— « Qui ? » demanda Mrs Royster qui se préparait une nouvelle tartine.

— « Mr James Harris. »

— « Lui ? Il a dû partir ce matin avant notre retour. Nous ne l'avons pas vu. »

— « Il est parti, alors ? »

Mrs Royster se tourna vers son époux. « Tout était parfaitement en ordre. Je t'avais bien dit qu'il serait on ne peut plus soigneux. Ce sont des choses que je sens toujours, moi. »

— « Tu as de la chance. »

— « Pas un objet déplacé. Tout était tel que nous l'avions laissé. »

— « Savez-vous où il est maintenant ? »

— « Je n'en ai pas la moindre idée, » répondit jovialement Mrs Royster. « Mais, je vous le répète, il a laissé l'appartement dans un état impeccable. Pourquoi donc ? » ajouta-t-elle brusquement. « Vous le cherchez ? »

— « Oui... C'est très important. »

— « Je suis navrée qu'il ne soit pas là. » En maîtresse de maison courtoise, elle fit un pas en avant en voyant sa visiteuse se préparer à prendre congé.

— « Peut-être que le concierge l'a vu, » jeta Mr Royster sans lever les yeux de son magazine.

Le palier était toujours aussi sombre mais la radio s'était tue, maintenant.

Mrs Royster rouvrit et se pencha au-dessus de la cage de l'escalier. « Si je le vois, je lui dirai que vous êtes venue, » cria-t-elle.

Que faire ? Impossible de rentrer alors que Jamie était Dieu sait où. Elle resta si longtemps plantée, immobile, au milieu du trottoir qu'elle attira la curiosité d'une dame qui se pencha à la fenêtre et héla

quelqu'un qui se trouvait derrière elle pour le faire participer au spectacle.

Il y avait une boutique d'alimentation à côté et, obéissant à une impulsion soudaine, elle entra. Un homme de petite taille, appuyé au comptoir, lisait un journal. Il leva les yeux et se glissa derrière la caisse.

— « Je cherche un monsieur qui habitait la maison voisine. J'ai pensé que vous le connaîtriez peut-être. »

L'homme la dévisagea, les paupières plissées. « Pourquoi ne posez-vous pas la question aux locataires de l'immeuble ? »

Evidemment, songea-t-elle : je viens le déranger sans rien lui acheter. « Excusez-moi. Je leur ai demandé mais ils ne savent rien. Ils pensent qu'il est parti ce matin. »

Le commerçant fit mine de reprendre son journal. « Je ne vois vraiment pas ce que vous attendez de moi. Je ne suis pas ici pour surveiller les allées et venues des gens. »

— « Je me suis dit que vous auriez pu le remarquer, c'est tout, » s'empressa-t-elle d'ajouter. « Il aurait dû passer devant chez vous un peu avant dix heures. C'est un monsieur assez grand. Il est généralement habillé en bleu. »

— « A votre avis, combien y a-t-il de messieurs habillés en bleu qui passent devant ma boutique en une matinée ? Vous vous figurez peut-être que je n'ai rien à faire, mais... »

— « Je suis désolée, » balbutia-t-elle en sortant. Et elle se surprit à murmurer : « Oh ! mon Dieu... »

Il a dû passer par là, songea-t-elle quand elle fut dans la rue. C'est le seul chemin pour se rendre à pied à la maison. Où a-t-il traversé ? Elle essaya de se mettre à sa place. En face de chez lui ? N'importe où, au hasard ? Au coin ?

Il y avait justement un kiosque au coin de la rue. Le marchand de journaux avait peut-être remarqué Jamie. Elle se précipita vers l'édicule et attendit qu'un client eût acheté son journal. Il y eut ensuite une dame qui demandait son chemin. Enfin, le tenancier leva les yeux vers elle.

— « Pourriez-vous me dire si vous avez vu passer vers dix heures un jeune homme assez grand, vêtu d'un complet bleu ? » Il doit penser que c'est une blague ou un canular, songea-t-elle devant le regard ébahi du marchand qui la contemplait, bouche bée ; et elle ajouta d'un ton implorant : « C'est très important, croyez-moi. Je ne plaisante pas. »

— « Ecoutez voir, ma petite dame... »

Elle ne le laissa pas achever :

— « C'est un écrivain. Il vous a peut-être acheté des magazines. »

— « Qu'est-ce que vous lui voulez, à cet homme ? » A présent, il

souriait ; elle se rendit compte que ce sourire s'adressait à quelqu'un qui se trouvait derrière elle.

— « Tant pis... » fit-elle.

— « Ecoutez-moi... Peut-être bien qu'il est passé par ici, au fond. » Il avait sur les lèvres un sourire entendu et il clignait de l'œil à l'adresse du personnage qui attendait son tour. Elle prit brusquement conscience avec une horrible lucidité du fait que sa robe imprimée était outrageusement jeune et elle serra plus étroitement son manteau. Le marchand de journaux reprit d'un air profondément méditatif : « A la réflexion — mais notez bien que je ne pourrais pas l'affirmer avec certitude — il n'est pas impossible que quelqu'un ressemblant à votre jeune homme soit effectivement passé par ici ce matin. »

— « Vers dix heures ? »

Le marchand acquiesça. « Oui, vers les dix heures. Un grand type, avec un costume bleu. Ça ne m'étonnerait pas que ce soit le vôtre. »

— « Quelle direction a-t-il prise ? » demanda-t-elle anxieusement. « Celle du centre ? »

L'homme eut un signe d'assentiment.

— « C'est ça... il est allé vers le centre. Tout juste... Vous désirez, monsieur ? »

Elle recula, serrant toujours son manteau contre elle. Le client lui décocha un coup d'œil furtif et échangea un regard avec le marchand de journaux. Fallait-il donner un pourboire à ce dernier ? La question se trouva réglée d'elle-même quand les deux hommes éclatèrent de rire. Elle s'éloigna en toute hâte.

Il se dirigeait vers le centre, se dit-elle. Il voulait donc traverser plus haut. Elle suivit la même route. Passant devant un fleuriste dont la devanture était décorée de gerbes blanches, elle songea : « Après tout, c'est le jour de notre mariage ; peut-être a-t-il acheté des fleurs pour moi. » Elle entra dans la boutique. Le fleuriste avança à sa rencontre, le visage fendu d'un sourire commercial. Sans lui laisser le temps de parler afin qu'il ne s'imaginât pas être en face d'une cliente, elle jeta tout d'une traite : « Il est extrêmement important pour moi de retrouver un monsieur qui vous a peut-être acheté des fleurs ce matin. Extrêmement important... »

— « Quelles fleurs ? » demanda l'homme comme elle s'interrompait pour reprendre son souffle.

— « Je... je ne sais pas. Il ne m'a jamais... » Elle marqua une pause. « C'était un jeune homme assez grand vêtu d'un complet bleu. Il était aux environs de dix heures. »

— « Je vois... Franchement, je regrette, mais... »

— « C'est terriblement important. Il était probablement pressé, » ajouta-t-elle pour l'aider à se rappeler.

Le fleuriste eut un sourire cordial qui découvrit toutes ses dents.

— « Nous allons voir. Pour une dame, nous disons... » Il ouvrit

un grand registre. « A quelle adresse ces fleurs devaient-elles être livrées ? »

— « Oh ! je ne crois pas qu'il les ait fait livrer. Il allait... c'est-à-dire... il devait les apporter. »

Le fleuriste eut l'air scandalisé et son sourire se fit désapprobateur.

— « Comprenez, madame, que si je n'ai pas d'indications... »

— « Essayez de vous rappeler, je vous en prie. Il était grand. Il avait un costume bleu. Il était à peu près dix heures... »

Le fleuriste ferma les yeux et, un doigt sur les lèvres, se concentra. Finalement, il secoua la tête. « Je ne me souviens absolument pas, » dit-il.

— « Merci, » murmura-t-elle avec découragement. Au moment où elle allait sortir, l'homme s'écria d'une voix aiguë et surexcitée :

— « Attendez ! Attendez une seconde ! »

Elle se retourna. Le fleuriste parut plonger dans un nouvel abîme de réflexions. Soudain, il la regarda d'un air interrogateur : « Des chrysanthèmes ? »

— « Oh ! non. Certainement pas ! Pas pour une occasion pareille ! » Sa voix tremblait un peu.

Le fleuriste pinça les lèvres.

— « J'ignore évidemment de quelle occasion il s'agit, » fit-il sèchement, « mais je suis presque certain que la personne que vous cherchez m'a acheté une douzaine de chrysanthèmes ce matin. Il a emporté le bouquet. »

— « En êtes-vous sûr ? »

— « Catégoriquement, » affirma l'homme en martelant les syllabes. « C'était ce monsieur. Il n'y a pas d'erreur possible. » Son sourire était rayonnant.

— « Je vous remercie beaucoup... »

Il l'accompagna jusqu'à la porte. « Un joli petit bouquet de corsage ? » lui proposa-t-il. « Roses rouges ? Gardénias ? »

— « Vous êtes bien aimable. Merci de vos renseignements. »

— « Les fleurs sont l'indispensable complément de la beauté féminine, » murmura-t-il, la tête penchée vers elle. « Des orchidées, peut-être ? »

— « Non... non, merci. »

— « Eh bien, j'espère que vous remettrez la main sur ce jeune homme, » conclut le fleuriste avec un claquement de langue désagréable.

Tout le monde a l'air de trouver que c'est follement drôle, songea-t-elle en reprenant sa marche. Elle se drapa encore plus étroitement dans son manteau de sorte que l'on ne pouvait plus voir que la dentelle qui ornait le bas de sa robe.

Un agent était de faction à l'angle de la rue. Pourquoi ne pas m'adresser à la police ? se demanda-t-elle. On a recours à elle pour

rechercher les personnes disparues. Mais elle se reprit aussitôt. J'aurais l'air d'une folle ! En un éclair, elle se vit entrer dans un commissariat. « Oui, nous devions nous marier aujourd'hui mais il n'est pas venu. » Trois ou quatre policiers sont là ; ils tendent l'oreille, ils la dévisagent, ils regardent sa robe imprimée, son maquillage trop voyant. Ils échangent des sourires entre eux. Impossible de leur dire autre chose... impossible. « Oui, cela semble ridicule, n'est-ce pas ? Me voilà dans tous mes atours en train de chercher le jeune homme qui m'avait promis de m'épouser ! Mais il y a tout le reste que vous ignorez. Je suis autre chose que ce que j'ai l'air d'être. J'ai peut-être des talents que vous ne voyez pas, un certain sens de l'humour. Et je suis une dame. J'ai de l'orgueil, des sentiments, une conception de la vie capable de rendre un homme heureux. Je possède plus de qualités qu'il ne le semble. »

Non... il ne pouvait être question de faire appel à la police. D'ailleurs, comment réagirait Jamie en apprenant qu'elle lui avait mis la police aux trousses ? « Non, non ! » dit-elle à haute voix en pressant le pas. Un passant s'arrêta pour la regarder.

Il y avait, un peu plus loin, un cireur de chaussures, un vieil homme assis, à moitié endormi, dans un de ses fauteuils. Elle s'immobilisa devant lui et attendit. Au bout d'une minute, le vieux ouvrit les yeux et lui sourit.

— « Excusez-moi de vous déranger, » fit-elle — et les mots sortaient de sa bouche avant même qu'elle eût réfléchi. « Je suis à la recherche d'un jeune homme qui est passé par ici ce matin vers dix heures. Ne l'avez-vous pas remarqué ? » Et elle entreprit une fois de plus de décrire Jamie. « Il était grand. Il portait un complet bleu et avait un bouquet à la main. »

Le vieux opina du chef avant qu'elle eût achevé. « Je l'ai vu. C'est un ami à vous ? »

— « Oui, » répondit-elle en lui rendant machinalement son sourire.

Les paupières du cireur papillotèrent. « Je me rappelle que je me suis dit : « Toi, mon petit gars, tu as rendez-vous avec ta mignonne ! » Tous, ils ont rendez-vous avec leur petite amie. » Le bonhomme secoua la tête, plein de tolérance.

— « Quelle direction a-t-il prise ? Il a suivi l'avenue ? »

— « C'est ça... Il s'est fait cirer ses chaussures. Il avait des fleurs. Il était tiré à quatre épingles et il semblait terriblement pressé. Toi, que je me suis dit, tu as une bonne amie. »

— « Je vous remercie, » murmura-t-elle en fouillant dans sa pochette à la recherche d'une pièce de monnaie.

— « Sûrement qu'elle a dû être contente de le voir, » continuait de soliloquer le vieux.

Elle répéta : « Je vous remercie, » et sortit sa main vide de la pochette.

Brusquement, et pour la première fois, elle eut la conviction que

Jamie l'attendait chez elle. Elle fit le reste du chemin à vive allure et, sous son manteau, sa jupe dansait autour de ses hanches. Elle s'engagea dans sa propre rue. Elle était encore trop loin pour apercevoir ses fenêtres, pour voir Jamie qui la guettait. C'est presque au pas de course qu'elle atteignit l'immeuble. Sa clé tremblait entre ses doigts. En passant devant le drugstore, elle se remémora la panique qui l'avait envahie quand elle était descendue boire un café et elle faillit éclater de rire. Elle arriva à l'appartement et, incapable d'y tenir plus longtemps, commença à balbutier avant même d'ouvrir la porte : « Me voici, Jamie. J'étais si inquiète... »

La pièce était silencieuse et déserte. Les ombres s'y allongeaient. Son regard tomba sur la tasse vide et elle songea : « Il est venu. » Mais elle se rendit immédiatement compte que c'était sa tasse à elle. Elle inspecta le studio, la salle d'eau, le placard.

— « Je ne l'ai pas vu, » dit l'employé du drugstore. « J'en suis certain car j'aurais remarqué les fleurs. Non, je n'ai pas eu de client répondant à ce signalement. »

Le vieux cireur ouvrit les yeux quand elle fit halte devant lui.

— « Rebonjour, » fit-il en lui souriant.

— « Etes-vous tout à fait *sûr* qu'il ait remonté l'avenue ? »

— « Je l'ai observé, » répondit-il dignement, choqué par son insistance. Je me suis dit : « C'est un jeune homme qui a une petite amie. » Et je l'ai vu entrer dans la maison. »

— « Quelle maison ? » demanda-t-elle d'une voix faible.

Le vieillard leva les bras. « Par-là : Avec ses fleurs et ses souliers qui brillaient. Il allait retrouver sa petite amie. »

Elle se précipita, sans prendre le temps de remercier le cireur. Tout en marchant, elle levait la tête pour scruter les fenêtres dans l'espoir de voir Jamie, d'entendre son rire.

Une femme assise devant le trottoir poussait d'un mouvement monotone une voiture d'enfant d'avant en arrière.

La question, maintenant, lui venait mécaniquement aux lèvres.

« Excusez-moi... N'auriez-vous pas vu un jeune homme entrer dans une de ces maisons vers dix heures du matin ? Il était grand. Il portait un complet bleu et tenait un bouquet à la main. »

Un garçonnet d'une douzaine d'années s'arrêta, attentif. Son regard aigu allait de l'une à l'autre.

— « A dix heures, je donnais son bain au gosse. Est-ce que je pouvais surveiller les gens qui passaient, je vous demande un peu ! »

Le petit garçon la tira par le manteau. « Un bouquet de fleurs ? Un gros bouquet ? J' l'ai vu, m'dame. »

Elle se tourna vers lui et il la toisa d'un air effronté.

— « Dans quelle maison est-il entré ? » demanda-t-elle d'une voix sèche.

— « Vous voulez divorcer ? » insista le gamin.

— « Ce n'est pas une question à poser, » fit la femme tout en continuant de bercer le bébé.

— « Oui... je l'ai vu. C'est là qu'il est entré. » Il désigna la porte voisine. « Je l'ai suivi. Il m'a donné vingt-cinq cents. Vingt-cinq cents, » répéta-t-il sur un ton empreint de respect. « Je n'ai pas perdu ma journée ! »

Elle lui tendit un billet d'un dollar. « Où s'est-il rendu ? »

— « Au dernier étage. Je l'ai suivi jusqu'à ce qu'il m'ait donné la pièce. Je l'ai suivi tout en haut. » Il fit un saut en arrière. « Vous voulez divorcer, pas ? »

— « Avait-il des fleurs ? »

— « Ouais. Eh, m'dame, vous allez divorcer ? » glapit-il de nouveau d'une voix stridente. « Vous avez quelque chose contre lui ? » Il disparut au pas de course, hurlant : « Elle a quelque chose contre ce pauvre mec ! » La femme qui berçait son bébé se mit à rire.

La porte s'ouvrit sans peine. Il n'y avait pas de sonnettes individuelles dans le vestibule de l'immeuble. Il n'y avait pas non plus de liste des locataires. L'escalier était étroit et crasseux. Deux portes donnaient sur le palier du dernier étage. La bonne était celle de devant : elle vit sur le seuil un morceau de papier cristal froissé et un bout de bolduc. L'ultime indice de ce rallye...

Elle heurta le panneau du doigt. Elle crut entendre un bruit de voix et, terrorisée, songea : « Que dirai-je à Jamie si c'est lui qui est là et s'il vient ouvrir ? » Les voix se turent brusquement. Elle frappa une seconde fois. Seul le silence lui répondit. Toutefois, elle crut entendre quelque chose qui ressemblait à un rire lointain. Peut-être m'a-t-il vu par la fenêtre, pensa-t-elle ; ce gamin faisait un vacarme épouvantable. Elle attendit, frappa encore. Mais tout était silencieux, à présent.

Finalement, elle s'approcha de la seconde porte qui s'ouvrit à la première sollicitation, découvrant un grenier aux murs nus. Elle entra. La pièce était pleine de sacs de plâtre et de piles de vieux journaux. Il y avait une malle démantibulée dans un coin. Soudain, elle perçut un bruit. Le bruit d'un rat. Et elle vit le rongeur qui l'observait, assis sur ses pattes de derrière, l'œil pétillant de malice. Elle battit en retraite, trébuchant dans sa hâte. Sa robe se prit dans la porte quand elle repoussa celle-ci, et se déchira.

Elle savait qu'il y avait quelqu'un derrière l'autre porte car elle entendait parler à voix basse. De temps en temps, il y avait un éclat de rire. Pendant la première semaine, elle revint souvent. Très souvent. Presque chaque jour. Elle venait le matin en allant à son travail. Elle venait le soir en rentrant dîner en tête à tête avec elle-même. Mais elle avait beau frapper inlassablement à la porte, jamais celle-ci ne s'ouvrit.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The demon lover.

MARY FITT

Le docteur

Miss Dorothea Hornwinder, l'héroïne favorite de Mary Fitt, a déjà connu bien des aventures. Mais voici qu'elle se trouve mêlée, quasiment en rase campagne et à son corps défendant, à des événements qui, commençant en histoire drôle, s'achèvent plutôt en drôle d'histoire.

MA tante Dorothea Hornwinder éprouve, comme vous le savez, une véritable passion pour les maisons de campagne, passion qui lui a valu plus d'une aventure étrange. Car il est étrange, vous me l'accorderez, de rencontrer des fantômes et de se trouver ainsi transporté hors du temps et du lieu où l'on vit.

Sa dernière aventure est peut-être la plus étrange de toutes. La voici, de sa propre plume. Et le plus drôle, c'est qu'elle est authentique.

Ma très chère Margaret,

(Elle m'appelle Pearl dans le privé et Maggie en public, mais toujours Margaret en style épistolaire, car si elle me prend très au sérieux, elle entend que je lui accorde, en retour, la même considération.)

Il vient de m'arriver une aventure vraiment extraordinaire, la semaine passée. Si j'ai attendu jusqu'à ce jour, c'est que j'étais bien trop bouleversée et totalement incapable de tenir une plume. Et ce n'est pas sans raison.

Vous savez à quel point je désire trouver une maison de campagne qui réponde vraiment à mes goûts, loin des routes fréquentées, où je pourrais finir paisiblement mes jours, délicieusement privée de ces banales commodités qui enlèvent tout sel à la vie, et où vous pourrez venir me voir et purger votre esprit des miasmes de cet horrible Londres. Les landes du Devon ont toujours exercé sur moi une

attraction irrésistible. Vous ne connaissez que la route qui conduit à Princetown.

Jamais vous ne saurez ce que sont les landes, je puis vous l'assurer, si vous ne prenez pas une bonne fois le parti de quitter les grandes routes et de vous engager dans le premier chemin de traverse venu. Alors vous découvrirez un paysage secret, fait de ravines, de hameaux, de fermes isolées, de maisons de campagne et, oui ma chère, de châteaux.

Le plus difficile, c'est de retrouver son chemin pour revenir une seconde fois au même endroit. On pourrait, bien entendu, comme le Petit Poucet, marquer sa route de cailloux blancs, mais comment savoir, sauf à la dernière minute, qu'on éprouvera le désir de revoir cet endroit avec lequel le hasard vous met subitement nez à nez ?

C'est justement ce qui s'est produit mardi dernier, grâce, toutefois, à un concours de circonstances plutôt favorables.

J'avais marché depuis le matin. Je me sentais dans une forme splendide. Une fois n'est pas coutume, aucune trace de brouillard ne dissimulait le paysage. Je m'assis au pied d'un talus pour croquer le morceau de pain et le bout de fromage, accompagné d'un unique oignon cru, qui constituaient mon déjeuner et je regardai autour de moi. Puis je m'endormis. L'air vif, sans doute, et aussi la conscience que j'avais tout le temps, le moment venu, de décider, parmi les trois sentiers qui s'offraient à mon choix, lequel je devais prendre. Chacun d'eux paraissait si tentant. J'avais dû fermer les yeux, j'imagine, pour réfléchir plus commodément au problème.

Il faisait encore jour lorsque je m'éveillai. Mais le crépuscule s'annonçait. Vous savez comme la lande prend un aspect mystérieux, la nuit tombée, Margaret. Je ne suis pas une créature imaginative et il en faut davantage pour m'impressionner. Je fus, en revanche, fort contrariée de m'être trompée de sentier dans le crépuscule, avec la perspective d'une marche de vingt kilomètres avant de pouvoir dîner et retrouver mon lit douillet.

J'avais donc choisi le mauvais sentier. Ce devait être « un chemin de curé ». Ces soi-disant raccourcis sont à mon avis les chemins les plus longs pour se rendre d'un endroit à un autre en passant par nulle part. Vous voyez ce que je veux dire.

Comme l'obscurité gagnait, je commençais à me demander s'il ne serait pas plus sage de revenir sur mes pas et de retourner à mon point de départ. Mon estomac protestait vigoureusement à l'idée d'accomplir un si long parcours sans la moindre nourriture. C'est alors, à ma grande joie, que je vis une femme, cette miss James, qui s'avançait vers moi.

Jamais, de toute mon existence, je n'ai éprouvé un tel plaisir à voir l'une de mes semblables. Miss James portait un sac à provisions, un article de cuir d'une certaine élégance, fait de carreaux assemblés et

rappelant assez celui que j'ai confectionné à votre intention, au dernier Noël. Vous savez qu'on peut y mettre une foule de choses.

Nous marchions de compagnie et voilà que mon appétit aidant, je l'imaginais tout plein de petits pains bien frais, de tranches de jambon, de pâté de porc... Mais oublions le sac et revenons à ma compagne : je lui confiai que je m'étais égarée et que j'aimerais bien trouver une maison ou une ferme où il me serait possible de manger et de passer la nuit. Jusqu'à présent, je n'avais pas même aperçu l'ombre d'une bergerie.

Miss James dit de sa voix grave et distinguée :

— « Nous arrivons tout près de chez moi. A quelques pas d'ici, nous tournerons à droite et vous verrez que vous êtes au bout de vos peines. »

Je répondis, d'un ton assez peu convaincant, car je mourais de faim et j'étais quelque peu saturée des landes, que je ne voulais à aucun prix la bouter hors de son logis.

— « Vous ne me bouterez pas dehors, » dit-elle. « J'habite ce château mais il ne m'appartient pas. Mrs Zachariah en est la propriétaire et elle ne devra pas davantage vous céder la place. Regardez, le voici. Je suis miss James, la dame de compagnie. Il comporte cinquante pièces... dont deux seulement sont régulièrement habitées. Il ne sera pas difficile de vous loger. »

Je répondis fermement, car je n'aime guère accepter de faveurs.

— « Cette perspective me sourit énormément. J'accepte, mais à une seule condition : qu'il me soit permis de vous dédommager de vos frais. »

Miss James sourit. Elle tourna vers moi son visage et je vis luire ses yeux et ses jolies petites dents qu'elle découvrait dans un sourire :

— « Sans doute, vous paierez, madame. Mais point en argent. Mrs Zachariah est très riche, mais elle est seule. Elle sera heureuse de votre compagnie. Et moi aussi ! »

Sous des dehors calmes, miss James cachait sûrement un caractère des plus fermes. Elle écarta mes protestations d'un sourire et me conduisit vers le château, avec sa double et interminable rangée de fenêtres, toutes aveugles, à l'exception d'une seule à l'étage supérieur qui était éclairée. A la lueur du clair de lune, je notai un jardin bien entretenu. Je remarquai de même, de chaque côté de la double porte que nous nous apprêtions à franchir, une « fantaisie bizarre » (telle fut l'expression qui me vint à la bouche : il s'agissait de vieilles lanternes de voiture). Miss James, étonnée, se retourna vers moi :

— « Il ne s'agit pas du tout d'une fantaisie. Ce n'est pas le genre de Mrs Zachariah. Elle fait montre en tout d'un esprit pratique. Ces lanternes servent à éclairer l'entrée. Comme elle le dit si bien, sans elles, on risquerait fort de glisser sur les marches de pierre et de se rompre le cou. Mrs Zachariah la première. »

— « Miss James, en parlant de fantaisie, je pensais au pétrole et non aux lanternes de voiture. J'en ai vu ailleurs, mais équipées à l'électricité, bien entendu. »

Miss James considéra les lanternes :

— « Elles donnent beaucoup de travail, et j'estime que le pétrole est presque aussi dangereux que les marches de pierre. Mrs Zachariah n'est pas du tout de cet avis. Mais je crois qu'elle a cependant tort de ne pas m'écouter, ne pensez-vous pas, madame ? »

— « Certainement ! » dis-je.

— « Oui, » murmura miss James de sa voix douce.

Les lampes de voiture n'étaient pas les seules choses que je considérais comme dangereuses dans la maison. J'en fis la réflexion à Mrs Zachariah tandis que nous jouions aux cartes ; n'avait-elle pas peur de l'incendie avec toutes ces bougies et ces lampes à pétrole démodées ? Elle me dit, comme semblant répondre à une objection maintes fois soulevée :

— « Je n'ai pas peur du feu. Pourquoi ? Aucun incident ne s'est jamais produit. Par contre, je crains l'obscurité. Je n'ai pas envie de tomber du haut de mon escalier et de me rompre le cou. C'est mon bien le plus précieux et il vaut qu'on le préserve avec toutes ces lampes et ces chandelles. »

— « Elles donnent une lumière exquise, » dis-je, « mais aussi beaucoup de travail, un travail fastidieux et inutile. »

— « Vous avez de bien curieuses idées, » dit Mrs Zachariah. « Travail fastidieux ? inutile ? Ce n'est pas moi qui en suis chargée. D'ailleurs, mon installation d'éclairage n'est pas démodée le moins du monde. »

Miss James apporta sur un plateau un dîner savoureux. Je me demandais si elle l'avait préparé personnellement. Y avait-il quelque chose qu'elle ne fît pas dans cette vaste maison apparemment déserte. *Vous* auriez peut-être éprouvé de la compassion pour elle. Pas moi. Je n'ai pas la moindre considération pour les gens qui se laissent dominer. Miss James était une jeune femme de grand air qui s'efforçait sans succès de ne pas envier Mrs Zachariah. Il lui eût suffi de quitter cette maison, elle n'aurait eu que l'embarras du choix entre mille autres pour obtenir une meilleure situation. Chez moi, du moins, n'aurait-elle pas eu de lampes à nettoyer. Ni de longues courses à faire pour rapporter les commissions. Si je dédaigne la voiture, je n'attends pas des autres qu'ils fassent montre d'un semblable stoïcisme. Ma petite automobile eût été à sa disposition.

Je tirai un plaisir immense de ma soirée et il était fort tard lorsque je quittai Mrs Zachariah pour aller dans ma chambre.

Cependant, miss James ne s'était pas encore mise au lit. Au moment où je quittais la pièce, elle entra, portant un plateau sur lequel se trouvaient une bouteille de whisky et deux verres de lait chaud.

Deux ! Mais aucun ne m'était destiné, car elle ne m'arrêta pas tandis que je m'éloignais à regret le long du couloir.

Je m'endormis en pensant que miss James et Mrs Zachariah se trouvaient en bien meilleurs termes que je n'aurais pu l'imaginer. Ne buvaient-elles pas de compagnie lait chaud et whisky au coin de l'âtre ?

Je fus réveillée par une odeur de brûlé. Au premier abord, je me crus le jouet d'un rêve, mais je me souvins justement que je ne rêvais pas ; que c'était en période de veille que mon esprit avait été tellement préoccupé par ces bougies et ces lampes à pétrole. Ma chambre était pleine de fumée, de même que le couloir et l'immense maison tout entière. Elle me pénétrait dans la gorge et me picotait les yeux, au point que je ne trouvais plus ma route pour rejoindre mes compagnes d'un soir. J'aurais voulu les appeler, mais je ne pus tirer de ma gorge qu'une sorte de croassement. J'explorai chambre après chambre, jusqu'au moment où, à demi suffoquée, je dus battre en retraite et gagner l'air libre.

Dans le clair de lune, je vis des torrents de flammes et de fumée s'échapper des fenêtres supérieures.

Je fis la seule chose qui demeurait en mon pouvoir. Je regagnai, je ne sais trop comment, la ville que j'avais quittée quelques heures auparavant. J'avais couru tout le long de la route. Comme je vous l'ai déjà dit, je me trouvais dans une forme splendide. Et je m'étais bien reposée.

J'atteignis néanmoins la caserne de pompiers plus morte que vive, transmis mon message et m'évanouis.

Lorsque je repris mes sens, je me trouvais dans un lit d'hôpital. Et c'est de là que je vous écris. Un médecin était debout au pied de mon lit et m'observait. Je me souvenais de tout. Je ne comprends pas pourquoi les gens prononcent au sortir d'un évanouissement des paroles telles que : « Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ? »

Il y avait bien des choses qu'il me tardait d'apprendre. Le docteur écouta mon récit avec une attention extrême. Lorsque j'eus fini de parler, il prononça une phrase qui me mit littéralement hors de moi.

— « Chère madame, vous avez été victime d'une hallucination. L'incendie que vous avez cru voir s'est produit il y a vingt ans. »

Je me suis laissé dire que les méthodes médicales modernes sont fort surprenantes. Mais je ne suis pas moderne et je ne dis pas *amen* à tout ce que me racontent les personnes douées d'autorité.

— « Oh ! non, docteur, » lui répondis-je vertement, « je puis vous l'assurer, je ne suis pas victime d'une hallucination. Je suis au contraire très anxieuse de savoir ce qu'il est advenu de ces deux pauvres femmes. »

Au fond du cœur, je savais parfaitement quel avait été leur destin. Quelle que fût l'horreur de cette tragédie, je devais la regarder en face.

— « Je suis arrivée trop tard, n'est-ce pas ? Elles ont été brûlées vives toutes les deux ? »

Le docteur me considéra de cet air pensif qui lui était particulier. Puis il sembla prendre une décision.

— « Oui, » dit-il. « Du moins l'une d'entre elles. »

— « Alors, l'une aurait survécu ? Laquelle ? »

A mon grand étonnement, il répondit :

— « Non, miss Hornwinder.

» Voyez-vous, » ajouta-t-il gravement, « l'une d'elles était déjà morte. L'autre a péri dans l'incendie. C'est l'histoire du trompeur trompé. Miss James avait versé du poison dans le lait chaud au whisky de Mrs Zachariah. L'alcool devait en masquer le goût. Son plan consistait ensuite à renverser la lampe qui se trouvait en porte-à-faux sur la table auprès de la vieille dame. C'était un crime joliment machiné. Vous comprendrez facilement que les mobiles ne manquaient pas... Il y avait un héritage à la clé. Et tellement de haine entre les deux femmes. »

Je revécus en esprit mes brèves — mais ô combien révélatrices — expériences de la nuit précédente, à la lumière de ces nouveaux détails. Combien j'avais admiré la prévenance de miss James en la voyant passer, portant le plateau avec la bouteille de whisky et les deux verres de lait chaud ! Combien m'avait étonné sa passivité à l'égard de sa maîtresse ! Comme je m'étais grossièrement trompée !

— « Ironie du destin, » dit le docteur. « Mrs Zachariah avait sans doute remarqué avec quel soin insolite miss James avait disposé les verres, elle qui était le désordre personnifié. Aussi avait-elle interverti l'ordre des verres, en profitant de ce que sa dame de compagnie avait le dos tourné. Ce fut donc miss James qui avala le lait empoisonné. L'ironie du destin voulut qu'elle renversât accidentellement sa lampe à pétrole un peu plus tard. Si bien qu'au lieu de mourir empoisonnée, elle périt dans les flammes. »

Ma chère Margaret, vous imaginez ce que j'éprouvais en écoutant ce récit.

Lorsqu'enfin je recouvrai l'usage de ma voix, je posai au docteur la question que vous-même lui auriez posée.

— « Mais, docteur, comment savez-vous tout cela ? »

— « Le hasard a voulu que je me sois trouvé sur les lieux, » dit le docteur. « Mrs Zachariah m'avait invité à passer la nuit dans sa demeure. »

Puis il se pencha vers moi et dit, en scandant ses mots :

« Voyez-vous, c'est moi qui avais fourni le poison. Miss James était ma fiancée. Mais, je vous en prie, ne répétez à personne ce que je viens de vous révéler. »

Après quoi, Margaret, *il s'évanouit en fumée.*

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The doctor.

ARTHUR MACHEN

Un grand vide

Depuis 1901, date de la première publication de la traduction française du *Grand dieu Pan* récemment rééditée par Emile-Paul (voir compte rendu dans *Fiction* n° 129), la réputation de son auteur, Arthur Machen, n'a guère dépassé chez nous les limites étroites d'un petit cercle de connaisseurs. Il en va tout autrement dans les pays de langue anglaise qui le tiennent pour un maître, et où ses œuvres ont profondément influencé nombre de conteurs fantastiques. Henri Martineau a dit des écrits de Machen qu'ils ont, le plus souvent, " *une saveur étrange et personnelle* " et, aussi, que " *leur auteur a beaucoup cherché à peindre les lisières mystérieuses de l'inconnu* ". Cela s'applique, on ne peut mieux, au récit qu'on va lire.

LE reporter, par son métier même, a généralement connaissance des faits les plus insignifiants de la vie quotidienne. Il s'efforce d'en dégager un détail frappant ou original, tout en admettant que, si les événements extérieurs dissimulent parfois quelque chose, ils n'en sont pas moins en eux-mêmes extrêmement banals.

Je reconnais cependant qu'au cours des dix années que j'ai passées à Fleet Street (1), j'ai eu l'occasion de m'occuper d'un certain nombre d'affaires qui ne manquaient pas de piquant. Le cas de Campo Tosto, par exemple, dont les journaux n'ont jamais parlé. Il me faut expliquer que Campo Tosto était un Belge établi depuis de longues années en Angleterre, et qui avait légué tous ses biens à son domestique.

Mon rédacteur en chef, ayant remarqué un détail bizarre dans le bref entrefilet paru dans les journaux du matin, m'avait envoyé aux renseignements. Je descendis du train à Reigate, où une petite enquête m'apprit que Mr Campo Tosto avait habité une demeure appelée Burnt Green — traduction exacte de son nom en anglais — d'où il avait l'habitude de tirer sur les intrus au moyen d'un arc et de flèches. Conduit en ce lieu, j'y pus admirer, à travers une porte vitrée, une partie des biens que cet original avait laissés à son serviteur : triptyques du XV[e] siècle, somptueux et dorés ; statues de saints, en bois sculpté ; grands chandeliers d'autel garnis de pointes ; encensoirs historiés en vieil argent, et nombre d'autres richesses appartenant

(1) Quartier du journalisme, à Londres. (N. D. T.)

toutes au trésor des églises. Le légataire, un nommé Turk, ne voulut pas me laisser entrer ; mais, comme s'il me faisait une faveur, il s'empara du journal que j'avais en poche et se mit à le lire à l'envers, et fort couramment. J'écrivis un article sur ce curieux épisode, mais Fleet Street le refusa ; sans doute parut-il trop original pour être publié dans les colonnes de notre respectable journal.

Il y eut aussi l'affaire de la Société J. H. V. S., qui s'intéressait tout spécialement au miracle du Nouveau Testament, connu sous le nom de « Transfiguration de Notre-Seigneur » et à la découverte de certains objets enterrés sous l'emplacement du Temple de Jérusalem. Mais je n'ai jamais su le fin mot de cette histoire. Et je n'ai rien compris non plus à celle du trésor en pièces de monnaie, qu'un violent orage mit à découvert sur la côte du Suffolk, près d'Aldeburgh. D'après le récit de quelques pêcheurs de moules qui étaient allés chercher refuge dans les dunes, il semble qu'une énorme vague ait déferlé, entraînant avec elle un morceau de la falaise juste au-dessous de l'endroit où ils se tenaient. Les pêcheurs, voyant des objets briller dans le sable, au moment où la mer se retirait, étaient allés ramasser tous ceux qu'ils avaient pu retrouver. J'eus l'occasion d'examiner ce trésor : c'était une collection de pièces de monnaie, dont les plus anciennes dataient du XII[e] siècle et les plus récentes — trois ou quatre pièces d'un penny — de l'époque d'Edouard VII. Il y avait aussi une médaille de bronze à l'effigie de Charles Spurgeon. Bien entendu, on a donné de cette énigme un certain nombre d'explications ; mais les unes comme les autres semblent difficiles à accepter. Il est bien évident, par exemple, que ce trésor n'a pu être constitué par un collectionneur de pièces de monnaie, car ni les pennies du XX[e] siècle ni la médaille représentant le grand prédicateur baptiste n'auraient intéressé un numismate.

Mais l'histoire la plus étrange que mon métier de journaliste m'ait amené à connaître fut sans doute celle du Révérend Secretan Jones, « le Pasteur de Canonbury », comme l'appelaient les journaux dans leurs manchettes.

Ce fut d'abord une affaire de disparition soudaine. Il disparaît certainement des dizaines de personnes chaque année, et nul n'entend plus parler d'elles ni de leur disparition. Parfois on les retrouve, parfois pas ; mais les journaux ne leur accordent jamais le moindre entrefilet et il n'est plus question d'elles. Prenons l'exemple de cet inconnu qui périt carbonisé dans une voiture en flammes ; nous avons tous entendu parler de lui, mais il s'est évanoui dans l'espace sans que personne ait jamais su d'où il venait. Il en est souvent ainsi ; mais il arrive également que certaines circonstances font qu'on remarque l'absence de tel ou tel individu. Alors, une enquête est ouverte ; l'homme est retrouvé, vivant ou mort, et l'explication de sa disparition est le plus souvent toute simple.

Pour en revenir à Secretan Jones, ce digne ecclésiastique — qui, semble-t-il, n'exerçait que rarement son ministère — vivait retiré dans sa maison datant de 1830 ou 1840 et sise à Tollit Square, obscure petite place de Canonbury. Le Révérend, qui paraissait âgé de cinquante à soixante ans, devait se livrer à de savantes études, car c'était un habitué de la salle de lecture du British Museum. S'il s'était contenté de vivre dans sa retraite, sans doute aurait-il pu disparaître autant qu'il l'aurait voulu, sans que personne s'en souciât. Mais un soir qu'il était, comme à l'accoutumée, absorbé dans ses lectures, un camion qui passait dans une rue voisine de Tollit Square vint brutalement rompre le silence de ce paisible quartier, provoquant une trépidation du sol qui pénétra jusque dans le bureau de Secretan Jones. Une tasse et une soucoupe posées sur un guéridon s'entrechoquèrent, et l'attention du Révérend fut détournée de ses livres et de ses notes.

Cela se passait en février ou mars 1907, époque où l'industrie automobile était encore à ses débuts. Pour ceux qui préféraient ce moyen de locomotion, les tramways à chevaux circulaient encore. Les autocars n'existaient pas. Les cabs continuaient gaiement leur petit bonhomme de chemin dans un bruit de grelots, et on voyait très peu de camions. Mais Secretan Jones, troublé dans son travail par le tintement d'une tasse et d'une soucoupe, eut soudain de l'avenir une vision réaliste et terrifiante, qu'il communiqua aussitôt aux journaux. Il voyait les rues de Londres à peu près telles que nous les connaissons aujourd'hui : des rues où la présence d'une voiture à cheval était un spectacle insolite à montrer aux enfants pour qu'ils s'en souviennent plus tard ; des rues où serpentait une longue procession d'énormes omnibus transportant cinquante, soixante-dix, et jusqu'à cent personnes ; où des camions et des remorques lourdement chargés faisaient continuellement trembler le sol.

Le savant ecclésiastique, avec le dynamisme qui, chose curieuse, caractérise parfois le poisson hors de l'eau, poursuivit sa campagne prophétique sans épargner rien ni personne. Newton avait bâti l'univers mathématique en voyant tomber une pomme ; Jones, en entendant une tasse tinter sur une soucoupe, mit en ruine l'univers londonien. Il fit valoir que ni les routes ni les maisons qui les bordaient n'étaient construites pour résister aux vibrations et au poids de la circulation future. Il voyait déjà réduits en miettes tous les magasins d'Oxfort Street et de Piccadilly ; il voyait le dôme de Saint-Paul s'effondrer, l'Abbaye de Westminster s'écrouler, de même que le Palais de Justice. Ce qui restait de la ville devenait la proie des flammes, de l'inondation et de la peste. Le prophétique Jones annonça que les routes s'affaisseraient, entraînant les diverses canalisations qui se trouvaient sous elles. Là, des égouts et des conduites d'eau se rompraient, inondant les rues ; ailleurs, d'énormes nuages de gaz s'échapperaient des tuyaux, tandis que les fils électriques céderaient. La terre

se fendrait sous l'effet de violentes explosions et les rues de Londres se transformeraient en un gigantesque brasier. Personne ne croyait réellement que ses sinistres prédictions pussent se réaliser, mais elles faisaient l'objet d'intéressants articles dans les journaux. Secretan Jones accorda des interviews, prit part à des débats et s'en donna à cœur joie. Ce fut ainsi qu'il connut la célébrité en tant que « Pasteur de Canonbury ». On pouvait lire en gros titres dans les journaux : « *Le Pasteur de Canonbury affirme que la catastrophe est inévitable* » ; « *La destruction totale de Londres annoncée par le Pasteur de Canonbury* » ; « *Prévisions du Pasteur de Canonbury : Londres en proie à l'inondation, à l'incendie et aux tremblements de terre.* » Et ainsi de suite.

C'est pourquoi Secretan Jones, bien que ses principaux travaux fussent d'ordre liturgique, eut droit à quelques lignes dans les journaux lors de sa disparition. Celle-ci eut lieu un peu plus d'un an après la campagne que le Révérend avait menée dans la presse et qui, si elle n'était pas totalement oubliée, n'éveillait déjà plus dans l'esprit du public qu'un vague souvenir.

Selon ces quelques lignes, reléguées d'ailleurs en dernière page, Mrs Sedger, qui assurait avec son mari le service de Secretan Jones, apporta, certain jour à quatre heures, et comme d'habitude, le thé du Révérend dans le bureau de celui-ci. Revenant une heure plus tard pour remporter le plateau, elle trouva, à sa grande surprise, le bureau vide. Elle en conclut que son maître était sorti faire un petit tour, bien qu'il ne se promenât jamais entre l'heure du thé et celle du dîner. Mais le Révérend ne rentra pas dîner ; et Sedger, après avoir minutieusement inspecté la penderie, constata que tous les pardessus, chapeaux, cannes et parapluies de son maître se trouvaient bien à leur place. Sa femme et lui se perdirent en conjectures pendant toute une semaine, à la fin de laquelle ils se décidèrent à avertir la police. L'histoire s'ébruita, suscitant une certaine inquiétude chez les érudits avec lesquels l'éminent ecclésiastique était lié d'amitié : le chanoine Lincoln, auteur des *Canons Romains au* III^e^ *siècle*, le Dr Brightwell, spécialiste du Rite de Malabar, ainsi que Mr Stokes, grand expert de l'art mozarabe. Le reste de la population londonienne n'accorda guère d'intérêt à l'affaire. Six semaines plus tard, le bref entrefilet annonçant que le Révérend Secretan Jones — « *dont la disparition, au début du mois dernier, avait vivement inquiété ses amis* » — était rentré chez lui la veille, ne souleva ni enthousiasme ni curiosité. La dernière ligne de l'article insinuait que cet incident devait être le résultat d'un malentendu, mais il ne vint à l'idée de personne de se demander ce que cette remarque signifiait.

L'histoire en serait restée là si Sedger, qui fréquentait assidûment le bar « *Au Roi de Prusse* », n'y avait fait des commérages. Certain personnage mystérieux prêta l'oreille à ses propos et réussit à se faufiler auprès de mon rédacteur en chef pour les lui rapporter. Voici le

récit qu'il lui fit : Mrs Sedger, qui, en femme ordonnée, continuait à épousseter soigneusement toutes les pièces de la maison malgré l'absence de son maître, avait eu, en entrant dans le bureau de celui-ci le mardi après-midi, la surprise et la joie de voir le Révérend assis à sa table de travail, un crayon à la main et un grand livre ouvert auprès de lui. Elle s'était écriée :

— « Oh ! monsieur ! Comme je suis heureuse que vous soyez enfin de retour ! »

— « De retour ? » avait répété l'ecclésiastique d'un ton interrogatif. « Que voulez-vous dire ?... Je reprendrais volontiers du thé. »

— « Je n'ai pas la moindre idée de ce que tout cela signifie, » me dit mon rédacteur en chef, « mais vous devriez aller voir Secretan Jones et essayer de lui tirer les vers du nez. Il y a peut-être là matière à un article intéressant. » Il y aurait eu, en effet, matière à un article, mais ce n'était ni pour mon journal ni pour aucun autre.

Je pénétrai dans la maison de Tollit Square sous un quelconque prétexte ayant trait aux sombres prédictions émises l'année précédente par Secretan Jones. Celui-ci me regarda d'abord d'un air sombre et absent : le « grand livre » dont avait parlé la domestique, ainsi que beaucoup d'autres volumes et carnets étalés devant lui sur la table, attestaient qu'il était plongé dans ses chères études et que je le dérangeais. Mais je sus le mettre en confiance et, bientôt, il m'entretint, avec beaucoup de bon sens je dois le dire, de la grave menace que représentaient les nouveaux moyens de transport mécaniques.

— « Mais à quoi bon en parler ? » ajouta-t-il pour terminer. « J'ai cherché à mettre la population en garde contre les dangers certains qui nous attendent. Pendant quelques semaines, j'ai cru avoir réussi. Et puis, les gens se sont désintéressés de la question. La plupart d'entre eux sont de véritables somnambules : ils marchent comme dans un rêve, niant tous les faits, toutes les réalités de l'existence. Ils sont au bord d'un précipice et ils le savent ; mais ils se comportent comme s'ils marchaient dans un jardin, aussi en sécurité que s'ils se trouvaient dans cette allée que vous voyez là-bas et qui mène à la porte dérobée que vous apercevez d'ici. »

Le bureau, situé dans la partie arrière de la maison, donnait, effectivement, sur un jardin tout en longueur, envahi par des arbustes devenus sauvages et dont les branches entremêlées dissimulaient les sévères murs gris qui le séparaient de celui du voisin. Au-dessus des arbustes, des ormes et des frênes de haute taille, des platanes plus hauts encore, s'élançaient en un magnifique fouillis de branches. Et sous cet enchevêtrement de verdure, une allée descendait vers la porte du jardin, à demi cachée sous un nuage de roses blanches.

— « Aussi en sécurité que dans cette allée, » répéta Secretan Jones. Et, comme je l'observais, il me sembla que l'expression de son visage changeait imperceptiblement ; son regard devint méditatif. Il me donna

l'impression d'un homme qui, engagé dans une discussion serrée, expose d'abord son point de vue avec beaucoup de fermeté puis, tout à coup, hésite pendant une fraction de seconde parce qu'un détail auquel il n'avait encore jamais pensé se présente à son esprit — un détail dont il n'avait pas tenu compte mais que son subconscient avait pourtant enregistré.

Le bon reporter doit posséder la rapidité du serpent en même temps que son astuce. Je ne sais plus au juste comment je glissai de ce sujet anodin — les dangers de la circulation — vers le terrain peu sûr que j'étais chargé d'explorer. Mais mes efforts les plus persuasifs pour obtenir de mon interlocuteur les détails souhaités demeurèrent vains. Secretan Jones me regarda avec une grande perplexité et parut se creuser la tête pour trouver une réponse, non pas à mes questions, mais à celles qu'il se posait lui-même.

— « Je suis désolé de ne pouvoir satisfaire votre curiosité, » me dit-il après un long moment d'hésitation. « Mais je ne puis pas aller plus loin sur ce sujet. Il m'est absolument impossible d'en dire davantage. Veuillez faire savoir à votre directeur — ou rédacteur en chef — que toute cette histoire est le résultat d'un malentendu, d'une méprise, sur lesquels je ne suis pas libre de m'expliquer. Mais je regrette vivement que vous soyez venu d'aussi loin pour rien. »

Ses mots, le ton de sa voix et son attitude exprimaient, en effet, un regret sincère, et je ne me sentis pas le courage de prendre mon chapeau pour m'en aller sans plus de façons, comme aurait pu le faire un quelconque émissaire déçu et mécontent. Nous en vînmes donc à une conversation d'ordre général et découvrîmes ainsi que nous étions tous deux originaires du Pays de Galles et avions, enfants, escaladé les mêmes collines et bu l'eau des mêmes puits. Je crois bien que nous nous trouvâmes une parenté au septième degré, ou quelque chose de ce genre ! Puis l'heure du thé arriva et, bientôt, Secretan Jones aborda des questions liturgiques auxquelles je n'entendais pas grand-chose. Je sus cependant lui dire que le *hwyl*, ou psalmodie des Méthodistes Gallois, était en fait la préface du *Missel Romain* ; il fit montre aussitôt d'un intérêt passionné et d'une vive reconnaissance à mon égard, prit des notes et m'assura que ce détail était particulièrement curieux et important. Ce fut une soirée très agréable. Nous sortîmes prendre l'air dans le jardin ombragé et fleuri, et y continuâmes notre conversation jusqu'à ce qu'il fût grand temps de m'en aller. J'avais pris mon chapeau en quittant le bureau et, comme nous nous trouvions tout près de la porte au bout du jardin, je proposai de sortir par là.

— « Je regrette, » me dit Secretan Jones qui paraissait inquiet et soucieux, « mais je crains qu'elle ne soit bloquée. Cette porte a toujours été difficile à ouvrir et je ne l'utilise presque jamais. »

Nous revînmes donc vers la maison. Quand je pris congé de lui, Secretan Jones me pressa de revenir et se montra si cordial que

j'acceptai son invitation pour le samedi suivant. Ce fut ainsi que j'obtins enfin la réponse à la question que mon chef m'avait chargé de poser ; mais cette réponse, nul journal n'aurait pu en tirer parti. L'histoire, ou l'expérience, ou l'impression reçue — quel que soit le nom qu'on veuille lui donner — me fut confiée par bribes, avec de longues hésitations, et d'un ton haché et réticent qui me rappela celui de notre première conversation. On aurait dit que Jones s'interrogeait constamment sur ses propos et ses sentiments, se demandant peut-être s'il ne s'agissait pas tout simplement de songes ou de sottises sans importance.

— « Il y a des gens qui racontent leurs rêves, » me dit-il soudain. « Mais ne considère-t-on pas que ce sont là des balivernes ? C'est ce que je redoute dans mon cas. »

Je lui répondis qu'à mon avis beaucoup de points obscurs de l'âme humaine pourraient être éclaircis si les gens racontaient plus souvent leurs rêves.

— « Mais là est justement la difficulté, » ajoutai-je. « Je doute que les rêves auxquels je pense *puissent* être racontés. Certains rêves sont cohérents du début à la fin, en même temps que parfaitement insignifiants. D'autres, au contraire, souffrent d'une défaillance de mémoire portant parfois sur un seul point de détail : on rêve d'un homme mort comme s'il était encore en vie. Il est aussi des rêves prémonitoires : tout le monde est d'accord là-dessus. Et des rêves totalement dénués de sens : je me rappelle avoir, une nuit, pousuivi Jules César à travers les rues de Londres pour lui demander la recette des œufs à l'indienne ! Il y a encore une autre sorte de rêves, parfaitement logiques jusqu'à l'instant du réveil, mais que les mots se révèlent impuissants à décrire. Ce n'est ni raisonnable ni absurde ; peut-être existe-t-il un symbole pour désigner cela, mais... Bref, on ne peut pas jouer Euclide au violon !... »

— « Je crains que mes expériences personnelles ne soient de cette nature, » remarqua Secretan Jones en hochant la tête. De toute évidence, il éprouvait une difficulté considérable à trouver les mots susceptibles de rendre compte de ses aventures.

Mais il ne me dit cela que plus tard. Au début, les choses furent assez faciles. Cependant — fait significatif — il commença son récit avant que j'aie pu réaliser qu'il s'agissait bien là de ce que j'attendais. Je venais de parler des tours bizarres que nous joue parfois notre mémoire. Je racontais que, quelques jours plus tôt, ayant été interrompu dans mon travail par l'arrivée inopinée d'un visiteur, j'avais en toute hâte rassemblé les papiers éparpillés sur mon bureau, en avais fait une liasse et l'avais rangée ; après quoi j'avais placé devant moi un bloc-notes tout neuf. Dès que mon visiteur eut pris congé, après m'avoir entretenu de l'affaire qui l'amenait, j'avais voulu reprendre mon travail ; mais je n'avais pu remettre la main sur mes papiers. Je

croyais les avoir mis dans un tiroir, mais ils n'y étaient pas ; ils ne se trouvaient dans aucun des tiroirs du bureau, ni dans le sous-main, ni dans tout autre endroit où j'aurais raisonnablement pu m'attendre à les découvrir. La bonne les avait retrouvés le lendemain matin en faisant le ménage, soigneusement dissimulés sous le coussin d'un fauteuil.

— « Et, » ajoutai-je en terminant, « je n'avais pas le moindre souvenir de les avoir mis là ; j'ai eu un véritable trou de mémoire. »

— « Oui, » dit Secretan Jones, « je pense que nous souffrons tous par moments de cette sorte de troubles. Il y a environ un an, j'ai fait une expérience du même ordre, qui m'a beaucoup préoccupé à l'époque. C'était peu de temps après la campagne que j'avais menée dans la presse contre les conséquences probables de la circulation nouvelle. Comme vous le savez peut-être, j'ai passé la plus grande partie de ma vie à m'occuper d'études d'un caractère très spécial, sans rien de commun avec nos activités et intérêts quotidiens. Ce n'était pas du tout mon genre d'écrire aux journaux pour signaler qu'il y avait trop de chiens à Londres, ou pour me plaindre des musiciens de rues. Mais le danger que présente l'utilisation de notre réseau routier actuel par des moyens de locomotion auxquels il n'était pas destiné s'est imposé à moi d'une manière frappante, et sans doute me suis-je laissé aller à manifester trop d'intérêt et de passion pour cette question.

» J'aurais dû méditer cette maxime des Apôtres : « *Sache garder le silence et t'occuper de tes propres affaires.* » J'ai certainement pris les choses trop à cœur et négligé mes propres affaires qui, à l'époque, si je m'en souviens bien, consistaient à étudier la très intéressante question de la validité — ou de l'invalidité — de la formule de consécration du Saint-Graal : *Car chou est li sanc di ma nouviele loy, li miens meismes.* Au lieu de m'absorber dans mon travail, je me suis laissé entraîner dans une discussion que j'avais engagée moi-même et, pendant une semaine ou deux, je n'ai guère pensé à autre chose : même lorsque j'effectuais des recherches ou recopiais des références au British Museum, je ne réussissais pas à chasser de mon esprit le grondement de ce camion qui m'avait dérangé. J'étais en proie au tourment, à l'inquiétude, à la distraction, et tout ce qui a suivi n'a été, je crois, que le résultat des tracas et de l'agitation dont j'ai souffert à ce moment-là. L'autre jour, quand vous avez dû abandonner brusquement votre travail, je suis sûr que vous en avez éprouvé une vive contrariété et avez rangé vos papiers sans penser à ce que vous faisiez. C'est une aventure du même ordre, mais plus étrange encore à mon avis, qui m'est arrivée. »

Il s'interrompit, parut méditer un instant, puis éclata de rire et ajouta en manière d'excuse : « Cela va vous paraître complètement fou : j'avais oublié où j'habitais ! »

— « Simple perte de mémoire due à l'émotion ou au surmenage, » dis-je d'un ton compréhensif.

— « Peut-être ; mais ce n'était pas une perte de mémoire banale. J'étais tout à fait sûr de mon identité, et je me rappelais parfaitement mon adresse : 39 Tollit Square, à Canonbury. »

— « Mais vous dites que vous aviez oublié où vous habitiez ? »

— « C'est exact, et voilà bien cette difficulté à s'exprimer dont nous parlions l'autre jour. Je suis à la recherche du « symbole », comme vous disiez. Mais voici ce qui s'est passé. J'avais travaillé toute la matinée dans la salle de lecture, l'esprit occupé des dangers auxquels la circulation nouvelle nous expose tous. En quittant le British Museum, j'éprouvais une sorte de lassitude, de désarroi même, et je décidai de rentrer chez moi à pied, pensant que l'air me ferait du bien. Je me mis en route d'un bon pas. Je connaissais parfaitement mon trajet pour l'avoir souvent effectué et je marchais machinalement, en pensant à une très importante question relative à mes études liturgiques. Dans un des livres que j'avais feuilletés ce matin-là, j'étais tombé sur un passage qui jetait une lumière toute nouvelle sur les rites de l'Eglise Celtique, et j'avais l'impression d'être sur la voie d'une intéressante découverte. J'étais absorbé dans mes réflexions quand soudain, en relevant la tête, je m'aperçus que je me trouvais près de la statue de l'Ange, à Islington, et que je ne savais absolument plus de quel côté me diriger.

» Oui, c'était bien cela : j'avais reconnu l'Ange et je savais que j'habitais Tollit Square, mais je n'établissais aucun rapport entre les deux faits. Il n'existait plus pour moi aucun point cardinal : ni nord ni sud, ni droite ni gauche, et j'éprouvais une extraordinaire sensation que je ne sais comment vous faire comprendre. J'étais extrêmement troublé. Je sentais bien que je ne pouvais rester là ; aussi me remis-je en route... pour me retrouver à la gare de King's Cross. Alors je fis la seule chose qu'il me restât à faire : je pris un fiacre et me fis conduire chez moi, dans un état de profond abattement. »

Ce fut là, je crois, la première d'une série d'expériences étranges auxquelles fut soumis ce sympathique et éminent ecclésiastique. Sa mémoire devint vacillante — ou, du moins, c'est ce qu'il crut au début.

Il commença par remarquer la disparition de papiers importants qu'il conservait dans son bureau. Un soir, juste avant de monter se coucher, il avait placé sous un lourd presse-papiers de verre trois feuilles couvertes d'annotations et marquées respectivement des lettres A, B et C. Le lendemain matin, lorsqu'il voulut les reprendre, il ne les retrouva pas. Pourtant, il était absolument certain de les avoir mises sous ce presse-papiers, mais elles ne s'y trouvaient plus. Tandis qu'il les cherchait, on frappa à la porte du bureau et Mrs Sedger entra, tenant les papiers à la main. Elle venait de les découvrir sous le

matelas de son maître et les lui rapportait, pensant qu'il pourrait en avoir besoin.

Secretan Jones n'y comprenait rien. Il finit par se convaincre qu'il avait bien mis les papiers à l'endroit où Mrs Sedger les avait trouvés, et qu'il les y avait oubliés. Mais cet incident lui causa un malaise profond, lui faisant craindre d'être au bord d'une dépression nerveuse. Puis il éprouva les mêmes ennuis avec ses livres, qu'il rangeait cependant chaque jour avec un soin méticuleux. Un matin, voulant consulter le *Missel d'Arbuthnot,* gros in-quarto rouge qui se trouvait d'ordinaire sur une étagère près de la fenêtre, il constata que le livre n'y était pas. L'infortuné pasteur monta dans sa chambre, retourna son matelas, fouilla dans les tiroirs de la commode et mit toute la pièce sens dessus dessous, mais en vain. Bien décidé à trouver ce qu'il cherchait, il se rendit au British Museum afin d'y vérifier la référence désirée. Lorsqu'il rentra à Canonbury, la première chose qu'il vit fut le *Missel,* sagement rangé à sa place. Cette fois, il ne pouvait être question d'un trou de mémoire. Jones se prit à soupçonner ses domestiques de lui jouer des tours et s'efforça de découvrir les raisons de leur sottise ou de leur méchanceté — car il ne savait comment qualifier des actes de cette nature. Mais il eut beau observer attentivement les Sedger, ce fut inutile. Livres et papiers continuaient à disparaître et à reparaître ; certains, même, ne se retrouvaient pas. Jones me raconta qu'un après-midi, luttant contre le désarroi croissant qui l'envahissait, il avait réussi à grand-peine à prendre des notes et à relever des citations ayant trait au sujet qu'il étudiait alors. Son travail achevé, il se sentit très las et les objets qui l'entouraient lui devinrent indistincts, comme s'il les voyait au travers d'une brume épaisse. Pris de peur, il se leva pour aller prendre l'air. Les deux feuilles sur lesquelles il avait pris ses notes, et qu'il avait laissées sur son bureau, étaient maintenant au beau milieu de l'allée, près de la porte du jardin.

Je me rappelle qu'il s'arrêta court à ce passage de son récit. A dire vrai, j'étais en train de penser que tous les cas qu'il m'exposait auraient intéressé un spécialiste des maladies mentales bien plus que moi-même. De toute évidence, mon interlocuteur était victime d'une maladie psychique. Je me demandais si je ne devrais pas lui conseiller d'aller consulter un bon psychiatre, lorsqu'il reprit :

— « Je ne veux pas vous ennuyer davantage avec ces sottises. Je sais bien que ce ne sont là que balivernes, farces de guignol, tours de passe-passe pour enfants !...

» Oui, tout cela est ridicule ! Mais j'ai eu peur. J'éprouvais les sentiments d'un homme qui marcherait dans l'obscurité, obsédé par des bruits confus, dont il ignorerait l'origine, et poursuivi par l'écho de ses pas qui semblerait monter des profondeurs de la terre — au point qu'il aurait l'impression de se trouver au bord d'un gouffre. Tout ce qui m'entourait m'était devenu étranger et je cherchais désespérément

à me raccrocher à un objet connu, à trouver quelque chose sur quoi m'appuyer.

» Un après-midi où, particulièrement bouleversé et malheureux, je ne parvenais pas à m'intéresser à mon travail, j'allai dans le jardin et me mis à marcher de long en large pour essayer de retrouver un peu de calme. J'ouvris la porte au bout du jardin et jetai un coup d'œil sur l'étroite impasse qui donne sur la place. Il n'y avait là que trois enfants, trois petits êtres chétifs et d'aspect étrange, en train de jouer. Sans m'attarder davantage, je traversai de nouveau le jardin pour regagner mon bureau. Je venais de m'asseoir et de reprendre mon travail, avec l'espoir d'en tirer quelque apaisement, quand Mrs Sedger, ma domestique, entra et s'écria d'un ton très ému qu'elle était heureuse de me voir enfin de retour.

» J'inventai une histoire quelconque, mais je ne sais pas si elle la crut. Sans doute pensa-t-elle que je m'étais compromis dans quelque louche aventure. »

— « Et que s'était-il passé ? » demandai-je.

— « Je n'en ai pas la moindre idée. »

Nous nous regardâmes en silence pendant un long moment, puis je repris :

— « Voici sans doute ce qui s'est passé. Votre système nerveux était en mauvais état depuis quelque temps. Il s'est détraqué complètement et vous avez perdu la mémoire, la notion de votre propre identité, etc. Peut-être avez-vous tout simplement passé ces six semaines à écrire des adresses sur des enveloppes, quelque part dans un bureau. »

Jones se retourna pour prendre un livre et l'ouvrit. Entre les pages du volume, se trouvaient les pétales fanés d'une fleur qui semblait être une anémone.

— « J'ai cueilli cette fleur en descendant l'allée, cet après-midi-là, » me dit-il. « C'était la première fleur de la saison. Je la tenais encore à la main quand je suis revenu dans cette pièce — six semaines plus tard s'il faut en croire ce qu'on dit. Mais elle était toute fraîche... »

Il n'y avait rien à répondre, et je demeurai silencieux pendant quelques minutes, avant de lui demander si sa mémoire ignorait vraiment tout de ces six semaines durant lesquelles aucune de ses connaissances ne l'avait vu ; s'il ne conservait effectivement aucun souvenir de cette période, si vague fût-il.

— « Tout d'abord, aucun, » me répondit-il. « Je ne pouvais pas croire qu'il se fût écoulé plus de quelques secondes entre le moment où j'avais ouvert la porte du jardin et celui où je l'avais refermée. Et puis, au bout d'un jour ou deux, il me sembla vaguement que je revenais d'un lieu où tout était parfait. Je ne puis en dire davantage. Il ne s'agissait ni de féerie, ni d'enchantement, ni de béatitude ; je n'éprouvais pas le sentiment de quelque chose d'étrange ou d'insolite. Je me

sentais simplement dégagé de tout souci. *Est enim magnum chaos* ».

« *Car il y a un grand vide* », traduisis-je pour moi-même.

Nous ne revînmes plus sur ce sujet. Deux mois plus tard, Secretan Jones m'annonça que, l'état de ses nerfs ayant empiré, il allait passer quelque temps dans une ferme du Pays de Galles, non loin de sa ville natale. Il était parti depuis environ trois semaines lorsque je reçus une lettre écrite de sa main. A l'intérieur de l'enveloppe, se trouvait une feuille de papier portant ces simples mots : *Est enim magnum chaos.*

Le jour où la lettre avait été postée, tard dans l'après-midi, Secretan Jones était sorti par un temps rigoureux précurseur de l'hiver, pour ne plus revenir. Nul n'a jamais retrouvé sa trace.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Opening the door.

CYNTHIA ASQUITH

Qui est Sylvia ?

Lady Cynthia Asquith a donné beaucoup de son temps aux fantômes. Ses anthologies célèbres, tant en Angleterre qu'outre-Atlantique, et un certain nombre de récits originaux en font foi. Celui qu'on va lire est l'un de ses meilleurs. Quant à Sylvia, c'est une de ces créatures de rêve qu'on peut tout aussi bien aimer follement que détester sans mesure. Mais saura-t-on vraiment jamais qui elle était ?

JOAN Gray saisit une poignée d'enveloppes parmi la vaste pile qui s'était accumulée durant sa longue absence à l'étranger.

— « Regarde-moi toutes ces lettres ! » s'exclama-t-elle, « et cette énorme missive que j'ai reçue de ma chère vieille Susan ! »

— « Celle-là, au moins, je ne serai pas tenté de la lire, » gloussa son mari.

Susan Small n'était pas douée de ce que l'on pourrait appeler un style séduisant et, malgré l'affection qui l'unissait à sa vieille amie, Joan poussa un soupir et fit un effort de volonté pour entamer la lecture de l'interminable épître.

— « De quoi diable s'agit-il ? » demanda son mari en l'entendant pousser un cri inarticulé, quelques instants plus tard.

— « Accorde-moi une minute, » coupa Joan qui continua de lire en silence.

Enfin, elle bondit.

— « Leonard, il faut que tu lises cela, » s'écria-t-elle en glissant les pages froissées entre les mains de son époux.

— « Vraiment ? Pourquoi ? » dit-il avec lassitude, se souvenant du visage inexpressif, aux traits à peine dessinés, de la voix terne et du vocabulaire ampoulé de l'épistolière.

— « Tu ne peux absolument pas te dispenser de lire cette lettre, » réitéra Joan en quittant la pièce pour répondre au téléphone.

Avec une docilité teintée d'ennui, Leonard Gray haussa les épaules et entreprit la lecture de la missive abondamment soulignée.

Joan chérie,

Pourquoi faut-il donc que tu te trouves si loin de moi, en ce moment précis ? J'ai tellement l'habitude de tout te raconter — encore que ma vie n'abonde pas en événements. Et en ce moment, tu me manques à tel point qu'il faut que j'arrive à te joindre par le truchement de cette lettre. Car, pour une fois, j'ai quelque chose à t'apprendre ! Toi, au moins, j'en suis sûre, tu ne diras pas qu'il s'agit là de choses superficielles, mais de faits *intérieurs*, inhérents à mon propre *moi*. Enfin, quoi qu'il en soit, je ne puis garder cela plus longtemps par devers moi !

Tu te souviens — comment pourrais-tu l'oublier, toi, ma pauvre et si patiente chérie ! — combien de fois j'ai déploré que, ma chère maman mise à part, il n'existât pas un seul être au monde dans l'affection duquel je tinsse la première place ? Et puis, juste avant ton départ, je t'ai révélé le miracle — je t'ai dit comment toutes mes lectures, tous mes rêves d'adolescence semblaient sur le point de se réaliser. Robert ne m'avait pas fait vraiment l'aveu de son amour, mais ses yeux, sa voix le disaient avec éloquence. Nous nous rencontrions chaque jour ; nous échangions quotidiennement des lettres et nul de nos amis ne doutait plus de l'heureux dénouement de notre idylle.

Un jour, Robert fit le projet de passer avec moi toute la journée du dimanche sur la rivière : « C'est le jour de mon anniversaire, » dit-il, « et je veux qu'il demeure dans nos mémoires comme l'événement le plus inoubliable de notre vie. »

Une longue semaine d'attente ! Tu imagines dans quelles transes !

Le mardi, un télégramme m'apprit que maman, qui était allée passer la journée à Londres, avait, en traversant la rue, été victime d'un accident, et transportée à l'hôpital. Six semaines se passèrent avant que je pusse la ramener à la maison. Les premières lettres de Robert m'entretenaient dans mon bonheur. Il semblait supporter ce fâcheux retard avec encore plus d'impatience que moi. Il ne cessait de m'écrire, mais au bout de quinze jours, quelque chose dans ses lettres — ou plutôt l'absence de quelque chose — m'emplit d'un sombre pressentiment. Je m'efforçais de me persuader que mes nerfs étaient seuls responsables de cette dépression et que mes craintes étaient imaginaires, mais je ne parvenais pas à m'aveugler. Et sitôt rentrée chez moi, je connus la vérité. L'atmosphère enchantée qui m'avait si longtemps charmée s'était évanouie. Je scrutai le visage de Robert. Je me souvenais comme ses yeux s'éclairaient à ma vue. Que pouvais-je y lire à présent ? De l'affection, de la compassion, du remords ? Rien de plus ! Oui, « l'amour s'était changé en amitié ». Je me retrouvais dans le néant d'où Robert m'avait tirée. Et, dès l'instant où je posai les yeux sur la nouvelle venue, je connus la

raison de ma disgrâce ! Je me souvenais à quel point son nom m'avait agacée, la première fois que je l'avais vu mentionner dans une lettre : Sylvia Swan (1). Cela suggérait trop de grâce aérienne, trop de charme apprêté. Mais dès le premier regard, je compris que cette allitération argentine des deux noms convenait exactement à cet être exquis. Et elle avait du cygne la blancheur éblouissante et le port onduleux.

Ses parents venaient d'acheter le Manoir. Nous nous rencontrâmes le lendemain même de mon retour.

« *Qui est Sylvia ? Qu'est-elle ?* » (2). Qu'est-elle en effet ! Il est vrai qu'à l'image de l'héroïne de Shakespeare, cette Sylvia moderne « *surpassait tout être mortel, habitant de cette morne Terre.* » Pourtant, ce qui m'enchantait le plus, ce n'était pas tant sa beauté, sa grâce, sa gentillesse et son esprit, qu'une mystérieuse qualité absolument indéfinissable.

Il n'était pas étonnant que Robert fût tombé dans ses rêts. Non, ce mot est impropre. Les rêts sont un piège que l'on tend, et Sylvia, j'en suis certaine, n'aurait jamais enchaîné quiconque de propos délibéré.

Pauvre Robert ! Il faisait des efforts héroïques pour m'entourer d'attentions, mais il ne pouvait dissimuler son embarras, et, bien sûr, il ne fut plus jamais question de cette journée que nous devions passer sur la rivière. Avant de le rencontrer, j'avais fini par me résigner plus ou moins à ma destinée négative ; mais comment pourrais-je désormais la supporter après ce magique intermède ?

Par une bizarre ironie du destin, c'était maintenant Sylvia qui me donnait la force de supporter ma vie quotidienne. Elle était si merveilleuse à regarder, sa présence était une telle source de plaisir, qu'elle ne pouvait se dispenser de faire participer son entourage à sa joie de vivre. Sa personnalité avait aussi quelque chose de mystérieux ; car, si elle était une merveilleuse compagne, elle semblait posséder quelque inépuisable et *secrète* source de bonheur et d'amusement.

Sylvia parut se prendre pour ma personne d'une sympathie immédiate, qui se transforma rapidement en une véritable affection. Etrange ! Mais, bien entendu, ceux qui ont un tel goût de la vie ne savent jamais à quel point ils peuvent transformer les autres.

J'ai peu vu ses parents. Gens très convenables, assurément, et pourtant je ne pouvais m'empêcher de m'étonner que ces canards eussent couvé un tel cygne. Ils étaient plutôt apathiques, et paraissaient toujours plus ou moins mal à l'aise.

Il m'était impossible d'imputer à Robert la responsabilité de ma mésaventure. Pas davantage à Sylvia. Avait-elle même remarqué l'impression qu'elle produisait sur lui ? Je ne saurais le dire. Elle avait

(1) *Swan* = cygne. (N. D. T.)
(2) Premier vers d'une chanson figurant dans *Les deux gentilshommes de Vérone*, comédie de Shakespeare, et célébrant la beauté de Sylvia, son héroïne. (N. D. T.)

trop l'habitude des hommages, que d'autre part elle ne sollicitait guère. En tout cas, je *t'affirme* que je n'étais pas consciente d'éprouver à son égard une quelconque animosité. Comment l'aurais-je pu ? En effet, avant longtemps, je me serais résignée à mon sort avec plus ou moins de bonne grâce, j'en suis persuadée. Puis, une nuit, je fis un rêve dans lequel les événements furent ce qu'ils auraient dû être. Sylvia ne s'était pas dressée entre nous. Robert et moi avions passé notre journée sur la rivière. Nous étions fiancés. Je m'éveillai toute palpitante de bonheur. Alors la prosaïque réalité m'emporta dans sa vague grise et glacée et je touchai le fond du désespoir ! Submergée de détresse, j'imaginai alors des solutions... Faire en sorte que Sylvia s'éloigne ? Les sentiments de Robert en seraient-ils ranimés... ? Mais Sylvia n'avait pas la moindre envie de partir. Aucune raison ne l'y poussait. Peut-être ferais-je mieux de m'éloigner moi-même !...

Et c'est alors que *tout* commença. Mais comment pourrais-je, sans te paraître folle, te faire comprendre en quoi consistait ce *tout* ? Tu te souviens du dédain que nous avons toujours manifesté pour tout ce qui ressemble de près ou de loin aux fantômes ? Tu peux me croire, je suis toujours aussi sceptique et pourtant mon esprit rationnel ne peut rien contre le fait que je suis ce que — faute d'un terme moins ridicule — je suis bien obligée d'appeler « hantée ». Phénomène d'hallucination, prétendras-tu sans doute ! Mais, quant à me faire consulter un psychiatre, n'y songe pas. Je m'y refuse formellement !...

J'oubliais. Je ne t'ai même pas parlé de cette affreuse tragédie : la mort soudaine de Sylvia. La veille, elle rayonnait de santé ; le lendemain, elle était terrassée par ce qu'on crut être une attaque de fièvre ; et le troisième jour, elle mourait d'une défaillance cardiaque. On a prétendu qu'elle avait le cœur faible. Si tel était le cas, nul pourtant ne s'en était jamais avisé. Le docteur, appelé à son chevet au dernier moment, ne l'avait jamais vue et les parents se sont opposés à l'autopsie...

Trois mois avant sa mort, j'ignorais même l'existence de Sylvia. A présent, je ne pouvais pas imaginer le monde sans elle !...

Il y aura sept semaines, demain, qu'elle est morte, et chaque jour, je revis les moments passés en sa compagnie. Par-dessus tout, je suis hantée par le souvenir des tout derniers instants vécus avec elle, et lorsque tu en connaîtras le détail, tu ne t'en étonneras pas. Pourtant, je t'assure que je n'éprouve aucun sentiment de culpabilité... Et en supposant qu'il en soit autrement, j'entends déjà tes sarcasmes ! Non, évidemment, je ne puis me sentir responsable en aucune manière. Mais cela ne m'empêche pas de me sentir remplie de haine à mon égard. Et si je n'ai agi que par manière de plaisanterie, de quelle affreuse aberration ai-je été victime !...

J'ai vu Sylvia pour la dernière fois au cours d'un dîner intime dans sa nouvelle maison. Nous étions six. Robert était au nombre des convives, ainsi que Mr Wrench (tu te souviens certainement de ce voisin taciturne dont les causeries sur le spiritisme — dont il est, paraît-il, féru — avaient le don de t'exaspérer).

Vers la fin du repas, la conversation tomba sur le prix qu'on accordait à la vie. Jusqu'à quel point l'être humain était-il susceptible de s'accrocher à une existence devenue pénible ? Chacun exprima son point de vue. L'un des convives assura qu'il ne désirerait pas survivre à la perte de ses facultés mentales, un second à la disparition de sa fortune. La mère de Sylvia déclara que la perte de tous ceux qui lui étaient chers lui ôterait toute raison de vivre. Sylvia fut la seule à soutenir que, quelles que fussent les circonstances, elle ne pouvait imaginer que la vie ne valût pas d'être vécue.

— « N'est-il pas étrange, » dit Mr Wrench, « que cette vie à laquelle nous nous cramponnons, avec une telle ténacité, soit à la merci de l'incident le plus bénin ? N'est-il pas scandaleux que même vous, Miss Sylvia — dont la vitalité est tellement éclatante — puissiez devenir la proie d'un microbe dérisoire, d'une absurde mécanique... voire d'un jeteur de sorts ? »

— « Un jeteur de sorts ? Qu'entendez-vous par là ? » dit en riant Sylvia.

— « Parfaitement, » croassa Mr Wrench, « j'ai amené nombre de mes ennemis à souhaiter leur propre mort, en confectionnant une poupée de cire à leur image. Et j'ai tué deux personnes, par le simple fait d'inscrire leur nom sur un billet et de le glisser dans un tiroir. »

— « Simplement en mettant leur nom dans un tiroir ? » répéta la mère de Sylvia, qui de toute évidence estimait qu'une pareille vantardise, même proférée en guise de plaisanterie, était d'une révoltante incongruité. Avec Mr Wrench, on ne sait jamais s'il parle sérieusement ou non.

— « Ne me dites pas, chère Mrs Swan, » poursuivit ce déplaisant invité, « que vous n'avez jamais entendu parler de cette méthode si simple. Il vous suffit d'inscrire sur un papier le nom de l'individu dont vous désirez la mort et de le glisser ensuite dans un tiroir, le Destin fera le reste. A ma connaissance, cette méthode n'a encore jamais subi d'échec. »

Robert avoua qu'il avait entendu mentionner cette absurde superstition. La maîtresse de maison manifesta un total scepticisme. Sylvia regretta de ne pouvoir mettre à l'épreuve la recette de Mr Wrench, mais aussi banale que la chose puisse paraître, il n'existait pas une seule personne au monde dont elle désirât la mort...

Je devais rentrer à pied, et comme Robert allait dans la même direction, il pouvait difficilement s'abstenir de m'accompagner. Il fai-

sait un clair de lune splendide ; le silence avait une qualité presque tangible. Une nuit pour être heureux ; mais la contrainte pesait lourdement sur nos épaules. Cette promenade de dix minutes nous parut durer une heure.

— « Ce que Mr Wrench peut raconter de sottises, » dis-je, rompant un silence qui s'était prolongé pendant une bonne minute, durant laquelle j'avais désespérément cherché un sujet de conversation. « Il n'est pas possible qu'il puisse réellement ajouter foi à de pareilles balivernes, n'est-ce pas ? »

— « Je n'en sais rien, » répondit Robert. « Bien sûr, le papier ne signifie rien par lui-même, mais je ne pense pas que nous puissions complètement exclure la faculté de nuire d'une volonté tout entière axée vers un mauvais dessein. Certaines gens possèdent le pouvoir de guérir, c'est un fait généralement admis. Pourquoi nierait-on le pouvoir opposé de faire du mal ? A bien y réfléchir, le procédé qui consiste à placer un nom dans un tiroir n'est rien de plus qu'un moyen de concentrer une volonté maléfique. »

Nous nous séparâmes à ma porte. Les rideaux de ma salle de séjour, au rez-de-chaussée, n'étaient pas tirés, et les rayons de lune, pénétrant dans la pièce, transformaient le long miroir en une coulée d'argent. Si bien qu'en entrant, je ne pus faire autrement que de me trouver confrontée avec ma propre image. « Comme je suis épaisse ! » me dis-je, évoquant la taille mince de Sylvia.

Je me précipitai à la fenêtre, pour lancer un « bonne nuit » à Robert.

— « Bonne nuit ! » répondit-il, en tournant vers moi un visage absent et en agitant la main d'un geste négligent. De toute évidence, son esprit était ailleurs. Ses pensées se trouvaient toujours dans la maison qu'il venait de quitter. Le contraste entre ce qui était et ce qui aurait pu être me frappa de plein fouet. Torturée par une soudaine jalousie et une aspiration désespérée vers le bonheur, j'éclatai en sanglots...

Et si Sylvia n'était pas entrée dans notre vie ?... Robert et moi dirigerions sans doute nos pas vers un foyer commun. Si encore son amour sans espoir pour Sylvia pouvait lui apporter quelque bonheur ! Dieu me pardonne : l'espace d'un instant, je souhaitai la mort de la jeune fille ! Si seulement les absurdes bourdes de Mr Wrench avaient été vraies ! Cette pensée ne m'était pas plus tôt venue que j'étais assise devant mon secrétaire, et en riant — oui, je t'en donne ma parole, je riais vraiment, tellement mon acte me paraissait imbécile — je déchirai un morceau de papier, y inscrivis le nom de Sylvia Swan, le glissai dans le seul tiroir qui avait une clé et l'y enfermai à double tour.

Jamais, jamais, même l'espace d'une seconde, je n'ai cru à la magie, toutefois le fait est — je ne puis le nier — que, pendant un très

court moment, j'avais souhaité la mort de Sylvia et accompli le rite exigé ! Sans pour autant espérer ni craindre un résultat, bien entendu, mais *j'avais fait* le geste !

Quoi qu'il en soit, et tu dois me croire, j'attachais si peu d'importance à cet acte grotesque que lorsque, le lendemain, j'appris la maladie de Sylvia, je ne fis pas de rapprochement. Je ne m'en souvins pas davantage lorsque j'appris sa mort. L'idée bouleversante que je ne la reverrais plus jamais accaparait à elle seule tout mon esprit.

Elle fut enterrée sous cette aubépine noire que j'avais toujours détestée. Ce n'est qu'en me retrouvant aux côtés de Robert, pour les funérailles, que je lui accordai pour la première fois une pensée consciente ; mais si quelque espoir concernant mon avenir était demeuré enfoui au fond de mon subconscient, il s'évanouit pour toujours devant la tombe de Sylvia. Le suicide devenait sans objet. L'homme que j'avais connu était mort — aussi mort que Sylvia pouvait l'être. C'est en regardant Robert que, avec une soudaine nausée, je me souvins pour la première fois combien j'avais souhaité la mort de la jeune fille !

C'est aussi à ce moment — car c'est à l'heure des plus grandes détresses que nous recouvrons, pour un temps, notre croyance enfantine en l'immortalité — c'est à ce moment, dis-je, qu'une idée atroce s'insinua dans mon esprit. Et si jamais elle *savait* que j'avais souhaité sa mort ?

Comme je te l'ai dit, avant d'avoir approché la tombe de Sylvia, j'avais oublié jusqu'à l'existence du morceau de papier glissé dans mon tiroir. A l'instant où le souvenir m'en revint, je n'eus plus qu'un désir : le détruire au plus vite. Malheureusement, au sortir du cimetière, maman me demanda de la conduire chez une amie habitant une localité quelque peu éloignée. On nous retint à dîner et nous n'arrivâmes à la maison qu'après onze heures du soir. Il faisait un magnifique clair de lune, comparable à celui de ce soir où j'avais fait le trajet de retour en compagnie de Robert. J'étais obsédée par l'image de Sylvia. Au point qu'en pénétrant en toute hâte dans la petite pièce où nous nous étions si souvent assises côte à côte, je crus la voir en chair et en os. Oui, j'eus l'impression qu'elle était là, dans le fauteuil à bascule auprès de la fenêtre, son mince et ravissant visage tourné vers moi, ses longs doigts blancs jouant avec les oreilles soyeuses de mon épagneul. J'imaginais son sourire lentement épanoui. Je m'attendais presque à entendre sa voix. En fait, j'avais un sentiment si vif de sa présence que je ne pensai même pas à m'étonner de la persistance, dans la pièce, de ce parfum subtil que j'avais toujours associé à sa personne. C'était une senteur à ce point délicate et fugitive qu'il était impossible de lui donner un nom, et cependant elle était aussi caractéristique, aussi inoubliable que Sylvia elle-même.

J'ouvris ce maudit tiroir. J'entendis un cri inarticulé. Des cloches tintaient à mes oreilles ! A travers un jaillissement d'étincelles, je fixais le morceau de papier que je tenais entre mes mains tremblantes. « *Sylvia Swan* ». Je lisais et relisais inlassablement les deux noms. Ils n'étaient plus en lettres majuscules, ainsi que ma main les avait tracés. *Ils étaient de l'écriture même de Sylvia !*

Combien de temps suis-je demeurée pétrifiée sur place, je ne saurais le dire. Soudain maman entra dans la pièce et je déchirai le papier en mille morceaux...

Naturellement, tu vas penser que je suis devenue folle, et si le phénomène ne s'était reproduit qu'une fois ou deux, j'en serais rapidement venue à douter du témoignage de mes sens. Mais il y a maintenant sept semaines que la chose a commencé ; et depuis ce temps, le phénomène n'a cessé de se renouveler. Chaque fois que j'ouvre cet affreux tiroir, j'y découvre la propre signature de Sylvia !

Lorsque j'ai fait sa connaissance, j'avais tenté de me persuader que sa gracieuse et cursive signature, avec ses deux grandes capitales en col de cygne, était, comme son nom, trop apprêtée, d'un charme trop étudié. Mais en réalité, elle était aussi inévitable, aussi naturelle que le mouvement glissant de son pas et l'intonation chantante de sa voix.

Je ne puis plus penser à rien d'autre. Parfois, je me lève jusqu'à six fois au cours d'une seule et même nuit, pour ouvrir le tiroir, et jamais je n'ai manqué d'y trouver ce que je cherchais. Pourquoi faut-il que je te confie tout cela ? Parce que je ne puis supporter davantage ma solitude ! Quelqu'un *doit* savoir quelles épreuves j'endure. Maman ? Elle serait inquiète sur le moment, puis me recommanderait le grand air et l'exercice. Robert ? Impossible !

Non, tu es la seule à qui je puisse me confier.

Voilà, chère Joan. Crois à l'affectueuse amitié de ta fidèle

SUSAN.

— « *Susan m'inquiète et je ne sais vraiment que faire !* » *dit Joan en revenant dans la pièce.*

— « *Pauvre fille ! Je crois qu'elle a complètement perdu les pédales, non ? Mais je ne vois aucune raison de s'inquiéter de ses lubies.* »

— « *Mais* tu *n'as pas connu Sylvia Swan,* » *dit Joan avec un frisson.*

— « *Et toi ?* »

— « *Si. C'était un être vil — incroyablement vil ! En vérité, c'est la seule personne totalement pervertie que j'aie jamais rencontrée !* »

— « *Pardon, un instant ! Ne s'agirait-il pas de cette jeune femme*

dont tu as lu la notice nécrologique avec une satisfaction tellement inconvenante ? »

— « Précisément. »

— « Elle avait été renvoyée de ton école, si je ne m'abuse ? »

— « C'est exact. Elle s'est fait également expulser de deux autres établissements scolaires. Pour quelle raison ? Je n'ai jamais pu le savoir exactement. »

— « Quelles ont été ses activités, après des débuts aussi prometteurs ? Serait-elle devenue un bourreau des cœurs ? »

— « Bien pis que cela ! Les cœurs brisés se raccommodent. Sylvia, elle, détruisait les illusions, piétinait les croyances. »

— « Mais pourquoi cette odieuse sirène se serait-elle donné tant de peine pour mettre à mal cette pauvre Susan ? Pourquoi s'attaquer à si menu fretin ? »

— « Dieu seul le sait. Histoire, peut-être, de ne pas perdre la main. Sylvia avait toujours derrière la tête quelque ténébreux dessein. L'instinct du chat qui joue avec la souris. »

— « Ne te laisserais-tu pas entraîner trop loin par ton imagination, Joan ? »

— « Pas le moins du monde, et j'enrage de penser que cette pauvre Susan, si crédule, a été la victime des manœuvres insidieuses de ce démon. Sylvia, posséder une « source secrète de bonheur », vraiment ! Pouah ! Ce genre qu'elle se donnait : la pureté personnifiée, plongeant ses yeux extasiés dans l'infini ! C'était là une de ces poses que je haïssais le plus en elle ! Et son écriture naturelle, *comme dit Susan. Elle passait des heures et des heures à fignoler son horrible signature ! Elle voulait donner à ses capitales la courbe d'un col de cygne. Je la vois encore s'escrimer en lissant ses plumes et en étirant son joli cou long et blanc à l'image de son oiseau favori. Leonard, il faut que je téléphone à Susan. »*

— « Comment, à l'instant même ? »

— « Parfaitement, aussitôt que j'aurai jeté un coup d'œil sur le reste de mon courrier. Tu sais, n'est-ce pas, Leonard, que je ne crois pas aux fantômes ? Mais si notre Sylvia pouvait « hanter » quelqu'un, je te prie de croire qu'elle ne s'en priverait pas, et qu'elle trouverait un moyen particulièrement ignoble et original pour arriver à ses fins ! »

— « Vraiment, Joan, tu me scandalises ! »

Au bas de la pile d'enveloppes, mêlée aux factures et aux circulaires, Joan découvrit une seconde lettre de Susan, postée trois mois après la première. Elle déchira l'enveloppe et lut :

Sans nouvelles de toi, j'ai téléphoné pour demander la date approximative de ton retour et on m'a répondu qu'on ne te faisait pas suivre ta correspondance. Tu trouveras donc deux lettres à la fois.

Mais je devine quel aura été ton diagnostic : « complexe de culpabilité de caractère obsessionnel ». Tu as peut-être raison. Mais je t'assure qu'en apparence, je suis toujours celle que tu as connue. Je suis certaine que tu m'ordonnerais sur-le-champ d'aller consulter un docteur, mais je ne vois pas l'utilité d'avoir recours aux offices d'un praticien ordinaire. Ma santé physique est aussi irréprochable que jamais. Il est vrai que je ne dors guère, mais mon visage n'est pas de ceux qui trahissent ce genre de choses, et maman ne soupçonne rien. Un psychiatre ? Non, non et non !

Mais je ne t'ai pas mise au courant des dernières nouvelles. Les choses continuent sans désemparer !

Tu voudrais savoir ce qu'il est advenu de Robert ? « *Des hommes sont morts de temps en temps, les vers les ont mangés, mais ce n'est pas à l'amour qu'ils ont succombé.* »

Robert a peut-être appelé la mort à grands cris, mais le ciel ne l'a pas exaucé. Il n'a pas davantage attenté à ses jours. Une telle action lui eût semblé contraire à la morale. Non, il est parti, tout simplement — il a quitté la région en même temps que ma vie, et il a trouvé un emploi à Londres. Nous avons échangé des cartes de Noël...

Je me demande si je pourrais te soumettre des faits que tu accepterais comme preuve des phénomènes dont ma maison est le théâtre. Je ne compte d'ailleurs pas que tu les acceptes comme étant des « faits ». Mais il se produit tout de même deux choses étranges. Cette senteur subtile, ineffable, qui ne fait qu'un avec le souvenir de Sylvia, rôde dans ma chambre, sinon toujours, du moins très souvent. Et puis il y a mon épagneul. Par une chaude nuit de clair de lune — semblable à celle où je vis Sylvia pour la dernière fois — j'ouvris le tiroir et, pour la première fois, n'y découvris point de signature. Le cœur me manqua. Soudain, le chien qui était étendu à mes pieds se leva d'un bond, la queue frétillante, et se précipita vers la porte-fenêtre comme pour accueillir un nouveau venu, avec des transports de joie délirante. Aussitôt, je humai la faible senteur familière.

Je me souvins à quel point le vieux chien avait adoré Sylvia ; un jour, à l'issue d'une promenade, alors que nous nous séparions pour rejoindre nos demeures respectives, l'épagneul avait préféré suivre Sylvia plutôt que moi, et quelle peine absurde j'en avais ressentie ! A présent, il se trémoussait, il gémissait, délirant de joie, labourant de ses pattes le fauteuil à bascule vide. Je le saisis par la peau du cou et, malgré ses protestations frénétiques, le jetai dehors ; je claquai la porte sur ses yeux suppliants ; je me cuirassai le cœur pour ne pas céder au bruit de ses pattes grattant désespérément la vitre. Que faire pour m'occuper l'esprit sinon me plonger dans la plus banale des besognes ? Je bondis à l'étage supérieur, m'installai devant la machine à écrire du bureau et, pendant une heure entière, je transcrivis au

petit bonheur tous les procès-verbaux des six dernières réunions de comités auxquelles j'avais assisté...

Le charme s'était-il enfin dissipé ? Serais-je libre dorénavant — libre de jouir de mon triste néant ? Revenant à la salle de séjour, je m'approchai de mon secrétaire, toute tremblante d'appréhension. Etait-ce d'espoir... de peur ? Mon trouble était extrême. Millimètre par millimètre, j'ouvris le tiroir. La signature était là !

Ai-je tenté de m'enfuir ? Sans doute. A plusieurs reprises. Une fois, même, avec l'intention de m'absenter un mois entier. Mais ma résolution s'effondra pitoyablement. Moins d'une semaine plus tard, j'ouvrais fébrilement mon tiroir ! Et lorsque j'y trouvai la signature, je m'entendis pousser un soupir de soulagement — oui, de *soulagement.*

Sans doute me conseillerais-tu de confirmer le témoignage de mes yeux en demandant à un tiers de regarder dans le tiroir ? Mais c'est là une démarche à laquelle je n'osais pas me risquer. Cependant, cette expérience me fut bientôt imposée. Un jour, durant une période où je m'étais absentée, une lettre de ma mère me jeta dans une agitation folle. J'avais oublié, me disait-elle, de lui communiquer la date de la prochaine réunion de je ne sais quel comité, et dans l'espoir de la trouver dans le seul tiroir que je gardais fermé à clé, elle avait pris la liberté de forcer la serrure — « *nous n'avons pas de secret l'une pour l'autre, n'est-ce pas, ma chérie ?* » Je pris le premier train et me précipitai vers mon tiroir profané. La signature s'y trouvait bien. Le regard affectueux de ma mère n'était voilé d'aucune inquiétude. De toute évidence, elle n'avait rien à me cacher.

Autre chose, que je voudrais te confesser — quelque chose que tu as déjà sûrement deviné. Je sais maintenant, oui, je sais absolument que, si par une sorte de miracle, je pouvais ramener à moi l'un de ces deux êtres, ce n'est pas Robert que je choisirais ! Un curieux éclair de lucidité m'a révélé depuis longtemps que je ne l'ai jamais réellement aimé pour lui-même. Si l'on fait abstraction de sa bonne mine et de son besoin d'aimer, je vois bien maintenant que cet homme ne sort absolument pas de l'ordinaire. Non, ce que j'aimais en lui, c'est l'amour qu'il me témoignait. Mais *Sylvia !* Elle était devenue l'essence même de ma vie ! Oui, elle m'avait donné foi, non seulement en l'humanité, mais en l'univers tout entier ! Cette mystérieuse source de bonheur ? J'étais certaine qu'elle avait découvert je ne sais quelle clé — que dis-je une clé... une solution — du problème de l'existence, et j'avais fini par espérer et croire qu'un jour elle me permettrait de partager son merveilleux secret. Si seulement je pouvais être sûre qu'elle ignore que c'est moi qui l'ai tuée... Non, non ! Cette fois, je suis vraiment sur le chemin de la folie !... Bien entendu, je ne l'ai pas tuée (tu ne mets pas en doute ma sincérité lorsque je te dis que je ne crois pas à la magie, n'est-ce pas ?). Mais je n'oublierai jamais que j'ai souhaité sa mort — ne fût-ce que pen-

dant une fraction de seconde. Et, de tout mon être, je voudrais être sûre qu'elle ignore mon abominable souhait. Si, par malheur, elle en a connaissance, Dieu fasse qu'elle me pardonne, elle qui fut la compréhension personnifiée ! Joan, crois-tu qu'il existe un espoir, si faible soit-il, que cette assurance me soit un jour donnée ?...

Cinq semaines plus tard.

J'ai préféré ne pas t'adresser cette lettre. Pourquoi te donner des inquiétudes au moment où tu rentres chez toi ? Mais à présent que j'ai pris ma décision, je pense qu'il est plus sage de tout te dire, aussi ai-je rouvert l'enveloppe.

« Cela » n'a jamais cessé. De temps à autre, je fais des efforts pour ne pas regarder dans le tiroir et je jure de m'abstenir de le faire pendant une semaine entière. Mais invariablement, dès le second jour, ma résolution s'effondre, et chaque fois que j'ouvre le tiroir, la signature de Sylvia est là, qui m'attend.

S'il ne s'agit que d'un phénomène d'hallucination persistante, alors je dois me résigner : pour moi la vie ne sera plus désormais qu'une perpétuelle hallucination. Où que je sois, quoi que je fasse, je ne puis plus penser à rien d'autre. Vois-tu, Joan chérie, je suis tellement hantée par la peur — la terreur — d'ouvrir un jour le tiroir et de ne rien trouver ! Si, je m'en rends compte maintenant, je devais perdre tout espoir, toute peur — parfois c'est l'un, parfois c'est l'autre qui domine — que quelque chose de Sylvia ait réellement survécu, il ne me resterait plus d'autre perspective que le vide total, le néant. Et je ne puis me retenir d'espérer. Bien sûr, je sais qu'elle est morte — ne l'ai-je pas vu ensevelir dans la froide terre ? Mais le néant perpétuel ?... Non... Pour elle, ce n'est pas concevable !... Et si sa signature n'est pas, comme tu le prétendrais sûrement, une création de mon esprit ; si, en quelque lieu, sa conscience a survécu à son existence terrestre, et si dans cette conscience subsiste le souvenir de l'être misérable que je suis, ne puis-je me permettre d'espérer qu'elle s'efforce de communiquer avec moi, et même — délices suprêmes — de *m'appeler* ?

Une nuit que l'insomnie me faisait feuilleter livre après livre, je tombai sur les premiers vers du poème de Walter De La Mare, *Le fantôme :*

Qui frappe ? Moi, qui fus belle
Plus qu'aucune image par vos rêves suscitée,
Moi, venue du séjour où la sombre aubépine
Plonge ses racines, je suis là,
Et je frappe à la porte.

Et lorsque enfin, je m'endormis, je fis le rêve le plus heureux J'avais ouvert le tiroir, et au lieu de sa signature, j'avais trouvé, tracés de sa ravissante écriture, ces trois mots : « *Tendresses de Sylvia* » En m'éveillant, je me précipitai au rez-de-chaussée. Tremblant d'un nouvel espoir j'ouvris le tiroir... Une simple signature, nue et froide. Rien de plus ! Ce fut là le pire moment de tous !... Après cela — ne te moque pas de moi — je décidai de me séparer de mon chien. Ces démonstrations délirantes, auxquelles je ne pouvais m'associer, étaient plus que je ne pouvais supporter désormais ! Mais cette mesure devient inutile à présent ! Car, Joan chérie, je suis parvenue à une décision et j'ai pris toutes mes dispositions. Je ne manquerai pas mon coup. Je ne suis pas pour rien la fille d'un médecin. Tu me diras, je le sais, que j'ai tort et que je devrais consulter un psychiatre. Mais si mon état mental est seul en cause, quel docteur pourrait guérir mon mal sans la coopération du patient ? Car *je ne veux pas guérir* ! Non, le moment est venu où il faut que je sache à quoi m'en tenir, dans un sens ou dans l'autre. Il faut que je reçoive davantage — bien davantage — de la part de Sylvia : tout ou rien. Si donc, au bout d'une semaine de prières, je ne trouve dans le tiroir que sa seule signature, sans aucun semblant de message, alors je ne pourrai plus continuer ! Il ne me sera pas possible de supporter la pensée qu'elle puisse savoir et ne pas pardonner ! S'il ne m'est plus possible d'espérer quelque chose après la mort, alors il me *faut* trouver l'oubli *immédiatement*.

D'un autre côté, si, après cette semaine de prières, je ne trouve rien, j'essaierai de me convaincre que j'étais victime d'une hallucination. Dans ce cas, je te promets de tourner le dos au passé et de me consacrer à une activité utile. Comme tu le sais, j'ai toujours eu du goût pour les œuvres sociales et, avant de rencontrer Robert, cette solution paraissait acceptable...

Donc, si je ne trouve rien, j'accepterai immédiatement l'intéressant emploi administratif qui vient de m'être offert, et je ferai tous mes efforts pour me croire exorcisée. Dans ce cas, je t'enverrai un télégramme pour te prévenir que j'ai pris possession de mon poste. De cette façon tu sauras, avant même de lire cette lettre, que tout va, comme tu le dirais, « bien ». Mais, si aucun télégramme ne te parvient, tu sauras que cette lettre est la dernière que j'écrirai jamais.

Il existe aussi, je suppose, une troisième possibilité. Imaginons que je trouve un message adressé par Sylvia ? Pourrais-je refréner mon impatience ? Pourrais-je supporter jusqu'au bout l'interminable platitude de la vie ? Serais-je capable d'attendre ?

Aussitôt que j'aurai posté cette lettre, j'irai jeter un coup d'œil dans le tiroir. Au revoir... ?

Un regard adressé à l'enveloppe apprit à Joan qu'elle avait été expédiée dix jours plus tôt. Elle se précipita au téléphone. Bourdonnement discordant. Elle demanda les renseignements. « Ligne en dérangement ».

Faisant litière des protestations de son mari, Joan demanda sa voiture immédiatement. Juste au moment où elle y prenait place, on lui tendit, avec force excuses, un télégramme vieux de deux jours : « Ai reçu convocation. Suis tellement heureuse. Tendresses. Susan. »

Frôlant à deux reprises la contravention, Joan parcourut les quarante kilomètres à une vitesse folle et, tandis que les buissons défilaient vertigineusement de chaque côté de la route, son esprit ressassait sans cesse la même question. Qu'avait voulu dire Susan par les mots « ai reçu convocation » ? *En quoi consistait cette convocation ? Que vais-je trouver ? se demandait Joan. Arriverai-je trop tard ? Sitôt que j'apercevrai la maison, je saurai la vérité. La mère de Susan est de ces femmes qui, en pareil cas, ferment les volets.*

Enfin le gravier de la petite entrée circulaire crissa sous les roues de la voiture. Joan s'arrêta devant la maisonnette carrée. Elle leva les yeux vers sa laide façade. L'image se brouilla et vacilla sous son regard. L'une des fenêtres ressemblait à un œil fermé.

Tandis que Joan, hésitante, se demandait si elle allait repartir, la grille du jardin s'ouvrit et une femme en grand deuil s'approcha, tenant à la main un panier de fleurs blanches, fraîchement cueillies. Les pleurs ruisselaient sur son visage commun et résigné, tellement semblable à ce que serait devenu un jour celui de Susan.

— « Oh ! Mrs Gray, entrez, je vous en prie. Ma pauvre chérie vous aimait tellement. Elle me parlait encore de vous la veille de son accident. »

Murmurant des mots de sympathie, Joan suivit Mrs Small dans la petite salle de séjour du rez-de-chaussée. Un épagneul qui à leur approche avait bondi, plein d'espoir, la flaira, baissa la tête, fit demi-tour et, avec un accablement désespéré, se laissa choir sur le sol devant la porte-fenêtre. La petite pièce banale, au dénuement sympathique, lui avait toujours paru « intime », comme disait Susan ; mais aujourd'hui, Joan sentait — peut-être n'était-ce là qu'un effet de son imagination — comme une présence étrangère, maléfique, dans cette atmosphère autrefois si cordiale.

D'un geste, Mrs Small invita Joan à s'asseoir sur le fauteuil à bascule, près de la porte-fenêtre, et elle versa deux tasses d'un thé très fort, devenu à présent sa seule consolation. Puis, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle raconta à la jeune femme muette comment, deux jours plus tôt, Susan avait été trouvée morte par la servante chargée de l'éveiller le matin. « Ingestion accidentelle d'une dose trop forte de somnifère, » sanglotait la pauvre mère.

— « Etait-elle malade, Mrs Small ? »

— « *La pauvre chérie souffrait d'insomnies. C'est pourquoi elle s'était mise à prendre ces affreuses pilules... Elle n'était plus la même depuis la mort soudaine d'une jeune fille à laquelle elle était très, très attachée.* »

Mrs Small s'interrompit pour s'essuyer les yeux.

« *Vous savez combien ma Susan était douce et affectueuse. On eût dit que cette jeune fille lui avait jeté un charme. Oui, c'était devenu chez elle une véritable obsession. Et lorsque miss Swan mourut, ma pauvre chérie en fut tellement affectée, tellement inconsolable, qu'on ne la reconnaissait plus.* »

— « *Susan a-t-elle laissé un message quelconque ?* »

Mrs Small leva son visage aux traits brouillés, hébétée.

— « *Laisser un message ? Pour quelle raison ? Elle ne savait pas qu'elle allait mourir.* »

— « *Evidemment,* » *s'empressa de dire Joan embarrassée.*

— « *La seule chose que j'ai trouvée,* » *poursuivit en sanglotant Mrs Small,* « *c'est un morceau de papier que ma pauvre chérie étreignait dans sa main glacée. Il ne portait que son nom et son prénom. Mais, chose curieuse, et que je ne comprends pas, le nom et le prénom en question n'étaient absolument pas de la main de Susan. Non, il s'agissait d'une écriture totalement différente — ce que j'appellerais une écriture affectée. Si vous aviez vu ces majuscules outrageusement exagérées ! Je n'ai jamais rien vu de plus opposé à l'écriture nette et sans prétention de ma petite Susan.* »

— « *Puis-je le voir, Mrs Small ?* »

— « *Oui, le voici.* »

Joan examina les deux S majuscules. Ils ressemblaient à deux cols de cygne.

— « *Sa convocation !...* » *Les deux mots s'échappèrent de ses lèvres avant qu'elle ait pu les retenir.*

— « *Je vous demande pardon, Mrs Gray ! Je n'ai pas bien compris ce que vous venez de dire...* »

— « *Bien entendu,* » *dit Joan à son mari quand elle acheva le récit de sa visite à Mrs Small,* « *il n'est pas exclu que Susan ait écrit* elle-même *ces deux noms...* »

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Who is Sylvia ?

HESTER HOLLAND

La bibliothèque

De la quiète *Bibliothèque de mon oncle* chère à Rodolphe Tœpffer — et qui fit les délices de notre enfance — à celle de Mrs Hester Holland, il y a un monde. Et même un peu plus que cela... Mais bien peu le savent, car sa lourde porte ne s'ouvre jamais que pour de rares élus.

LA route était jalonnée de loin en loin par des maisonnettes et des grilles. Des grilles qu'entrouvraient parfois des silhouettes indistinctes et curieuses attirées par le son du klaxon. La voiture poursuivait cependant son chemin, traversant des prés et des bois qui n'en finissaient plus. « Tout cela doit être charmant en plein jour, » se disait Margaret, « mais, par une pareille nuit d'hiver, on aimerait mieux un bon grand feu et une tasse de thé. » Elle avait toujours eu infiniment de bon sens. Depuis déjà bien des années, la vie se résumait pour elle à fort peu de chose : trouver un emploi et essayer de le conserver — difficilement à cause de sa mauvaise santé. Cela lui avait été une lutte constante que d'en donner aux gens pour leur argent et de se garder de la maladie afin de le pouvoir faire.

Dès l'instant que Dick l'eut quittée, tout lui sembla beaucoup plus pénible. Elle avait longtemps espéré qu'il finirait un jour par l'épouser. En fait, elle n'avait été pour lui qu'une passade alors qu'elle l'aimait encore. Tout était bien fini maintenant : il ne reviendrait jamais plus. Elle s'était efforcée de l'oublier en tapant à la machine dans un morne sous-sol ; mais elle était tombée malade au bout de six mois. Le docteur lui avait prescrit un repos complet : « Rentrez chez vous et, surtout, ne faites rigoureusement rien. » Margaret avait éclaté de rire : elle n'avait plus de famille, et nul ne se souciait de la savoir vivante ou morte.

— « Bon ! » avait conclu le docteur. « Puisque vous devez absolument travailler, tâchez que ce soit à la campagne. Et le plus possible au grand air. »

Aussi avait-elle répondu à la petite annonce que lady Farrell avait fait passer dans le journal. Cette grande dame demandait une jeune femme capable de s'occuper de sa propriété durant ses absences. Quand elle se sut engagée, Margaret ne voulut pas y croire. La possibilité ne lui en était pas moins bel et bien offerte de quitter la ville ; partant d'oublier vraiment Dick et de se rétablir. Et puis — qui sait ? — ce nouvel emploi serait peut-être stable.

La grande dame lui dit tout d'abord combien Witcombe Court était isolée. Toutefois elle ajouta aussitôt que la domesticité y était aussi nombreuse quand elle y séjournait que lorsqu'elle en était absente, car la demeure requérait des soins attentifs. Puis elle s'enquit de la famille de Margaret, lui demanda si elle avait beaucoup de parents et s'ils verraient un inconvénient à ce qu'elle travaillât désormais dans un endroit pareillement retiré. Quand la jeune fille lui eut appris qu'elle était seule au monde, la vieille dame en parut fort aise :

— « Ma pauvre enfant ! » s'exclama-t-elle en lui prenant les mains avec effusion. « Je suis sûre que vous ferez parfaitement mon affaire, et que nous deviendrons de vraies amies. »

Puis elle expliqua les raisons de ses voyages à l'étranger :

« Ma santé m'oblige à m'absenter six mois par an. Il me faut donc nécessairement quelqu'un pour me remplacer ici. Les domestiques connaissent leur affaire, bien sûr ; mais tout n'en ira que mieux s'ils se sentent dirigés par une personne compétente. Cela dit, je me dois maintenant d'insister sur le point suivant, chère enfant, encore qu'il ne vous concerne guère : je m'oppose formellement à ce que tout étranger, quel qu'il soit, mette les pieds ici quand je n'y suis pas. »

Lady Farrell était fort âgée ; et d'une très antique noblesse qui remontait aux Saxons, voire à des temps plus reculés encore. Eternellement vêtue comme on l'était à l'époque de la reine Victoria, elle faisait immanquablement sensation en quelque endroit de Londres qu'elle se montrât. Elle témoignait pour Witcombe Court et ses centaines d'acres jalousement conservées d'une tendresse exclusive. Elle était la dernière du nom, et il ne faisait point de doute que la propriété serait vendue après sa mort. Déjà des pertes de jeu avaient obligé certains de ses ancêtres à en monnayer des parcelles. D'autres avaient pillé la bibliothèque pour en brader les volumes les plus rares et les meubles anciens. Une légende voulait que les loups de pierre qui veillaient à l'entrée de la terrasse eussent hurlé quand on avait emporté ces trésors. Lady Farrell avait ingénument raconté tout cela dans un grand hôtel du West End ; et l'on aurait pu croire qu'elle parlait alors d'un enfant injustement puni :

— « Mes ancêtres se sont conduits ignominieusement. Ils ont dépouillé une pauvre demeure qui n'en pouvait mais. Et dire qu'il me faudra mourir un jour, et qu'on vendra Witcombe Court à des individus qui ne sauront pas la comprendre. Cette seule pensée me

rend folle. Au reste, c'est bien pourquoi je m'astreins à suivre à l'étranger un traitement spécial. Pour prolonger ma vie et protéger encore la chère vieille demeure. »

Les fonctions de Margaret étaient bien évidemment celles d'un chien de garde. Mais cela n'empêchait pas lady Farrell de faire sans cesse allusion à cette diligente et nombreuse domesticité qu'elle entretenait là, même durant ses absences, et qui constituait déjà, disait-elle, une petite garnison fort convenable. La demeure réclamait des soins constants et une attention sans défaut. Margaret devrait veiller à ce que rien ne clochât. La jeune fille promit d'être vigilante.

Elle avait toujours eu un penchant marqué pour l'histoire, encore que ses besognes bureaucratiques londoniennes l'eussent souvent contrarié. Dieu ! qu'il allait être plaisant de flâner dans de grandes pièces où plus rien ne lui rappellerait Dick. Des pièces où elle était certaine de trouver des reliques — étendards, épées et autres — ayant appartenues à de fiers guerriers qui avaient combattu les Normands, les Yorks et les Têtes rondes (1). Aussi loin qu'on remontât, Witcombe Court, tel un bouclier de pierre, s'était constamment dressée devant l'envahisseur. Et toujours son blason avait été éclaboussé de sang. La demeure semblait ne pouvoir se passer d'holocaustes ; et nombre de vies lui avaient été sacrifiées. Margaret déclara tout de go qu'elle allait en lire l'entière histoire. Ce serait magnifique de vivre ainsi en plein passé. Mais elle déchanta aussitôt, car il était des choses à propos desquelles lady Farrell ne plaisantait point :

— « Pas si vite, chère enfant ! » s'exclama-t-elle en caressant affectueusement la main de Margaret. « Je conçois parfaitement que vous soyez impatiente de connaître la bibliothèque, mais vous n'êtes point encore prête. »

« Prête à quoi ? » se demanda la jeune fille. « Ne serait-ce pas plutôt que lady Farrell répugne à me laisser seule avec ses livres rares ? Après tout, elle me connaît à peine. » Evidemment, il allait lui falloir faire preuve de beaucoup de doigté pour ne point contrarier les manies de sa patronne. Elle se demanda comment les autres secrétaires avaient bien pu faire. Il semblait qu'on en eût souvent changé. Peut-être ne s'étaient-elles pas habituées à la campagne. Witcombe Court était isolée, bien sûr ; mais c'était tout de même un endroit de beaucoup préférable à la ville où il lui semblait toujours apercevoir Dick à chaque coin de rue.

Au soir de son arrivée, un majordome au pas feutré l'avait immédiatement introduite dans un vaste salon. Elle y avait trouvé lady Farrell au creux d'un grand canapé, devant un bon feu de bois. Un thé libéralement dispensé et la chaleur qui se dégageait des souches

(1) Surnom donné en Angleterre, en raison de leurs cheveux coupés courts, aux partisans du Parlement qui s'opposèrent en 1648 à ceux de Charles Ier (N. D. T.)

embrasées eurent tôt fait de dissiper les idées noires de Margaret. Elle se sentit presque gaie avec, aussi, une vague tendresse pour cette fragile vieille dame qui ne paraissait point à l'échelle de son énorme demeure. Celle-ci était immense et présentait un curieux amalgame d'architectures anciennes et modernes. Le hall d'honneur était tout encombré d'armures et d'étendards. Les vastes pièces attenantes se présentaient comme autant de musées regorgeant de reliques émouvantes qui, toutes, disaient les durs combats qu'il avait fallu livrer pour repousser l'envahisseur.

Tout cela qui n'évoquait jamais que des fastes guerriers ne contribuait pas peu à rendre l'atmosphère oppressante. Dès l'instant qu'elle fut entrée dans le hall imposant et ténébreux, elle y perçut une sorte d'hostilité qui l'affecta profondément. On aurait dit que la demeure se refusait à l'admettre, qu'elle réprouvait les intrusions étrangères. Les sombres murs qui l'entouraient n'étaient guère plus engageants. Aussitôt le seuil franchi, elle avait eu l'extraordinaire sensation de se trouver à l'intérieur d'une gigantesque pendule. En effet, on entendait là comme le bruit sourd d'un balancier, une espèce de battement, de pulsation. Une pulsation évidemment lointaine, mais tout de même assez distincte. Elle supposa qu'il devait s'agir d'une dynamo, ou d'un moteur quelconque, qui servait à amener en quelque endroit l'eau du dehors ou bien à produire de la lumière. Elle finit cependant par s'accoutumer à cette rumeur-là comme on s'habitue au tic-tac d'une pendule et, durant un moment, elle n'y pensa plus. Mais le sentiment qu' « on » lui était hostile demeura. Et cela ne fit que renforcer encore l'impression qu'elle avait ressentie en apercevant Witcombe Court pour la première fois, au détour d'une allée, lors de son arrivée en voiture. On n'y voyait point de lumière aux fenêtres. Seul le porche d'entrée était éclairé, où se découpaient deux ouvertures oblongues, lumineuses et rouges, pareilles à des yeux. Des yeux qui semblaient épier on ne savait quoi bien au-delà des ténèbres du parc. L'effet était sinistre. Le monstrueux édifice, pesamment tapi sous un ciel d'encre, paraissait prêt à bondir sur quelque proie. La jeune fille en avait eu le cœur serré.

Une fois passé le porche, on aurait cru entrer dans quelque chose de « vivant ». Au bout d'un peu de temps, la jeune fille attribua cette impression au côté inhabituel des lieux. Elle n'était point accoutumée à de si vastes pièces, non plus qu'au genre de vie qu'on y menait. Cela tenait un peu des cérémonies rituelles. Toute une domesticité hautement qualifiée, parfaitement entraînée, rivalisait de zèle pour choyer la demeure. Elle leur était un souci de tous les instants. Margaret ne voyait pas ce qu'une secrétaire venait faire là. Au vrai, elle passait le plus clair de ses journées à dresser avec lady Farrell un catalogue des tableaux existant à Witcombe Court, besogne dont le premier venu se serait tiré tout aussi bien qu'elle. On aurait dit que la

grande dame voulait à tout prix l'occuper à quelque chose. Elle lui faisait sortir des tapisseries d'un tas de vieilles boîtes afin de leur faire prendre l'air, laver des dentelles et les remettre en place. La jeune fille n'avait guère le temps d'explorer à sa guise — et seule — l'antique demeure. Lady Farrell ne la quittait pas d'une semelle. Elle affichait une vanité puérile et respectueuse pour tout ce qui lui appartenait ; non point tant pour le plaisir qu'elle en pouvait tirer qu'à cause du lustre qui en rejaillissait sur Witcombe Court. Et Margaret continuait de vaquer à ses occupations. Les pièces étaient toujours abondamment fleuries ; les domestiques les traversaient sur la pointe des pieds pour n'en pas troubler la quiétude.

Quelques jours après son arrivée, et la veille du départ de lady Farrell, la jeune fille se tenait dans la salle de billard. Carnet et crayon en main, elle y prenait note des portraits qui s'y trouvaient : sir Walter Raleigh (1), accroché entre deux fenêtres ; lady Catherine Grey (2), trônant au-dessus de la cheminée. Margaret était exceptionnellement seule et, peut-être bien à cause de cela, elle se sentait assez mal à l'aise. Il lui semblait que les portraits ne la voyaient pas d'un bon œil. Et cependant qu'elle allait et venait, ses pas résonnaient de façon inaccoutumée. Elle avait le sentiment bizarre d'être au creux d'un estomac qui se refusait à l'assimiler. Elle était un peu comme un corps étranger avant qu'il ne se fonde dans un tout. Et c'était bien pourquoi elle ne se sentait pas encore à sa place. Lady Farrell et les domestiques sympathisaient manifestement avec la demeure : leur rythme de vie était identique au sien. Elle seule restait une étrangère pour Witcombe Court. Etait-ce pour cette raison qu'elle se sentait détestée ? Mais des pierres et du mortier pouvaient-ils vraiment la haïr ? Elle se tenait debout, réfléchissant à tout cela et regardant machinalement la muraille qui lui faisait face. La salle de billard était l'une des rares pièces de la demeure à n'être pas lambrissée ; et ses murs étaient seulement recouverts d'un enduit grisâtre.

Tout à coup, comme si le vent s'était engouffré dans la pièce, les murailles se mirent à frémir, telle l'échine d'un cheval qui cherche à se débarrasser d'une mouche importune. Margaret poussa un cri, fit un bond et s'écroula. Elle n'avait plus qu'une idée : fuir cette pièce maudite. La demeure « vivait » véritablement ; elle n'en doutait plus maintenant. Le matin très tôt, à peine éveillée, elle croyait l'entendre s'étirer, ainsi que le ferait une bête monstrueuse au sortir du sommeil, et qui va se lever. De son lit, bien avant que les domestiques se remissent à l'ouvrage, Margaret tendait alors l'oreille pour écouter, avec ces bruits singuliers, l'insolite pulsation déjà perçue et qui lui

(1) Marin et homme d'état anglais exécuté sous Jacques 1er (1552-1618). (N. D. T.)
(2) Sœur cadette de l'infortunée Jane Grey et héritière présomptive d'Elisabeth Ire d'Angleterre (1538 ? - 1568). (N. D. T.)

parvenait au travers des murs. Un sourd tic-tac, pareil au battement d'un cœur. Elle avait peur. Elle dit qu'elle voulait s'en aller ; mais la vieille dame repoussa sa requête avec des torrents de larmes :

— « Quoi ! Vous voulez me quitter, alors que j'ai enfin trouvé en vous quelqu'un sur qui je puis compter ? Mais je ne pourrai pas partir, voyons ! Je n'aurai plus personne pour me remplacer ici. Restez, restez au moins jusqu'à mon retour. »

Margaret se laissa convaincre ; et la vieille dame lui en fut pathétiquement reconnaissante.

— « Et vous pourrez aller dans la bibliothèque, » conclut-elle en pleurnichant. « Quand le moment sera venu... »

Après le départ de lady Farrell, la jeune fille essaya de s'absorber dans son travail. Mais elle n'avait pas grand-chose à faire, et le peu qu'elle faisait lui paraissait inutile. Les soins journaliers que requérait la demeure n'entraient point dans ses attributions. Ils étaient l'apanage d'une cohorte de prêtres et de prêtresses qui se dévouaient corps et âme au culte de Witcombe Court, lequel culte se continuait malgré l'absence du pontife. Tout s'exécutait avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie. Et les Acolytes (1) et les Catéchumènes — ainsi que Margaret appelait plaisamment les domestiques subalternes — témoignaient d'un zèle au moins égal à celui de leurs supérieurs. Jour après jour, les pièces étaient balayées, époussetées, « briquées ». Les lits étaient aérés, le linge sorti des armoires et l'argenterie passée au tripoli. Tout ce travail se voyait « aspiré » comme par une plante éternellement altérée. Pourquoi se donner tant de peine ? Puisqu'il n'y avait qu'elle pour juger de la netteté du linge et de l'éclat de l'argenterie. La demeure dédaignait les soins de Margaret. Elle n'en voulait à aucun prix.

Un jour, la jeune fille demanda à quoi pouvait bien servir certaine clef du trousseau de lady Farrell.

— « C'est celle de la bibliothèque, mademoiselle, » dit la cuisinière.

— « Lady Farrell a sûrement oublié de l'emporter. »

— « Que non ! Elle laisse toujours la clef de la bibliothèque à la disposition de la secrétaire, » répliqua la brave femme, avec un bon sourire à l'adresse de Margaret qui se tenait sur le seuil de la cuisine.

« Que faut-il en déduire ? » pensa la jeune fille. « Les autres secrétaires ont-elles su résister ? Ou bien ont-elles, au contraire, jeté un coup d'œil dans la bibliothèque ? » Quoi qu'il en ait été, elle avait une furieuse envie d'y aller voir. Comme si quelqu'un l'eût appelée là-bas. « Le cœur de la demeure, » avait dit lady Farrell. Et ce ne pouvait être que là qu'elle pourrait assurément découvrir les raisons de l'animosité que lui vouait la vieille demeure. Le temps aidant, elle en

(1) Ceux qui ont reçu l'acolytat, le plus élevé des ordres mineurs dans la religion catholique. (N. D. T.)

vint à considérer Witcombe Court comme une sorte d'idole ; et, du coup, chaque chose lui apparut enfin sous son vrai jour.

Le travail lui-même cessait d'être inutile, dès l'instant qu'on le dédiait à ce dieu vivant. A cette idole qui se voulait adorée et servie. A ce dieu très ancien qui avait grandi silencieux et vindicatif au long des âges, surveillant avec une malignité croissante l'essaim des ministres de son culte de crainte que le zèle d'un seul d'entre eux ne se relâchât. Aussi importait-il que Margaret se le rendît favorable. Et elle cherchait autour d'elle, parmi les officiants, quelque fonction vacante qu'elle pût remplir. Le peu qu'elle savait des desiderata d'une idole ne l'aidait guère à imaginer les soins qu'elle pouvait lui prodiguer et qui lui agréeraient le plus. Ceux de l'exorciste ? C'était l'affaire des femmes de ménage. Ceux de l'Acolyte ? Elle n'était point aux ordres du majordome. Quant à la grande-prêtresse, c'était lady Farrell ; et ce ne pouvait être qu'elle seule.

Margaret se trouvait ce jour-là à l'un des bouts du parc, dans un petit bois d'où l'on dominait la demeure. Celle-ci se dressait, énorme masse grise, tout contre la colline, avec ses sombres fenêtres closes et ses innombrables cheminées d'où des filets de fumée montaient droit dans le ciel. Elle venait tout juste de retrouver — et cela l'affectait profondément — une cravate achetée jadis pour Dick, mais que les circonstances ne lui avaient point permis de lui offrir, car l'emplette en remontait à l'époque où elle avait découvert qu'il songeait à la quitter. Aussi était-ce pour oublier tout cela qu'elle était montée jusqu'au petit bois. Et ce fut seulement alors qu'elle sut que c'était cet amour qu'elle gardait au cœur qui l'empêchait d'entrer dans les bonnes grâces de la demeure. Est-ce que les autres secrétaires avaient refusé de se plier à ses caprices, elles ? Etait-ce pour cette raison qu'elles étaient parties ? Soudain, Margaret tendit les bras :

— « Witcombe Court, » cria-t-elle à pleine voix, « essayez de ne pas me détester. Et dites-moi ce que vous voulez que je fasse pour vous ? »

Puis elle laissa retomber ses bras le long du corps et attendit, fixant anxieusement l'imposante demeure. L'instant d'après, il lui sembla qu'une voix intérieure lui soufflait la réponse :

— « Que tu te sacrifies. »

Se sacrifier ? Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? La vie d'une idole ne saurait se concevoir sans holocauste. Les soins infinis, les cierges propitiatoires, les prières ne lui suffisaient point. Il lui fallait aussi une victime et qu'elle fût étrangère. Les prêtres ne lui en offraient pas. Peut-être la demeure en réclamait-elle une. Peut-être était-elle irritée de voir la jeune fille se refuser et lutter avec entêtement pour ne pas céder à son désir. Devrait-elle, comme les dieux terribles des temps anciens, l'anéantir pour la faire sienne ? Peut-être. Mais c'était à Margaret d'en décider. La demeure attendait.

La jeune fille frissonna. Elle avait peur de pousser à nouveau les lourdes portes de Witcombe Court et d'en affronter encore l'infranchissable bouclier d'hostilité.

Des pas approchaient, qu'on entendait écraser les feuilles mortes. Les jardiniers avaient la mauvaise habitude de traînasser dans les parages avec leur brouette et de toujours troubler, ce faisant, la solitude des promeneurs. Margaret se retourna : un vieil homme se tenait derrière elle, sous les arbres. Il portait une espèce de soutane noire, et son mince petit visage ridé avait la couleur jaunâtre de l'ivoire ancien. Il la salua, en soulevant un chapeau rond également noir, et découvrit un crâne complètement chauve. La jeune fille, debout, le regardait, ébahie.

— « Excusez-moi, » dit-il. « Puis-je entrer me reposer un moment à Witcombe ? Je suis mort de fatigue. »

— « Lady Farrell est en voyage. »

— « Je sais, je sais. Mais je suis l'un de ses grands amis. Pour tout vous dire, je suis même son chapelain. Et je suis sûr qu'elle serait d'accord. »

Puisque c'était le chapelain, lady Farrell n'y aurait évidemment vu aucun inconvénient. Et puis ce serait si bon d'avoir enfin quelqu'un avec qui parler. Elle était tellement seule.

— « Venez, » dit-elle. « Vous prendrez une tasse de thé. »

— « Vous êtes bien aimable. Mais j'ai surtout besoin de me reposer. J'ai passé la journée à visiter mes ouailles, et je suis fourbu. Malgré cela, j'ai tout de même voulu jeter un petit coup d'œil par ici avant de rentrer chez moi. »

— « C'est bien naturel. Je suis la nouvelle secrétaire. »

— « Lady Farrell m'avait annoncé votre arrivée. Je me présente : père Collard. »

Ils suivaient maintenant ensemble une longue allée ; bientôt ils atteignirent la terrasse. Le père Collard s'y arrêta un instant pour admirer les loups de pierre qui s'y voyaient allongés, de part et d'autre des marches :

— « Connaissez-vous leur légende ? » demanda-t-il en flattant d'une main décharnée l'une des têtes rongées de mousse.

— « Bien sûr ! Mais il y a quantité de légendes sur Witcombe Court. Et que j'aimerais tant connaître... »

— « Vous n'avez qu'à les lire. La bibliothèque de lady Farrell est des plus remarquables. »

— « Je croyais qu'on en avait vendu les meilleurs livres. »

— « Effectivement. Mais lady Farrell a presque tout racheté. Elle s'est donnée beaucoup de mal ; elle a fait passer des annonces un peu partout. Et les volumes lui ont coûté bien plus cher qu'ils n'avaient été vendus. »

— « Elle aime beaucoup Witcombe Court. »

— « Nous nous devons tous de chérir les biens qui sont nôtres depuis des générations. Et il n'est pas de sacrifice que nous ne devions faire pour eux. » La voix du vieil homme était véhémente, passionnée : c'était la voix du fanatisme.

Margaret le dévisagea, en se demandant s'il avait encore toute sa raison. Ils se tenaient alors dans le hall d'honneur et, cependant que le père Collard regardait autour de lui, elle remarqua que ses yeux clairs et délavés brillaient d'exaltation.

— « Je vois, » ne put-elle s'empêcher de dire, « que la demeure ne compte plus ses prosélytes. » En fait, il n'y avait qu'elle et les précédentes secrétaires pour n'avoir point succombé à ses charmes. Le père Collard tourna vers elle son mince visage de nécromant, qu'éclairait un sourire :

— « Je comprends fort bien votre attitude, et que vous ne ressentiez pas ce que nous ressentons nous-mêmes. Il n'y a pas assez longtemps que vous êtes ici. Vous n'êtes point encore aussi sensible qu'il le faudrait à l'atmosphère de Witcombe Court. »

— « Plus que vous ne le croyez, » s'exclama Margaret. Mais elle s'interrompit aussitôt. En quoi ses craintes et ses imaginations pouvaient-elles intéresser le chapelain ? « J'aimerais vivement, » reprit-elle, « en savoir davantage quant à son histoire. Mais lady Farrell ne tient pas à ce que des étrangers aillent dans sa bibliothèque. »

— « Je pense qu'elle ne dirait rien de vous voir y jeter un coup d'œil à deux ou trois ouvrages que je me ferai un plaisir de vous commenter. »

— « D'accord, si vous croyez vraiment que cela ne tire pas à conséquence et me donnez les titres des volumes. » Margaret était maintenant assise sur l'un des grands sièges du salon ; et, brusquement, elle se sentit étrangement lasse. Le père Collard, également assis, lui faisait face. Ayant ôté son chapeau, il avait tout l'air d'une longue bouteille noire surmontée d'un bouchon d'ivoire. La jeune fille se retenait de rire à grand-peine. Et elle se demandait si James, le domestique qui était venu fermer les rideaux, avait remarqué combien le vieil homme était bizarre. On ne se tenait jamais au salon durant les absences de lady Farrell ; et Margaret lui préférait la salle à manger, plus intime, plus ensoleillée. Mais l'infatigable domesticité y venait cependant chaque matin, pour ouvrir les volets et allumer du feu.

La jeune fille demanda à James d'apporter le thé. Le vieil homme continuait à parler des livres :

— « Il y en a un bourré de légendes, d'histoires, et que j'aimerais vous montrer. »

— « Quel genre d'histoires ? » demanda-t-elle.

Mais elle savait déjà qu'on y parlait sûrement de choses qu'elle préférait ignorer. Et sa question n'avait d'autre but que de lui fournir un prétexte pour se rendre dans la bibliothèque. L'interdiction de lady Far-

rell ne lui importait plus. Une force irrésistible la poussait à l'enfreindre. Et voilà que Margaret ne savait plus si c'était en imagination ou véritablement qu'elle entendait une voix monotone — peut-être celle du vieil homme — lui parler des chambres hautes et d'un réduit secret qu'on y avait découvert qu'au bout de plusieurs siècles. C'était une très vieille histoire : celle d'un gentilhomme royaliste qui s'était réfugié derrière sa lourde porte, au temps de Cromwell.

— « Ceux qui le pourchassaient ont massacré les gens qui connaissaient le secret du réduit ; et on n'a retrouvé ses restes que beaucoup plus tard. »

— « C'est horrible ! » s'exclama Margaret.

Le vieil homme fit entendre une sorte de gloussement ; il tendit vers elle deux petites mains décharnées et suppliantes :

— « Allez, allez dans la bibliothèque. Allez donc chercher ces livres. »

Elle se demanda vaguement pourquoi il ne portait pas le faux-col des clergymen et comment il se faisait qu'elle ne l'eût point vu plus tôt. Mais, bien sûr ! personne ne venait jamais à Witcombe Court.

— « D'accord, » dit-elle. « J'y vais. »

Il lui donna très exactement les titres des volumes en question et lui dit sur quels rayons elle les pourrait trouver. Il semblait admirablement connaître la bibliothèque. La jeune fille ne savait plus bien si c'était ce petit homme noir et chauve et non point quelque voix intérieure qui venait de lui ordonner d'y aller.

La bibliothèque était située dans l'aile gauche de la demeure, au bout d'un long couloir de pierre. Il n'y avait point d'autres pièces de ce côté. Il était clair que la domesticité dédaignait cette partie de Witcombe Court, et que ses soins quasi mystiques ne la concernait pas. Le sol en était poussiéreux et jonché de feuilles mortes venues du jardin. Des toiles d'araignée pendaient au linteau de la porte de la bibliothèque. La clef joua si facilement dans la serrure que Margaret en fut surprise. Elle tourna la poignée et se trouva devant un grand trou d'ombre. La pièce n'avait pas de fenêtres. Elle referma la porte pour aller chercher une bougie. James traversa le hall d'honneur, portant sur un plateau le thé du père Collard. Elle le pria de lui dire qu'elle serait bientôt de retour.

— « Entendu, mademoiselle. »

Il semblait avoir hâte de gagner le salon. Elle prit un candélabre d'argent sur la grande table du hall et revint lentement vers la bibliothèque. Elle en ouvrit de nouveau la porte, fit deux pas en avant, jeta un regard autour d'elle et s'immobilisa. On aurait dit qu'elle attendait quelque chose. Que pouvait-il bien y avoir là, en plus des livres ? Brusquement, la porte claqua derrière elle, comme si quelqu'un l'avait poussée du dehors. Margaret fit vivement demi-tour et ne vit plus rien que des rayons bourrés de livres, sans la moindre

poignée de porte. Pas moyen de sortir de là, à moins qu'elle ne découvrît quelque ressort secret.

— « Mais je vais cogner, cogner, et ils finiront bien par m'ouvrir, » se dit-elle.

Elle se retourna une fois encore et fit face à la pièce. La lueur vacillante de la bougie lui permit de voir qu'elle était basse de plafond et toute tapissée de livres, avec pour seul mobilier des semblants de chaises vermoulues et une vieille table. Une vieille table où s'entassaient, pour quelque obscure raison, quantité de fleurs flétries. Leurs pétales morts, sensibles au moindre souffle, frémissaient. D'un mouvement continu. Qu'était-ce donc qui les faisait frémir ainsi ? La jeune fille perçut alors une sorte de battement, une pulsation. La pulsation d'un cœur : celle-là même qu'elle avait entendue déjà, sans cependant pouvoir l'identifier. C'était bien là le cœur de la demeure. Elle venait de pousser l'huis du sanctuaire, d'en découvrir la vie interne, de pénétrer dans le saint des saints. Et elle l'entendait battre, battre, battre. La lueur précaire de la bougie projetait au sol l'ombre dansante de Margaret. Une ombre longue, mince, et qu'on eût dite aspirée vers l'intérieur de la pièce. Il y flottait un relent de foin, de fleurs mortes, d'encens, et une autre odeur encore. Une horrible odeur de putréfaction. La jeune fille n'était pas seule : des formes humaines s'entassaient, confondues, au long du mur qui lui faisait face. C'étaient des cadavres de femmes, avec des vêtements assez récents, des pull-overs, des chapeaux, des souliers. Il y en avait quatre. C'étaient les victimes propitiatoires, les autres secrétaires venues là pour mourir. Les prisonnières sacrifiées à la demeure, dans ce « cœur » dont les battements continuaient d'agiter doucement les fleurs flétries amoncelées sur la vieille table. Alors, avec un grand cri, Margaret se précipita vers les rayons de livres qui lui cachaient la porte et, crispant les poings, commença de frapper. « Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi ! » Mais personne ne vint jamais lui ouvrir.

On écrivit à lady Farrell ; elle regagna immédiatement Witcombe Court. Le père Collard se tenait dans le hall d'honneur pour l'accueillir ; ainsi du reste que l'entière domesticité, du majordome au dernier souillon de cuisine.

Un service funèbre fut célébré dans la chapelle, pour le repos de l'âme de Margaret. Et lady Farrell ne pût retenir quelques larmes à l'instant de s'agenouiller devant l'autel.

— « Je ne me pardonnerai jamais de ne pas avoir été là quand c'est arrivé, » susurra-t-elle à l'oreille du chapelain. « Je savais bien que cela finirait par se produire, mais je ne m'y fais pas. La pensée de toutes ces pauvres filles... »

— « Hé ! oui... Cependant, lady Farrell, si votre chère demeure les réclame, pouvez-vous vraiment les lui refuser ? »

— « Bien sûr que non ! » s'exclama la grande dame en se relevant. « Je ne puis tout de même pas la priver. Je veux qu'elle « vive » aussi longtemps que moi ; et je ferai le nécessaire pour qu'il en soit toujours ainsi. Sans jamais faillir, jusqu'à mon dernier souffle. »

— « Vous lui donnez des vies humaines, » dit à mi-voix le père Collard, « et c'est cela qui vous la conserve vivante. »

Lady Farrell joignit les mains, comme pour une prière.

— « Maintenant, » murmura-t-elle, « il ne me reste plus qu'à trouver une autre secrétaire. »

Traduit par Françoise Martenon et Roland Stragliati.
Titre original : The library.

LES AUTEURS DE CE NUMÉRO

CYNTHIA ASQUITH (1887-1960). — Cette grande dame anglaise a beaucoup écrit et dans bien des genres ; romans ; nouvelles fantastiques et autres ; théâtres ; ouvrages pour la jeunesse ; souvenirs ; biographies de divers auteurs célèbres et des membres de la famille royale d'Angleterre ; etc. Pourtant, elle doit avant tout sa notoriété à la publication de sept anthologies de récits fantastiques dont les plus connues sont les suivantes : *The ghost book* (1927) ; *Shudders* (1929) ; *When churchyards yawn* (1921) ; *Not long fort this world* (1936) ; *The second ghost book* (1952) ; *The third ghost book* (1955). Une de ses propres œuvres, qui se recommandent toutes par une authentique distinction, figure dans chacun de ces recueils. Rappelons, pour la petite histoire, que Lady Asquith fut belle, et que le préraphaélite Burne-Jones fit son portrait alors qu'elle n'était encore qu'une toute petite fille.

E. F. BENSON. — Auteur anglais, né à Cambridge en 1867. Troisième fils d'un archevêque de Canterbury, il écrivit beaucoup ; et deux de ses frères se firent également un nom estimé dans les lettres britanniques. Après de brillantes études faites principalement dans les meilleurs collèges de sa ville natale — et qu'il achève bardé de titres universitaires, — il effectue des recherches archéologiques à Athènes, de 1892 à 1895, pour le compte de la British Archeological School, et en Egypte, en 1895, pour celui de l'Hellenic Society. Puis on le voit souvent en Italie et en Algérie. Malgré cela, il trouve encore le temps d'écrire des romans (*Dodo*, 1893 ; *The Capsina*, 1899 ; *The blotting book*, 1980 ; *Mammon and C°*, 1910 ; *Mrs Ames*, 1912, *Paying guests*, 1929 ; etc.) ; des biographies de la reine Victoria, de Magellan, de Charlotte Brontë, de sir Francis Drake, d'Edouard VII et, même, d'Alcibiade ! Mais les amateurs de littérature fantastique lui sont surtout redevables de quatre très bons recueils déjà classiques d'histoires de fantômes et d'horreur : *The room in the tower* (1912) ; *Visible and invisible* (1923) ; *Spook stories* (1933) ; *More spook stories* (1934). E. F. Benson est mort à Londres au début de 1940.

COLLIN BROOKS. — Auteur anglais, né en 1893. Une œuvre abondante et variée — trente volumes — dont une bonne partie a été publiée sous le pseudonyme de Barnaby BROOK. On y trouve un peu de tout : des romans policiers et autres ; des nouvelles fantastiques ; des poèmes ; des souvenirs ; une histoire de l'Ecole Polytechnique de Woolwich et, surtout, de nombreuses études financières. Citons quelques titres : *Ghost hunters* (1928) ; *Theory and pratice of finance* (1929) ; *This tariff question* (1931) ; *Three yards of cord* (1931) ; *Concise dictionary of finance* (1934) ; *Devil's decade ; Portraits of the nineteen-thirties* (1948) ; *More tavern talk* (1952) ; etc. La trace de ce fécond écrivain se perd — bibliographiquement parlant — après 1955.

A. M. BURRAGE. — Auteur anglais, né en 1889. Quelques-unes de ses œuvres ont été publiées sous la signature d'un soi-disant « Ex-Private X ». Les titres suivants sont presque toujours ceux d'excellents recueils de nouvelles : *Some ghost stories* (1927) ; *Someone in the room* (1931) ; *Seeker to dead* (1943) ; *Don't break the seal* (1947). Rappelons que A. M. Burrage s'est tout particulièrement distingué dans le fantastique classique, et qu'on le trouve déjà, avec ses *Figures de cire,* au sommaire des *Histoires abominables* présentées par Alfred Hitchcock (Robert Laffont, éd.). Alain Dorémieux a dit de ce récit célèbre (voir *Fiction* n° 81) « *qu'il a l'air d'un scénario pour film d'épouvante en technicolor et qu'il est à ne pas lire la nuit.* » C'est là, sans ironie aucune, un très beau compliment.

MARY FITT (pseudonyme de Kathleen FREEMAN). — Femme de lettres anglaise (1897-1959). A écrit de nombreux et excellents romans policiers : *Three sisters flew home* (1936) ; *Bulls like death* (1937) ; *The three hunting horns* (1937) ; *Mizmaze* (1959) ; etc. Les traductions françaises de deux d'entre eux, au moins, ont été publiées — sous les titres suivants : *La mort et Mary Dazill* et *Le mystère des chocolats* — par des éditeurs aujourd'hui disparus. Mary Fitt est également l'auteur d'une série de récits, généralement fantastiques, qui se retrouvent dans *Man who shot birds* (1954), et où apparaît toujours une pittoresque vieille demoiselle, Dorothea Hornwinder. Elle a, par ailleurs, beaucoup voyagé : la France ; l'Italie ; l'Allemagne ; l'Espagne ; la Turquie ; la Hongrie ; le cercle polaire arctique. La Grèce, surtout, dont elle a traduit le *Philoctète* de Sophocle et à laquelle elle a consacré, sous son véritable nom, plusieurs ouvrages « sérieux ».

PETER FLEMING. — Auteur anglais, né en 1907. Après des études faites à Eton et à Oxford, voyage longuement en Europe et en Asie centrale comme correspondant du *Times*. Plus tard, en 1940, la guerre le mène en Norvège, en Grèce et dans nombre d'autres pays. Demeuré dans l'armée après la cessation des hostilités, il est promu colonel en 1954. Tout cela ne l'empêche pas d'écrire d'assez nombreux ouvrages divers (romans, nouvelles, études d'histoire contemporaine, récits de voyages) : *Brazilian adventure ; One's company ; News from Tartary ; Invasion 1940 ; The fate of admiral Kolchak ;* etc. Depuis sa retraite, Peter Fleming vit le plus souvent en

gentleman farmer dans sa propriété de Nettlebed (Oxfordshire) et y pratique, à ses moments perdus, l'équitation et le tir sous toutes ses formes.

L. P. HARTLEY. — Auteur anglais, né en 1895. Etudes à Harrow et Oxford. Débute comme critique littéraire en 1923 et collabore, à ce titre, aux revues les plus réputées. Il n'a d'ailleurs jamais abandonné cette activité. Son premier livre, *Night fears* (1924), est un recueil d'histoires fantastiques et de terreur. Paraissent ensuite trois ou quatre volumes à peu près du même genre — dont *The killing bottle* (1932) ; *The travelling grave* (1951) ; *The white wand* (1954) ; — et d'assez nombreux romans : *Simonetta Perkins* (1925) ; *The shrimp and the anemone* (1944) ; *The sixth heaven* (1946) ; *A perfect woman* (1955) ; *The hireling* (1957) ; etc. L. P. Hartley, dont l'œuvre est d'importance et de qualité, est un « fantastiqueur » inné, des plus convaincants. Il vit, en célibataire, dans le Somerset, où la marche, l'aviron et la natation demeurent ses passe-temps favoris, encore qu'il ne soit plus tout jeune. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en français. Elles sont malheureusement épuisées ; sauf *La crevette et l'anémone* (Hachette, éd.) et *Aventure à Venise* (La Palatine, éd.)

W. F. HARVEY. — Auteur anglais, né à Leeds (Yorkshire) en 1885 d'une famille de Quakers. Après des études classiques faites au Balliol College d'Oxford, il revient à Leeds et y passe avec succès un doctorat en médecine. Lors de la première guerre mondiale, il sert dans la Royal Navy, avec le grade de lieutenant, à titre de chirurgien de marine. Puis il se marie et devient en 1920 directeur du Fircroft Working Men's College, à Bournville. Mais son mauvais état de santé le contraint à démissionner de ce poste en 1925. Il vit alors quelque temps en Suisse, puis rentre en Angleterre, s'installe à Weybridge et, finalement, à Letchworth où il meurt à la fin du printemps de 1937. Cet homme calme, modeste, affable, avait un talent tout particulier pour imaginer et composer des récits fantastiques singulièrement efficaces. Il les a réunis dans quatre ou cinq volumes dont les plus connus sont son premier livre, *Midnight house* (1912) et *The beast with five fingers* qui établit définitivement sa réputation en 1928. Robert Florey s'est inspiré assez librement du récit qui donne son titre à ce dernier recueil pour en tirer un film plutôt médiocre, qu'il réalisa à Hollywood en 1947, et qui fut projeté à Paris sous le titre de *La bête à cinq doigts*. W. F. Harvey a également publié un ou deux romans et des souvenirs d'enfance, *We are seven* (1936), qu'il a abondamment illustrés de sa main.

HESTER HOLLAND. — Femme de lettres anglaise, mariée à un avocat célèbre. A débuté il y a une trentaine d'années. On lui doit divers ouvrages (romans policiers et autres) : *Man must live* (1938) ; *There is always oneself* (1940) ; *Under the circumstances* (1944) ; *Week-ends for Henry* (1947) ; etc. Mais elle est surtout connue pour ses nombreuses, ses impressionnantes *horror stories* publiées par le défunt magazine *Colour* et dans plusieurs anthologies. Mrs Holland est également un sculpteur de talent.

NANCY SPAIN. — Femme de lettres anglaise, née en 1917. A publié une vingtaine de volumes, dont beaucoup de romans policiers et quelques recueils de nouvelles fantastiques et policières : *Thank you* (1945) ; *Death before wicket* (1946) ; *Poison in play* (1946) ; *Murder, bless it* (1948) ; *Cinderella goes to the morgue* (1950) ; *Poison for teacher* (1951) ; etc. Tout cela — y compris une autobiographie : *Why I'm not a millionaire* (1956) — constamment saupoudré d'un humour très personnel. Douée d'un joli coup de crayon, Nancy Spain a illustré certains de ses ouvrages. Deux ou trois de ses romans ont été traduits en français et sont présentement épuisés. L'un d'eux, *Racket... de tennis*, a figuré dans une collection policière aujourd'hui disparue et que dirigeait Germaine Beaumont.

MURIEL SPARK. — Femme de lettres écossaise, née à Edimbourg en 1919. Elle y achève ses études, se marie et part pour l'Afrique du Sud — laquelle sera souvent présente dans quelques-unes de ses œuvres. Elle ne regagne l'Angleterre qu'après 1940, entre alors au Political Intelligence Department et, plus tard, au Foreign Office. Puis elle s'occupe de deux revues de poésie. Et, après différents travaux littéraires — qui lui font « fréquenter » Wordsworth, Emily Brontë, Mary Shelley, John Masefield, etc. — elle publie un volume de vers en 1952. Son premier roman, *The comforters* (1957), remporte un succès immédiat. D'autres suivent : *Robinson* (1958) ; *Memento mori* (1959) ; *The ballad of Peckham Rye* (1960) ; *The bachelors* (1960) ; *The prime of Miss Jean Brodie* (1961) ; etc. Plus une pièce de théâtre, *Doctors of philosophy*, représentée à Londres en 1962, et un recueil de nouvelles : *The go-away bird* (1958). Mrs Spark, dans l'œuvre de qui se retrouve toujours quelque reflet de surnaturel ou, pour le moins, d'insolite, est fort estimée par Evelyn Waugh, par Graham Greene et par la critique qui, tous, la considèrent comme l'un des auteurs anglais les plus originaux de l'après-guerre. Séparée de son mari, convertie au catholicisme, mère d'un garçon de vingt-cinq ans, elle vit à Londres dans ce faubourg de Camberwell que Jean Ray célébra « abominablement » dans ses *Contes du whisky*. Deux de ses romans les plus remarquables, *Le bel âge de Miss Brodie* et *Memento mori*, ont été traduits en français et figurent dans la collection « Pavillons » (Robert Laffont, éd.)

ROSEMARY TIMPERLEY. — Femme de lettres anglaise, née en 1920. Une quinzaine de volumes (romans et nouvelles) où dominent le mystère et la sensibilité : *Child in the dark* (1956) ; *Dread of burning* (1956) ; *Shadow of a woman* (1960) ; *Dreamers in the dark* (1960) ; *Yesterday's voices* (1961) ; *Across a crowd room* (1962) ; *The bitter friendship* (1963) ; etc.

ANTHONY VERCOE. — Nom de plume d'un citoyen britannique aux activités diverses : chargé de relations publiques ; auteur dramatique ; comédien. Et aussi, chose qui nous intéresse plus spécialement, auteur — sous différents pseudonymes — d'un certain nombre de nouvelles fantastico-horrifiantes. Il continue, au reste, à en donner régulièrement aux anthologies anglo-saxonnes spécialisées.

H. RUSSELL WAKEFIELD. — Auteur anglais (1889-1964). A laissé une quinzaine de volumes dont plusieurs sont des recueils de récits fantastiques. Notamment : *They return at evening* (1928) ; *Other who returned* (1929) ; *Imagine a man in a box* (1931) ; *The clock strikes twelve* (1939) ; *Strayers from Sheol* (1947). On a souvent rapproché la manière de cet amateur de fantômes de celle de M. R. James. Cela peut se discuter ; mais — quoi qu'il en soit — la puissance de suggestion de H. R. Wakefield ne le cède en rien à celle de l'auteur du *Comte Magnus* (voir *Fiction* n° 112). Ajoutons qu'il a consacré un curieux petit ouvrage — *Landru ; the French Bluebard* (1936) — à l'un de nos compatriotes qui eut son heure de célébrité ; qu'il semble avoir fort aimé le golf et, enfin, que Lovecraft qui l'estimait beaucoup a parlé de lui, en termes élogieux, dans son essai *Supernatural in horror literature.*

HUGH WALPOLE. — Auteur anglais, né à Auckland (Nouvelle-Zélande) en 1884. Fils d'un évêque d'Edimbourg de l'Eglise Episcopale écossaise. Etudie à Cambridge, puis s'essaye à deux ou trois métiers avant de débuter dans les lettres avec *The wooden horse* (1909) que suivent *Maradick at forty* (1910) et *Fortitude* (1913). La première guerre mondiale le voit s'engager dans la Croix-Rouge russe où il sert de 1914 à 1916. Cette expérience lui inspirera trois ouvrages des plus intéressants : *The dark forest* (1916) ; *The green mirror* (1918) ; *The secret city* (1919). Son œuvre est fort abondante : elle comprend des romans (*The duchess of Wrexe,* 1914 ; *The cathedral,* 1922 ; *Harmer John,* 1926 ; *Captain Nicholas,* 1934 ; *The blind man's house,* 1941 ; etc.) ; des nouvelles (*The silver thorn,* 1928) ; des récits pour la jeunesse ; des études littéraires ; des pièces de théâtre et d'innombrables préfaces. On a dit de ses romans vigoureux, foisonnant de personnages, qu'ils étaient une immense fresque. Cela vaut tout particulièrement pour une série historico-sociale en quatre forts volumes. *Rogue Herries* (1930) ; *Judith Paris* (1931) ; *The fortress* (1932) et *Vanessa* (1933). Plusieurs de ses œuvres (*La cité secrète, La cathédrale, Rogue Herries* et sa suite) ont été traduites en français. Mais leurs éditeurs ont aujourd'hui disparu. D'autres encore, publiées par Hachette, sont actuellement épuisées. On a pu lire de lui une histoire fort extraordinaire, *Le masque d'argent,* dans le n° 167 de *Mystère-Magazine.* Annobli en 1937 « *pour services rendus à la littérature* », Sir Hugh Walpole est mort en 1941 près de Keswick, dans ce farouche Cumberland qu'il a si souvent décrit.

EDITH WHARTON. — Femme de lettres américaine, née en 1862. Issue de la meilleure société new-yorkaise, elle reçoit une éducation très européenne. Mariée en 1885 à un banquier de Boston — dont elle se séparera plus tard, — elle fait de fréquents voyages en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Bien qu'ayant donné des nouvelles à plusieurs magazines dès 1889, elle ne connaît vraiment la notoriété qu'en 1905 avec *The house of mirth,* un roman « mondain » où elle se révèle plus et mieux qu'un simple disciple d'Henry James. Ses œuvres complètes comptent près de cinquante volumes (romans, nouvelles, poésies, impressions d'art et de voyage, etc). Voici les titres de quelques-uns de ses meilleurs ouvrages :

The greater inclination (1889) ; *The custom of the country* (1913) ; *Summer* (1917) ; *The age of innocence* (1920) ; *Certain people* (1930) ; auxquels il faut naturellement ajouter *The house of mirth* déjà cité. Beaucoup ont été traduits en français, qui sont présentement épuisés ; sauf *Les beaux mariages (The custom of the country)* que nous n'avons pu lire que l'année dernière. Mrs Wharton, dont le talent est indiscutable — et pas aussi « démodé » qu'on veut bien le dire, — a également publié deux remarquables recueils de récits fantastiques, *Tales of men and ghosts* (1910) et *Ghosts* (1937) qui, à peu de chose près, semblent bien n'être qu'un seul et même ouvrage. Fixée en France depuis 1906, elle y est morte, à Versailles, en 1937.

HENRY S. WHITEHEAD. — Auteur américain, né en 1882. Débute en 1909 comme reporter et éditorialiste d'un journal démocrate. Puis, après des études de théologie faites à la Berkeley Divinity School de Middleton (Connecticut), il devient pasteur de l'Eglise Episcopale en 1912. Il exerce dès lors principalement son ministère aux Iles Vierges (Petites Antilles), en Nouvelle-Angleterre et en Floride, à Dunedin où — quoique « costaud » et grand sportif — il meurt prématurément en 1932, après une douloureuse maladie. Très attiré par la littérature fantastique, ayant lu Bram Stoker, W. W. Jacobs, William Hope Hodgson et quelques autres, il écrit son premier récit de ce genre dès 1905. Mais ce n'est qu'en 1923 qu'il se verra enfin publié dans *Weird Tales*, le fameux magazine spécialisé auquel il ne cessera jamais de collaborer. Bientôt, sa signature figurera également aux sommaires de *Strange Tales* et d'*Aventure*. En 1930, il entre en correspondance avec Lovecraft ; et l'auteur de *La couleur tombée du ciel* vient le voir à Dunedin durant l'été de l'année suivante. Les nombreuses lettres échangées par les deux amis ont malheureusement été détruites. La plupart des nouvelles de Whitehead se retrouvent dans deux volumes posthumes : *Jumbee and other uncanny tales* (1944) et *West India lights* (1946). Quelques-unes sont encore inédites. Toutes témoignent d'un talent assez exceptionnel et d'une rigueur qui fait parfois songer à Mérimée. Elles nous offrent très souvent, au surplus, un tableau vivant et coloré des Antilles du début de ce siècle.

Imprimerie BUSSIÈRE à Saint-Amand (Cher), France. — 5-1965.
Dépôt légal : 2e trim. 1965. *N° d'imp. : 1470.*

IMPRIMÉ EN FRANCE

Les droits de tous les textes figurant dans ce recueil sont réservés. Nous remercions les éditeurs et agents littéraires qui nous ont autorisés à les reproduire, et dont la liste suit.

Chaleur d'août par W. F. Harvey
© 1910, J. M. Dent & Sons Ltd. Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur

Les lèvres par Henry S. Whitehead
© 1944, Arkham House. Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur

Quelqu'un dans l'ascenseur par L. P. Hartley
© 1951, Hamish Hamilton Ltd. Reproduit avec l'autorisation de Barrie & Rockliff

La maison de personne par A. M. Burrage
© 1927, Cecil Palmer. Reproduit avec l'autorisation de l'agence Le Bayon

Le bâtard par Peter Fleming
© Peter Fleming. Reproduit avec l'autorisation de l'agence McKee & Mouche

Harry par Rosemary Timperley
© Rosemary Timperley et Barrie & Rockliff. Reproduit avec l'autorisation des éditeurs

Les mouches par Anthony Vercoe
© D. C. Benson & Campbell Thomson Ltd. Reproduit avec l'autorisation des éditeurs

Les gardes-frontière par H. Russell Wakefield
© 1932, Jonathan Cape. Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur

Portobello Road par Muriel Spark
© 1958, Muriel Spark. Reproduit avec l'autorisation de l'agence McKee & Mouche

Le Tarnhelm par Hugh Walpole
© 1928, Macmillan & Co. Ltd. Reproduit avec l'autorisation de Curtis Brown Ltd.

Cinq boucles de cheveux blonds par Anthony More
© 1946, Trover Hall

La proie d'une ombre par Edith Wharton
© 1931, renouvelé 1959, William R. Tyler. Reproduit avec l'autorisation de l'agence Borchardt

La dernière aventure du Snake par Nancy Spain
© 1952, Barrie & Rockliff. Reproduit avec l'autorisation des éditeurs

Les chenilles par E. F. Benson
© 1912, Watt & Son. Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur

De l'autre côté de la porte par Shirley Jackson
© 1949 Brandt & Brandt. Reproduit avec l'autorisation de l'agence Hoffman

Le docteur par Mary Fitt
© Barrie & Rockliff. Reproduit avec l'autorisation des éditeurs

Un grand vide par Arthur Machen
© A. M. Heath N Co Ltd. Reproduit avec l'autorisation de l'agence Hoffman

Qui es Sylvia? par Cynthia Asquith
© Barrie & Rockliff. Reproduit avec l'autorisation des éditeurs

La bibliothèque par Hester Holland
© D. C. Benson & Campbell Thomson Ltd. Reproduit avec l'autorisation des éditeurs

Pour tous les amateurs de l'étrange, du macabre, du mystère surnaturel.

DES HISTOIRES QUI VOUS FERONT FREMIR...

20 récits hors-série qui vous transporteront en plein fantastique.

Entrez dans la ronde des fantômes